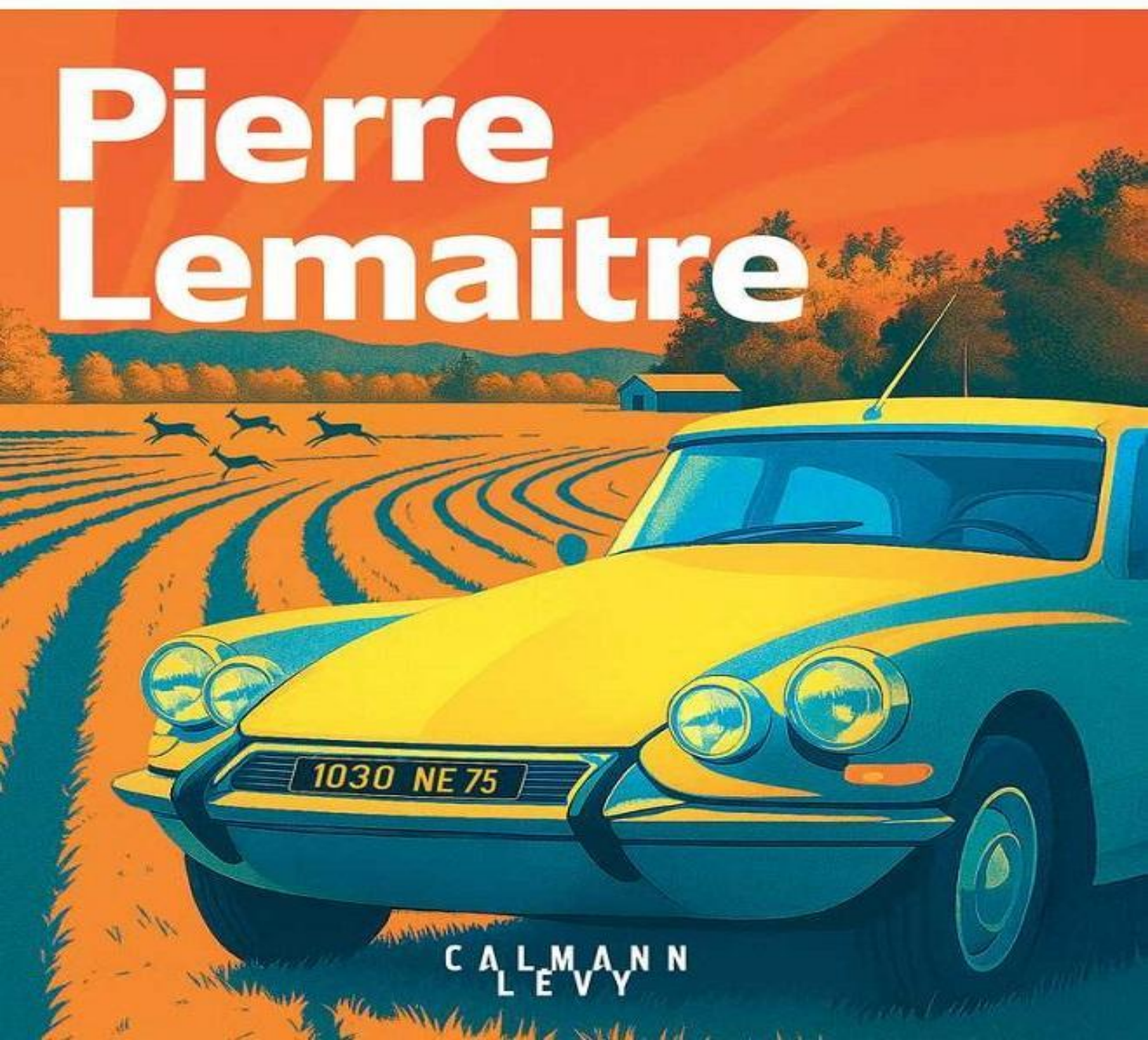


Les Belles Promesses

roman

Pierre Lemaitre



CALMANN
LEVY

PIERRE LEMAITRE

LES ANNÉES GLORIEUSES

LES BELLES
PROMESSES

roman

CALMANN
LÉVY
ÉDITEUR DEPUIS 1836

*À Victor Hugo,
et à Alexandre Dumas.*

Affectueusement

À Pascaline

*Tout le monde, tôt ou tard, s'assied au banquet des
conséquences.*

R. L. STEVENSON

Septembre 1963

Comme il regrettait tout ça...

Du bas de la rue Lamarck, Jean s'arrêta et, levant la tête, regarda avec anxiété les deux volées du redoutable escalier qui monte en pente raide jusqu'à la rue Caulaincourt.

Pour l'éviter, il lui faudrait faire un long détour. Bien qu'il soit déjà légèrement en retard, il hésita un moment parce que la rondeur qui autrefois lui avait valu le surnom de Bouboule s'était, avec l'âge, transformée en embonpoint. Geneviève, son épouse, soutenait qu'il avait trente kilos de trop ; le médecin, plus modeste, parlait de quinze. Peu importe, il s'essoufflait vite.

Qu'il choisisse de creuser son retard ou qu'il affronte résolument la montée par les marches, la décision semblait purement technique.

Jean était loin d'imaginer qu'en réalité ce choix en apparence anodin pouvait modifier le cours de son existence.

Il renonça à grimper et préféra remonter paisiblement en direction de la rue des Saules.

« On m'attendra, voilà tout », se dit-il.

Les jeux étaient faits.

*

Dans la salle du Petit Clément débarrassée de ses tables, on était à peu près au complet, une cinquantaine de personnes. Quoique l'établissement ne soit pas très vaste, un micro sur pied avait été installé. Près de l'entrée, sur deux tréteaux, des exemplaires du roman ceints d'un bandeau rouge étaient empilés à côté de la console où François, à la fin de la cérémonie, procéderait aux traditionnelles dédicaces.

Toute la famille était là, à l'exception des trop jeunes enfants regroupés sous la garde de Tante Thérèse.

Et de Jean qui tardait à arriver.

Geneviève tapotait nerveusement de l'index sur la table du buffet et fixait la pendule murale, exprimant de façon spectaculaire à quel point ce mari était une permanente déception. Tous deux avaient pourtant fondé une entreprise de prêt-à-porter florissante, mais quoi qu'il fasse, pour elle, ce mari était une déconvenue qu'elle passait beaucoup de temps à mettre en scène.

Cette exaspération, destinée au monde entier, blessait particulièrement Angèle parce qu'elle nourrissait pour son fils aîné une affection qui n'avait jamais vieilli. Son amour pour ses autres enfants, François et Hélène, avait évolué, elle les aimait comme une femme de soixante-dix ans aime ses enfants quand ils en ont quarante, rien de ça avec Bouboule. Elle restait la jeune maman souffrant pour son petit garçon timide, effacé, anxieux, poreux à toutes les émotions. Son mari, Louis, mort quelques années plus tôt, disait de Jean : « Bouboule, c'est une éponge... » Aussi, maintenant que tout le monde s'apprêtait à participer à la petite cérémonie littéraire, Angèle ignorait-elle l'irritation théâtrale de sa belle-fille. Et même si elle ressentait une grande fierté pour François qui était à l'honneur, « J'espère qu'il ne lui est rien arrivé », se disait-elle en pensant à Jean.

Dans la salle, la sœur de François, Hélène, s'entretenait avec des camarades du *Journal du soir*, échangeait quelques mots avec son ancien patron. Lambert, son mari, papotait avec les uns et les autres, papillonnant avec d'autant plus d'aisance qu'il devait avoir lu davantage que la moitié de l'assistance réunie.

François, qui allait recevoir le prix du Pont des Arts pour son troisième roman, *Sans nouvelles de vous*, montrait un visage sur lequel pas mal de gens se méprirent. On l'aurait espéré plus enjoué. Or, il paraissait plutôt grave, inquiet presque, au point que certains attribuèrent cette attitude à une fatuité qui ne lui ressemblait pas.

Nine, son épouse, qui le connaissait mieux que personne, l'avait remarqué la première. Il était, depuis quelques jours, soucieux, absorbé par des pensées silencieuses. La raison de ce comportement lui échappait. « Je réfléchis à mon prochain livre », avait-il lâché lorsqu'elle l'avait interrogé ; l'excuse était recevable (lors de la préparation d'un roman, il passait par des phases d'intense concentration qui le rendaient un peu étranger à la vie

quotidienne) mais mensongère... parce qu'il ne travaillait sur aucun nouveau livre. Après l'édition de *Sans nouvelles de vous*, il avait écrit une préface, quelques articles, mais à aucun moment Nine ne l'avait vu s'isoler avec ses carnets comme il le faisait dans la phase de recherche d'un sujet. Plus encore, il ne lui avait parlé de rien, alors qu'il l'entretenait toujours de ses projets même encore dans les limbes.

N'importe quelle femme aurait ressenti une inquiétude plus intime, pas Nine, ce n'était pas dans son tempérament. À ce moment, leurs regards se croisèrent, ils échangèrent un bref sourire, c'est fou ce qu'il la trouvait séduisante. Elle avait récemment changé de coiffure et portait une jolie coupe carrée au bas de laquelle on distinguait, glissant le long de son cou, un léger fil torsadé. D'un geste simple et élégant, ramenant sa mèche par-dessus son oreille, elle découvrait soudain l'écouteur de son appareil auditif. Cette femme, qui était l'élégance même, revendiquait avec grâce l'insigne de son handicap et captait toujours les regards des hommes. Ceux qui, imaginant que cette situation la rendait vulnérable, l'avaient approchée en jouant les protecteurs l'avaient amèrement regretté.

L'assistance fut rappelée à la circonstance quand le président du jury tapota sur son micro pour attirer l'attention de tous et notamment d'une femme assez forte qui se goinfrait de canapés au fromage sous l'œil désapprobateur des serveurs qui n'étaient pas parvenus à lui résister. À sa fille Colette venue lui dire qu'il était d'usage d'attendre que le buffet soit officiellement ouvert, Geneviève avait répondu : « Pour qu'il ne reste plus rien de potable ? Merci bien ! »

L'explosion surprit tout le monde.

Elle s'était produite assez loin mais elle était suffisamment puissante pour avoir fait trembler les verres.

On cessa de parler.

Les regards se tournèrent vers la porte.

Les attentats en faveur de l'Algérie française étaient encore dans tous les esprits et avaient fait suffisamment de dégâts pour continuer d'inquiéter.

— Normalement, le feu d'artifice, c'est à la fin, dit finement le président.

On pouffa, ha, ha, ha.

— Mesdames et messieurs, nous voici...

Le discours ne fut pas suivi avec beaucoup d'assiduité, la détonation avait fait un gros effet.

— C'est du côté de Lamarck, chuchota quelqu'un.

— Qu'est-ce que ça peut être ?

— Il vous reste des petits pâtés en croûte ? demanda Geneviève au serveur qui regardait ostensiblement ailleurs.

*

À cet instant, Jean venait de tourner la rue Caulaincourt.

La détonation avait fait trembler le trottoir et s'était accompagnée d'un bruit de vitres qui tombent.

Instinctivement, il recula d'un pas.

La rue était jonchée de morceaux de plâtre, de bois brisé, des flammes s'échappaient par la large brèche ouverte dans la façade de l'immeuble, au troisième étage. Tout le monde s'écartait, une abondante fumée sortait déjà par toutes les ouvertures.

Jean resta là, tétanisé par la vision des gens qui, fuyant l'immeuble en hurlant, se ruaient sur le trottoir avec des enfants dans les bras.

Un fracas sourd se fit entendre, les lueurs montraient que l'incendie gagnait déjà les niveaux supérieurs mais descendait aussi d'étage en étage par les effondrements de plancher.

Jean s'avança pour venir en aide à une vieille femme en robe de chambre qui s'était assise sur le bord du trottoir en pleurant. Il la souleva délicatement par les aisselles, elle s'affaissa contre une voiture.

Des voix criaient :

— On a appelé les pompiers ?

— Appelez les secours !

— Dépêchez-vous !

Des familles évacuaient encore l'immeuble, affolées, criant, les passants qui osaient s'approcher les recueillaient, les saisissaient par le bras.

La circulation s'était arrêtée. Des voitures commençaient à klaxonner. Des dizaines de personnes maintenant faisaient de grands gestes, désignant les étages, certaines tombaient à genoux, on les aidait, on les tirait plus loin... Surgit un chien affolé au poil roussi qui se précipita dans la rue et disparut.

Il y eut le hurlement d'une femme, un nouvel effondrement, des braises rouges comme un feu de Bengale qui fusèrent, les passants se couvrirent la tête en s'éloignant.

Jean, lui, restait devant la large porte ouverte à deux battants d'où s'échappait maintenant une fumée très noire, dense, qui sentait le caoutchouc.

Ce cri (une femme ?) l'avait transpercé.

Lui-même ne comprit jamais ce qui l'anima à cet instant.

Remontant brusquement le col de son manteau, courbé en avant, il entra dans l'immeuble...

*

— Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? s'impatientait son épouse en époussetant les miettes tombées sur sa volumineuse poitrine.

Elle se tourna vers Colette.

— Ton père rate toujours ce qui est intéressant !

Mais elle n'attendit pas la réponse, déjà elle tapait fermement sur la main de son fils, Philippe, grand dadais d'une douzaine d'années, qui s'appêtait à saisir un canapé.

— Ça suffit, toi ! Tu finiras gros comme ton père !

Elle avait trouvé ce fils parfait pendant sept ans et avait brusquement changé d'avis quand elle avait compris qu'il ne ferait jamais d'étincelles à l'école. Par un mouvement mécanique, elle s'était mise à révéler sa fille qui avait été, jusque-là, l'objet de son hostilité. Certaines natures, dit Hugo, ne peuvent aimer d'un côté sans haïr de l'autre, c'était son cas. À sa décharge, il était plus facile d'aimer celle qui réussissait que celui qui peinait laborieusement sans obtenir de résultat. « Il n'est bon qu'au billard ! » disait-elle de lui. Et pour que l'on comprenne que ce n'était pas un compliment, elle ajoutait parfois : « Il finira "blouson noir", c'est moi qui vous le dis. »

Hélène, sa belle-sœur, passait à sa portée :

— Pour les grands prix, lui demanda Geneviève la bouche pleine, comme le Goncourt (ça ne se compare pas, je sais bien !), on ne donne pas une lettre, un diplôme, ou quelque chose comme ça, non ? Juste un bandeau rouge, ça fait chic, non ?

Hélène allait répondre mais les applaudissements l'en empêchèrent, un photographe venait de demander à François de se tourner en tenant son roman devant lui.

On entendait le cliquetis des coupes de champagne, le ton montait, les conversations, abandonnant la circonstance, commençaient à courir sur le monde de l'édition, sur les auteurs, les rumeurs entamèrent leur rapide tour de salle, charriant leur cortège de fausses nouvelles, de médisances et de persiflages, tout le monde était ravi.

En homme maître de soi, François souriait à chacun en dédicaçant de sa belle et grande écriture.

Pour autant, la ride qui barrait son front ne s'était pas estompée.

Comme elle l'avait vu à de nombreuses reprises se tourner vers la porte, sa mère pensa qu'il s'inquiétait lui aussi de l'absence inexplicable de Jean.

*

Quelques mètres après la porte d'entrée, Jean aperçut l'escalier, s'avança et, le manteau sur la tête, il commença à monter, aussitôt bousculé par les dernières silhouettes pressées qui dévalaient les marches, il dut se coller à la paroi.

Impressionné par ce lointain hurlement de femme, il s'était précipité dans l'immeuble, mais, à peine arrivé au palier du premier étage, cette initiative lui sembla aussi vaine que dangereuse, il y avait beaucoup de risques d'y laisser la vie. Était-ce sa place ? Aussi impératif que sa réaction d'entrer, un urgent besoin de fuir et de se mettre à l'abri le saisit.

Il renonçait et entamait un demi-tour lorsqu'il entendit de nouveau ce hurlement. Était-ce le même ? Cela venait d'en haut.

Sur le palier, une porte était tombée au sol comme poussée par un coup de bélier. L'électricité ne fonctionnait plus. Où devait-il aller ?

Le feu autour de lui faisait un vacarme effrayant mais le cri revint jusqu'à lui, semblable à des sanglots de douleur.

C'était une folie d'être là...

L'appartement éventré au seuil duquel il se trouvait était déjà une véritable fournaise, le feu gagnait à une vitesse hallucinante. Il s'avança.

Soudain, il n'eut que le temps de se mettre de côté, une partie du plafond s'effondra, le contenu de l'appartement du dessus s'écrasa à quelques mètres de lui.

Jean pensait au danger, mais une étrange excitation l'avait saisi, une sensation inouïe qu'il ne connaissait pas.

D'ici, le hurlement qui l'avait attiré était de nouveau audible. C'était devenu un rugissement, quelque chose de désespéré à vous glacer le sang. On aurait dit quelqu'un se débattant furieusement contre un animal sauvage.

Guidé par cette voix inhumaine, il remonta davantage son manteau sur le dessus de sa tête, enjamba péniblement des meubles fracassés, dut se courber encore pour passer le long d'une cloison en feu qui gémissait et menaçait de crouler, regagna l'escalier, haletant. Plus il montait, plus la chaleur était intense. Les marches ici se consumaient en rougissant, elles allaient bientôt s'enflammer, pourrait-il redescendre ?

Il vit, assez loin, une large béance dans le plancher et fut pétrifié par la vision soudaine du corps d'un adolescent coincé sous une énorme cuisinière métallique cabossée qui devait provenir de l'étage supérieur. Il s'avança et, bien que sa vision fût rendue floue par la chaleur irradiante, il n'eut pas besoin de vérifier que le garçon était mort, ses yeux avaient explosé.

Jean en ressentit une peine terrible.

Il avait de plus en plus de mal à respirer, il essayait ses larmes, sa sueur à grands revers de manche. Il se résolut à faire demi-tour, la chaleur devenait insupportable.

Ici émergeait une main d'homme. Jean fut frappé par sa chevalière.

Là, près d'un évier planté de travers dans le sol, le corps démembré d'une femme, son bras sectionné gisait à deux mètres d'elle, laissant voir un os blanc, comme nettoyé, sortant du fourreau sanguinolent des muscles arrachés.

Jean réprima un vomissement.

Il prêta l'oreille. Le hurlement s'était tu.

Il n'entendait plus que les crépitements sonores du brasier qui bientôt le cernerait s'il ne quittait pas les lieux.

Il n'en eut pas le temps, une poutre, au-dessus de lui, céda brusquement. Il eut le réflexe de lever les bras pour se protéger, elle le frappa à la poitrine et s'écrasa sur lui. Lorsqu'il reprit ses esprits, il était allongé avec, sur le ventre, une poutre d'un poids terrible. Il allait être brûlé vif.

Et soudain tout s'arrêta.

Immobilisé, il peinait à respirer sous la masse de cette poutre, mais c'était comme si l'incendie s'était éloigné. Éteint. Comme s'il était maintenant seul avec lui-même et pouvait regarder tranquillement ce qu'avait été son existence.

C'est de là qu'était venue cette étrange excitation, il était entré ici pour en finir.

Sa présence dans cet immeuble en passe de s'effondrer n'était pas un événement fortuit, c'était une destination.

Car enfin, qu'est-ce que c'était, somme toute, que sa vie ? Un fiasco, et rien d'autre.

Une sensation de soulagement lui emplit la poitrine, comme une joie. Il revit la cour de l'école où il avait été « Bouboule », celui qui courait moins vite que les autres, toujours le dernier. François, qui devait souvent le défendre, revenait avec des coquards, de mauvaise humeur.

Puis l'école où son père avait acheté le diplôme qu'il aurait été incapable d'obtenir, l'enseigne de la « Savonnerie Pelletier » où l'on avait ajouté « ... & Fils », ça faisait rire tout le monde. Jean, catapulté à la direction, ne sut jamais ce qu'il fallait décider, se révéla inapte à la moindre décision, ses rares initiatives avaient été des catastrophes. Barricadé dans son bureau, il se tordait les bras, se grattait jusqu'au sang, passait les nuits à se torturer avec l'envie de mourir. Devant l'imminence de la faillite, il avait dû s'enfuir comme un voleur, partir pour Paris avec Geneviève qu'il venait d'épouser, devenir un obscur représentant de commerce.

Ces souvenirs lui serraient le cœur. Qui parmi nous ne se rappelle les heures pénibles et amères, les douleurs de son enfance ?

La poutre était de plus en plus lourde sur lui, son souffle même l'oppressait, impossible d'avaler sa salive, ses bras coincés empêchaient tout mouvement.

Il ferma les yeux, une jeune femme lui apparut, puis une autre, des visages et des visages, un défilé de cauchemar. Elles avaient toutes le même âge à peu près, toutes avaient croisé sa route à un mauvais moment.

Comme il regrettait tout ça...

Il avait trop souvent cédé à la colère. Bien trop souvent !

Il sentit monter en lui un immense désespoir.

Ce décor de fin du monde qui l'entourait, c'était sa vie, le champ dévasté d'une bataille perdue de toute éternité.

Ce serait dur de brûler vif, mais ce qui lui arrivait était mérité. Il n'avait jamais imaginé ce que ce pourrait être, que périr par le feu. Maintenant que la fumée noirâtre emplissait l'espace, qu'il suffoquait, que la chaleur irradiait, faisait couler sur son visage une sueur abondante qui se mêlait aux larmes, ruisselant sur ses joues, il commençait à le comprendre. Il s'apprêta

à souffrir. Il pensa à son père non plus comme un fils, mais, parce qu'il allait mourir à son tour, comme à un ami, un camarade qu'il allait rejoindre, à qui il pourrait enfin dire tout ce qu'il avait tu.

Les visages de Colette et de Philippe lui apparurent. Qu'allaient devenir ses enfants sans lui, aux mains de leur mère ? Cette pensée décupla son chagrin et ses regrets.

Il tourna la tête, ce n'est pas un sanglot à lui qu'il venait de percevoir.

L'étourdissant tumulte de l'incendie qui brusquement faisait retour le gênait pour écouter.

Il se concentra davantage sur un gémissement dont il chercha à trouver la provenance, quelque part sur sa droite.

Ultime hallucination, se dit-il, avant de mourir, ces perceptions imaginaires ne sont pas rares, il relâchait sa respiration lorsque, cette fois, il en fut certain. C'était une plainte lointaine, provenant du côté de cette porte fermée dont la base commençait à se calciner.

Il n'eut pas conscience de prendre une décision. Sans réfléchir, au prix d'une douleur qui lui coupa le souffle, il contraignit son épaule droite à s'écraser sur le sol et à ramper lentement. La contorsion à laquelle il s'obligea lui provoqua un étourdissement, mais il parvint à libérer le coude.

Il prit alors une large respiration.

Jean Pelletier, nous l'avons dit, était un homme assez gros mais doté d'une certaine puissance physique. Sa force toutefois, n'aurait pas suffi à soulever la poutre qui pesait sur lui, il y fallut autre chose, une détermination rageuse, vitale. Posant sa main à plat sous la solive, il rassembla tout ce qui était encore vivant en lui. Le madrier se souleva légèrement et retomba, lui écrasant la poitrine.

Il sentit et entendit le craquement de ses côtes.

Sans attendre, il s'y prit de nouveau, cette fois rien ne bougea.

Il perçut, avec une certitude effrayante, la plainte là-bas, qui semblait s'éteindre.

Il poussa un hurlement de rage.

Où trouva-t-il l'énergie nécessaire, mystère...

Il banda ses muscles, la poutre se souleva, imperceptiblement. Respiration bloquée, il redoubla son effort, parvint à glisser la seconde main sous le madrier qu'il leva centimètre par centimètre jusqu'à ce qu'à bout de bras il le tienne en équilibre au-dessus de sa tête, prêt à céder et à lui

fracasser le crâne. Il rugit et, d'un coup de reins furieux, le chassa au-delà de lui.

L'incendie avait pris une ampleur folle.

Se remettant péniblement debout (ses côtes fracturées lui causaient une douleur oppressante), il avança en titubant vers la porte, se brûla en saisissant la poignée, se jeta l'épaule en avant sur le battant, qui ne céda pas d'un millimètre. Un meuble, de l'autre côté, l'empêchait-il de s'ouvrir ?

Il écouta. Le sanglot s'était tu.

Prenant du recul, il fondit de nouveau sur la porte. Cette fois, elle céda. Emporté par son élan, il tomba avec elle en poussant un cri.

Assis, les deux bras enroulés autour de la poitrine, il découvrit à quelques mètres de lui le corps d'une femme écrasé, au niveau des hanches, par un amas de briques et de gravats.

Elle était allongée sur le ventre.

C'est elle, il en fut certain, qu'il avait entendue hurler, lutter désespérément pour tenter de se dégager.

Il était arrivé trop tard.

Il rampa jusqu'à elle.

Elle pouvait avoir une trentaine d'années, il était difficile d'imaginer ce qu'elle avait été vivante tant son visage boursoufflé par les brûlures était empreint de frayeur, de la marque d'une douleur intense et d'un désespoir terrible.

Ses doigts, encore crispés, avaient tenté d'agripper le vide.

S'il en avait été capable, Jean aurait éclaté en larmes.

L'odeur de la fumée inhalée l'empêchait de reprendre son souffle, il se mit à tousser, à vomir, sa vision était troublée, déformée par la chaleur et par l'émotion.

Il fallait partir maintenant, s'enfuir avant qu'il soit trop tard. La fournaise devenait insoutenable, rongait les marches, il ne ressentait plus rien du fatalisme qui l'avait étreint quelques instants plus tôt.

Redevenu un être normal, il eut peur de mourir.

Il se retourna une dernière fois vers cette jeune femme.

Était-elle morte à sa place ?

Sa poitrine était légèrement soulevée. Reposait-elle sur un amas de pierres, de débris de meuble ?

Il osa lui prendre l'épaule, l'écarter.

Sous elle gisait un bébé emmaillotté.

Jean fut pétrifié par cette découverte.

Il parvint à l'extraire, le tint un instant face à lui, fixa le minuscule visage aux yeux clos. C'était un petit corps lourd, dans un abandon terrible. Il posa sa main sur sa poitrine...

Vrai ou non, il crut sentir un cœur palpiter.

Sans hésiter, il le roula sous son manteau.

Ni ses yeux qui pleuraient, ni sa gorge enflée, ni ses côtes enfoncées, ni son épaule endolorie, ni sa main brûlée sur la poignée de la porte, plus rien de tout cela n'existait, Jean ne ressentait qu'une urgence : se sauver.

Sauver ce bébé.

L'escalier flambait. Penché en avant, il fonça dans la position du bélier, manqua la première marche et, rebondissant tantôt contre la rampe qui céda sous son poids, tantôt contre le mur bouillant, il dévala un étage, se tordant la cheville dans un trou, se relevant, passant par-dessus les marches qui, une à une, cédaient sous son poids, la fumée âcre empestant le caoutchouc brûlé s'était encore épaissie.

Une solive s'abattit, il n'eut que le temps de s'écarter, il reçut un coup à la tempe qui le sonna quelques secondes mais, déjà, du corridor d'un appartement, une armoire en flammes tanguait dangereusement dans sa direction, il n'en crut pas ses yeux.

Devant lui, l'escalier avait disparu.

La trémie n'était plus qu'un précipice.

Rentrant la tête dans les épaules, il contourna le trou béant, faillit passer par-dessus bord, s'élança jusqu'à l'endroit où la fenêtre, en explosant, avait emporté son appui de briques et de ciment.

La fournaise s'était intensifiée.

Un cri s'éleva du trottoir lorsque les passants qui s'étaient éloignés, virent Jean apparaître au premier étage dans l'encadrement, face au vide, formidable silhouette noire dans un manteau qui venait de prendre feu.

Il se pencha.

La partie de façade qui s'était écroulée avait créé, sur le trottoir, un amoncellement de décombres.

On entendait la sirène des pompiers.

Jean se retourna. Le mur de flammes se précipitait sur lui.

Il fallait tomber dos à la rue pour protéger ce qu'il serrait désespérément contre son ventre.

Il prit une large respiration, l'ultime respiration.

Et, d'une brusque poussée, Jean bascula dans le vide.

Tout cela était ridicule

François écrasa sa cigarette mais ne ferma pas la fenêtre, le sommeil ne viendrait pas, il préférerait demeurer là, à regarder la ville.

En rentrant vers une heure du matin, ils étaient allés embrasser les enfants puis, après le départ de Tante Thérèse, Nine s'était couchée. Craignant de l'empêcher de dormir à se tourner et se retourner nerveusement comme une carpe dans un bassin, François était resté debout.

Quatre jours qu'il ne dormait pas ou peu.

Qu'il se réveillait avec, dans la tête, des images terribles, obsédantes...

Lors de la remise de son prix, l'absence de Jean avait revêtu, pour lui, un relief tout particulier.

Tout avait commencé quelques jours plus tôt. Bêtement, comme souvent.

Son bureau était un indescriptible capharnaüm de dossiers, de chemises, de documents, albums entassés au sol, sur sa table, sur le manteau de la cheminée, sur les étagères. La bibliothèque ployait sous le poids des livres. Il prétendait être le seul à pouvoir y retrouver quelque chose, ce qui était vrai. Périodiquement, Nine exigeait qu'il range pour y faire un peu de ménage. Après avoir reculé l'échéance, inventé toutes sortes de prétextes, François, rendu d'une humeur de chien par cette obligation, s'exécutait, ce qui consistait à entasser un peu plus haut encore les piles déjà branlantes.

Il y avait là quinze ans de faits divers et il eut bientôt en main l'épais dossier concernant la mort tragique de Mary Lampson, cette jeune actrice assassinée en mars 1948 dans les toilettes du cinéma Le Régent. Lors du lancement de ses films, elle avait pour habitude de se rendre incognito à une projection pour assister aux réactions du public. C'est là qu'elle avait été tuée.

Or François se trouvait dans la salle en compagnie de Jean et Geneviève à l'instant du crime !

Lorsque l'ouvreuse avait découvert, en hurlant, le corps de la jeune femme, la panique avait saisi les spectateurs qui s'étaient immédiatement pressés vers la sortie. François, lui, s'était aussitôt rendu près de la victime. Il revoyait le visage dévasté de son frère passant devant la porte des toilettes pour gagner la rue. Il y avait certes de quoi être bouleversé (la scène était proprement terrifiante), mais l'émotivité de Jean s'était rarement manifestée de manière si spectaculaire.

François continua d'empiler et de feuilleter distraitemment ces articles, ces délits et ces crimes chassés depuis longtemps de la mémoire commune.

Moins d'une demi-heure plus tard, il tomba sur des documents remontant à février 1952 et concernant une voyageuse du Charleville-Paris précipitée sur le ballast alors que le train roulait à pleine vitesse...

Ce qui frappa François, c'est que le hasard avait fait voyager son frère dans le même train que la jeune femme !

Bien qu'il n'ait cette fois ni vu ni croisé la victime, Jean s'était montré encore retourné, bien des jours plus tard, lorsque ce crime avait été évoqué lors d'un dîner de famille.

Peu de gens sont, au cours de leur existence, mis en présence d'un meurtre. « Et le pauvre Jean, constatait amèrement François, dont la sensibilité était si facilement exacerbée, avait été, lui, deux fois la victime de ce triste spectacle... »

François acheva son rangement. Sans qu'il s'en rende bien compte, ces deux affaires étaient restées présentes à son esprit, comme un bruit de fond. Et soudain, il s'était brusquement réveillé, s'était assis sur le lit, hébété, le cœur battant...

« Ça ne va pas, mon amour ? » avait murmuré Nine.

Il avait posé sa main sur son épaule pour la rassurer, elle s'était rendormie, mais, en proie à une agitation incontrôlable, il avait dû se lever, quitter la chambre, et, tout comme ce soir, chercher de l'air en ouvrant grand la fenêtre de son bureau.

Avait-il rêvé, était-ce le fruit de son imagination ?

Ce qui l'avait propulsé hors du sommeil, c'était un autre meurtre dans l'entourage de Jean !

Il rassembla ses esprits, mobilisa sa mémoire, alluma une cigarette d'une main tremblante.

1959. Jean était au chevet de son père à l'hôpital de Senancourt le soir où une infirmière avait été tuée par un chauffard.

Jean n'avait évidemment aucun rapport avec ces crimes mais François avait ruminé cet étrange concours de circonstances jusqu'au matin.

« Tu n'as pas l'air bien... », avait dit Nine le lendemain. « Je dois couvrir quelque chose », répondit-il, conscient que peut-être il ne mentait pas tout à fait.

Il se rendit le jour même aux archives du *Journal du soir*, où il avait toujours ses entrées, pour exhumer les papiers concernant cette affaire.

Dans la nuit du 10 mai 1959, sœur Agnès, vingt-quatre ans, religieuse infirmière à Senancourt, rentrant à vélo Solex à la communauté où elle demeurait, avait été renversée par un chauffard qui était descendu de sa voiture mais qui, au lieu de la secourir, lui avait fracassé le crâne contre la bordure du trottoir avant de s'enfuir, il n'avait jamais été retrouvé.

Angèle et Jean avaient parlé avec cette religieuse peu de temps avant son départ de l'hôpital et sa mort tragique.

Le Régent.

Le Charleville-Paris.

L'hôpital de Senancourt.

Jean ne connaissait personnellement aucune des trois victimes. Avoir parlé quelques minutes avec la jeune religieuse ne pouvait pas raisonnablement être mis au compte d'une « relation » avec elle.

Il est peut-être rare qu'une personne en lien avec trois meurtres y soit totalement étrangère, mais enfin, se répétait François, les coïncidences, ça n'existe pas que dans les romans !

Il avait alors chassé l'idée que son frère puisse être mêlé d'une façon quelconque à l'un de ces meurtres, et à plus forte raison aux trois, il n'y avait pas plus pacifique (et même peureux) que ce pauvre Bouboule !

L'imaginer en tueur de femmes était insensé !

François souriait même en son for intérieur : la seule femme que Jean aurait eu de bonnes raisons de tuer, c'était la sienne, et même si l'envie avait dû lui traverser l'esprit (comme à bien d'autres d'ailleurs), force était de constater qu'il ne l'avait jamais fait !

Tout cela était ridicule.

Il s'était interdit d'y repenser.

Mais, à partir de ce soir-là, parce qu'elle avait été réactivée dans son souvenir, il n'était plus parvenu à se débarrasser de cette scène dont il avait

été autrefois spectateur et acteur involontaire.

De jour comme de nuit, toujours identique.

Cela se passait au cinéma Le Régent et ça commençait par une porte de toilettes restée entrouverte, sous laquelle une mare de sang s'agrandissait lentement sur le carrelage blanc. En approchant, on distinguait d'abord des mèches de cheveux blonds. Puis apparaissait le corps de la femme effondrée sur le sol. Elle gisait sur le ventre, ses jambes enserrant le bas de la cuvette des W.-C., un bras replié sous elle, l'autre tendu vers la porte, sa main droite crispée dans le vide. Son crâne à l'arrière montrait, dans un enchevêtrement de cheveux, une plaie si large qu'elle laissait voir la matière cervicale molle, gélatineuse, de couleur grisâtre...

Pendant que François se penchait lui arrivait une odeur de vomissures. Derrière lui, la placeuse du cinéma, en proie à des tremblements convulsifs, était pliée au-dessus d'un lavabo. Mais de plus près, c'est l'odeur de sang frais qui lui monta à la gorge, il réprima un haut-le-cœur, en tendant la main, il toucha l'épaule de la jeune femme. Il dut s'y prendre à deux fois. Le corps, encore chaud – la mort venait de survenir –, finit par basculer sur le dos, découvrant le visage fracassé de la victime. Le nez avait explosé ainsi que les pommettes, plusieurs dents avaient été brisées. En levant les yeux, François vit des traces de choc sur les bords de la cuvette mais aussi sur le mur, le meurtrier avait dû la tenir fermement par les cheveux pour lui cogner la tête sur la porcelaine des W.-C. puis contre la cloison au point que le crâne s'était ouvert.

François, pétrifié devant ce spectacle, s'empêchait de respirer.

Malgré la dévastation infligée à ce visage, il se souvenait de la beauté de cette femme.

Le corps tournait déjà au violet.

Lorsque, attiré par les cris, les clameurs, il regardait vers la porte donnant sur le couloir, c'était le défilé désordonné des spectateurs apeurés courant vers la sortie, Geneviève jouant des coudes et Jean se tournant vers lui, montrant, un bref instant, un regard de naufragé.

*

Deux heures du matin.

Jean, s'interrogea François, absent à la remise du prix, était-il enfin rentré chez lui ?

C'était tellement étonnant de sa part, lui qui était si fier de son frère cadet, de ne pas venir assister à cette cérémonie !

Que se passait-il donc dans la vie de Jean ?

François se massa les tempes, incapable de dissiper une sourde inquiétude pour ce pauvre Bouboule...

Ils veulent faire quelques photos

Un peu avant minuit, Tonton François avait signé tous ses livres, on s'était résolu à rentrer sans papa.

Tandis que les serveurs du Petit Clément distribuaient leurs manteaux aux invités, Colette avait foncé sur son frère Philippe qui profitait de la distraction générale pour vider subrepticement le fond de quelques verres de vin. Elle avait tapé sèchement sur sa main, il s'était contenté de rire, oh, ça va... Elle était obligée de l'avoir à l'œil. Elle s'était aperçue, quelques semaines plus tôt, qu'il sifflait de discrètes gorgées d'apéritif quand l'occasion se présentait. Elle redoutait le moment où leur mère s'en apercevrait...

On était donc rentré à la maison.

Après avoir couché son frère, Colette regagna sa chambre. L'absence de son mari avait mis Geneviève en furie, on l'entendait, dans la salle de bains, grommeler les reproches qu'elle allait lui adresser, on allait voir ce qu'on allait voir !

Puis enfin on éteignit.

Joseph, le chat, vint se coller contre Colette qui, soucieuse de la surprenante absence de son père, mit du temps à s'endormir.

Vers deux heures du matin, Joseph se leva, alla au salon, s'assit près de la console où le téléphone ne tarda pas à sonner.

Colette se précipita.

Puis elle courut réveiller sa mère, la secoua, et quand elle eut émergé :

— Il faut te lever, dit-elle, papa est à l'hôpital.

— Mais enfin, hurlait Geneviève, ils ne t'ont rien dit d'autre ? C'est insensé !

L'interruption de son sommeil la rendait irascible. On avait dû s'habiller en toute hâte.

— Non, juste qu'il était à l'hôpital, qu'il fallait venir.

— C'est un monde, ça !

Elle était outrée.

Colette et Philippe ne pouvaient s'empêcher d'imaginer le pire. Papa avait sans doute été renversé, était-ce grave ?

— Je n'ai pas le dossier, avait dit la femme au téléphone, je suis seulement chargée de vous prévenir.

Elle avait appelé plusieurs fois à la maison au cours de la soirée, disait-elle. Sans résultat.

— C'est bien ton père, ça..., murmura Geneviève.

Avant d'aller la réveiller, Colette avait pris sur elle de prévenir Tante Hélène qui se chargerait d'informer le reste de la famille.

Pour ne pas créer de problème supplémentaire avec sa mère, elle n'avait pas parlé de cet appel, on avait hélé un taxi sur le boulevard dans lequel on s'était engouffrés.

Colette apercevait le profil angoissé de son frère installé à l'avant.

Philippe, ces derniers mois, s'était beaucoup rapproché de son père qui l'emmenait aux cours de billard où le garçon réussissait remarquablement. Le père et le fils allaient ensemble aux concours minimes, Philippe était même en lice pour le Tournoi de Paris.

Alors qu'il ne se rongeaient plus les ongles depuis un an, Philippe porta son pouce à ses lèvres.

Colette allongea doucement le bras vers son épaule, le força à replier son pouce, il remit sa main dans sa poche.

*

On ne s'attendait pas, à deux heures et demie du matin, à trouver l'hôpital Bretonneau en pleine activité.

— L'incendie de la rue Caulaincourt !

Pour l'infirmière d'accueil, ça tombait sous le sens.

— Nous, c'est pour un accident de la circulation !

Colette se tourna vers sa mère, qu'en savait-elle ?

— Quel nom vous m'avez dit ?

— Pelletier, Jean.

L'infirmière feuilleta le cahier des entrées.

— Non, c'est bien l'incendie...

— Comment ça, l'incendie ? aboya Geneviève.

Colette était perplexe.

Au lieu de les rejoindre au restaurant, papa se trouvait... rue Caulaincourt ? Dans un incendie ?

— C'est grave ? demanda Philippe par-dessus l'épaule de sa mère.

L'infirmière désigna le couloir.

— Salle Bernard-Giral, deuxième sur votre gauche.

Philippe se mit aussitôt à courir.

Colette et sa mère arrivèrent à leur tour dans la grande salle commune où se trouvaient quatre ou cinq autres patients et découvrirent Jean allongé, le dos calé par des oreillers et Philippe qui souriait béatement en lui tenant la main.

Colette, elle, était affolée. Son père avait les traits tirés, les cheveux et le visage brûlés en plusieurs endroits, une large ecchymose sur la tempe, la main droite et la poitrine enrubannées, son regard était flou, incertain.

Elle vint l'embrasser.

— On peut savoir chez qui tu étais, dans cet immeuble, pendant que toute la famille t'attendait au restaurant ? interrogea Geneviève, les bras croisés au pied du lit.

Le sous-entendu était limpide.

Colette n'y prêta aucune attention, troublée, détaillant son père qui, lui, ne disait rien, ne réagissait pas, c'était à se demander s'il les reconnaissait.

À partir de là, les choses s'enchaînèrent rapidement.

D'abord parce que Angèle arriva en compagnie d'Hélène.

— Ah mais... ? gronda Geneviève que cette venue contrariait.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandait Angèle, et elle palpait son fils comme si elle s'attendait qu'il en manque un morceau.

— Tu vas bien, Jean ? s'inquiétait Hélène.

Jean, sonné, hocha enfin la tête, on ne savait pas exactement à quelle question il répondait.

L'imprévu arriva sous la forme de l'infirmière, dont la présence fit sortir Jean de sa torpeur.

— Le bébé va bien ? lui demanda-t-il soudain d'une voix étranglée.
Tout le monde fut surpris par cette question.

— Oui, très bien, dit l'infirmière, ne vous inquiétez pas...

— Un bébé ? cria Geneviève. Quel bébé ? De qui, un bébé ?

Jean, anxieux et tenaillé par un ultime espoir, demanda :

— Et la maman ?

C'en était trop !

— Mais enfin, de qui parle-t-on ? s'égosilla Geneviève.

L'infirmière se contenta de poser sa main sur l'épaule de Jean et de hocher la tête douloureusement, ça voulait dire « non », on le lisait dans son regard.

À cet instant, même Geneviève en resta suffoquée : Jean se mit à pleurer.

Son visage ne bougeait pas, seules de grosses larmes lourdes tombaient sur ses pansements.

L'émotion avait gagné tout le monde.

L'infirmière allait s'éloigner, Jean la retint :

— C'est un garçon ou une fille ?

Pour Geneviève, c'était le coup de grâce. On l'entendit pousser un rugissement animal.

Mais à cet instant on se tourna vers la porte parce que François venait à son tour d'entrer dans la chambre.

Ce fut le second moment de stupeur.

François, décoiffé, n'avait pas seulement pris le temps de boucler la ceinture de son pantalon. Il contourna sa mère sans s'arrêter et se précipita vers son frère, disant « Ça va, mon vieux ? », essoufflé par l'émotion. Jean tenta de lui sourire, de bafouiller quelques mots. Débordé par la sollicitude de François, il en fut incapable. Les deux frères se tenaient les mains, se regardaient, ressentaient la force de ce qui les reliait l'un à l'autre.

— C'est un petit garçon, dit alors l'infirmière, que tout le monde avait oubliée.

François se retourna vers elle.

— Oui, dit-il comme s'il avait été interrogé. C'est un garçon.

D'où tenait-il cela ?

— M'enfin... !

En voyant le teint écarlate de Geneviève, l'infirmière se demanda un instant si on n'allait pas devoir hospitaliser l'épouse également.

— Allez, allez ! dit-elle en écartant les bras. Monsieur est un peu secoué, vous voyez bien, il faut le laisser se reposer !

Tout le monde, à regret, reflua vers la sortie mais s'arrêta lorsque l'infirmière, d'un large geste, écarta le drap du lit, découvrant l'énorme pansement qui enserrait la jambe droite de Jean.

Angèle mit son poing à sa bouche.

— Une jambe cassée, dit alors l'infirmière en se tournant vers elle. Et trois côtes fêlées. Il s'en tire bien, je vous assure...

La dernière vision que les enfants eurent de leur père était empreinte d'une telle tristesse que Philippe, à son tour, se mit à pleurer doucement, Colette lui prit la main.

Dans le couloir, on se tourna vers François.

— J'ai croisé des journalistes, en bas, des gars que je connais... Ils attendent d'être autorisés à monter. Ce sont eux qui m'ont raconté...

Geneviève ne réagit pas, soudain très attentive.

François expliqua alors ce qu'il avait compris, l'incendie, l'intervention de Jean, le sauvetage d'un bébé de quelques semaines.

— Ils veulent faire des photos...

— Où est-il, ce bébé ? demanda Hélène.

François n'en savait rien.

— Ce qui est sûr, c'est que la maman est décédée dans l'incendie... Il y aurait eu six morts !

Le silence qui suivit tenait de la sidération et du recueillement.

— Jean, dit Hélène, perplexe, est entré... dans un immeuble en flammes ?

Cette idée correspondait si peu à l'image qu'on avait de lui...

— On ne connaît pas les circonstances exactes, dit François. Il paraît qu'il est monté, qu'il a trouvé le bébé dans les étages. Et qu'il a sauté avec lui de la fenêtre du premier.

Angèle, rétrospectivement, eut peur pour son fils et pour ce bébé, François dut la serrer contre lui.

On commençait seulement à respirer. Une jambe cassée, des côtes fêlées, Jean marcherait quelque temps avec un plâtre et des béquilles.

— Je vais demander aux collègues du *Journal* de revenir demain matin, dit François en avançant dans le couloir.

Geneviève leva la main :

— Non, non, non...

Toute la famille resta un instant suspendue à ses lèvres :
— On les prévendra quand ce sera le moment, dit-elle enfin.
Puis elle se tourna vers Colette, ignorant Philippe.
— Tu peux être fière, ma chérie. Ton papa est un héros.

Dans le détail !

Les deux jours qui suivirent tranchèrent avec les habitudes que le personnel de l'hôpital avait de ce genre de situation. Il y avait, cette fois, en la personne de Geneviève, un ordonnateur attentif, méthodique et rigoureux.

L'affaire avait fait grand bruit.

**Tragique incendie
rue Caulaincourt**
Six morts dont un adolescent

Un début de scandale entourait déjà les causes de la catastrophe :

Drame de la rue Caulaincourt
*Le propriétaire, la Ville et les locataires se rejettent
la responsabilité de l'incendie*

La presse s'était bientôt ruée sur un aspect plus prometteur à court terme : ce héros d'autant plus passionnant qu'il jouait les Arlésiennes.

Geneviève avait étalé la première page du *Journal du soir* sur le lit de Jean :

Au péril de sa vie
*Il entre dans l'immeuble en feu et sauve un bébé de
trois mois*

Le problème, pour la presse, c'est que personne ne savait quoi dire au sujet du héros, on ne connaissait même pas son nom. Grâce à Geneviève qui

s'était immédiatement mobilisée sur cette question.

— Écoute, François, avait-elle murmuré en prenant son beau-frère par le bras avant qu'il quitte l'hôpital. Ce serait mieux que la presse ne sache pas... pour Jean.

— Ne sache pas, quoi ?

— Qu'il est Jean Pelletier ! Tu vois bien, il est harassé (elle désignait du menton la porte de la chambre et François devait reconnaître que son frère était sacrément secoué), ils vont le fatiguer avec leurs questions. Et même s'ils ne montent pas – ça l'épuiserait –, rien que voir son nom partout étalé, ça va le perturber, tu le connais.

François, qui savait les ravages que pouvait entraîner la surexposition aux journaux et à la radio, dut en convenir.

Déjà Geneviève était dans le couloir et se précipitait à l'accueil.

— Vous n'avez donné le nom de mon mari à personne, j'espère !

L'infirmière de garde, stupéfiée par le ton comminatoire de cette femme offusquée, bafouilla quelque chose sur le secret médical.

— C'est bien, lui dit Geneviève, continuez comme ça. Il est où, le directeur ?

C'était un médecin chez qui tout avait l'air d'hésiter entre deux solutions. Entre deux âges, les cheveux poivre et sel, c'était un maigre avec du ventre qui portait deux paires de lunettes, une pour sa myopie, l'autre pour sa presbytie. Avec ça, ceinture et bretelles.

— Un procès ?

Il était près de s'étrangler.

— Ça vous pend au nez, avait confirmé Geneviève. Si un membre de l'établissement divulgue quoi que ce soit sur mon mari, à commencer par son nom, je vous attaque.

— Personne ici ne ferait une chose pareille, la confidentialité est...

— Je vous conseille de vous en assurer, sinon, c'est le tribunal !

Si le directeur de l'hôpital avait connu Geneviève, il aurait su que c'était une de ses ouvertures préférées. Reprenant du poil de la bête, il tenta de contre-attaquer :

— Et sur quel motif, un procès ?

— Les avocats trouveront, les motifs ne manquent jamais !

Il avait suffisamment de problèmes, il ferait une note de service.

— Ah, aussi, dit Geneviève avant de repartir, une chambre où mon mari pourrait se reposer réellement ! Le plus rapidement possible, n'est-ce pas ?

On transféra Jean une heure plus tard dans une chambre individuelle.

*

Geneviève revint au chevet de Jean.

— Ils ne t’embêteront plus...

Jean n’avait été embêté par personne, mais il était trop fatigué pour l’interroger.

Il y avait son état de santé, bien sûr (ses côtes abîmées l’empêchaient de trouver une respiration sereine, il ne pouvait pas encore se déplacer), mais c’est surtout moralement qu’il souffrait. La vision de ces personnes mortes, la main d’homme à la chevalière, le bras arraché de cette femme, cet adolescent aux yeux explosés, ces images ne lui laissaient pas l’âme en repos. Et pire que tout, cette jeune maman au visage ravagé par les flammes, il croyait entendre encore son hurlement lugubre, et comme il était arrivé trop tard pour la sauver, même dans son sommeil, il se mettait à pleurer.

— Ce sont les médicaments ! dit Geneviève à Angèle qui s’en inquiétait.

C’est Tante Thérèse qui s’occuperait de Colette et Philippe afin que Geneviève puisse « se consacrer à son mari », l’expression avait beaucoup surpris, elle ne s’était jamais préoccupée de lui.

Elle se montra également aux petits soins pour le personnel. Les jours suivants, elle apporta des bouquets pour les infirmières, des chocolats pour les secrétaires, des cigarettes pour les ambulanciers et même une médaille de saint Christophe au jeune séminariste qui levait la barrière à l’entrée de l’établissement. Elle était là dès six heures du matin. « Elle est pourtant partie après minuit ! » disait-on, admiratif.

Quand on entrait dans la chambre, on la trouvait tenant la main de son mari ou lui faisant la lecture du journal à voix haute.

Angèle venait deux heures le matin, deux heures l’après-midi. Elle apportait des magazines et voyait d’un œil attendri son fils reprendre des couleurs. En réalité, Jean était encore la proie d’images atroces, mais s’efforçait de n’en rien montrer. Il avait fait mine de s’enquérir négligemment du sort du bébé.

— On dit qu’il va très bien, ne t’inquiète pas.

— Il est ici, dans l’hôpital ?

— Il n’y est plus.

— Il est à l’Assistance publique, avait complété Geneviève. La maman était fille-mère !

On entendit dans cette expression une intonation de mépris mêlé de satisfaction, on comprenait qu’à travers ce bébé le malheur n’avait pas choisi sa proie au hasard.

Jean ne dit rien mais cette information lui porta un nouveau coup. Savoir ce bébé orphelin lui remua les tripes. Il se tournait vers sa mère lorsqu’une infirmière entra, accompagnant Colette et Philippe :

— Vous n’êtes pas à l’école ? demanda Angèle.

— Allez embrasser votre papa ! coupa Geneviève qui regarda, émue, ses enfants se jeter au cou de leur père.

Philippe fut aussitôt fasciné par le plâtre.

— Ça fait quoi ?

— Ça gratte, répondit Jean.

Et il exhiba une aiguille à tricoter qu’Angèle avait apportée et qu’il glissa le long de sa jambe, prenant un air d’intense soulagement (« Rhââ ! ») qui fit rire son fils.

Tout le monde s’interrogeait. Colette et Philippe qui avaient remis une demande d’autorisation de sortie à la directrice de l’école ; Jean, qui s’étonnait de les découvrir curieusement endimanchés ; Angèle, qui, bien qu’heureuse de retrouver ses petits-enfants, restait perplexe devant cette venue inattendue un jour de classe. Son incertitude ne dura pas parce qu’une autre infirmière arriva et murmura dans l’oreille de Geneviève :

— Il est là, je le fais entrer ?

Débarqua alors un jeune homme chargé d’un gros appareil photographique vissé sur un pied. Angèle, que cette initiative déroutait, résista un moment mais dut céder. Et tout le monde fut bientôt rassemblé autour du lit de Jean, sa mère et ses enfants à sa gauche, son épouse à sa droite, pour immortaliser ce grand moment d’harmonie familiale.

— Tu déplaces un photographe... François ou Hélène auraient pu faire la photo..., remarqua Angèle.

— La circonstance est exceptionnelle, belle-maman. Il fallait une photo de qualité !

Trois jours plus tard, on annonça à Jean qu'il pouvait rentrer chez lui.

Après le blocus de l'hôpital, Geneviève se lança dans l'exfiltration du héros.

La presse avait été prévenue, on ne sait comment. Impatients de mettre enfin un nom et un visage sur ce personnage étonnamment discret, une dizaine de reporters l'attendaient à la porte de l'hôpital. C'était compter sans la vigilance de Geneviève qui, devant l'émotion de tout le personnel (« Cette petite Mme Pelletier, c'est un ange du ciel ! » entendait-on), sembla traversée par une idée fulgurante :

— Vous savez ce qui lui ferait le plus plaisir, à mon mari ?

C'est ainsi que le personnel, rassemblé dans l'urgence, fit à Jean une haie d'honneur si serrée et enthousiaste qu'aucun reporter ne parvint à le photographier assez correctement pour une publication. On n'obtint qu'un cliché des infirmières et ambulanciers alignés sur les marches, applaudissant avec ferveur un fauteuil dont on ne distinguait que les roues, et on dut se contenter de :

Le héros de la rue Caulaincourt

a quitté l'hôpital sous les acclamations du personnel

Les quelques malins qui tentèrent de suivre en motocyclette furent bien déçus d'être contraints de négocier l'ouverture du portail de l'hôpital avec le jeune séminariste ; lorsqu'ils purent enfin sortir, l'ambulance était loin.

Il refuse la publicité !

Le héros de la rue Caulaincourt fuit la presse et veut rester anonyme

C'est que, depuis le début, Geneviève suivait son idée.

— Comment ça, à la République ? s'étonna Jean le lendemain.

Absolument ! Geneviève était catégorique. Le siège de leur entreprise, Dixie, était le meilleur endroit.

Il avait du mal à saisir le rapport entre son geste et l'activité de Dixie qui commercialisait des vêtements bon marché.

— Mais... pour la publicité, Jean ! Pour l'image de l'entreprise !

Le reporter du *Journal du soir* convoqué par Geneviève était ravi de l'aubaine – il obtenait une exclusivité dont il ne rêvait même pas, c'est elle

qui avait appelé pour la proposer – mais déçu qu’on lui refuse la venue d’un photographe.

— Ce serait trop fatigant pour mon mari, avait expliqué Geneviève.

Cette déception ne fut rien comparée à la prestation de Jean qui, bafouillant, s’embrouilla et se révéla incapable de raconter son aventure, de décrire sa vision des victimes, il ne se souvenait même pas de l’étage où il s’était rendu. Le reporter insistait, il fallait lui arracher les mots et ceux qui arrivaient étaient bredouillés, c’était quasiment inexploitable.

Geneviève, elle, regardait son mari avec une fervente tendresse, comme une maman charmée de voir les premiers pas de son dernier-né.

Le reporter ferma son carnet à regret, il allait devoir tirer à la ligne, il n’était même pas certain de remplir les colonnes que son rédacteur en chef avait réservées pour l’événement.

Et sans photo !

— Oh, j’ai peut-être ce qu’il faut. Un cliché pris dans sa chambre d’hôpital, ça vous irait ?

Le reporter sauta à pieds joints sur l’occasion.

— Formidable !

Lorsque Geneviève le raccompagna, elle était toujours aussi émerveillée.

— Ça va faire un bien bel article !

— Je n’en suis pas certain, madame Pelletier. C’est que... Il n’a pas dit grand-chose, votre mari...

— C’est un modeste. Il n’aime pas se mettre en valeur. Je veux dire, en public.

— Parce qu’à vous, en privé, il a raconté quelque chose ?

— Tout ! Dans le détail !

Le reporter posa précipitamment sa sacoche et reprit son carnet avec avidité.

— Dites-moi...

Geneviève hochà la tête, visage maintenant dévasté par la douleur.

— Jean a vécu l’enfer..., commença-t-elle.

Première édition du *Journal du soir*, une large et belle photo de Jean sur son lit d’hôpital entouré de sa mère, de ses enfants et d’une Geneviève au sourire largement épanoui.

Interview exclusive

« J'ai vécu l'enfer... »,
*nous raconte Jean Pelletier, le héros de la rue
Caulaincourt*

Quelque chose ne va pas ?

Lorsqu'il s'était précipité à l'hôpital, quelques jours plus tôt, François avait imaginé son frère courant le risque de mourir et en avait été bouleversé.

Il était heureusement vivant, certes pas très vaillant, mais vivant, et François s'était surpris de trouver, dans l'homme affaibli, blessé, quelque chose du frère qu'il avait connu autrefois, quand ils étaient enfants.

Bien que plus jeune de deux ans, François avait toujours été le protecteur de son frère. À cette époque s'était installée entre eux une hiérarchie tacite faisant de lui l'homme fort de leur relation. La réussite professionnelle de Jean n'avait pas modifié cet équilibre historique, d'abord parce qu'il la partageait avec son épouse Geneviève, ensuite parce qu'elle relevait du commerce de la lingerie que François, sans l'avouer, jugeait d'un intérêt médiocre.

Mais lui, faisait-il mieux ?

Avait-il le droit de regarder de manière si condescendante l'activité de son frère ?

Écrire un roman, était-ce plus courageux qu'entrer dans un immeuble en flammes pour y sauver un nourrisson ?

La supériorité intellectuelle dont François se prévalait était-elle si justifiée ?

Il revit, avec un rien d'émotion, la joie, la fierté même de Jean apprenant que François venait de se voir attribuer un prix littéraire. « Jean, lui, est sans calcul, se reprocha-t-il, tandis que moi... »

Voilà quelques-unes des pensées qui l'habitaient lorsque remontaient à son esprit les affaires criminelles du Régent, du Charleville-Paris, de l'hôpital de Senancourt près desquelles Jean s'était trouvé. Ainsi François

balançait-il de la honte à la suspicion, de la mauvaise conscience de mettre son frère en question à un doute lancinant dont il ne parvenait pas à se dégager. Faire preuve de logique, essayer de rationaliser, s'exhorta-t-il.

Examiner de plus près ces trois affaires criminelles l'aiderait à saisir ce qui lui échappait.

Et à s'en débarrasser.

Chronologiquement, le meurtre de Mary Lampson était le premier. François replongea dans ses articles, ceux des journaux concurrents et des magazines. Il fut tout d'abord attristé. Il fallait le reconnaître, en quinze ans, ce tragique événement avait mal vieilli. Sur les photos, la jeune et jolie Mary Lampson ressemblait à une actrice d'après guerre, sa mort elle-même était passée de mode.

Il ressortit les notes prises lors de ses entretiens avec les juges d'instruction qui s'étaient succédé et qui avaient toujours privilégié la piste d'un meurtrier entré dans le cinéma au début de la séance par l'une des sorties de secours dont les portes fermaient mal (les enfants du quartier en profitaient souvent pour se glisser dans la salle au début des projections). L'acharnement de l'assassin sur la pauvre jeune fille traduisait à l'évidence une rancune folle ou une haine toute particulière, aussi l'enquête s'était-elle tournée vers les proches de la victime. L'assassin devait savoir que Mary Lampson serait précisément dans ce cinéma et à cette séance. Il avait choisi cet instant-là pour que le crime ne soit pas découvert avant la fin de la projection, se laissant ainsi le temps de quitter les lieux. C'est d'ailleurs ce qui se serait passé si l'ouvreuse ne s'était rendue aux toilettes pendant le générique du film.

Cette hypothèse avait été confirmée par le fait que les spectateurs de cette séance avaient quasiment tous été retrouvés et que leur interrogatoire n'avait révélé chez aucun d'eux un quelconque rapport, même très lointain, avec Mary Lampson, ni aucun passé criminel.

François, lui, n'avait jamais été si catégorique.

Ses articles de 1948 évoquaient à plusieurs reprises la possibilité d'un meurtrier « de l'intérieur ». Il souriait aujourd'hui en constatant avec quelle prudence il avait formulé une hypothèse qui butait sur l'absence de mobile au point que l'instruction et lui-même l'avaient finalement éliminée.

Ne connaissant pas personnellement l'actrice, Jean se trouvait dans la même situation que n'importe quel spectateur de ce jour-là, s'il était suspect de quelque chose, alors tout le monde l'était !

Au cours de l'instruction, un frémissement s'était produit lorsqu'une spectatrice se souvint d'avoir croisé un homme sortant des toilettes au début de la projection. On fit alors défiler devant elle tous les spectateurs mâles présents à cette séance – dont Jean ! – et correspondant peu ou prou au signalement très vague qu'elle en donna.

Chou blanc de nouveau.

François se souvenait de l'émotion de son frère. Il était loin d'être le seul impressionné par la circonstance, tout le monde se sent mal à l'aise dans cette situation, on redoute d'être reconnu faussement, de devenir la victime d'une erreur judiciaire. Lorsqu'il fallut monter sur la petite estrade et se tenir droit pour permettre au témoin d'observer les visages, François eut la crainte que son frère s'évanouisse tant il était blanc et tendu. Leur père était en visite à Paris et, le soir, tous devaient dîner ensemble dans une brasserie. Quand Jean – évidemment hors de cause – fut autorisé par le juge à quitter la préfecture de police, il arriva tonitruant, bavard, vidant son verre à une vitesse hallucinante, tellement soulagé...

En feuilletant ces archives, François se trouvait dans la plus grande confusion.

Des souvenirs vagues flottaient dans son esprit comme des mystères anciens restés sans explication.

Il poursuivit ce tour d'horizon avec l'affaire du Charleville-Paris qui remontait à février 1952, les articles découpés qu'il avait exhumés étaient déjà jaunis.

Une jeune femme, du nom d'Antoinette Rouet, avait été jetée hors d'un train roulant à pleine vitesse après qu'on lui eut cogné violemment la tête à plusieurs reprises contre la vitre de la portière, on l'avait retrouvée trois heures plus tard, effondrée sur le ballast. Elle n'avait pas été tuée sur le coup et le feuilleton de l'affaire avait suivi son hospitalisation, son retour chez elle dans un fauteuil roulant et son échec à fournir un signalement utile à la police, le crime était resté impuni.

Avoir voyagé dans le même train que la jeune victime ne faisait pas de Jean un assassin ! Ni même un suspect !

François en ressentait un certain soulagement.

C'est tranquilisé qu'il aborda les archives de ce que la presse locale avait appelé « l'affaire de la religieuse de Senancourt ».

La seule photo dont avaient disposé les journaux la montrait à seize ou dix-sept ans, maladroite devant l'objectif, avec des cheveux noirs, un nez

fort, des yeux brillants, quelque chose de mauresque, un demi-sourire aux lèvres et, très haut, juste sous le cou, une énorme croix dorée.

François n'apprit rien dont il ne se souvenait déjà. Les articles se vautraient dans le macabre acharnement du meurtrier et sa fuite sous la pluie. La vie de la victime était celle d'une jeune sœur de Saint-Vincent-de-Paul dont la famille était éloignée. Les journaux n'étaient pas parvenus à grand-chose, quelques interviews d'autres infirmières en faisaient l'hagiographie, ce qui au demeurant devait être mérité parce que ses états de service à l'hôpital montraient un caractère doux, attentionné et compassionnel.

Concernant l'assassin, la police s'était perdue en conjectures.

Retrouver un chauffard qui a sévi de nuit et sans témoin n'est pas facile. On avait cherché parmi les riverains une voiture ou une moto abîmées, puis élargi le cercle des investigations, sans résultat, on avait enquêté auprès de garagistes locaux. Au-delà d'un certain périmètre autour de Senancourt, on ne disposait d'aucun moyen de recherche, le chauffard pouvait être de passage, venir ou s'être enfui vers un autre département, une autre région, il était impossible de ratisser tous les garages du pays. Par décence, l'affaire ne fut pas classée sans suite mais c'était tout comme, aucun élément nouveau n'était apparu depuis la nuit du meurtre.

Parvenu là, François tenta de se montrer rationnel et dénombra les points de convergence entre les trois affaires.

Jean s'était trouvé à proximité des trois crimes, mais en contact avec une seule victime. Et si brièvement qu'on ne pouvait pas dire qu'il la « connaissait » ! Il avait quitté l'hôpital plusieurs heures avant la religieuse ! La police ne l'avait d'ailleurs jamais inquiété !

L'autre point commun, c'était la manière. Les trois femmes avaient été frappées à la tête, on voyait mal pour quelle raison cette façon de tuer absolument classique aurait un quelconque rapport avec Jean.

Il y avait aussi l'âge des victimes. C'est une constante chez certains meurtriers de choisir des proies présentant de forts points communs. Aucune ne s'éloignait bien loin d'une moyenne de vingt-cinq ans. Et alors ? En quoi cette convergence incriminerait davantage Jean que n'importe qui d'autre ? Il était même certain qu'on tuait bien plus de femmes que d'hommes et parmi celles-là, davantage de jeunes femmes que de femmes âgées.

Enfin, dernier point de convergence, dans aucune de ces trois affaires le coupable n'avait été découvert. Dans un pays où la proportion de crimes résolus n'atteignait sans doute pas les cinquante pour cent, quoi d'étonnant ?

François décida d'aller boire un demi au café.

Lorsqu'il entra, sur le juke-box, c'était Claude François, *Belles, belles, belles*. Encore des jeunes femmes.

On connaissait bien François Pelletier ici, il n'était pas rare qu'il y vienne faire une coupure dans sa journée d'écriture ; jusqu'à onze heures le matin, d'autorité, le garçon lui apportait un café, à partir de midi une bière et passé dix-huit heures un Martini.

Aucun élément ne permettait de suspecter Jean d'être mêlé à l'une de ces affaires, se disait-il. Qu'allait-il ainsi lui chercher des poux dans la tête ?

Mécontent de lui, il vida son demi d'un trait. Le serveur l'interrogea du regard et revint avec une autre bière.

Jean était-il un mari violent ? Certainement pas ! Or, il faut être singulièrement brutal pour commettre un crime de ce type et *a fortiori* plusieurs !

Battait-il ses enfants ? C'était ridicule, il les adorait. Dans la cour de récréation, autrefois, Bouboule avait à ce point horreur de la violence que c'est lui, François, qui faisait le coup de poing à sa place !

Il vida son second verre, saisi d'une sombre tristesse, remonta à l'appartement, rangea son dossier dans le tiroir du bas, avec les manuscrits abandonnés et puisqu'il avait un peu de temps, il décida d'aller chercher Nine à son atelier.

Le métro lui changea les idées, il y avait de la vie, il regarda quelques jeunes femmes, il pouvait avoir envie de certaines choses avec elles mais certainement pas de leur fracasser le crâne. Imaginer que ce pauvre Bouboule... C'était simplement ridicule.

Nine fut heureuse de le voir.

Elle était tellement ravissante...

Il la fixa, se retourna pour fermer à clé la porte de l'atelier et la prit par la main pour l'emmener dans la petite pièce où elle rangeait ses produits, elle riait, qu'est-ce que tu fais, disait-elle en le sachant parfaitement, non, disait-elle, voulant dire oui, il la pénétra, sa jupe simplement relevée, tous deux se retrouvèrent en quelques minutes, synchronisés comme ils savaient le faire

mais, avant qu'il se retire, elle prit son visage entre ses mains, « quelque chose ne va pas, mon amour ? »

1950 – Le sanglier

Manuel avait douze ans quand il rencontra le sanglier dans le chemin de Foncrose. Il avait mené les six vaches au pacage près de la rivière et remontait à la maison. L'animal qui traversait le sentier pour gagner les châtaigniers s'arrêta net et l'observa un long moment.

C'était un adulte énorme, trapu, au poil épais, à la crinière noire, au large boutoir, aux écoutes dressées, dont on sentait la puissance, la capacité dévastatrice. Son corps inarticulé l'avait contraint à se tourner résolument vers l'enfant pour évaluer le danger. Il était impossible de savoir s'il allait s'enfuir ou s'il avait une intention belliqueuse.

Manuel, pétrifié, chercha ce qu'il y avait à décrypter dans le regard noir de la bête, dans sa menaçante immobilité.

Il crut y voir du défi.

Le sanglier ne bougeait pas et se contentait de le fixer. Le garçon, inquiet de l'attitude impénétrable de l'animal, se souvint que les mâles vivent seuls, que n'apparaîtraient pas derrière lui une laie et ses marcassins. Pourquoi alors ne bougeait-il pas ?

La scène dura, laissant à Manuel le temps de remarquer que sa vrille se balançait calmement, qu'il ne grognait ni ne claquait des dents, seules les oreilles demeuraient dressées, à l'affût, montrant qu'il restait, sous son apparence sereine, intensément vigilant.

Peut-être l'enfant était-il d'un naturel imaginatif, prompt à interpréter comme des signes les faits inattendus. La bête, par son immobilité autant que par l'intense puissance qu'elle exhalait, exerça sur lui un profond magnétisme.

Lorsque enfin, comme à regret, le sanglier se mit en route et disparut lentement à la lisière du bois, Manuel ressentit un vide, une déception. Il

venait de rencontrer un être miraculeux avec qui s'était établie une soudaine et secrète connivence. Et le rendez-vous avait été manqué. Il s'avança prudemment. Pas de terre battue, de feuillage écrasé ou d'ornières, l'endroit n'avait rien d'une sente habituelle, ajoutant encore au mystère de sa présence.

Dans la région, la chasse au sanglier et au chevreuil était de longue tradition (et d'autant plus précieuse dans cette économie d'après-guerre). Le père de Manuel, comme d'autres, racontait volontiers des anecdotes sur le sujet, c'étaient des courses-poursuites interminables, des animaux qui surgissaient, des battues à rebondissements. Il parlait espagnol et français, moitié-moitié, mais il était si volubile que tout le monde riait toujours, qu'on comprenne l'histoire ou pas. C'est lui qui avait appris à Manuel l'immensité du territoire que pouvait arpenter un sanglier mâle. Les chances de le revoir au même endroit étaient infimes, ce qui provoquait chez l'enfant une inexplicable frustration.

Il pressa le pas, impatient de raconter cette rencontre à son père.

Les Bourreilles n'étaient pas très éloignées, mais gagner la ferme obligeait à contourner des haies touffues et parfois même, si on ne voulait pas trop se rallonger, à grimper quelques talus assez hauts. Manuel pouvait évidemment le faire mais il ressortirait avec des taches rondes aux genoux que sa mère serait loin d'apprécier.

Elle n'avait jamais vraiment appris le français, encouragée en cela par le fait que les Bourreilles étaient isolées, les premiers voisins, les Rousseau, étaient à trois kilomètres, elle voyait rarement du monde. Et surtout, elle n'avait pas voulu. « Moi, je parle espagnol », disait-elle. Elle était un peu en difficulté lorsqu'il fallait s'expliquer avec un commerçant ou un conseiller municipal mais, loin de le regretter, elle considérait cet embarras comme le prix à payer pour rester elle-même.

C'était une travailleuse infatigable et dure au mal mais aussi une femme en colère que son mari devait calmer en permanence. Du prix du pain aux pratiques des fournisseurs d'engrais, du montant du bail au cours des emprunts, Mme Ramos fulminait sans cesse. Manuel savait qu'elle n'avait jamais tout à fait tort, mais comme disait son père : « Si on doit se battre sur tout, on va s'épuiser les premiers. »

M. Poitaud, le propriétaire de la ferme, profitait assez largement de la situation mais, selon M. Ramos, il avait aussi été « le bienfaiteur » de la famille. Sa femme répondait : « Tu parles d'un bienfaiteur ! Un profiteur,

oui ! » M. Ramos se curait les dents d'un air pensif, soucieux de ne pas alimenter le ressentiment de son épouse. Chacun d'eux avait livré de cette circonstance un récit qui avait acquis, au fil du temps, un aspect légendaire.

Dans la version paternelle, le conte remontait au milieu des années trente et commençait par la vie difficile en Espagne qui le contraignait à venir en France comme saisonnier. Sur ce point, les deux versions différaient peu. Toutes deux expliquaient de quelle manière, par le jeu des relations et des cousinages, ils avaient atterri dans cette région où (nous parlons d'une époque archaïque où n'existait pas encore la moissonneuse-batteuse) la moisson requérait une main-d'œuvre nombreuse.

À partir de là, on notait d'importantes divergences.

Version paternelle : M. Ramos travaillait bien, se montrait ponctuel et était rapidement devenu chef d'équipe des saisonniers parce qu'il parlait correctement le français, un peu l'italien et se débrouillait pour comprendre les Polonais, les Portugais, et quelques autres.

Version maternelle : M. Poitaud, désireux d'économiser le salaire d'un chef d'équipe français, avait jeté son dévolu, parmi les meilleurs saisonniers, sur le plus malléable d'entre eux qu'il pouvait payer à peine dix pour cent de plus que ceux qu'il avait à diriger. M. Ramos hochait la tête avec scepticisme mais ne démentait pas.

Après quoi venait le célèbre chapitre qu'on pourrait intituler « La Proposition ».

Pour M. Ramos, l'épisode revêtait l'aspect moiré d'une enluminure du Moyen Âge où M. Poitaud apparaissait la tête auréolée d'une gloire mordorée. « Le vieux fermier des Bourreilles prenait sa retraite. M. Poitaud m'a dit comme ça qu'il trouvait que j'étais un ouvrier méritant et courageux et que si je voulais me lancer, si j'avais un peu d'ambition, il était prêt à m'en proposer le fermage. Comme je vous le dis ! »

Pour Mme Ramos l'histoire revêtait un caractère beaucoup plus prosaïque : « Donner le fermage à un ouvrier espagnol était la seule solution parce que jamais un Français n'aurait accepté un bail pareil, à un tel prix ! »

Elle ne parlait pas suffisamment le français pour discuter avec le propriétaire. « C'est dommage, disait son mari, parce que j'aimerais bien t'y voir, toi ! » Il est vrai qu'elle trouvait toujours des arguments auxquels, sur le coup, il n'avait pas songé. Après avoir négocié avec M. Poitaud, il fallait quasiment tout recommencer de zéro avec son épouse, c'était épuisant.

M. Ramos achevait de se curer les dents et exhalait un scepticisme prudent parce qu'au fil du temps il s'était rendu compte que ses conditions étaient en effet nettement moins avantageuses que celles d'autres fermiers des environs. « Il n'empêche qu'il nous a sortis de la misère ! », à quoi Mme Ramos répliquait : « C'est ton travail qui nous a sortis de la misère, pas le propriétaire ! »

La différence entre eux était que M. Ramos vivait de l'espoir que les choses s'arrangeraient tandis que son épouse estimait qu'il n'y avait jamais un seul avantage qu'il ne faille arracher avec les dents.

Face à une légende familiale dans laquelle leur père apparaissait comme un héros chanceux ou un naïf courageux et leur mère comme une épouse lucide ou une femme aigrie, sans surprise, Manuel préférait la version de son père, Solita celle de sa mère.

La famille, pour autant, n'était pas divisée en deux camps, celui des hommes et celui des femmes. Mais les travaux de la ferme qui nécessitaient de la force appelaient plus souvent Manuel auprès de son père, Solita auprès de sa mère au potager, à la lessive, au ménage, à la basse-cour, à la cuisine, elle ne rechignait jamais.

Manuel était un garçon trapu qui n'était bien qu'au-dehors. Il voyait son avenir à la ferme. Il n'aimait rien tant que conduire le tracteur en regardant son père tenir la charrue ou élever à bout de fourche des ballots de paille, sa force lui semblait inusable, éternelle.

Solita, elle, était une jeune fille mince, assez petite, que les garçons regardaient pas mal mais qui se plaignait de n'avoir pas de poitrine. « Ça viendra avec les enfants ! » disait Mme Ramos, rassurante. Solita en doutait et pensait, en regardant les gravures de mode et les photographies d'actrices de cinéma, qu'avec un physique comme le sien jamais elle ne trouverait un mari.

Lorsque, à quatorze ans, elle avait obtenu son certificat d'études, elle avait aussitôt été requise à la ferme, elle n'avait pas envie d'autre chose, à part un mari.

Le frère et la sœur étaient assez proches l'un de l'autre, il y avait bien des disputes ici et là et un écart de trois ans qui parfois pesait lourd mais tous deux étaient liés par un commun plaisir de vivre dans cette ferme, avec ces parents-là, dans cette campagne qu'ils aimaient sans songer qu'ils n'en avaient jamais vu d'autre.

Manuel s'arrêta un instant en haut de la colline qui surplombait une large vallée, là où le regard plongeait vers les Bourreilles, une ferme imposante avec trois corps de bâtiment. Il devina sa mère revenant du potager, jetant au passage quelques fanes au cochon qui vaquait librement dans la cour. Son père devait sarcler quelque part. Peut-être du côté des Grésillons.

Manuel dégringola jusqu'au chemin Dubois. Il avait encore en tête l'image de ce sanglier que mentalement il appelait déjà « mon sanglier ». C'est lui qui, pour la première fois, avait une histoire de chasse à raconter !

Mais il fut arrêté dans son élan.

Au beau milieu de la cour son père s'entretenait avec M. Poitaud.

Le crâne enchâssé dans un béret, de larges bretelles retenant un pantalon sans forme, des chaussures poussiéreuses ou boueuses selon la saison, rien ne distinguait le propriétaire des paysans à qui il louait des terres.

Il venait toujours rendre une petite visite, quelques jours avant le règlement du loyer. Et chaque trimestre, M. Ramos tentait de lui arracher un avantage, même minuscule, qui lui permettrait de gagner la paix du ménage jusqu'au prochain terme.

Manuel n'avait pas connu une seule échéance sans que ses parents se disputent à ce sujet. Il avait beau chercher, c'était bien le seul désaccord entre eux, jamais il n'entendait sa mère élever la voix contre son mari, ou ne voyait son père rudoyer son épouse. Sauf à cette occasion, comme si leur couple avait eu un rendez-vous trimestriel destiné à purger les petits différends de la vie quotidienne avant de reprendre sa vie calme et travailleuse.

Dans les années trente, les fermiers avaient réclamé à cor et à cri une réforme du fermage qui contraindrait les propriétaires à leur consentir quelques droits essentiels dont ils étaient privés. Sur cette question mais aussi sur bien d'autres, le ton était pas mal monté entre les autorités et les agriculteurs, on avait secoué quelques fonctionnaires. Le plus gros de ce mouvement était maintenant passé mais Mme Ramos (on se demandait de quelle manière elle en était informée) disait regretter le temps où les paysans « ne se laissaient pas faire », elle avait le tempérament à soutenir l'assaut des préfectures.

M. Ramos qui, malgré une situation administrative parfaitement régulière, avait conservé des réflexes d'immigré et vivait dans une sainte frousse de se voir renvoyer en Espagne, se félicitait que ces mouvements, auxquels il se serait senti tenu de participer, se soient calmés. Aucune

lâcheté dans cette attitude, seulement la peur de perdre les quelques avantages qu'il avait mis deux décennies à conquérir.

Après-guerre, une réforme du fermage avait enfin obligé les propriétaires à des concessions et M. Poitaud n'aurait pas pu, aujourd'hui, se séparer des Ramos aussi facilement qu'auparavant. Le contrat restait néanmoins nettement désavantageux et la conversation entre les deux hommes, devenue rituelle, se déroulait chaque fois sur le même modèle.

M. Ramos demandait qu'un bâtiment qu'il avait édifié et qui resterait possession du propriétaire donne droit à une diminution du loyer ou il sollicitait une prolongation du bail qui le mettrait moins en danger d'être un jour expulsé.

Arguments auxquels invariablement M. Poitaud répondait :

— Mais mon pauvre monsieur Ramos, c'est que je ne peux pas ! Savez-vous ce que m'a coûté...

Il avait toujours des raisons qu'il faisait valoir avec, sur le visage, l'air le plus navré et le plus amical.

— Mais enfin, monsieur Ramos, moi, vous expulser ? Vous me croyez capable de faire une chose pareille ?

Manuel ne s'approcha pas des deux hommes en train de discuter et entra dans la maison.

Sa mère, comme chaque trimestre à peu près le même jour et à la même heure, faisait bruyamment cogner entre eux casseroles et faitouts...

L'histoire du sanglier devrait attendre des jours meilleurs.

Mais lorsque l'occasion se présenta, Manuel n'en parla pas.

Le sanglier devint alors une affaire personnelle.

En bout de table

Philippe s'était fait prêter de l'argent par sa sœur. Il disait « prêter » mais ne la remboursait jamais. « Maman ne me donne rien ! » se plaignait-il à tout le monde sauf à sa mère, justement, qui avait professé une fois pour toutes qu'il était trop jeune. Lorsqu'il avait répondu que Colette avait eu de l'argent de poche au même âge que lui, sa mère avait assené : « Ça n'est pas pareil, elle, c'est une fille ! » Elle recourait à cette raison pour tout et en toutes circonstances, c'était un axiome, ça ne se démontrait pas, ça tombait sous le sens.

Toutes les dépenses de Philippe étaient donc assumées par Colette et par leur père.

Depuis l'année passée, Colette faisait pas mal de baby-sitting. Malgré son jeune âge, elle s'était acquis la clientèle de quelques couples du quartier, il n'était pas rare qu'elle travaille deux soirées dans la même semaine. Geneviève était très admirative de cet esprit d'entreprise.

Colette, donc, économisait.

Et Philippe n'hésitait pas à en profiter. « Si je pouvais travailler, moi aussi... », soupirait-il sans avoir la moindre idée de ce qu'il ferait s'il en avait l'âge. En attendant, tout lui coûtait, les nouveaux 45-tours, le tee-shirt du moment...

Et *Salut les copains*, chaque mois, une revue où des adultes expliquaient aux jeunes ce qu'ils devaient aimer. Ces injonctions fonctionnaient très bien avec Philippe qui avait d'autant plus envie d'être « un jeune » comme les autres qu'il échouait lamentablement à devenir le « copain » des autres « copains » de l'école. Il désirait le poster de « Chouchou », la mascotte de *SLC* avec sa guitare électrique, il avait déjà le porte-clés mais il le cachait parce qu'il l'avait volé à un camarade de classe.

Tout ça pour dire que ces menus plaisirs générationnels, c'était un budget, Philippe ne parvenait jamais à acheter tout ce qu'il désirait, il courait après l'argent, demandait même à Tante Thérèse qui ne refusait que lorsqu'elle ne pouvait vraiment pas.

C'était la semaine de sortie du nouveau numéro de *SLC*, mais il avait insisté auprès de Colette pour avoir davantage.

— Je t'ai donné le prix !

— Oui mais j'ai besoin de quelque chose d'autre...

— Quoi d'autre ?

— Trois francs de plus, allez !

Colette hésita puis, comme d'habitude, elle céda.

Le kiosquier lui avait spontanément tendu *Salut les copains*, avec Françoise Hardy en couverture.

Sur Philippe, cette chanteuse faisait toujours beaucoup d'effet. Quand il détaillait ses photos, son émotion était parfois si vive qu'il avait l'impression que ça ne se passait pas seulement dans sa tête. Elle chantait des choses dans lesquelles il se reconnaissait, il exhalait d'elle une nostalgie, une solitude qui donnaient envie de la bercer. Il l'écoutait en boucle sur son Teppaz, cadeau de sa mère remontant à l'époque où elle l'aimait encore. Depuis qu'elle ne le supportait plus, il devait écouter ses disques en sourdine pour ne pas la voir entrer comme une furie dans sa chambre, menacer de « tout balancer à la poubelle ». Cette activité feutrée à laquelle il était contraint lui donnait des envies de hurler, de taper dans la porte...

Il acheta *SLC* et, grâce à l'argent de Colette, il prit trois exemplaires du *Journal du soir*.

Avec son père et lui en première page !

Bon, il y avait aussi les autres, sa mère, mamie... mais ça ne comptait pas. Papa était au centre de l'image, tout en pansements et en bandeaux d'hôpital ! Et lui, Philippe, debout, posant une main sur son épaule !

En marchant vers l'école, il savourait déjà sa victoire.

Étrangement, auprès des garçons de la classe, l'exhibition de la manchette vantant l'exploit du héros avec la grande photo ne remporta pas le succès espéré. À la récréation tous vinrent regarder mais Philippe ne reçut que quelques commentaires assez généraux. Il eut beau lire à voix haute les passages les plus significatifs de la prouesse paternelle (c'était assez accidenté, il n'avait jamais su très bien lire), l'indifférence était

criante, on se détourna pour retourner jouer au ballon ou aux osselets, ici le haut fait était à peine un événement.

En vérité, cette débâcle était prévisible.

Philippe, craint de tout le monde, n'était aimé de personne.

Il était le plus grand de la classe, le plus puissant aussi malgré son début d'embonpoint et susceptible, brutal. Ceux qui s'étaient moqués de ses médiocres résultats dans toutes les matières l'avaient payé cher. Ne le fréquentaient que ceux qui avaient peur de lui. Il était entouré de garçons qui étaient tous « des copains », il n'était celui de personne. Le maître mot de sa génération accentuait sa solitude et donc sa brutalité. Tous étaient venus voir le journal de crainte de représailles mais aucun n'avait eu envie de lui faire le cadeau d'un compliment, d'un signe d'admiration. Ils sont jaloux, pensa-t-il. Il tenta sa chance auprès de l'instituteur et n'obtint là encore qu'un succès d'estime parce qu'il n'était pas un élève bien agréable, on avait beau se décarcasser pour lui, il ne réussissait en rien. Il fut meurtri de ces réactions. Parti à l'école la fierté au cœur, il en revint vexé, honteux.

Il n'eut du succès qu'à l'académie de billard où il se rendait deux fois par semaine. Son professeur, le vieux Horowitz qui pourtant en avait vu pas mal dans sa vie, chaussa ses lunettes rafistolées et se pencha sur l'article qu'il détailla longuement en produisant des petits clappements de bec admiratifs, ça faisait plaisir.

Edmond, un grand type maigre et blond qui n'avait jamais touché une queue de billard mais qui adorait regarder les parties en picolant, un verre de pastis dans une main, une gauloise dans l'autre, toujours en quête d'une « petite bricole à faire », d'un tuyau pour les courses, d'une tournée gratuite, Edmond, donc, se contenta de contempler la photo en hochant la tête, après quoi, ne trouvant pas les mots, il leva le pouce en l'air, bravo !

Cette revanche ne compensait pas l'humiliation de la cour de récréation mais elle calma en partie la colère de Philippe et le sentiment d'injustice qui le faisait bouillir.

Quoique en famille Philippe ne se montrât pas aussi querelleur qu'à l'école, Colette devait parfois déployer des trésors de ruse et de patience pour calmer ses emportements (quand elle n'en était pas victime elle-même). Il n'y a qu'avec son père que tout allait bien. Il nourrissait pour lui une grande affection parce qu'il recevait de lui le cadeau sans prix de la reconnaissance. Par exemple, dans le seul domaine où il excellait. Jean, qui l'emmenait aux leçons et aux championnats de billard, pouvait rester des

heures à admirer son jeu. Lorsqu'il relevait le regard de la table, Philippe était certain de rencontrer celui de son père et d'y trouver le reflet exact de la satisfaction, de la déception, de l'exultation, de l'agacement que, selon qu'il réussissait ou échouait, il ressentait lui-même.

Jean aimait son fils mais il était souvent absent, il voyageait beaucoup, « pour les affaires ». Au quotidien, Philippe était donc très proche de sa sœur, c'est elle qui l'aidait dans ses devoirs, cachait ses bêtises, masquait ses mensonges, négociait, en son nom, ses demandes auprès de leur mère.

Pour les deux enfants, la vie de famille était un épais mystère.

Quelles relations leurs parents entretenaient-ils réellement ?

Ainsi, depuis leur emménagement dans ce vaste appartement de la rue de Vaugirard, ils faisaient chambre à part. « Votre père ronfle épouvantablement », avait expliqué Geneviève. C'était étrange parce que le ronflement de papa le disputait chèrement au sien, on comprenait mal comment elle pouvait en être gênée, la nuit, c'était une vraie salle des machines, cet appartement.

La permanente irritation de leur mère à l'égard de leur père était aussi une énigme. Ce n'était pas un homme bien difficile à vivre, il ne buvait pas, se mettait rarement en colère, travaillait beaucoup, était attentif aux désirs de sa femme, on voyait mal ce qu'elle avait à lui reprocher. Il y a beau temps que Colette avait compris que tout bonnement elle ne l'aimait pas (que peut-être, elle ne l'avait jamais aimé) mais c'est quelque chose qu'elle gardait pour elle, Philippe n'était pas prêt à affronter cette triste vérité. Parce que, parallèlement à son affection pour son père, contre vents et marées, il continuait d'aduler sa mère même si cet amour profond, irréductible, se heurtait à un mur d'indifférence.

Au sein de cette petite galaxie Pelletier, il y avait aussi Tante Thérèse, bien sûr.

On parlait rarement d'elle, comme si elle avait toujours été là, ce qui était loin d'être le cas.

Elle présentait vraiment bien mais c'était une beauté fatiguée chez qui on sentait que les échecs et le renoncement à une vie sentimentale étaient un regret lancinant, peut-être inguérissable.

Geneviève et sa sœur avaient été élevées dans cette moyenne bourgeoisie de Beyrouth où l'avenir des filles s'incarnait dans un mari solide et confortable. Thérèse, veuve à vingt-quatre ans, s'était dévouée pour ses parents jusqu'à leur disparition, c'est-à-dire jusqu'à un moment où ses

chances de trouver un nouveau mari s'étaient considérablement éloignées. À leur mort, elle s'était résolue à devenir dame de compagnie, activité épuisante et vaine en marge de laquelle elle vécut des rencontres qui toutes furent des déceptions, jusqu'à la survenue d'un peintre mexicain qui s'était enfui avec ses économies et celles de sa patronne, la laissant endettée, menacée de poursuites et de finir à la rue.

La surprise fut immense lorsque Geneviève, cette sœur qui l'avait toujours détestée, estima de son devoir de la secourir et lui envoya un billet de bateau (classe économique) pour Marseille et un billet de train (en troisième) pour Paris.

Les Pelletier, parents et enfants, découvrirent un visage tourmenté, apeuré. Thérèse n'y croyait pas elle-même, à cette occasion inespérée offerte par sa sœur, et elle avait bien raison parce que en un tournemain Geneviève la transforma en domestique et la logea dans une chambre de bonne sous les toits. Cette situation n'était pas aussi officielle qu'une embauche, Geneviève donnait toujours ses ordres sous l'apparence d'un service à rendre, on sentait, à son ton, que la demande était ponctuelle sauf qu'elle se renouvelait trente fois par jour et que chaque jour ressemblait au précédent. Ne connaissant personne en France, ne disposant d'aucune expérience professionnelle, d'aucun diplôme et d'aucune ressource, Thérèse fut contrainte d'accepter et ne le regretta jamais réellement. Passé le moment de l'humiliation, elle ressentit un certain bien-être à être enfin mêlée à une vie de famille. Le ménage de sa sœur était bourgeois, elle s'y sentait en sécurité et n'eût été le tempérament de Geneviève et les avanies dont elle était victime, Thérèse n'aurait pas été loin de s'y trouver heureuse.

Deux ans plus tard, profitant de leur fortune montante dans le prêt-à-porter, les Pelletier acquirent un grand appartement rue de Vaugirard qui ne disposait hélas pas de mansarde sous les toits. Geneviève, bien contrariée, se résolut à lui céder la plus petite des chambres, tout au fond du couloir.

Quoique son droit à s'exprimer fût limité, Thérèse dînait avec la famille (en bout de table), même les jours de réception, mais n'en profitait guère, car c'est elle qui cuisinait (assez médiocrement mais on s'en contentait), faisait le service, dressait et débarrassait le couvert, lavait la vaisselle tout comme elle s'acquittait des courses, du ménage, des lessives et gardait les enfants quand c'était nécessaire. Ainsi, progressivement, la sœur domestique était-elle devenue Tante Thérèse, placée au centre de tout puisqu'elle s'occupait de tout. C'est à elle qu'on demandait du linge, elle

qui décidait des menus (sauf réception), qui faisait manger les enfants, les soignait, on l'emmenait au cinéma lorsqu'on s'y rendait en famille. François, Nine, Hélène, Angèle, tout le monde adopta « Tante Thérèse » au point qu'on fêta son anniversaire, même si c'est elle qui fit le gâteau et qu'il y eut des petits cadeaux de tout le monde sauf de sa sœur.

Sans devenir leur confidente, Tante Thérèse était proche des enfants et s'inquiétait pour eux. Pour Philippe dont elle savait la brutalité et la peine due à la désaffection de sa mère. Pour Colette dont la minceur la tracassait autant que son caractère renfermé. Mais Colette était un cas à part. Personne, pas plus Tante Thérèse que quiconque, n'était parvenu à entrer dans l'intimité de cette petite fille laconique et secrète.

Ça me transperce...

Nine et François, Angèle, Hélène, tout le monde s'était rendu compte du changement survenu chez la petite Colette depuis la mort, quatre ans plus tôt, de son grand-père auquel elle était très attachée.

Elle avait maigri mais sa grand-mère, Angèle, n'osait s'en plaindre à sa belle-fille, on ne savait jamais à quelles extrémités pouvait conduire une remarque que Geneviève entendrait comme un reproche. « As-tu fait peser Colette ? » demandait-elle instamment à Jean. « Es-tu certain qu'elle se nourrit correctement ? »

Jean trouvait lui aussi que sa fille n'était pas bien grosse mais comme Colette avait longtemps vécu chez ses grands-parents, il se rassurait en pensant, « c'est parce que ma mère ne la nourrit plus elle-même qu'elle s'affole. » Et puis, Angèle en était souvent convenue, « pour moi, cette enfant restera un mystère », il y avait tant de choses qu'on ne comprenait pas chez elle !

Cette inquiétude était partagée par Hélène, tante et marraine de la petite fille, qui voyait bien que, malgré sa minceur, Colette prenait des formes. Était-elle réglée ? Lorsqu'on posait la question : « Elle a bien le temps ! » répondait Geneviève. Pour ce que c'est intéressant, cette affaire ! »

En réalité, Colette avait eu ses premières règles très tôt, après quoi elles s'étaient arrêtées pour ne plus jamais revenir.

Geneviève seule en avait été témoin et rien, dans cette aménorrhée de trois ans, ne la surprenait. Tant que sa fille travaillait bien à l'école...

Et c'était le cas.

Colette aurait même pu caracoler en tête du classement mais elle se débrouillait pour n'être jamais la première de la classe, elle détestait être mise en valeur, attirer l'attention. Elle retenait les chevaux, obtenait de

bonnes notes et ainsi demeurait légèrement en retrait, irréprochable. « Je suis certaine que tu pourrais mieux faire », se lamentait sa mère qui rageait de la voir en permanence seconde ou troisième, ce qui ne l'empêchait pas de hurler partout que sa fille était « très en avance ». « Il te suffirait d'un tout petit effort pour être première... », lui disait-elle sur un mode mineur, comme un simple regret, rien à voir avec les remarques désobligeantes qu'elle adressait à son fils qui végétait toujours dans le tréfonds du classement.

La passivité de Colette, qui accaparait les regards, masquait en fait d'autres difficultés. D'abord, elle dormait mal. Il n'était pas rare qu'un cauchemar la réveille en pleine nuit et qu'elle se contraigne à rester éveillée de crainte de le voir surgir de nouveau. C'était une enfant assez seule. « Elle est "intravertie" ! » disait, avec fierté, sa mère pour qui ce mot désignait des personnes dont les pensées supérieures échappaient au commun des mortels. On pressentait son isolement à l'école. On ne lui connaissait pas d'amie, jamais on ne la voyait, comme les autres filles de son âge, entretenir une amitié fusionnelle avec une camarade.

Son jardin secret, c'était le latin.

Après une année scolaire dans une institution religieuse, elle avait décidé d'en partir (et sa mère avait approuvé comme elle approuvait tout de sa fille) et de poursuivre sa scolarité au lycée public voisin. « J'en ai assez de cette hypocrisie, avait-elle déclaré. Les prières, les bénédicités, les actions de grâce, les confessions... Dix fois par jour, je dois faire la preuve que j'adhère à quelque chose à quoi je n'ai jamais cru, j'en ai marre ! » Sa mère avait été très fière de cette émancipation.

Colette avait toutefois conservé une relation avec sœur Amandine, une grande religieuse à la mâchoire carrée qui avait été son institutrice au cours Sainte-Clotilde et avec qui elle partageait une passion pour la langue latine.

Une fois par semaine, elle retournait à l'institution qu'elle avait désertée, passait par la petite porte à l'arrière du bâtiment et gagnait la cellule de sœur Amandine pour y travailler Ovide, Tacite, Tite-Live ou Sénèque. Elle en parlait peu parce qu'elle redoutait que sa mère érige cette activité en preuve supplémentaire de son excellence, ce qu'elle ne parvenait jamais à éviter tout à fait, Geneviève clamant volontiers que sa fille s'illustrait en latin et « vous traduisait Homère comme qui rigole ! ».

Colette entretenait, avec sa mère, une relation contradictoire.

Elle disposait sur Geneviève d'une indiscutable autorité (lui ayant fait par exemple abandonner tout intérêt pour l'astrologie en déclarant simplement : « Ce truc, c'est de la foutaise ! », sa mère avait aussitôt résilié son abonnement à *Asteria*) et pouvait par ailleurs se montrer d'une surprenante soumission. Elle obéissait souvent de façon mécanique et presque indifférente. Au fil des années, elle avait cédé à sa mère une mainmise sur de nombreux pans de son existence. Au prétexte de son bien-être, Geneviève exerçait un contrôle souriant et enjoué sur ce que sa fille devait porter ; au nom de la « modernité », elle l'avait convaincue d'opter pour une seconde langue vivante ; comme Jean siégeait au conseil d'administration de la Fédération des patrons français, elle prévoyait de lui faire rencontrer des « jeunes gens », des garçons, triés sur le volet parmi les fils de famille, elle appelait Tante Thérèse à la rescousse pour enseigner à Colette « les bonnes manières ». Colette, bien qu'agacée par ces attentions envahissantes, réagissait peu.

Ainsi, Geneviève était fière d'être parvenue à inscrire Colette au « bal de Noël » organisé par le « Club Initiatives », véritable foire aux vanités et entre-soi ridicule permettant à des parents raisonnablement fortunés de mettre en contact leur progéniture. Les nouveaux riches s'y précipitaient avec avidité. Avec ce « bal de Noël du Club Initiatives », pâle imitation du célèbre bal des débutantes, la petite bourgeoisie singeait la grande.

— Colette n'a que quatorze ans ! s'était affolé Jean lorsque Geneviève en parla.

— Il ne s'agit pas de la marier, mon pauvre ami, ce que tu peux être bête ! Il s'agit de se montrer !

De l'étude attentive des éditions des dernières années, Geneviève avait conclu que ce bal de Noël avait été, pour nombre de filles d'industriels ou de hauts fonctionnaires, le vestibule d'un mariage valorisant.

— Pourquoi tu acceptes ça ? s'était étonné Philippe auprès de sa sœur.

— Parce que je m'en fous, avait répondu Colette.

Elle avait même consenti à prendre quelques cours de danse au mois de novembre pour se préparer à la grande échéance.

Son père avait été étonné de la voir si docile, il avait l'impression que tout glissait sur elle sans l'atteindre.

Comme son frère, Colette avait été secouée par l'« aventure incendiaire » (*dixit* Geneviève) de son père mais chacun, dans la famille, avait sa manière de considérer l'événement. Si Philippe était pétri d'admiration, Colette se

sentait principalement soulagée qu'il en soit sorti indemne. Geneviève conservait tous les articles où il était question de l'exploit de son mari, que Tante Thérèse avait lus et relus pendant des heures en hochant la tête, étonnée et admirative.

Joseph, le chat de Colette, observait cette agitation avec sérénité comme s'il attendait un rebondissement qu'il aurait été le seul à prévoir.

C'était un vieux greffier, sans doute plus de quinze ans, on ne connaissait pas exactement son âge. Il avait été recueilli par Étienne en 1948 à Beyrouth. Ce plus jeune fils des Pelletier était mort près de Saïgon dans un accident d'avion. Quand Angèle s'était rendue sur place avec Hélène pour chercher ses affaires, elles avaient miraculeusement retrouvé Joseph et l'avaient ramené.

Devenu le chat de la famille, il avait vécu successivement chez Angèle, chez François, chez Hélène mais c'est chez Colette qu'il était demeuré le plus longtemps. Elle entretenait avec lui une relation très particulière faite d'amitié, de confiance, c'est à lui qu'elle confiait ce qu'elle ne pouvait dire à personne, elle l'avait souvent vérifié, il était d'excellent conseil.

Geneviève l'avait toléré mais Joseph et elle se détestaient. Il n'était pas rare, lorsqu'elle était certaine de n'être pas observée, que Geneviève lui allonge un coup de pied sournois, aussi Joseph se méfiait-il et faisait-il prudemment le tour, évitant de se trouver à son contact... C'est Colette qui le nourrissait, elle passait prendre des abats chez le boucher, des restes chez le poissonnier, il dormait dans sa chambre.

Quinze ans, pensait Colette, ça n'est pas si vieux que cela pour un chat, mais elle voyait bien qu'il n'était plus le félin souple et véloce capable de monter au sommet de n'importe quelle armoire.

Reste que Joseph, tout vieux qu'il se faisait, regardait l'agitation de la maison d'un œil pointu, Colette comprit qu'il attendait quelque chose.

Qui survint le dimanche suivant.

Depuis son panier, le chat adressa à Colette un regard modeste lorsque Geneviève, pendant que Tante Thérèse servait le bœuf en daube, dit, visiblement remuée en repensant au bébé que Jean avait sauvé lors de l'incendie de la rue Caulaincourt :

— Quand même, ce petit Michel devenu soudain orphelin... Vous, je ne sais pas mais moi, ça me transperce.

Joseph ferma les yeux en souriant à Colette.

Chevalier ?

Depuis 1959, grâce à un concours de circonstances indépendant de sa volonté, Jean était donc membre du conseil d'administration de la puissante Fédération des patrons français crainte par les syndicats et redoutée des pouvoirs publics. Chargé du département des franchises, il bénéficiait des services d'un jeune haut fonctionnaire détaché nommé Lamotte qui faisait l'essentiel du travail et rédigeait ses rares interventions publiques.

La Fédération occupait un fort bel immeuble dans le VII^e arrondissement de Paris. C'est dans la salle du quatrième étage, autour de l'immense table pour quarante personnes que se tenait, chaque mois, le conseil d'administration.

Conformément à l'adage selon lequel « quand le bâtiment va tout va », il était de coutume que la présidence de ce syndicat patronal soit dévolue à un homme des BTP. Désiré Chabut, sexagénaire au teint vermeil qui avait présidé aux destinées de la Fédération pendant trois décennies, ayant été emporté par une crise cardiaque deux ans auparavant, Baptiste Trajan-Perrin, héritier et dirigeant éponyme de son entreprise, dont le CV s'enorgueillissait d'un diplôme supérieur de commerce et d'un séjour outre-Atlantique, avait été élu sans concurrence.

S'il n'était pas le patron de droit divin qu'avait incarné son prédécesseur jusqu'à la caricature, il ne se montrait pas moins efficace mais d'une tout autre manière, remplaçant l'aplomb par l'argumentation et l'intuition par des graphiques, des plans et des chiffres. C'était un homme souriant et amène dont il était toutefois difficile de cerner la conviction profonde. Comme chez son grand-père prénommé Bruno, puis son père prénommé Bernard, ses initiales, parfaitement associées à son activité, étaient un trait

d'esprit certes médiocre mais historique parce qu'il était le seul connu dans une famille rigoureusement dépourvue d'humour.

Le conseil qui, du temps de Chabut, avait été une chambre d'enregistrement, n'avait jamais mis Trajan-Perrin en difficulté et ses propositions, même âprement discutées, avaient toujours, *in fine*, été adoptées.

Le calendrier s'était montré propice. La réunion se tenait peu après le retour de Jean dans ses pénates où il commençait à peine à se remettre de ses émotions. Il n'avait pas été très chaud pour se rendre à ce conseil, prétextant qu'avec sa béquille il se déplaçait difficilement. En réalité, il appréhendait ces réunions où il n'avait jamais rien à répondre, à opposer, aucun commentaire à proposer, quasiment tout lui passait au-dessus de la tête, il pressait son assistant de lui rédiger des réponses aux questions qui pourraient lui être posées. « Et, Lamotte, hein, pas de mots compliqués ! Que je comprenne ce que je dis ! »

Cette fois, avec sa béquille il tenait une excellente excuse pour esquiver la corvée de cette réunion mais Perrin avait insisté, insisté, s'assurant même l'appui de Geneviève, ce qui avait emporté la décision.

À peine Jean était-il sorti de l'ascenseur antédiluvien qu'une ovation l'accueillait, c'était comme pour un anniversaire surprise, il ne manquait que le gâteau. Tout le monde lui adressa force poignées de main et bourrades amicales. Gaston Rougier, délégué à l'innovation, se fendit d'un bref discours où il était question de « l'héroïsme, signe distinctif des entrepreneurs », d'un « opportunisme qui a trop mauvaise presse » et même d'un audacieux appel à « lever à la fois nos verres et nos cœurs » qui fut très applaudi.

Lorsque, à l'insistance de Geneviève, Jean cédait, il cédait sur tout.

Aussi avait-il accepté qu'à l'issue de cette réunion les quatre membres composant le bureau de la Fédération soient invités pour un déjeuner à la maison. « Ce sera sans chichis ! » avait prévenu Geneviève qui avait espéré que Tante Thérèse, cette fois, se montrerait à la hauteur mais avait dû déchanter devant les propositions de menu (et le souvenir douloureux d'une précédente invitation). On commanda donc chez le traiteur mais tout serait préparé à l'office pour donner le change. « Ça n'est pas nécessaire que tu déjeunes avec nous, avait dit Geneviève à sa sœur. Je t'envie, je t'assure, ce que ça va être ennuyeux ! » Après quoi, se ravisant, elle avait ajouté « Oh,

tu sais ce qui serait gentil de ta part ? Ce serait de me donner la main pour servir... »

Moyennant quoi Geneviève resta assise tout le repas, Tante Thérèse fit le service.

Ce déjeuner chez les Pelletier comprenait donc Baptiste Trajan-Perrin, André Falconi, Félicien Garat et Gaston Rougier œuvrant respectivement dans les BTP, la sidérurgie, l'agro-alimentaire et l'industrie chimique. « À eux quatre, ça vous pèse dans les trois cent mille salariés, au bas mot ! » avait estimé Geneviève, admirative.

Les trois premiers étaient venus avec leur épouse, le dernier avec sa maîtresse.

On reparla de l'exploit « de notre ami Pelletier », on revint sur le discours prononcé par Gaston Rougier, après quoi la conversation ressembla furieusement à une pause dans la réunion du conseil, on y parla emploi, fiscalité, pouvoirs publics et syndicats.

Jean, qui mangeait d'autant plus lentement que cela le dispensait de prendre la parole, s'interrogeait sur les motivations de son épouse à organiser un tel déjeuner. Selon lui, elle voulait essorer son récent exploit jusqu'à la dernière goutte mais il ne voyait pas très bien ce qu'elle pouvait espérer de plus que la notoriété qu'il avait acquise et qui allait bientôt fatiguer tout le monde. Cette pensée, il lui semblait la lire dans le regard aigu que le président Perrin portait sur lui, il se sentait jugé, jaugé, son statut de héros ne lui avait jamais paru si fragile.

Depuis qu'il était sorti de l'état de stupeur dans lequel cette aventure l'avait d'abord plongé, il restait habité par une peine dont il ne se défaisait pas pour cette jeune mère brûlée vive, cet enfant devenu orphelin.

Il s'était rendu, anonymement, à l'Assistance publique pour y voir le petit garçon, on l'avait laissé entrer, ce spectacle lui avait serré le cœur. C'était un établissement des plus corrects mais sévère comme un couvent avec des lits alignés, des bébés de tous âges pleurant ou couinant, tous vêtus de la même manière sobre, spartiate, ils ne manquaient de rien sauf de l'essentiel, l'affection, le personnel débordé n'ayant guère le temps d'en dispenser... Jean compta rapidement les lits, seize, et, arrivé au chevet du petit Michel, il craignit même qu'on le confonde avec un autre bébé.

— C'est un réflexe de papa..., dit en souriant la religieuse, ce qui le fit rougir. Nous leur mettons deux bracelets avec leur prénom pour le cas où ils en perdraient un... Et il y a une étiquette au pied du lit, comme vous voyez.

Elle était émue par ce grand et gros bonhomme, planté sur sa béquille avec un plâtre sali, qui manifestait tant d'inquiétude pour un bébé qu'il avait sauvé de la fournaise, cette religieuse croyait aux miracles.

Geneviève avait quelques qualités mais soigneusement cachées parmi lesquelles ne figuraient ni la générosité ni le désintéressement. Jean avait donc pris sur lui de convoquer discrètement, à son bureau de la Fédération, un notaire, maître Proprio, ça ne s'invente pas, qu'il chargea de rédiger un acte par lequel lui, Jean Pelletier, verserait un pécule que le petit Michel percevrait à sa majorité. Pour « faciliter ses premiers pas dans la vie ». « De quelle somme s'agit-il ? » avait demandé le tabellion, crayon en main, impatient de noter le chiffre. Jean ne savait pas. « Combien pensez-vous que je... ? hasarda-t-il à son tour. Je veux dire... » Non seulement il n'avait aucune idée de la somme à consigner mais il ne savait pas davantage de quelle manière il parviendrait à se la procurer en cachette de son épouse. L'intention était bonne mais au pied du mur, l'affaire devenait singulièrement complexe. Maître Proprio avait fait une moue sceptique : « À mon sens, en dessous de trente mille francs... »

Jean fut affolé.

Il n'avait pas imaginé que son initiative pût être estimée à pareille somme. C'était quatre ans du salaire d'un ouvrier chez Dixie. « Je veux dire, ajouta le notaire en levant son stylo, si vous souhaitez faire un geste vraiment significatif, bien sûr ! » « Comment ça va se passer ? » demanda Jean pour gagner du temps. « C'est très simple. Vous vous engagez à fournir cette somme au plus tard à la majorité du bénéficiaire mais si vous souhaitez que cet argent travaille à son profit en attendant qu'il le perçoive, le mieux est de le verser dès maintenant. Nous vous proposerons les placements les plus judicieux. » Employait-il un « nous » de majesté, allaient-ils se mettre à plusieurs pour lui extorquer cet argent ? À cet instant, Jean n'était pas loin de considérer l'officier public comme un ennemi qu'il aurait fait entrer dans la place. « Et si je ne paie pas ? » demanda-t-il, bravache. « Ah, si vous avez signé la promesse de don, elle vous engage. Si vous ne payez pas, le bénéficiaire pourra vous attaquer en justice le moment venu et vous contraindre à le faire. »

C'était fou !

Jean se leva d'un bond, congédia le notaire qui hasarda : « Pour les frais de ma venue et de cette consultation... ? »

Il fut convenu que le mémoire à régler serait envoyé ici, à la Fédération, à son intention, il ne s'agissait pas maintenant que Geneviève se mêle d'une histoire pareille !

Puis il se calma.

La simple pensée de ce petit orphelin l'étreignait parce qu'il se sentait coupable de n'avoir pas sauvé sa mère.

Il aligna quelques chiffres, évalua ce qui était nécessaire pour vivre, compara avec le prix d'une voiture, se renseigna sur le montant des loyers, l'évaluation du notaire n'était pas démesurée. Il remit à plus tard de le convoquer de nouveau pour signer enfin cet acte. Il voulait d'abord être certain de trouver cette somme... avant de s'engager à la payer.

À la fin du repas (lorsque Geneviève demanda discrètement à Tante Thérèse : « Tu veux être un amour et servir le café au salon ? »), Jean n'avait toujours pas compris la raison de cette invitation mais le vin de Bordeaux l'avait mis dans un état douillet qui l'incitait à admettre le mystère. Dès que les alcools furent servis, l'énigme cessa d'en être une. Geneviève, par un de ces mouvements faussement spontanés dont elle maîtrisait l'usage, s'approcha de Gaston Rougier et dit à voix basse :

— Monsieur Rouchier.

— Rougier.

— C'est ça, oui. Dans la Légion d'honneur... Vous êtes quoi... ? Chevalier ?

— Officier !

— Ah...

Et elle ajouta en désignant son mari :

— Et vous ne pensez pas qu'il mériterait, lui aussi...

L'idée vexa Rougier. Il voulait bien dire du bien de son confrère, mais de là à...

— Somme toute, enchaîna Geneviève, c'était un peu le sens de l'admirable discours que vous avez prononcé sur lui, non ?

— Euh oui..., balbutia Rougier.

Geneviève se pencha et lui glissa dans le tuyau de l'oreille :

— Votre jeune amie est ravissante... Vous êtes un fameux séducteur...

Rougier hocha la tête avec humilité.

— Allons, allons... Pour la Légion d'honneur, je vais voir ce que je peux faire...

*

Pendant tout le repas, Jean avait senti sur lui le regard incisif du président Perrin et n'avait pas su l'interpréter. Trouvait-il toutes ces distinctions excessives ? Jean fut confirmé dans ses craintes lorsque, au moment de partir, Perrin lâcha à l'intention de ses commensaux :

— Allez-y, mes chers collègues, je reste un instant pour remercier nos hôtes... À bientôt !

Tante Thérèse achevait de débarrasser tasses et verres vides quand Perrin demanda à Geneviève :

— Serait-il possible d'avoir un autre café ?

— Mais bien sûr ! se précipita Geneviève. Thérèse ? Un autre café pour monsieur, je vous prie.

Chez Jean comme chez Thérèse, il y eut un instant de stupeur. C'était la première fois que Geneviève vouvoyait sa sœur.

Sonnée, Thérèse tangua jusqu'à la cuisine et revint avec un café, la main tremblante.

Dans leurs fauteuils, Geneviève et Jean faisaient face à Perrin. On sentait bien qu'il se passait quelque chose, Geneviève attendait une grande nouvelle, Jean, une catastrophe.

— Dites-moi, commença Perrin, combien avez-vous de magasins franchisés maintenant ?

— Vingt-quatre ! répondirent-ils en chœur.

— Formidable... Vous êtes vraiment très entrepreneurs.

L'affaire ne marchait pas toute seule mais son succès devait beaucoup à l'efficacité du concept de linge et de vêtements à bas prix et au dynamisme d'un directeur intéressé aux bénéfices. Cela dit, le compliment faisait plaisir.

— Il y a tant de gens qui se contentent de la rente foncière ou des obligations souveraines.

Geneviève avala sa salive. Elle professait depuis toujours que rien ne valait la pierre et la sécurité des emprunts d'État.

— Alors que les occasions sont innombrables ! Le *Financial Times* le soulignait hier encore.

Il prononçait « *Fainannchell Taïmss* ». Ni Geneviève ni Jean ne savaient de quoi il s'agissait mais ils comprenaient que c'était quelque chose de considérable en quoi on devait avoir confiance.

— Je peux vous demander où sont placés vos actifs ? Sans vouloir être indiscret !

Geneviève se récria, et se tourna vers Jean, le chargeant de fournir une réponse adéquate.

— Nous... Nous avons quelques... engagements, euh... prometteurs.

Geneviève, satisfaite, fit de nouveau face à Perrin, elle donnait l'impression d'assister à un match de tennis.

— Bien ! dit Perrin. Mais... des disponibilités encore ?

Le « Évidemment ! » de Geneviève se superposa au « Bien sûr ! » de Jean.

— J'aimerais vous montrer quelque chose. Que diriez-vous d'une petite promenade digestive ?

Et désignant le plâtre de Jean, il ajouta en souriant :

— En voiture, rassurez-vous !

Qu'est-ce qu'il veut ?

Baptiste Trajan-Perrin possédait une rutilante DS 19 bleu métallisé qui fit grand effet sur les Pelletier. Jean eut un peu honte de sa lourdaude Frégate et se promit d'y repenser.

Jean à ses côtés, Geneviève à l'arrière, Perrin gagna rapidement les boulevards des Maréchaux qui ceinturaient Paris.

Le moindre déplacement dans la capitale devenait vite exaspérant tant les travaux y étaient nombreux.

Ce n'étaient partout qu'immeubles vétustes démolis, rues éventrées pour raisons d'assainissement, tranchées sillonnées de conduites d'eau et de gaz, voies fermées pour l'aménagement du réseau de transport souterrain. Partout des grues, des camions de sable, des bétonnières, des ouvriers casqués, des bruits de marteaux-piqueurs, des rugissements d'engins de chantier. Et les lamentations des automobilistes que les journaux relayaient avec gourmandise. La ville était rendue si impraticable qu'elle faisait le bonheur des dessinateurs humoristiques et des chansonniers ; il n'y avait guère de conversation au café, en famille où n'étaient évoqués les embarras de la circulation, les « encombrements ». Le *Journal du soir* avait titré quelques jours plus tôt sur l'exaspération des Parisiens qui en avaient encore « pour une bonne dizaine d'années » ! Il est vrai que certains paysages urbains offraient le spectacle de villes bombardées, car c'était bien d'une guerre qu'il s'agissait, déclarée aux innombrables lotissements qui, depuis dix ans, avaient spontanément émergé dans toute la banlieue parisienne, assemblages aléatoires de bicoques précaires en perpétuelle extension sans plan ni projet. L'État avait tapé du poing sur la table. L'heure était aux grands ensembles ! Ce serait huit cents appartements à Fontenay, quatre mille à Épinay, six mille à Sarcelles, la liste était interminable. Pour

amener plusieurs millions de salariés dans Paris chaque jour, on prolongeait le métro souterrain et on construisait trois lignes de train express. On voulait « reconquérir » la capitale, « libérer le sol ».

De déviation en contournement, la DS de Perrin mit trois bons quarts d'heure pour gagner la porte de Vanves où les travaux publics atteignaient une dimension pharaonique.

Et c'est vers cet immense chantier que piqua la voiture.

Perrin désigna un badge apposé sur son pare-brise à l'ouvrier chargé d'interdire l'accès et la DS aborda une large rampe qui montait à la hauteur d'un deuxième étage pour déboucher sur une véritable autoroute à trois voies où aucun autre véhicule ne circulait parce qu'elle était encore en devenir.

La voiture s'immobilisa, Perrin descendit et, à pied, précéda les Pelletier sur cette voie nue et lisse où s'alignaient des conteneurs en fer servant de remises, de bureaux, de vestiaires, de cantines. Ils parvinrent à l'endroit où des barrières interdisaient le passage parce que ici la chaussée était coupée. Au-delà, elle était constituée d'un agglomérat de pierres grossièrement concassées.

Les regards se perdaient au loin vers le long ruban de terre jaunâtre où des camions-bennes se croisaient, où des bétonnières hautes comme des maisons tournaient dans un roulement incessant, où des ouvriers s'activaient au pied de dizaines de grues sous les sifflets des chefs de travaux et dans le vacarme ininterrompu des excavatrices, niveleuses, compacteuses, foreuses, trancheuses...

Spectacle sidérant.

Jean et Geneviève, comme nombre de Parisiens, avaient bien utilisé le court tronçon déjà en service du boulevard périphérique allant de la porte de Vanves à la porte d'Italie mais ni l'un ni l'autre n'avait imaginé un pareil spectacle. Les innombrables travaux d'aménagement de la ville et de la banlieue n'étaient rien en regard du titanesque chantier de ce boulevard périphérique qui, tronçon après tronçon, viendrait ceinturer la capitale.

Cette débauche d'énergie, d'argent, de technique et de sueur était mise au service de l'objet emblématique de l'époque, du produit idéal du capitalisme qu'était devenue la voiture. Omniprésente au cinéma, dans les romans, dans la publicité, elle constituait la marque indiscutable de l'indépendance et de la disponibilité de ceux qui en possédaient une, et figurait tout en haut de la liste des désirs et des rêves de tous ceux qui

économisaient pour y parvenir. Par sa vitesse, son individualisme, l'indépendance qu'elle promettait, elle était le symbole de la modernité, l'horizon de joies fondamentales et de vie si intense que la mort elle-même y gagnait un tout autre visage. Rien n'était plus en vogue que les accidents de voiture, les journaux raffolaient du frisson provoqué par les épaves enroulées autour des platanes et les carcasses stabilisées sur le toit après trois ou quatre tonnes. On aurait dit que les célébrités se pressaient au portillon de saint Pierre pour gagner une mort tragique, soudaine et médiatique.

La voiture, tout le monde en convenait, devait se voir attribuer toute la place qu'elle méritait. Il était grand temps que l'immobilier se mette au service de la mobilité, que les urbanistes « épousent » l'automobile, voluptueux mariage dans lequel la voiture devenait à la fois la maîtresse idéale assurant à l'homme de le propulser dans le vertige orgasmique de la vitesse et l'épouse parfaite lui offrant un foyer émoullent et protecteur les jours d'encombres.

Et dans le répertoire des aménagements rendus indispensables par l'arrivée dans la capitale de cent soixante-dix mille véhicules nouveaux chaque année, au-dessus de l'élargissement des rues et des avenues, de l'agrandissement des espaces, de la multiplication des feux de signalisation et des places de parking, s'imposait le projet prométhéen de libérer Paris de l'engorgement grâce à une voie autoroutière, cercle fermé d'une irréaliste fluidité sur lequel la voiture pourrait glisser sans entraves dans un temps suspendu et féérique.

Dans quelques années, lorsque l'ensemble serait enfin opérationnel, franchissant deux fois la Seine et une dizaine de voies ferrées, il comprendrait trente-six kilomètres de bitume entourant Paris grâce à quarante échangeurs, vingt-trois tunnels et cent cinquante ponts. À lui seul le pont Masséna, avec ses six mille tonnes d'acier, serait large comme deux fois celui de Tancarville et long d'un demi-kilomètre.

En tout, plus de deux milliards de dépenses.

Cinquante millions du kilomètre, le jeu en valait la chandelle.

Personne ne s'avisait encore – on professait même le contraire – que ce « Périph » allait remplir le rôle des anciennes fortifications de la capitale dont il prenait la place, mais qu'il s'agirait cette fois non plus de prémunir la ville contre les armées d'invasion mais de protéger le paradis capital des dix millions d'habitants de sa banlieue. Pour l'heure, l'automobile

symbolisait un bonheur parfaitement contemporain et incarnait le plus enviable des fantasmes démocratiques, celui de rouler de Paris à Marseille sans s'arrêter.

Même Geneviève, pourtant peu encline à l'admiration, ne put s'empêcher d'exprimer son émerveillement :

— C'est quelque chose !

— C'est le prochain tronçon à inaugurer, expliqua Trajan-Perrin. Porte de Vanves-pont de Sèvres. Il desservira le Parc des expositions.

Il désignait le vaste ensemble immobilier dont on distinguait au loin l'entrée monumentale et les quatre tourelles.

Si Jean s'abandonnait volontiers à l'éblouissement, Geneviève, bien qu'impressionnée, tâchait de comprendre la raison pour laquelle ils se trouvaient là.

Déjà Perrin s'en retournait.

— Qu'est-ce qu'il veut ? chuchota-t-elle à Jean qui répondit d'un geste évasif.

Ils montèrent en voiture mais Perrin ne démarra pas.

Il fixait l'endroit où la chaussée était interrompue. Face à ce soudain silence :

— Sacré chantier, risqua Jean.

Pendant ce temps, la pensée de son épouse avait remonté le chemin de la conversation jusqu'à ce moment où Perrin avait demandé : « Des disponibilités encore ? » Quand il s'agissait d'argent, elle comprenait vite et rarement de travers. Et son cœur se mit à battre : Veut-il nous intéresser ? se demanda-t-elle. Une excitation s'était emparée d'elle qui monta d'un nouveau degré lorsque Trajan-Perrin, semblant toujours s'exprimer à destination du pare-brise, reprit :

— Ce tronçon est « politiquement sensible ». Il dessert le Parc des expositions où doit s'ouvrir au printemps le Salon de l'auto.

Cette manifestation aimantait l'attention des hommes comme le Salon des arts ménagers celle des femmes, on comprenait sans peine l'importance névralgique que revêtaient ces travaux.

— Mais avant..., hasarda Jean, il n'y a pas... ?

Perrin pointa son index en direction de Jean.

— Exact ! Le premier Salon international de l'agriculture, le 7 mars prochain !

L'annonce de cet événement qui placerait sous les projecteurs le monde paysan, ses produits traditionnels et sa fulgurante mutation grâce aux progrès de la machinerie agricole avait fait la une des journaux, on se régala à l'avance.

— Et les pouvoirs publics, reprit Perrin, se sont mis en tête d'inaugurer en même temps le Salon de l'agriculture... et ce tronçon du périphérique.

— Bravo ! s'écria Geneviève que les initiatives publicitaires réjouissaient.

— Sauf, dit Perrin, que les travaux doivent encore durer officiellement huit semaines et qu'en réalité, ce sera plutôt seize...

Il se tourna vers Jean et son épouse avec un sourire en lame de rasoir.

— Ça ne sera jamais prêt.

*

Perrin avait emmené les Pelletier au Select, boulevard du Montparnasse.

— Pour que le chantier soit achevé le 7 mars, expliqua-t-il, il faudrait un miracle.

Il leva son verre, ils trinquèrent.

— Un miracle ou un magicien. C'est là que nous pouvons intervenir.

Ce « nous » annonçait la proposition que Geneviève avait flairée.

— L'entreprise placée à la tête de ces travaux a été mal choisie. Elle n'avait jamais conduit de projet d'une telle dimension auparavant, elle a cumulé toutes les erreurs. Si les décideurs prennent aujourd'hui les bonnes initiatives, il est encore possible de rattraper le coup. Je pense qu'ils sont mûrs pour écouter avec bienveillance les propositions d'un éventuel « repreneur ».

Les rares connaissances que Jean avait acquises sur les travaux publics remontaient à 1947, période damnée où son père l'avait chargé de superviser la construction d'une annexe à la « Savonnerie Pelletier », fiasco total qui les avait conduits à deux doigts de la faillite.

Geneviève le savait mieux que personne, elle qui l'avait épousé dans l'espoir qu'il se distinguerait à la tête de l'entreprise familiale et avait dû le suivre dans sa fuite vers Paris où tous deux avaient végété plusieurs années. Certes, leur réussite d'aujourd'hui rejetait cette humiliante expérience au

rang de souvenir mais la blessure restait profonde et que Jean investisse dans ce secteur était très improbable.

Geneviève était de l'avis inverse. Elle avait toujours jugé le linge de maison et le vêtement bas de gamme comme un commerce dégradant. Devenir acteur d'une réalisation aussi phénoménale que le boulevard périphérique correspondait en tout point à ses ambitions démesurées.

— En quoi ça consisterait ? demanda-t-elle en levant vers son mari un menton provocant.

À sa grande surprise, le visage de Jean ne reflétait aucune réserve, il fixait Perrin calmement.

— Je vais créer une nouvelle société, répondit celui-ci, adossée à mon entreprise et capable de faire une proposition pour la reprise de ces travaux.

— Et de rattraper un tel retard ? demanda Jean, visiblement intéressé.

— Nous avons l'expertise, nous savons comment faire. Nous gagnerons déjà quatre semaines en proposant d'inaugurer le tronçon sans la signalisation. En clair, on coupe le ruban, on fait rouler les officiels jusqu'au Parc des expositions et on ferme le périphérique derrière eux pour installer la signalisation. On rouvre un mois plus tard au grand public.

— Sacrement bien pensé ! s'écria Geneviève.

— Ça ne fait jamais gagner que quatre semaines ! objecta Jean posément.

— L'entreprise actuelle a rencontré des problèmes que nous avons les moyens de résoudre.

— À savoir ?

— Ils ne sont pas parvenus à louer les machines dont ils avaient besoin. La principale société de location n'en avait pas suffisamment de disponibles. Maintenant elles le sont de nouveau, ça change la donne.

— Qu'est-ce qui les empêche de les louer ?

Perrin laissa planer un court silence.

— J'ai réservé toutes les machines disponibles, il n'y en a plus aucune sur le marché.

Geneviève en rougissait de plaisir, les manipulations et les combines la comblaient d'aise.

— Il y a aussi insuffisance de personnel, nous procéderons à l'embauche massive de travailleurs immigrés.

— S'ils ne l'ont pas déjà fait, dit Jean, c'est que le budget ne le permettait pas...

Il se montrait offensif mais n'élevait pas la voix, il venait aux informations. Perrin, lui, s'expliquait avec méthode.

— Le budget total de ce tronçon est de trois cents millions. La délégation compétente pour ces travaux est composée de membres de plusieurs ministères, de la Ville de Paris, de la commission spéciale, etc. Tous ces gens sont soit des politiques, soit des fonctionnaires soucieux de l'image de leur administration (sans compter leurs craintes de sanctions en cas d'échec). Nous demanderons une rallonge de trente millions. Dix pour cent de dépassement pour sauver les pouvoirs publics d'une humiliation aux yeux de l'Europe entière, c'est plus qu'acceptable. Je me demande même si nous ne devrions pas aller un peu plus loin...

Perrin appela le serveur afin de payer l'addition.

— Je vous montrerai les comptes. Ce que je peux vous dire dès maintenant, c'est que le bénéfice final ne pourra pas être inférieur à quatre millions net...

Geneviève et Jean se regardèrent, les chiffres donnaient le tournis.

— Et vous souhaitez que nous..., hasarda Geneviève.

Perrin sourit.

— Que vous deveniez actionnaires de la société qui va être candidate à la reprise des travaux.

— Que devrions-nous investir ?

C'est de nouveau Jean qui interrogeait.

— Il faut réunir deux millions de francs.

Geneviève écarquilla les yeux, Jean pâlit.

— J'en apporte quatre-vingts pour cent, reprit Perrin.

Les Pelletier commencèrent à respirer.

— Vous investissez quatre cent mille francs. Vous avez vingt pour cent des parts, vous touchez huit cent mille francs de bénéfice.

Perrin paya le serveur et ajouta en souriant :

— Cent pour cent de rapport en six mois. Aucune banque ne peut rivaliser...

Il se leva.

— Je vous laisse réfléchir à cette proposition. Vous en comprenez l'urgence, une réponse demain matin, ce serait parfait.

— Comment s'appellera cette société ? demanda Geneviève.

— BTP. Building Technologies Perrin.

Geneviève tendit le menton :

— Nous ne saurions accepter sans que l'entreprise devienne : Building Technologies Perrin and Pelletier !

Perrin se montra aussitôt perturbé par le sigle BTPP qui rompait avec une tradition vieille de trois générations et se demanda si cette appellation pouvait être considérée comme une déclinaison humoristique du nom de son entreprise, il était très embarrassé. En homme moderne, il trancha sur-le-champ.

— C'est d'accord.

— Attendez, attendez ! le retint Jean.

Perrin se tourna de nouveau vers eux, inquiet.

— Pourquoi nous demander cela... à nous ?

C'est à Jean que Perrin répondit :

— Vous êtes au conseil de la Fédération, Jean, vous êtes audacieux, on a compris récemment que vous êtes aussi un homme courageux, votre entreprise est un modèle de réussite, vous avez des fonds disponibles, vous savez reconnaître un investissement rentable quand il se présente... Que pourrais-je demander de plus ?

Il allait partir, se ravisa en souriant :

— Vous l'avez compris, en affaires, je ne suis pas vraiment ce qu'on appellerait un affectif. Pourtant, c'est ainsi, Jean, je vous aime bien.

Comme un astre

Pour le moment, la grande affaire de Philippe, c'était ce tournoi de billard de la Seine pour lequel il était maintenant qualifié.

Somme toute, se disait-il, ma mère n'aime pas le billard mais elle adore la réussite. Si je réussis... Il mit les bouchées doubles et, toujours sous la férule de M. Horowitz, intensifia son entraînement, enchaînant massés, coups de bande et rétros et tenta même quelques coups de lune dont il espérait n'avoir pas à se servir, un mouvement extrêmement difficile réservé aux situations désespérées et d'ailleurs il n'y parvint pas une seule fois, ce serait pour plus tard...

Ou pour jamais.

Parce que survint soudain un événement fortuit de la plus extrême importance, qui relégua au second plan le billard, sa mère et pour dire le vrai, tout ce qui jusqu'ici l'avait intéressé.

Qu'est-ce qui lui était passé par la tête quelques jours plus tôt, une intuition peut-être ?

Au moment d'aller se coucher, Philippe s'était rendu silencieusement dans le couloir et s'était avancé jusqu'à la porte de Tante Thérèse. Après avoir regardé à droite et à gauche, il s'était penché sur le trou de la serrure.

Ce fut un choc.

Il découvrit, dans l'angle de la pièce, Tante Thérèse, de dos, qui achevait de défaire ses cheveux pour la nuit, campée sur sa jambe droite, la gauche légèrement avancée, ses mains retiraient délicatement les épingles. Les bras levés donnaient à tout son corps une allure élancée. Sa nuque était bien dégagée.

Elle était nue et Philippe voyait... ses fesses !

Parfaitement !

Il en resta pétrifié, tremblant des pieds à la tête.

Il en avait déjà vu, des fesses, mais là, c'était... C'étaient des vraies fesses de femme, vous comprenez, incroyablement présentes, intimes, magnifiques, qui vous donnaient envie de vous précipiter à genoux !

La bouche sèche, Philippe les fixait, gravant dans sa mémoire la ligne parfaitement verticale qui commençait, en bas du dos, par un petit bourrelet étrangement enfantin et sidérant de vérité, deux fesses dont l'une, contractée par la position, soulignait une ligne horizontale qui semblait la soutenir tandis que l'autre, relâchée, charnue et détendue, montrait un galbe du plus bel arrondi. Et elles bougeaient ! Chaque mouvement des mains et des doigts de Tante Thérèse provoquait chez l'une ou l'autre un minuscule tressaillement qui les rendait toutes deux prodigieusement vivantes.

Tante Thérèse baissa les bras, ses cheveux tombèrent dans son cou, elle se pencha vers son miroir comme prise d'une soudaine curiosité pour un détail de son visage.

Philippe imagina que dans la glace elle allait découvrir son œil rivé au trou de la serrure, il retint un cri et, de peur d'être entendu, il s'enfuit.

Soufflé par cette vision, il n'arrivait plus à réfléchir.

Il ne se souvint jamais d'être parvenu à se déshabiller, à se coucher.

Les fesses de Tante Thérèse étaient devant lui non pas comme par le trou de la serrure, inaccessibles, mais là, présentes, rondes, blanches, offertes. Il n'eut pas à faire grand-chose pour jouir dans son drap. Et une seconde fois dans la nuit, parce que ça l'avait réveillé, cette vision.

Dès le lendemain, il y était retourné mais en pyjama pour avoir une main libre, il s'était agenouillé devant la porte. Cette fois, il ne vit rien. Parce que Thérèse n'ôtait pas sa culotte chaque fois pour se brosser les cheveux, Philippe, cette culotte, ça lui donnait envie de hurler. Ou bien Tante Thérèse était déjà à sa toilette devant la petite table où reposait sa cuvette en émail et qu'on ne voyait pas par le trou de la serrure. Il entendait l'eau clapoter et il avait du mal à imaginer concrètement ce qui se passait.

Il restait un moment puis rentrait déçu à sa chambre.

Chaque soir, il attendit que Colette se soit mise au travail, que son réveil marque l'heure où Tante Thérèse devait défaire ses cheveux devant sa glace pour se rendre en catimini jusqu'à sa porte en priant le ciel pour qu'elle n'ait pas conservé cette culotte qui n'était pas loin de le rendre fou.

Il arrivait parfois trop tôt, parfois trop tard, c'était un créneau assez étroit.

À deux reprises, il fut néanmoins récompensé de son opiniâtreté et ainsi, le temps qu'elle se coiffait nue devant son miroir, il put fixer ses fesses avec tant de fébrilité que sa vue se brouilla, que sa bouche d'abord sèche commença à saliver...

Il avait expérimenté le plaisir à la porte même de Tante Thérèse mais bientôt il s'organisa différemment.

Dès qu'elle disparaissait, sa main pressant sa rigidité, il retournait à sa chambre, s'allongeait après avoir éteint la lumière et se concentrait sur son plaisir.

Philippe était entré dans une vie nouvelle et exaltée, une fièvre hormonale gravitant autour d'un objet sublime, une existence toute hérissée d'érections soudaines, de rêves érotiques, lascifs qui s'achevaient en déflagrations qui le laissaient pantois.

Son esprit vagabondait d'une image à une autre, jusqu'à ce que son imaginaire chauffé à blanc le fasse se recroqueviller sur ce bonheur tellement inattendu.

Les fantasmagories inventées par son esprit avaient toutes en commun un certain flou, c'étaient des positions incertaines, des visions confuses, des images un peu brouillées. La seule certitude, bien ancrée celle-là, c'est le plaisir qu'elles entraînaient.

Mais après plusieurs soirées plus ou moins récompensées, Philippe se sentit comme spolié. Il était fasciné par ces fesses mais commençait à souffrir de ne voir que cela. Pourquoi, au lieu de se rendre à sa table de toilette ou à son lit, ne se retournait-elle pas vers la porte ?

Quand il l'imaginait, il en était bouleversé.

Cette perspective faisait naître en lui des images prometteuses de plaisirs inconnus. Alors, ces fesses, il avait envie de les battre, de les fouetter, de se venger sur elles de la frustration de n'avoir qu'elles.

Quand il retombait enfin, fourbu, vidé, essoufflé, il n'éprouvait plus que de l'énervement et de la rancune.

*

Thérèse, on l'a dit, était proche des enfants et leur manifestait mille petites attentions dont personne d'autre qu'eux ne s'apercevait. C'étaient un dessert que Philippe adorait (il les aimait tous mais avait tout de même ses

préférences), une pièce de monnaie qu'elle faisait mine d'oublier et dont il s'emparait avec voracité, un morceau de foie de génisse pour Joseph qui ravissait Colette.

Or, dans cette Tante Thérèse du quotidien, souriante et modeste, qui s'activait à longueur de journée au fourneau, au ménage, à la lessive et ne bénéficiait d'un jour de repos par semaine que depuis peu (Geneviève avait tout le temps besoin d'elle), dans cette tante-là donc, Philippe ne parvenait pas à retrouver celle qui, nue devant son miroir, montrait, à ses yeux, un cul beau comme un astre. Il y avait un abîme entre ces deux êtres.

Ces deux femmes fusionnèrent enfin en une seule lorsque, un matin, il sentit, émanant du bras rond et blanc de Tante Thérèse qui apportait la confiture, une miraculeuse odeur de savon.

La chaîne de pensées conduisant de ce parfum à la salle de bains et de la toilette de Tante Thérèse à son merveilleux postérieur se dévida instantanément, il leva les yeux vers elle, et ce n'était plus la même, mais une autre femme, ce sourire qu'elle lui adressa n'était plus maternel, il était sentimental.

Philippe tomba alors amoureux fou de Tante Thérèse.

Il continua un moment à se rendre à son poste d'observation et à en éprouver des sensations prodigieuses mais il passa plus de temps, dans la journée, à la regarder à la dérobée et à découvrir l'étendue de ses charmes qui lui semblaient si nouveaux. Son odeur qui, du matin au soir, variait du parfum de savon à l'acidité légèrement poivrée de son corps en fin de journée, sa bouche dont il mesurait maintenant l'incroyable sensualité et admirait les dents parfaitement rangées. Et ses seins qu'il n'avait encore jamais vus et dont il se faisait une idée féerique. Tout le monde voyait Tante Thérèse mais Philippe était le seul à la regarder telle qu'elle était en réalité, comme si elle déambulait nue dans l'appartement sans que personne s'en aperçoive.

Ses seins étaient des vrais seins de femme. Rien à voir avec les petites choses de Colette dont on se demandait si elles allaient un jour atteindre un volume normal, ni avec les embarrassantes mamelles de sa mère. Tante Thérèse semblait avoir des seins ronds, durs, d'une parfaite plénitude, Philippe n'eut de cesse de les découvrir, c'était vital.

Combien de fois il la frôla alors qu'il avait largement la place de l'éviter et effleura du coude sa poitrine sans qu'elle y prête attention... Dès qu'il se trouvait en sa présence, il déployait des efforts d'une rare intensité pour

observer ses seins, les deviner, les pressentir. Les regards obliques qu'il avait jusqu'ici adressés à ses fesses quand elle passait l'aspirateur ou servait à table montaient maintenant irrésistiblement à sa poitrine.

Philippe dut réordonner ses fantasmes concernant sa vie secrète avec Tante Thérèse pour configurer de nouvelles scènes, assez improbables, où ses seins, enfin découverts et d'une expressivité, d'une couleur, d'une texture qui n'appartenaient qu'à eux, s'amalgamaient étroitement avec son sublime derrière. Même pour lui, c'était très difficile à comprendre, la manière dont Tante Thérèse habitait son imaginaire.

Immanquablement, Philippe jouissait sur son ventre et s'essuyait à l'aide d'un mouchoir jusqu'au jour où il choisit de se tourner sur le côté au moment fatidique non pas parce que cette position lui était plus agréable mais parce que c'est Tante Thérèse qui s'occupait de faire les lits, de changer le linge de maison.

C'était un peu comme lui écrire, ou lui adresser une déclaration.

Lui livrer un secret.

Manuel pensait fréquemment à « son sanglier » mais jamais cette remémoration n'était plus vive qu'à l'ouverture de la chasse.

Autant il espérait le voir dès la fin du printemps, autant il priait pour qu'il demeure invisible dès que les chasseurs partaient en campagne. Il accompagnait son père et ses amis de la société de chasse quand il le pouvait. On tua pas mal de bêtes ces années-là mais aucune ne ressemblait à « son sanglier », aucun n'avait ce volume, cette toison noire, ce boutoir étonnamment large.

Avec le temps, le souvenir de Manuel s'était transformé, il n'était plus si certain de pouvoir le décrire, il avait tenté de le dessiner, n'y était pas parvenu mais il restait certain de le reconnaître à l'instant où il apparaîtrait.

Et soudain, deux ans plus tard, il le revit.

Très loin du chemin de Foncrose où ils s'étaient croisés la première fois.

C'était à la fin du mois d'août, Manuel était venu chercher des mûres et il n'y avait pas de meilleur endroit que le clos Saint-Louis.

Il avait déjà rempli deux paniers et s'apprêtait à rentrer lorsqu'il le vit traversant le champ à petites foulées...

C'était lui, aucun doute.

Manuel était médusé.

Et il sentit avec anxiété qu'au train où il marchait, dans quelques secondes il disparaîtrait dans la futaie.

Il cria :

— Je suis là ! C'est moi, je suis là !

Le sanglier s'arrêta net et se tourna vers lui.

Il était beaucoup plus loin que la fois précédente, au point que Manuel dut placer sa main en visière et plisser les yeux. Et comme l'animal

n'avançait pas, il fit d'abord un pas, puis un autre et son cœur commença à battre à tout rompre, ses jambes tremblaient. Le sanglier le voyait approcher sans bouger. Manuel était à moins de quarante mètres de lui quand il prit conscience du risque insensé qu'il courait. Le champ était totalement à découvert et la vitesse à laquelle l'animal était capable de se déplacer s'il chargeait ne laisserait pas à Manuel le temps de gagner la forêt... Le sanglier fit un pas en avant, le fixa intensément du regard. Manuel réprima le réflexe de reculer ou de se mettre à courir, comprenant que la situation était en train de changer.

La bête avait adopté une posture raide, la tête baissée. Le garçon la vit gonfler les joues, l'entendit pousser un grognement sourd et rauque.

Et d'un coup, sans autre signe, le groin très bas, les défenses face à lui, elle chargea.

Manuel voulut fuir mais il était tétanisé.

Le sanglier qui fonçait vers lui n'était plus qu'à une dizaine de mètres lorsqu'il ralentit et s'arrêta brusquement.

Manuel, tremblant comme une feuille, à la limite de s'évanouir, se souvint alors d'une histoire de chasse où il était question de la « fausse charge » du sanglier destinée, non à en découdre avec un adversaire, mais à l'intimider.

L'anecdote se poursuivait par la surprise du chasseur de voir le sanglier renoncer à son stratagème pour charger réellement ! Le chasseur en était quitte pour la peur grâce à un événement exceptionnel, de ceux qui n'arrivent que dans les légendes de chasse.

Manuel, d'où il était, pouvait détailler la masse compacte du sanglier, son poil hérissé et rêche, ses longues canines recourbées vers le haut. Mais il avait cessé de grogner. Il évaluait la situation en dardant sur lui ses petits yeux.

Puis il se tourna tout d'un bloc et reprit sa marche à pas mesurés, prudents et déterminés.

Quelques secondes plus tard, il disparaissait dans la châtaigneraie.

Manuel s'effondra plus qu'il ne s'assit par terre et fondit en larmes.

Il demeura là un long moment, pris d'une intense envie de dormir, c'est la colère qui l'éveilla.

Cette manœuvre destinée à l'impressionner avait totalement changé sa vision. Il avait cessé de l'admirer, maintenant il le haïssait. Le sanglier

l'avait terrifié puis l'avait épargné. « Il a eu tort, rugit Manuel en ramassant ses paniers d'un geste brusque. Un jour, je le tuerai ! »

Il rumina cette décision une bonne partie du chemin.

Dans quelques mois, à seize ans, il aurait le permis de chasse, il achèterait un fusil, il irait le chercher.

Et il le tuerait.

Dans la fièvre qui l'animait, il ne se demandait pas de quelle manière il le trouverait, mais il était certain de le traquer aussi longtemps que nécessaire.

Sa résolution se confirmait à chaque pas, il en était encore fébrile lorsqu'il longea le chemin des Ormes et entendit des voix qui s'esclaffaient. Il venait de pleurer et ne voulait pas montrer un visage décomposé, ni rien de la rage qui l'avait saisi. Instinctivement, il s'approcha de la haie pour ne pas être vu.

Il y avait plusieurs hommes.

C'était la commission.

Si, comme le faisait souvent Manuel, vous regardiez le village du haut de la colline Saint-André, c'était partout ou presque des haies, des talus, des feuillus séparant les différentes parcelles.

Le paysage était charmant, mais considéré du bas, du côté de l'exploitation, c'était une vraie source de vie quotidienne.

Mme Ramos voyait dans cet intense découpage, fruit de générations successives de ventes et d'héritages, la preuve que le propriétaire avait besoin d'un fermier naïf pour en accepter la location. Sur quoi M. Ramos plaidait que le travail sur les vingt hectares de céréales était, grâce à la mécanisation, considérablement simplifié même si les terres de plantes sarclées et les prairies pour les vaches restaient plus difficilement accessibles.

À force d'arguments, tous deux tombaient enfin d'accord pour approuver le projet de remembrement qui agitait les campagnes depuis plusieurs années.

Obéissant aux ordres de la préfecture qui elle-même obéissait au gouvernement, la commune s'était en effet lancée dans un ambitieux programme consistant, pour faciliter le travail des paysans, à échanger certaines de leurs terres contre d'autres, afin de supprimer des haies, de créer des chemins et de constituer ainsi de vastes espaces permettant une agriculture plus intensive.

Il y avait bien eu quelques grincheux, à commencer par M. Poitaud, mais le projet était presque partout accueilli avec un certain soulagement. Au terme de ce vaste troc et après quelques passages de bulldozers, on ne perdrait plus des heures à contourner les champs des voisins pour gagner le sien. La réforme, de plus, était en apparence équitable. Chaque paysan récupérerait un nouvel ensemble valant exactement le précédent.

C'était un des rares sujets sur lesquels le père de Manuel par nature optimiste et sa mère, par expérience méfiante, s'étaient spontanément entendus.

M. Ramos en avait longuement discuté avec M. Poitaud et, détaillant la carte du cadastre, ils en venaient à la conclusion la plus logique : la propriété devrait céder sept hectares de prairie pour en gagner sept de terres céréalières, ça changeait tout.

Théoriquement, la commission qui évaluait les surfaces en fonction de leur intérêt était composée de neuf membres. Dans les faits, et comme il fallait passer des journées entières à arpenter la campagne dans une commune parmi les plus étendues du département, on avait nommé une sous-commission constituée selon des règles assez mystérieuses, chargée d'effectuer ce travail ingrat et composée du maire, du géomètre commis par la préfecture, de trois propriétaires exploitants et d'un fonctionnaire du génie rural chargé de consigner les avis de ladite sous-commission.

M. Ramos avait vu le plan préfectoral initial. Les parcelles destinées aux céréales étaient bien regroupées, il restait des inconnues du côté du fossé Lapointe et le redécoupage des surfaces de la rivière était encore à l'étude.

Et c'était justement la partie que visitait la commission, un ensemble particulièrement hétérogène composé de taillis, de champs de forme bizarre et d'autant plus impraticables qu'ils étaient traversés par des haies, des rangées de peupliers plantés autrefois par on ne savait qui, et de quelques surfaces assez pentues.

C'est la voix sonore de Virgile Bonnefoy que Manuel reconnut en premier, c'était, il le disait lui-même, une « grande gueule » :

— Moi, je dirais que c'est à mettre en quatrième...

— C'est vrai que c'est dur à travailler, dit une voix que Manuel reconnut comme celle de M. Poitaud.

— Non ! dit alors M. Pougnet, il faut arracher des ronciers mais la terre n'est pas mauvaise. C'est du deuxième choix, selon moi.

Il y avait de la lassitude dans les voix. Sans doute la commission avait-elle déjà arpenté de nombreux hectares, la fatigue se faisait sentir.

— Bon, dit le maire, on coupe la poire en deux, on dit troisième ?

— Moi, dit Sauvage, j'en voudrais pas même si c'était du premier !

— Les ronciers d'un côté, le chiendent de l'autre... Sans compter qu'il faudrait un sacré volume de fumier, répéta M. Poitaud.

Comme le groupe avançait un peu de l'autre côté de la haie, Manuel, en se penchant légèrement, aperçut un homme en costume qui tenait un registre ouvert.

Le maire reprit la parole.

— Si on doit estimer le temps d'arrachage des ronciers ou le fumier qu'il faudra mettre dessus, on n'est pas arrivés...

L'homme au registre dit :

— Est-ce que tout le monde serait d'accord pour dire troisième ?

Trois voix s'élevèrent dont celle de M. Lambert qui s'adressait à M. Poitaud.

— Dis donc, t'essayerais pas de nous pousser à la baisse parce qu'on va pouvoir remembrer avec ton coin du passage des Champs ?

Plusieurs voix s'élevèrent, des protestations.

— Bon, trancha l'homme en costume, je mets ça en troisième.

Il y eut quelques grognements mais on laissa faire.

Pour ce que pouvait en voir Manuel, M. Poitaud n'était pas mécontent de ce résultat.

Pensez à refermer derrière vous...

L'automne n'est pas la saison idéale pour découvrir Charleville. Il pleuvait fort, la nuit était déjà tombée lorsque François arriva, les rues brillaient, les réverbères laissaient filtrer des lumières jaunes striées par une pluie oblique.

Il était fatigué de vivre avec ce doute qu'aucun argument rationnel n'était parvenu à éteindre tout à fait. Il devait en avoir le cœur net. Pour passer enfin à autre chose.

Il ne voulait pas mentir à Nine. Depuis son escapade à Prague quatre ans plus tôt, il s'était promis de ne plus jamais le faire... Il avait d'abord pensé prétexter un repérage pour un roman, il irait « dans les Ardennes, pour voir ».

Il allait s'y résoudre quand l'idée lui vint, comme une révélation.

Cette affaire du boulevard périphérique dans laquelle Jean s'était engagé était la solution !

Il contacta Adrien Denissov, le patron du *Journal du soir* et lui proposa une série d'articles : « L'épopée des Grands Travaux ».

— La construction, c'est le symbole même de la modernité. On n'a jamais autant construit, le pays est en train de faire une mue historique. À la Défense, on aura trois millions de mètres carrés de bureaux et six cent mille de logements, la tour Montparnasse va surplomber la ville de ses cent quatre-vingt-cinq mètres. Et il n'y a pas qu'à Paris. Le port de Dunkerque, après travaux, accueillera des navires de cent mille tonnes ; à Lille, le quartier de l'Esplanade, c'est cinquante hectares réaménagés en pleine ville ! L'autoroute Paris-Lille, c'est cinquante ponts, trente-trois échangeurs, on va relier les deux villes en moins de trois heures ! Et on commence par le boulevard périphérique parisien...

Il avait décroché une série de douze articles.

Et gagné le droit de sillonner une partie de la France sans rendre de comptes à personne !

Et donc, il se trouvait à Charleville où il n'y avait aucun chantier notable mais tout le monde, dont Nine, pensait qu'il était dans le Nord...

Dans sa sacoche, il avait les coupures de presse de tous les quotidiens qui, en 1952, avaient couvert l'affaire du Charleville-Paris, la seule dans laquelle la victime était encore vivante. Qu'il tenterait de rencontrer. Espérait-il faire mieux que la police ? Non, mais lui ne l'interrogerait pas de manière générale, il n'irait pas à la pêche aux informations. Il tenterait très précisément de savoir si elle avait été de près ou de loin en contact avec Jean. C'était, lui semblait-il, le meilleur moyen de disculper son frère, car s'il n'y avait aucun lien entre eux il n'y avait pas de mobile et donc pas de crime dont il serait comptable !

L'hôtel du Centre ressemblait à tous les hôtels de province. Jean, représentant de commerce, avait dû passer de ville en ville pendant des années, dormir un nombre incalculable de fois dans ces lits de fortune, dans ces chambres impersonnelles et usagées qui sentaient la cuisine du soir, dont les fenêtres bancales donnaient sur des rues désertes, sur la gare.

Il éprouvait un certain soulagement à avoir été François et non Bouboule, un François heureux et équilibré, journaliste et futur romancier, et non un obscur représentant de commerce serrant ses notes de frais dans son portefeuille et consultant des cartes routières à longueur de temps, sollicitant des commerçants pour leur vendre des produits...

La réceptionniste devait être la propriétaire, femme souriante et apprêtée qui vous tendait la clé munie d'un énorme porte-clés comme un cadeau de valeur qui tranchait avec la chambre propre mais triste. François avait choisi cet établissement parce que c'était là qu'avait dormi Antoinette Rouet la nuit précédant son agression. Couturière à Paris, elle était venue passer deux jours avec son fiancé qui était en garnison au 3^e régiment du génie, ils devaient se marier trois semaines plus tard...

Selon les derniers articles, à sa sortie de l'hôpital, elle était revenue habiter chez ses parents à Charleville dans le quartier Pontmercy.

François n'avait pas l'adresse mais quelques photos prises par les reporters de la presse locale devraient lui permettre de trouver la maison, ce n'était qu'une affaire de temps.

Il était à pied d'œuvre vers huit heures le lendemain matin et commença à arpenter les rues de cette banlieue pavillonnaire et ouvrière. Si nécessaire, il entrerait dans les cafés, la maison de la victime devait être connue.

Il n'eut pas à le faire, parce qu'il était moins de neuf heures lorsqu'il vit avancer sur le trottoir un fauteuil roulant poussé par un homme d'une soixantaine d'années. François dut s'arrêter, fauché par la vision de la femme recroquevillée, une couverture écossaise sur les genoux, extraordinairement maigre, la tête penchée sur le côté, la bouche entrouverte, tremblante, le regard vide.

Il reprit sa marche, cherchant une contenance. À mesure qu'il approchait il retrouvait sur ce visage émacié quelques traits effacés de la jeune femme dont les photos avaient été publiées à l'époque de sa chute du train. C'était elle, aucun doute. Il ne songea pas un instant à s'arrêter, il croisa le couple mais, peut-être parce qu'ils se trouvaient dans un quartier où tout le monde devait se connaître, à son passage, l'homme le salua d'un bonjour auquel il répondit d'une voix enrouée, secoué par cette rencontre.

Il n'y avait plus rien à faire.

Pour la première fois, il parvenait à imaginer la porte ouverte du train, son hurlement sur les rails, le corps de la jeune femme jeté sur la voie...

Le seul témoin qui restait était un garçon de café qui, quelques semaines après l'agression, avait croisé un suspect, il devait y avoir des dizaines de brasseries dans Charleville et les alentours, ce serait peine perdue.

François rumina cette vision et son échec.

Et rentra à l'hôtel.

À la réception, il trouva la propriétaire agenouillée, dos à son comptoir, devant les portes largement ouvertes d'un placard. Il demanda sa clé, monta, s'allongea sur son lit, en proie à des pensées désordonnées.

Il détestait ce qu'il s'apprêtait à faire...

La journée se passa, languissante. Il marcha dans les rues, entra dans des cafés avec des journaux qu'il lut intégralement, repassa à la gare changer son billet de train, marcha de nouveau, alla dîner dans une brasserie du centre puis enfin retourna à l'hôtel.

La vision de la jeune femme en fauteuil l'avait terrassé, il avait bien du mal à s'en remettre. Il n'avait pas suffisamment pensé aux victimes, voilà le vrai ! Dans son esprit, Mary Lampson n'était plus une personne mais un souvenir, la jeune religieuse n'était pas une personne, juste une image ! Il avait fallu se confronter à la douleur d'une survivante pour prendre

conscience qu'il avait jusqu'ici considéré les choses seulement sous l'angle de son frère, sans mesurer que les victimes étaient des êtres réels, sauvagement assassinés ! Voilà quelques-unes des pensées lourdes, épuisantes qui occupèrent l'esprit de François pendant toute cette longue journée et la soirée.

« Il n'y a plus d'accueil à partir de vingt-deux heures, lui avait dit la propriétaire la veille. Cette petite clé-là ouvre le verrou de la porte d'entrée. Pour si vous rentrez plus tard. Pensez à refermer derrière vous. »

François avait fait traîner le dîner, quand il pénétra dans l'hôtel, il était vingt-trois heures quinze.

Il resta un moment dans le petit hall à écouter. On distinguait la radio quelque part assez loin sur la droite. Il contourna le comptoir et ouvrit les portes du placard.

Sur l'étagère du milieu étaient entassés les registres.

Les archives, de gros et lourds livres à couvertures tissées.

François, fébrile, en sortit un, l'ouvrit à la première page. 15 octobre 1957. Ils étaient rangés par dates. Il retrouvait des réflexes de reporter aux faits divers en calculant que, si un client survenait, le temps qu'il ouvre le verrou et le referme derrière lui, il pourrait se faufiler rapidement jusqu'au couloir menant aux chambres du rez-de-chaussée.

Il cherchait le bon carnet, approchait de la date, feuilletait nerveusement, l'œil aux aguets.

Voilà.

22 février 1952.

Deux jours plus tôt, 20 février, une dizaine de noms et d'adresses.

Ici Antoinette Rouet, 34, boulevard Richard-Lenoir, Paris.

La victime.

Page suivante. 21 février.

La veille du crime.

Jean Pelletier, représentant, 14, rue de Paradis, Paris.

Une nuit.

Sa signature.

Jean n'avait pas seulement voyagé dans le même train que la victime. Il avait aussi dormi dans le même hôtel.

François déchira la page et l'emporta.

Je vous déteste tous

Geneviève s'était montrée si insistante... Personne n'avait eu suffisamment d'énergie pour refuser.

D'autant qu'elle avait entouré d'un certain mystère la raison de ce grand repas familial et s'était assuré la complicité involontaire de sa belle-mère, très sensible aux occasions, toujours trop rares à ses yeux, de réunir ses enfants et petits-enfants. « Vous feriez une peine terrible à cette pauvre Angèle », avait plaidé Geneviève auprès des autres.

Quand Hélène, Lambert et leurs enfants arrivèrent, se tournant vers sa sœur, Geneviève demanda : « Thérèse, tu veux bien prendre les manteaux, tu serais un amour. »

C'était la première fois que Tante Thérèse faisait le vestiaire... Au moins, elle ne l'avait pas vouvoyée...

Geneviève serrait les invités dans ses bras potelés et recevait les présents en hurlant : « Mais... Fallait pas ! Mon Dieu... ! », comme si on lui apportait exactement ce dont elle rêvait depuis sa prime enfance.

En embrassant Tante Thérèse, Hélène remarqua un petit tablier rond, blanc et bordé de dentelle très inattendu.

Jean béquilla jusqu'à sa sœur et il serrait la main de Lambert lorsque François, Nine et leurs enfants arrivèrent à leur tour.

Philippe rosissait en regardant son père, la circonstance avait de quoi impressionner.

Il avait remporté, la semaine précédente, le tournoi minime de billard français de Paris (cinquante concurrents, deux week-ends de compétition !) au terme d'une partie historique où les deux finalistes avaient rivalisé de finesse et d'inventivité. Colette avait vu son professeur, M. Horowitz, se ronger les ongles avec fébrilité et Edmond, le grand type blond avec des

cheveux jaunes et les dents assorties, qui sentait le pastis et la gauloise, sauter sur sa chaise comme un cabri et menacé d'expulsion par l'arbitre tant il manifestait bruyamment son soutien à Philippe.

Le garçon était revenu avec une magnifique coupe argentée posée sur un support imitant le marbre qu'il avait hâte d'exhiber devant la famille.

Papa ferait des photos.

Jean et lui attendaient que Geneviève annonce la nouvelle mais tous deux comprenaient qu'on ne pouvait pas le faire les invités à peine arrivés.

Dans le salon, Tante Thérèse servit les apéritifs avant de disparaître à la cuisine. On se mit à papoter.

— Je crois, dit Angèle, que je vais passer les fêtes de fin d'année à Beyrouth.

L'idée créa une certaine émotion, tout le monde comprit qu'elle voulait se rendre sur la tombe d'Étienne et Louis. Elle n'était pas retournée là-bas depuis deux ans, expliquant que le voyage était trop cher, malgré les propositions des uns et des autres de le prendre à leur charge.

L'intuition de Geneviève se déclencha à la vitesse de l'arc réflexe.

— Beyrouth à Noël, eh bien, merci beaucoup ! Pour crever de chaud dans les embouteillages et manger des falafels sous le soleil, très peu pour moi ! Je ne veux pas être désagréable, belle-maman, mais moi, à Noël, dans cette ville de province, vous n'êtes pas près de m'y voir !

— C'est pourquoi je ne vous le propose pas. Par contre, j'aimerais y emmener les enfants. Martine et Daniel sont encore un peu petits mais je voudrais partir avec Colette, Philippe, Alain et Annie. Colette, si elle en a envie (son visage s'était aussitôt éclairé), retrouvera les lieux de son enfance, quant aux autres, ils n'ont aucune idée de l'endroit où leurs parents ont passé la leur... Et pour Martine et Daniel, reprit Angèle, je propose de les emmener à leur tour dans deux ou trois ans et pour les faire patienter...

Elle se leva et leur remit des cadeaux, une voiture téléguidée à l'un et, à l'autre, une poupée Barbie dont on voyait partout les premières publicités destinées à faire rêver des millions de petites filles.

— Pour Philippe, ce sera très bien, mais pour Colette, hélas, belle-maman, ça ne sera pas possible.

— Si, répondit Colette d'une voix ferme.

Geneviève lui sourit largement.

— Ma chérie, tu oublies qu'à cette période tu participes au « bal de Noël ».

— Je n'irai pas, je vais aller à Beyrouth avec mamie.

— Mais, Colette, tu es inscrite !

Cet argument semblait à Geneviève imparable parce que cette inscription lui avait coûté des efforts considérables, une énergie folle.

— Eh bien, tu vas me désinscrire. De toute manière, je n'y serais pas allée, c'est une connerie, ce truc.

Colette n'élevait pas la voix, elle s'exprimait calmement mais Geneviève dégageait une telle fureur que personne n'osa intervenir.

— Tu n'iras pas à Beyrouth ! Tu es mineure, je te ferais dire !

— Je ne vois pas le rapport.

— Quand tu seras majeure, tu feras ce que tu voudras, mais en attendant tu obéis à tes parents.

— Ah oui ? Tu vas m'emmener à ton bal de Noël dans une camisole de force ? Je vais à Beyrouth avec mamie.

— Mais... Mais... Jean, tu ne dis rien ?

Il hésitait, c'est sa sœur qui le tira d'affaire. Faisant comme si le différend était tranché, Hélène s'était tournée vers Angèle :

— Quatre enfants, maman, ça ne fait pas trop pour toi ?

— Ils sont assez grands maintenant et c'est aussi pour cette raison que je ne propose pas d'emmener les plus petits.

— Si tu le veux bien, reprit alors Hélène, mon émission s'interrompt pendant les fêtes, je viendrais bien avec toi et les enfants...

Elle se tourna vers Lambert qui répondit aussitôt :

— Pas d'objection ! Daniel et moi resterons entre hommes !

Geneviève était dépassée. La conversation se poursuivait comme si personne ne l'avait entendue ! Sidérée, elle tournait la tête vers l'un puis vers l'autre... Même Jean s'y mettait !

— Tout de même, maman, disait-il, ça nous gênerait de te voir supporter toute seule une pareille dépense...

C'est la question de l'argent qui la fit sortir de sa stupéfaction. Maintenant debout, dressée sur ses ergots, elle pointa sur sa fille un index péremptoire :

— Tu n'iras pas à Beyrouth parce que tu n'auras pas un sou !

Angèle ouvrait la bouche pour évoquer ses économies mais Colette ne lui en laissa pas le temps.

— Je paierai mon voyage avec mon argent. J'ai ce qu'il faut.

Le terrible, dans cet échange orageux, c'est que Colette regardait sa mère avec une indifférence absolue. Toute sa personne exprimait une décision calme et inébranlable. Elle refusait ce bal avec la même impassibilité qu'elle l'avait d'abord accepté.

— Mais enfin, Jean, cria Geneviève, tu vas laisser faire ?

— Ce n'est qu'une proposition, dit alors Angèle. Je ne veux pas... Nous avons le temps d'en reparler.

— C'est ça ! hurla Geneviève. On va en reparler, belle-maman, croyez-moi !

Mais à cet instant, ni elle ni personne ne douta que la décision de Colette était irrévocable.

La petite fille, en pensée, était déjà sur le port de Beyrouth puis à la savonnerie de papi et dans le grand appartement dans lequel elle avait vécu de merveilleuses années. La proposition faisait aussi briller les yeux d'Alain et Annie qui, comme leurs cousins, avaient entendu parler de Beyrouth toute leur vie sans l'avoir jamais vu, au point que ce nom était devenu aussi mythologique que l'île au Trésor ou le pays des Fées.

Pendant cet échange, François s'était concentré sur son frère. Il l'avait observé qui hésitait à intervenir, impuissant, réduit à jeter à sa fille des regards bienveillants et d'autres, discrètement réprobateurs, à sa femme.

Il avait encore en tête le visage décharné de la jeune femme en fauteuil roulant. Avait-elle été la maîtresse de Jean ? Ils avaient dormi dans le même hôtel, avaient-ils pris chacun une chambre pour donner le change ? Peut-être se cachaient-ils. De qui... Du fiancé ? Si c'était le cas, lors de l'enquête, cette histoire aurait été dévoilée. C'était toujours la même question pour François, il ne parvenait pas à joindre l'image de Jean, de sa maladresse, avec les actes auxquels peut-être il avait été mêlé.

Pendant ce temps, Philippe, lui, s'impatiait.

Il avait ceci de commun avec son père que les occasions de briller n'étaient pas fréquentes.

Il avait une autre raison de vouloir que le temps avance un peu plus vite, il était très gourmand. Or, la veille, il avait entendu sa mère commander à Tante Thérèse un gâteau « pour la circonstance » et ajouter : « Je veux quelque chose de très bien, ma chérie. »

Thérèse, on l'a dit, ne brillait que médiocrement en cuisine mais, bonne pâtissière, elle avait réalisé un spectaculaire gâteau au chocolat que, malgré l'interdiction, Philippe avait découvert en furetant le matin dans la cuisine.

Pour les convives, la raison mystérieuse de cette réunion familiale était un peu oubliée ou, si elle ne l'était pas tout à fait, personne n'avait envie d'offrir à Geneviève le plaisir de se faire prier pour l'annoncer.

À cet instant, Tante Thérèse vint dire un mot à l'oreille de Geneviève qui frissonna comme un oiseau mouillé. La fin d'année était encore loin, se disait-elle, d'ici là, elle saurait bien avoir raison de Colette.

Elle répondit alors à sa sœur par un air entendu puis, de nouveau triomphante, saisit son couteau pour tapoter le goulot de la bouteille de vin.

C'était le moment !

Thérèse sourit à Jean, mais dut s'interrompre parce que sa sœur, d'un regard, lui intimait l'ordre de remplir les verres, on allait porter un toast.

Colette, qui avait suivi chaque rencontre du tournoi de billard et vécu mille fois l'angoisse de le voir perdre, regardait son frère avec tendresse.

Philippe sentit son cœur battre et Jean s'approcha fièrement de lui, passa son bras autour de ses épaules.

— Nous sommes tous des parents, commença Geneviève. Chacun ici sait combien la réussite de nos enfants est importante. Surtout quand c'est une réussite prometteuse pour l'avenir !

Elle leva son verre :

— Je bois à celle de Colette qui vient de sauter une classe et d'entrer au lycée sans passer par la troisième !

Tantes et oncles furent surpris. L'ambiance, au lieu de s'épanouir, s'était au contraire un peu refroidie. Ni Colette ni son frère ne sautaient de joie.

— Bravo, dit prudemment François.

— Oui, bravo, renchérit Hélène en levant son verre en direction de Colette, ne sachant pas comment il convenait d'interpréter tout cela.

La petite fille regarda le visage défait de son frère.

— Euh, oui mais..., hasarda Jean, étranglé par l'émotion.

Mais personne n'écoutait, la conversation commençait à tourner autour de cette étrange promotion scolaire parce que personne n'en saisissait exactement l'importance.

Colette se sentait d'autant plus prise au piège qu'elle n'avait rien demandé.

À la fin de l'année scolaire précédente, sa mère s'était mis en tête que sa fille était bien trop brillante pour « végéter » au collège avec les autres enfants de son âge et, pour lui faire sauter une classe et la propulser au lycée, elle avait entrepris une croisade auprès des professeurs, de la

direction du collège, de l'académie, se rendant à trois reprises au rectorat. Les résultats somme toute modestes de Colette ne plaidaient pas en faveur de cette demande, ce à quoi Geneviève répondait : « C'est exactement ce que je dis ! Elle travaille peu parce qu'elle s'ennuie ! » Cet argument parvint à convaincre certains professeurs qui reconnaissaient que Colette restait très en dessous de ses possibilités. Une fois conquis ce petit noyau de soutien, Geneviève fit démarrer le bulldozer, ratissa le périmètre de l'administration, gagnant insensiblement à sa cause des fonctionnaires qui, de guerre lasse, finissaient par signer un papier en se disant : « Si la môme n'y arrive pas, elle redoublera, ça lui fermera le clapet, à la bonne femme ! »

— À la rentrée, tu entres au lycée en classe de seconde ! avait alors claironné Geneviève.

Colette comme d'habitude avait cédé sans le moindre commentaire.

Son père, incapable d'interpréter ce consentement, lui demanda si elle n'était pas triste de quitter ses camarades. Colette répondit qu'elle n'avait pas de camarades.

Philippe avait brusquement quitté la pièce.

Colette se leva, alla jusqu'à sa chambre... et referma la porte d'extrême justesse pour éviter la coupe argentée qu'il lui lança au visage. Elle était épouvantablement triste pour son frère. « Philippe, ouvre-moi... », murmura-t-elle à la porte de la chambre. Elle l'entendit qui pleurait, se risqua à entrouvrir pendant que la voix de sa mère résonnait :

— Les enfants, à table !

Colette s'avança vers son frère, assis au bord de son lit, terrassé par l'humiliation. Elle ramassa la coupe qui s'était séparée de son support, tenta de la replacer, c'était cassé. Elle s'assit.

— Je la déteste.

Il leva les yeux, se tourna vers elle et dit, comme surpris lui-même par cette évidence qui lui semblait une découverte :

— Je vous déteste tous.

La voix virulente de leur mère les transperça tous deux :

— À table !

Dans la salle à manger, Geneviève, impatiente, se tournait et se retournait sur sa chaise, grognant, qu'est-ce qu'ils font ces deux-là... ?

C'est ce moment que choisit Jean pour se lancer.

Il n'osa pas, à son tour, faire tinter son couteau sur la bouteille, se contentant de se racler la gorge et de dire, d'une voix qu'il espérait forte :

— Philippe a remporté le tournoi !

Le message n'était pas limpide, il dut s'y reprendre :

— Tournoi de Paris de billard français...

Il avait l'air de s'excuser.

— Par Pilate et Barrabas ! s'exclama Lambert.

— Bravo, merveilleux ! complétèrent Hélène et François.

— Où est-il, demanda Nine, qu'on le félicite ?

Encouragé, Jean ajouta :

— Il est qualifié pour le grand tournoi de la Seine à l'automne ! En finale, il a réalisé une...

— Ils sont où les enfants ? le coupa une Geneviève passablement énervée. Jean, tu vas voir ?

Il posa sa serviette et se leva mais ne dut pas aller bien loin, déjà Philippe et Colette, accompagnés d'Angèle que personne n'avait vue quitter la table, gagnaient leurs places.

Le visage de Philippe n'était pas celui d'un vainqueur et vous serrait le cœur.

— Bravo ! lui dit François en lui souriant. Premier du tournoi !

Et d'un commun accord tout le monde applaudit.

— C'est un jeu d'adresse ! renchérit Jean qui ne savait pas quoi dire.

Philippe, heureux et confus, relevait la tête lorsque sa mère, dont les mains étaient restées agrippées à sa serviette, lâcha :

— Un jeu de bistro, oui...

C'est pour moi ?

Geneviève interrompit Thérèse qui s'apprêtait à s'asseoir : « Tu veux bien vérifier les verres, ma chérie ? »

Et Thérèse, après avoir servi le bœuf mode et les pommes de terre, au lieu de prendre sa place, fit le tour de la table, versant du vin aux invités.

Son nouveau tablier, qui confirmait si nécessaire son statut dans la maison, produisait sur toute la famille un grand effet. Embarrassé, on la remerciait ostensiblement, Lambert se leva lui-même pour aller la servir parce que dans la distribution elle s'était oubliée.

Le gênant dans cette situation, c'est qu'aux ordres de Geneviève, Thérèse s'exécutait toujours en souriant, semblant ravie de rendre service, écoutant la conversation de biais, hochant la tête, approuvant silencieusement, comme une participante quoiqu'elle n'intervînt que rarement. Lorsqu'elle le faisait, Geneviève tapotait nerveusement de l'index sur la table, impatiente de revenir à des choses importantes.

Thérèse était là depuis maintenant quatre ans. Avait-elle cherché un autre travail et n'en avait-elle pas trouvé ?

Geneviève lui versait-elle des gages suffisants pour lui laisser la possibilité de se loger ailleurs ?

Personne ne savait ce qu'elle pensait. Elle était là, toujours allant et venant, infatigable, souriante et amène, spécialement attentive aux enfants.

— Dis-moi, Thérèse, demanda Nine de sa voix fluette, vas-tu profiter du voyage des enfants pour aller toi aussi à Beyrouth ?

Si la question était légitime (elle y avait passé toute sa vie et sans doute conservé des amis), elle provoqua néanmoins un brusque précipité dans la conversation.

Geneviève leva la tête. On la vit réfléchir pendant que Thérèse disait :

— Oh, moi...

Constatant que le sujet mettait sa belle-sœur mal à l'aise :

— Ce serait une bonne idée ! renchérit François avec un malin plaisir.

— Tu t'occupes des enfants toute l'année, ajouta Hélène, tu pourrais prendre un peu de congés. À Beyrouth ou ailleurs.

— Les vacances, dit Geneviève d'un ton péremptoire, c'est d'abord une question de moyens ! D'ailleurs, nous n'en prenons jamais, n'est-ce pas, Jean !

C'était vrai, mais par manque d'imagination, simplement ils n'y pensaient pas. Ils envoyaient les enfants chez Angèle, à la campagne, c'est ce qu'ils appelaient « partir en vacances ». Évoquer la question des moyens avait quelque chose d'obscène dans ce grand appartement bourgeois pour lequel, Geneviève le rappelait souvent avec délectation, il n'avait « même pas été nécessaire de s'endetter ».

François observait de nouveau son frère.

Au fond, je ne le connais pas, se disait-il. Par quel mystère un garçon si médiocre était-il parvenu à ce degré de réussite ? Bien sûr entraient là l'énergie de son épouse et sans doute un peu de chance mais l'image qu'il avait de Bouboule, en fait, datait d'une autre époque, d'une autre histoire. Jean était devenu quelqu'un d'autre sans que François s'en aperçoive.

Et cet homme nouveau à ses yeux, de quoi était-il capable ?

Thérèse s'était levée et Colette, c'était habituel, l'aida à débarrasser.

Mais à peine arrivée dans la cuisine, elle en ferma brusquement le verrou.

— Sors le gâteau !

C'était une splendide pâtisserie recouverte d'un glaçage brillant, parfaitement lisse. Sans attendre, Colette avait sorti de sa poche une large feuille pliée en quatre dans laquelle des espaces avaient été découpés. Elle extirpa une boîte du buffet qu'elle ouvrit aussitôt. Puis elle allongea son pochoir sur le gâteau, le saupoudra de sucre glace et souffla pour chasser le surplus.

Elle avait fait tout ça sans demander l'aide de Tante Thérèse, elle ne voulait pas la mettre en difficulté...

Et c'est ainsi qu'elle apporta et déposa devant les convives un magnifique gâteau sur lequel se trouvaient dessinées deux queues de billard entrecroisées.

Philippe sortit de son mutisme têtu pour regarder tour à tour le gâteau et sa sœur.

Les applaudissements résonnèrent de nouveau, plus fort que tout à l'heure, on entendit des « bravos ! », des « merveilleux ! » que Geneviève, rouge de colère, ressentit comme autant de désaveux.

Elle se leva alors avec une dignité romaine, se dirigea vers le salon et revint avec un paquet entouré d'un ruban.

— Puisque nous en sommes aux félicitations..., dit-elle d'un ton pincé en le tendant à Colette.

La petite fille l'ouvrit.

— C'est un stylo en or ! ajouta Geneviève pour ne pas laisser de doutes sur le prix du cadeau.

Le premier réflexe de Colette fut de le lui jeter au visage mais son regard croisa celui, malheureux, de son père et celui, gêné, de son frère.

— C'est pour moi ? demanda-t-elle.

— Absolument ! répondit fièrement sa mère.

— Alors si c'est à moi, je peux te l'offrir, dit-elle en tendant l'étui à Philippe.

On ne voyait que ça

Jean avait beau être rompu aux malentendus et s'y être habitué, il restait toujours étonné de voir que lui avait échappé quelque chose que tout le monde, autour de lui, avait parfaitement compris. Ainsi, dans l'affaire du périphérique parisien, sur les quatre cent mille francs que Geneviève et lui s'étaient engagés à apporter, la moitié devrait être versée... en espèces.

En clair, on allait distribuer deux cent mille francs de pots-de-vin.

« Faut ce qu'il faut ! » avait approuvé Geneviève.

Et il n'avait pas davantage saisi que c'est à lui qu'il reviendrait de les distribuer !

— Comment ça, moi ? Pourquoi moi ? avait-il demandé à son épouse.

En répondant, elle avait baissé la voix pour n'être pas entendue du photographe.

— Qui veux-tu que ce soit ? Ce que tu peux être bête, mon pauvre ami...

Autre malentendu :

— Encore un photographe ?

— Je t'en ai parlé mille fois !

Il n'en avait pas souvenir, Geneviève était très agacée.

— Allez, attrape ta béquille, on ne va pas t'attendre cent sept ans !

Fataliste, il clopina jusqu'à la fenêtre.

On essaya devant la cheminée, devant le bureau, sur le palier, au milieu des plantes vertes, à côté du grand miroir, sur le balcon, ça n'allait jamais. Pour le photographe, ça allait mais pour Geneviève, non, ça n'était pas encore ça, elle se tournait en tous sens, cherchant le décor parfait. Jean attendait et, entre deux déplacements, grattait sous le plâtre avec l'aiguille à tricoter de sa mère dont il ne se séparait plus. Craignant un malentendu supplémentaire, il n'avait pas osé demander la raison de cette nouvelle

séance de prise de vue ni pourquoi il devait poser avec sa béquille « bien en évidence » comme ne manquait pas de le souligner Geneviève.

Pendant ce temps, il remuait cette histoire d'argent liquide qui servirait, *dixit* Perrin, « à fluidifier les rapports avec les pouvoirs publics » et il s'avisa soudain que cette circonstance allait peut-être lui être favorable.

N'était-ce pas l'occasion rêvée de distraire les trente mille francs nécessaires à la donation au petit Michel évoquée avec maître Proprio ?

Car enfin, un fonctionnaire qui reçoit une enveloppe sait-il exactement ce qu'elle contient ? Et quand bien même il y trouverait un peu moins que prévu, allait-il porter plainte ?

Jean avait fait un rapide calcul : s'il prélevait six mille francs sur chaque enveloppe, son problème était résolu. Chacun recevrait trente-quatre mille francs à la place de quarante, « c'est très correctement payé », estimait-il. Et si Perrin se manifestait... Là, Jean ne savait pas ce qu'il conviendrait de faire. « On verra. »

— Voilà ! clama Geneviève.

Jean fut planté entre la cheminée et la fenêtre et, pour une raison qui lui échappait (et que le photographe ne semblait pas percevoir davantage), il dut avancer loin devant lui la jambe portant le plâtre comme s'il s'agissait d'un trophée.

— C'est parfait, allez-y !

Le photographe s'exécuta, il en avait vraiment sa claque de cette séance.

*

Que les choses ne tournent pas à son avantage était aussi fréquent que les malentendus. Jean le constata une fois de plus lorsque, deux jours plus tard, il rentra de la banque avec sa valise de billets.

Geneviève l'ouvrit, recompta méticuleusement chaque liasse et prépara cinq piles hautes de plusieurs centimètres. C'était impressionnant. Et encombrant. Jean s'inquiéta de la manière dont il devrait en assurer le transport et la remise mais surtout déchantait quant à son espoir d'en distraire une partie ! Geneviève entreprit en effet de rédiger, sur de belles cartes en bristol, le nom et la fonction des destinataires à quoi elle ajouta un large ruban bleu blanc rouge sur lequel elle inscrivit : « Quarante mille francs ». Elle paracheva chaque paquet par une belle rosette dont elle frisotta

délicatement les extrémités. Elle les glissa dans un sac en plastique à l'enseigne de Dixie, leur entreprise, elle ne manquait jamais une occasion d'en faire la publicité.

Vous, moi, n'importe qui aurait tout bonnement jeté carte et ruban à la poubelle dès que Geneviève aurait eu le dos tourné afin d'en prélever une partie mais pas Jean, c'était au-dessus de ses forces. Comme une poule prisonnière d'un trait de craie tracé sur le sol, il était incapable de contourner un obstacle dès qu'il venait de son épouse.

Le début de l'été fut ainsi consacré à une vaste opération d'arrosage qui ne se révéla pas une tâche aisée. D'abord parce que Trajan-Perrin n'avait donné aucune instruction et parce que Jean n'avait pas la moindre idée sur la manière de s'y prendre. Il ne lui avait été remis qu'une liste, tapée à la machine, avec le nom de cinq fonctionnaires accompagné de leurs titres respectifs.

Avec ça, qu'il se débrouille ! Comment leur remettre ce compromettant paquet-cadeau ? Et d'ailleurs, étaient-ils seulement informés, étaient-ils d'accord ? Et s'ils réclamaient davantage ? Jean ne risquait-il pas de se retrouver derrière les barreaux pour tentative de corruption ? Que ferait-il si l'un d'eux appelait la police ?

Le temps pressait. « Tout avance comme vous voulez ? » interrogeait Trajan-Perrin au détour d'un couloir. Cette question l'inquiéta parce que Jean, lui, ne « voulait » rien. « Il faut mener l'affaire tambour battant... », lui rappela BTP. Quand il donnait une instruction, le patron de la Fédération vous serrait l'épaule et complétait le geste par une petite tape sur le revers de votre veston, comme il l'aurait fait si la tâche était déjà menée à bien, c'était assez déroutant.

Jean se lança.

À tout seigneur tout honneur, il appela le secrétariat de Louis Duvigan, le puissant président de la commission Grands Travaux. Par réflexe républicain, Jean avait estimé que tous devaient percevoir la même somme. Dans son idée, chacun avait à faire la même chose, signer au bas d'une autorisation, ils devaient donc être à égalité de traitement. Le luxe des bureaux de la commission, place de l'Opéra, le fit vaciller dans cette intention, la somme serait-elle suffisante ? C'était trop tard, il était déjà assis dans le grand salon, le sac en plastique à l'enseigne de Dixie entre les jambes...

Duvigan était un homme aux sourcils terribles. Prunelle profonde, lèvre inférieure arrogante, front vaste et haut, poignée de main sévère. Avec ça une réputation de décideur, la culture administrative de la décision, le primat de la logique, la passion du rationnel.

— Comment voyez-vous les choses ? demanda-t-il.

Il avait devant lui l'actionnaire d'une entreprise concourant à un marché public, c'était un oral de passage.

On souffre de l'avouer, Jean fut pitoyable. Il n'avait absolument rien à dire.

— Nous... nous sommes... Eh bien...

Pourquoi n'avait-il pas préparé quelques phrases ! Voilà, il aurait dû les demander à son assistant à la Fédération, Lamotte, lui aurait trouvé les mots !

Par chance, Duvigan ne prêtait aucune attention à lui, il était plongé dans le volumineux dossier de la BTPP répondant à l'appel d'offres dont il tournait les pages rapidement avec des « Mmmm », à la fin de quoi il le referma d'un geste sec en disant :

— Je vois.

Pour Jean, c'était un soulagement parce que lui ne voyait rien.

— Et donc, un démarrage immédiat des travaux et une assurance d'achèvement dans les délais !

La phrase parfaite ! Celle qu'il aurait dû prononcer lui-même ! Il en était si épaté qu'il s'écria :

— Absolument !

Il vit au hochement de tête du président qu'il avait eu la bonne réaction.

Il se leva, avança d'un pas, tendit fermement la main droite par-dessus le bureau tandis que, de la gauche, il déposait le sac Dixie devant le fonctionnaire.

— Absolument ! répéta-t-il pour faire bonne mesure avant de sortir.

Rondement menée, cette affaire. Il ne doutait pas que le président comprendrait le message, Jean était assez fier de lui.

Le lendemain, il rencontra Georges Masson, sous-directeur chargé du Trafic du département de la Seine, au Café de la Place, avec qui il parla football pendant quarante-cinq minutes. Jean défendait l'AS Saint-Étienne, Masson en pinçait pour le Stade de Reims. Jean justifiait son admiration par le but exceptionnel (« Dans la lucarne ! ») de Rachid Mekhloufi dans le championnat de France contre le Racing Club de Paris. Exploit que Masson

relativisait en comparaison de celui de Raymond Kopa (« À la 89^e minute ! ») en Coupe d'Europe contre Feyenoord.

Après quoi les deux hommes se saluèrent chaleureusement en faisant passer le sac Dixie d'une main dans l'autre.

Fernand Charroy, secrétaire adjoint de la commission régionale de la Seine, lui, minauda un long moment, c'était un poète amateur, il faisait des vers qu'il récitait dans les soirées. Les jours de grande forme il parvenait à parler en alexandrins. Il adoptait un débit assez court pour lui permettre de trouver la rime et proférait ensuite le résultat en déclamant.

Le labeur du matin nous ayant épuisés
Il est temps, dirions-nous, de partir déjeuner !

Des choses comme ça.

Il cultivait des pots de fleurs sur sa fenêtre. Célibataire depuis l'enfance, de nature délicate, il était perpétuellement amoureux et disait que ses déconvenues sentimentales tenaient à ce qu'il avait « trop de sensibilité ». Faisant mine de ne pas comprendre exactement ce que Jean lui proposait, il fit des petits gestes empressés censés exprimer son embarras puis il se réfugia dans la pudeur, « Vous n'y pensez pas ! » mais il tenait le sac en plastique serré entre ses doigts. « Que faudra-t-il faire ? », il était rose comme un bébé, signe de confusion. Jean était agacé. Passe encore de distribuer des pots-de-vin mais s'il fallait supplier... « C'est pour votre soutien éclairé ! » (c'est la phrase que lui avait finalement concoctée sous le sceau du secret son assistant à la Fédération). « Oh... ! » fit Charroy comme si on lui offrait un bouquet.

C'est avec Bertrand Frossard, l'adjoint au sous-directeur chargé du Trafic, des Transports, des Voies et des Berges du département de la Seine, qu'il eut le plus de sensations. C'était un homme court, au teint jaune, bilieux, l'œil vif et surnois. Dans son administration, on le craignait comme la peste. Il souriait facilement. À la moindre sollicitation, il étirait ses lèvres minces en lame de rasoir, on n'entendait jamais ni éclat, ni gloussement, c'était une ondulation rapide et muette, comme une menace. Il portait toujours le même costume, les mêmes souliers, c'était un avare de la pire espèce, personne ne l'avait jamais vu sortir une pièce de son porte-monnaie. Contrairement à d'autres grippe-sous, ni honte, ni mauvaise conscience, il revendiquait calmement sa ladrerie. Sollicité, même pour les causes les plus nobles, il se contentait de son éternel sourire et de passer son

chemin. Il était juriste de formation, capable d'étudier jusqu'à l'essorage une jurisprudence oubliée de tout le monde qu'il exposait ensuite avec une lenteur crispante, sans omettre le moindre détail, il avait souvent gain de cause par épuisement. Jean, qui l'avait croisé une fois ou deux, appréhendait la rencontre. « Êtes-vous certain que nous avons besoin de lui ? » avait-il demandé à Perrin. « Au Trafic (on raccourcissait toujours le nom sans fin de son administration), personne n'est plus influent ! »

Pour puissant qu'il était dans son service, il occupait un bureau exigu au dernier étage du bâtiment, rempli à ras bord d'un fatras de dossiers, documents, registres, fiches, archives et d'où il pouvait sortir à l'instant, avec une précision chirurgicale, la pièce nécessaire.

— C'est pour votre soutien éclairé.

Frossard souriait finement.

— Éclairé...

Il prononça ce mot avec une nuance admirative dans la voix. Après quoi il attendit, ses petites mains décharnées croisées sur son papier buvard.

Jean ne disposant que de deux phrases, il se résolut à proposer la seconde :

— Votre appui avisé ferait l'objet de notre vive reconnaissance.

Il avait tout dit et Frossard continuait de sourire.

— Avisé...

Une mouche vola. Dehors, le vent faisait vibrer les minces carreaux.

Jean, de plus en plus mal à l'aise, se dit qu'il allait falloir argumenter, il en était incapable. Sa mission allait échouer à quelques mètres du but. Il opta pour la fuite. Il se leva, résolu à s'enfuir.

Frossard dressa un index de rapace vers le sac Dixie :

— Reconnaissance... ?

Jean le lui tendit. Frossard fit le tour de son bureau, en ferma la porte à clé et entreprit de compter la somme, billet après billet, besogne interminable.

Lorsqu'il eut achevé, il renoua délicatement le ruban tricolore, il souriait.

Jean dut déverrouiller lui-même la porte du bureau pour sortir.

Ces démarches l'avaient épuisé mais il se sentit bien récompensé. La commission régionale de la Seine attribua à la fin août la reprise des travaux du tronçon B1 du boulevard périphérique porte de Vanves-pont de Sèvres à Building Technologies Perrin & Pelletier. « Ce n'est que justice ! »

claironna Geneviève en se félicitant de la rallonge budgétaire accordée pour un montant de trente millions.

*

Ce début d'automne fut aussi marqué par une touchante cérémonie.

L'ensemble du personnel de Dixie fut rassemblé, en dehors des heures de travail, pour assister à l'inauguration de l'immense portrait en pied de Jean fièrement campé, avec plâtre et béquille, suspendu dans le grand hall du magasin (quand on entrait, on ne voyait que ça) et qu'à la demande de Geneviève un artiste peintre avait réalisé d'après photographie avec la mention :

Jean Pelletier

Fondateur de Dixie et Héros de la rue Caulaincourt

Après les applaudissements, chaque membre du personnel eut droit à un demi-verre de mousseux.

Tu as une drôle de voix

— Ah bon ? s'étonna Nine lorsque François lui fit part de son désir d'aller au Plessis déjeuner avec sa mère.

Il n'y allait pas fréquemment, c'est Angèle qui venait à Paris voir ses enfants et petits-enfants. Et puis ils s'étaient vus quelques jours auparavant, chez Bouboule.

Nine ajouta : « Tu l'embrasseras pour moi ! » Elle avait son sourire de chat, indéchiffrable.

Vers dix heures du matin, il arriva au volant de sa vieille Dauphine sur le parking de l'hôpital de Senancourt où son père avait été hospitalisé, grand bâtiment austère qui lui fit le même effet que quatre ans plus tôt, impression triste, oppressante. Il revenait alors d'un voyage passablement mouvementé à Prague, il avait trouvé son père assis contre une pile d'oreillers, le souffle rauque, toute la famille était là, chacun feignait de penser à une simple alerte, que la vie allait reprendre son cours... Joseph, le chat, dormait roulé en boule entre ses jambes.

— C'est gentil... d'être passé, avait dit son père dans un souffle.

François s'était assis, lui avait pris la main qu'il avait trouvée froide. Et comme il semblait soudain vouloir exprimer quelque chose qui ne venait pas, François, paniqué, s'était tourné vers sa mère et lui avait précipitamment cédé sa place. Il l'avait vue se pencher pour mettre son oreille contre les lèvres de son époux, comme pour écouter un secret en lui tenant la main, concentrée. Puis ce fut au tour d'Angèle de parler. François n'entendit pas sa réponse mais sa voix était presque claire, comme rassurante.

Elle était restée ainsi un long moment, penchée sur son mari.

Quand elle s'était relevée, elle pleurait. Elle lui avait fermé les yeux.

Voilà ce qui lui revint en une bouffée de douleur suffocante.

Ah oui, et puis ceci, qui resterait un mystère. Moins d'un quart d'heure après sa mort, une infirmière avait passé un large tissu sous son menton pour éviter que la bouche s'ouvre en grand avant la survenue de la rigidité cadavérique.

Inexplicablement, ce bandeau avait été doublé d'un foulard... bleu blanc rouge, c'était très surprenant. Tout autant que l'acceptation, par tous, de cette incongruité, comme s'il s'agissait – chose pourtant bien improbable – d'une dernière volonté de Louis Pelletier. Personne ne posa jamais de questions.

François était là aujourd'hui à une trentaine de mètres du perron où passaient des malades, des visiteurs, des médecins en blouse blanche qui écrasaient leur cigarette avant de reprendre le service.

Le dimanche 10 mai 1959, Jean avait quitté la chambre de son père à vingt heures au plus tard, avec les derniers visiteurs.

François s'approcha, consulta le panneau des horaires d'ouverture.

Puis il se retourna et remonta à pied l'avenue Jacques-Lantier qui menait au centre-ville que sœur Agnès, sur son vélo Solex, avait elle aussi empruntée.

François marcha un bon moment avant de trouver le seul repère que lui offraient les articles, « face à la devanture de la cordonnerie Coquet », le feu rouge où la jeune femme s'était sans doute arrêtée et où une voiture venant de l'arrière l'avait percutée, propulsant son corps à plusieurs mètres.

Il n'y avait rien d'autre à voir aujourd'hui que la cordonnerie qui existait toujours, que le feu tricolore qui continuait de donner la cadence au carrefour. La pluie battait fort cette nuit-là, personne dans les rues, il n'y avait pas eu de témoins.

Naïvement, le regard de François cherchait à discerner une trace de cet accident, scrutait l'arête du trottoir où le crâne de la jeune femme avait dû être fracassé. Rien ne ressemblait plus à un trottoir ordinaire que celui-là, ni à une bordure en granit que celle-ci.

Du temps qu'il était journaliste, il serait rentré chez le cordonnier, aurait fait le tour de quelques riverains, mais à cette époque il ne se rendait pas sur les lieux quatre ans après l'événement, à un moment où tous les souvenirs sont effacés ou transformés par la mémoire.

Il revint à sa voiture sans avoir rien appris.

La seule certitude était que l'horaire du départ de Jean, attesté par des témoignages du personnel, était très antérieur à celui de la jeune religieuse. Il voyait mal pour quelle raison son frère, en route vers Paris, serait revenu sur ses pas une heure et demie plus tard...

À l'instant de l'accident, c'est-à-dire du meurtre, Jean devait déjà être arrivé chez lui et se trouver au lit.

*

Il fallait une vingtaine de minutes pour aller de Senancourt au Plessis. Ce trajet lui aussi fit remonter quantité de souvenirs, jusqu'à cette vision de sa mère qui, à l'heure où les enfants arrivaient, comme si elle disposait d'une intuition infallible, se trouvait toujours au seuil de la maison, essuyant ses mains sur un tablier de cuisine.

Depuis la disparition de son mari, Angèle, bien sûr, n'était plus tout à fait la même. François savait que Nine l'appelait régulièrement. Lui aurait dû le faire plus fréquemment.

— C'est gentil de venir...

La maison sentait le bœuf bourguignon. Ils s'étaient installés dans le petit salon et François avait délibérément occupé le fauteuil de son père, le voir ainsi vacant lui aurait fait peine.

Angèle avait ôté son tablier et tournait son verre d'apéritif entre ses mains, pensive.

— Tu ne viens pas pour rien...

Et comme il levait un sourcil interrogateur, elle adopta un ton théâtral pour annoncer :

— Ma réponse est non !

Elle souriait.

— Maman...

— Non, je te dis. Cette fois, je suis sérieuse.

— Je sais ce que ça coûte, maman !

— Moi aussi, imagine-toi ! Et c'est bien pourquoi je te dis qu'il n'en est pas question ! D'ailleurs tout est payé, tu ne peux plus rien y faire.

— Si, te rembourser...

Et comme elle ouvrait la bouche, il enchaîna :

— Au moins une partie... S'il te plaît.

Si l'offre d'emmener quatre de ses petits-enfants à Beyrouth pour la fête de Noël avait ému (presque) tout le monde, ni Hélène ni lui n'entendaient qu'elle en supporte seule le coût. Pour autant, chacun savait d'avance comment finirait l'affaire. Hélène et lui feraient le siège puis ils renonceraient, heureux de voir que leur mère continuait d'avoir du caractère et de la volonté, et sereins parce qu'ils savaient qu'elle pouvait assumer les frais de ce voyage sans se mettre en situation difficile. On jouait néanmoins la partie comme si on n'en connaissait pas l'issue, question de respect.

La conversation vint inévitablement sur Colette.

— Sait-on au moins si elle a vu un médecin ?

François écarta les mains, aucune idée.

Angèle restait convaincue que Geneviève lui avait volé cette petite fille dont Louis et elle, à Beyrouth, s'étaient longtemps occupés. Elle était certaine que la cohabitation avec sa mère la rendait malade et que ça ne serait jamais arrivé si...

Elle se mit à pleurer doucement.

François se leva, s'agenouilla devant elle, les bras croisés sur ses genoux, dans la position héritée de son jeune frère, Étienne, qui en était l'inventeur. On aurait juré que c'était lui qui avait besoin de consolation. Angèle lui caressait le cuir chevelu d'une main douce, chaude et distraite.

— Parles-en à ton frère, François, fais-moi plaisir, dit Angèle en essuyant ses larmes.

D'un geste, il promit.

Ils abandonnèrent le sujet.

À table, Angèle l'entretint de son projet de vendre le lot de huit hectares de forêt que Louis avait tenu à acquérir deux ans avant sa mort et qui n'avait jamais été d'aucune utilité. Elle s'était mis en tête de partager le fruit de cette vente entre tous ses petits-enfants.

En l'écoutant évoquer ses projets et les petits faits divers du voisinage, François la regardait et la trouvait si belle qu'il avait envie de nouveau de la serrer dans ses bras. Il ressentait comme une suffocation le besoin de lui faire une déclaration, lui parler de toutes ces choses de l'enfance, lui dire combien elle les avait tous rendus heureux.

Il était resté dans toutes les têtes qu'aux derniers jours de son père, François avait été absent. Personne ne lui en avait fait le reproche, il était en prison ! Innocent et en prison ! Mais quelle qu'en soit la raison, il n'avait pas partagé les heures d'angoisse avec le reste de la famille. On avait

tremblé pour lui autant que pour son père mais lui était revenu sain et sauf, il avait même bâti, sur son aventure, une partie de sa réussite... Aussi Angèle évoquait-elle plus rarement la mort de Louis avec François qu'avec ses autres enfants, elle ne voulait pas qu'il ressente autre chose que du chagrin. Qu'il se sente coupable de quoi que ce soit.

— Sur quoi travailles-tu, mon grand ? Tu ne me dis rien !

— Je cherche, maman, je cherche...

Il disait vrai.

On parla de Philippe, de cette scène épouvantable ourdie par Geneviève où le garçon s'était cru, grâce à sa victoire au tournoi, rentré en grâce auprès de sa mère... « Pauvre bonhomme... »

— Peut-être que Bouboule devrait le défendre plus résolument... hasarda François.

— Oh, face à Geneviève, je crois qu'il a renoncé. Pourtant je suis certaine que cette situation le rend malheureux, tu sais comme il est sensible, toutes les émotions le débordent.

Angèle hochait douloureusement la tête, le regard dans le vague. François en fut mal à l'aise. S'il découvrait quelque chose concernant Bouboule, quel drame ce serait pour leur mère !

Il allait la tuer !

Jamais elle ne pourrait survivre à...

Alors soudain il sortit de l'obsession de la vérité, de l'enquête destinée à démêler le vrai du faux.

Pour la première fois, il se représenta clairement les conséquences familiales. Si Jean était coupable... Il ne parvenait même pas à prononcer mentalement le mot, il ne voyait qu'une image, celle de la guillotine, et toutes celles, sinistres, qu'elle charriait inévitablement, l'échafaud avec la lourde lame en biseau, la grande malle en osier dans laquelle tombe la tête, et cette question restée sans réponse : vivait-elle encore un court instant, se voyait-elle séparée du tronc ?

Au fond de la malle, cette tête sanglante cillait-elle ?

Mais avant l'épreuve, la longue torture de l'attente ; pour le condamné, les jours d'angoisse, les rares visites autorisées insupportablement douloureuses, les heures qui s'éteignent une à une...

Jean pleurerait toutes les larmes de son corps.

Et leur mère...

Et Colette, Philippe ?

Quels ravages François s'apprêtait à déclencher !

Pourquoi avait-il ainsi besoin de bousiller des vies, celles de ses proches, de sa mère, de tout le monde !

Qu'était-il en train de faire ?

Il pensa à son père qui n'aurait jamais accepté d'infliger à Angèle l'épreuve d'accompagner son fils aîné à l'échafaud... sur la dénonciation de son frère cadet !

Considérant le beau visage vieillissant de sa mère, la peine qu'il allait lui causer, François prit la décision irrévocable d'abandonner cette recherche insensée, irresponsable. Sa conscience s'en trouva brusquement soulagée, il respira longuement, c'était fini.

Sa mère tapotait la nappe de l'index pour recueillir les miettes de pain, geste qu'il lui avait toujours connu mais qui provoqua chez lui une émotion nouvelle.

— ... quand papa était à l'hôpital...

De quoi parlait-elle ?

François avait perdu le fil de la conversation.

— Je te rappelais qu'une jeune religieuse a été renversée sur la route, eh bien, quand il l'a su, Bouboule en était tout retourné.

Pourquoi, alors qu'il venait de prendre une décision si grave, fallait-il que sa mère... ?

— Une gentille petite, cette religieuse, poursuivait-elle. Bouboule était parti, quoi, une heure avant elle. Il était déjà chamboulé par la maladie de papa, le voir comme ça, chercher son souffle, ça le touchait tellement ! C'est pour ça, à mon avis, qu'il a eu cet accrochage, il devait avoir la tête ailleurs, il a eu de la chance que ça ne soit que de la tôle froissée.

Toute à ses pensées, elle tenait son verre si penché que François tendit la main et le redressa doucement.

— Un accrochage ?

— Oui. Geneviève en a fait toute une histoire parce que pendant quelques jours, il a fallu qu'ils se déplacent en taxi, tu la connais...

Le cœur de François se remit à cogner.

Jusqu'au dessert, agité par les idées qui se bousculaient, il eut bien du mal à maintenir une conversation avec sa mère qui s'inquiéta de son travail, de Nine, de l'atelier, de leurs enfants, il avait hâte de partir, de remettre son esprit en ordre...

Dès qu'il eut quitté Le Plessis, il s'arrêta sur le bas-côté et nota dans son carnet, comme au bon vieux temps du *Journal du soir* :

J. à l'hôpital - 20 heures ?
Accident de la religieuse - 21 heures ?
Taxi : la voiture ne roule plus ?
Nature de l'accident ?
Gravité ?
Point d'impact ?

À Paris, il courut au premier bureau de poste, s'installa sur un banc avec les bottins.

En 1959, son frère possédait une Simca, il revoyait très bien ce modèle, une Aronde, d'un bleu trop clair qu'il n'avait jamais aimé. Pour bénéficier des services d'un garagiste prévenant et disponible en cas de besoin, il l'avait sans doute achetée pas très loin de chez lui.

S'il y avait une dizaine de garages dans le XIV^e arrondissement où demeurait Jean à cette époque, il n'y avait que deux concessionnaires de la marque Simca.

Il eut juste le temps d'en noter les adresses avant la fermeture du bureau de poste.

Le plus proche se trouvait rue Cassini, il consulta sa montre, pourquoi pas.

Reporter, il avait utilisé toute une panoplie de subterfuges plus ou moins licites pour obtenir des informations. Cette fois, en mission pour lui-même, il se sentait démuné. Selon les enquêteurs, la voiture avait frappé la religieuse avec son aile droite. C'est le point qu'il fallait vérifier.

Qu'allait-il dire ?

Parler au patron du garage ?

À quel titre ?

Il passa mentalement en revue une série de raisons hélas toutes moins plausibles les unes que les autres et n'en avait pas retenu une seule lorsqu'il arriva à destination.

C'était un garage traditionnel avec sa pompe à essence, son fronton marqué en grandes lettres rouges, le pont avec ses deux rails, des étagères de produits, une pile de pneus, une Floride blanche posée sur des cales en bois, et une 403 dont le capot était resté ouvert.

Et un ouvrier dont on n'apercevait que les pieds, glissé sous une Versailles, et qu'on entendait jurer, pester contre ce « putain de boulon ».

François resta à l'entrée.

Sur sa droite, le bureau vitré avec, au mur, des calendriers publicitaires offerts par des marques de lubrifiant, des affiches de voitures punaisées dont les coins rebiquaient, un planning surchargé et une armoire métallique, deux bureaux couverts de papiers et un téléphone dont la couleur crème disparaissait sous les empreintes de doigts grasseyés essuyés sur le bleu de travail. Ça sentait la peinture, l'huile de vidange, le gas-oil, la gauloise.

François n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait dire lorsqu'il lança un « Bonjour » plus sonore qu'il ne l'aurait voulu.

L'ouvrier s'arrêta, on le vit glisser de sous la voiture et apparaître, la tête tournée vers le visiteur, interrogatif.

— C'est pour quoi ?

Il ne semblait pas disposé à se relever et demeurait allongé sur son chariot roulant, incertain, sa clé à pipe entre les mains. Il devait avoir la cinquantaine, un visage poupin, des cheveux clairs et une marque noire comme s'il s'était frotté la joue d'un revers de manche sale.

— C'est pour une facture, dit François.

— Il n'y a personne au bureau aujourd'hui.

— C'est que..., dit François, c'est un peu urgent.

Le gars éclata d'un rire bref, se releva et s'avança en essuyant ses mains dans un chiffon.

— Et ben, c'est pas fréquent qu'un client soit pressé de payer sa facture.

— Non, c'est une ancienne réparation...

— Ah bon ? Qui remonte à loin ?

— Mai 1959.

Le garagiste siffla entre ses dents comme s'il était admiratif qu'on puisse s'intéresser à une période si reculée.

— Vous avez fait réparer quoi ?

— C'est pas moi, c'est mon frère, Jean Pelletier. Il avait une Simca. C'était de la carrosserie.

Saisi par le doute, il ajouta :

— C'est peut-être pas ici... Je veux dire... Je crois que c'est ici qu'il a fait réparer mais...

Au sourire douloureux qu'il adressait à François, on sentait que le garagiste participait à son embarras.

— Z'êtes pas sûr...

— Non, mais je pense que si... Enfin...

— Je vois.

— Le patron n'est pas là ?

— Non, une fois par semaine, il fait le tour des fournisseurs.

Nouveau petit rire.

— Il en profite pour aller tripoter une nénéte qu'il a du côté de la Nation, c'est comme qui dirait pour joindre l'utile à l'agréable... Mais votre facture, là, pourquoi vous...

— Un contrôle fiscal, il faut justifier de plein de choses...

— Oh là là, un contrôle fiscal ? Y a rien de plus emmerdant ! Le patron, il en a eu un, il y a deux ans... Ce que ça a pu être chiant !

— Je ne vous le fais pas dire...

François souriait, en camarade.

— C'est que ça doit pas être bien facile à retrouver, ce genre de truc, dit le garagiste.

François désigna le bureau.

— Si ça se trouve, c'est bien rangé...

— Bah, on peut essayer de voir...

Ils entrèrent, l'ouvrier resta à l'entrée, en s'essuyant toujours les mains avec son chiffon gras.

François ouvrit l'armoire, il se retournait souvent vers la porte avec un petit sourire d'excuses.

Il passa rapidement en revue les classeurs. Tout en bas, les anciennes années. « 1959 », il y en avait deux. Il feuilleta, tomba sur la facture au nom de Jean Pelletier.

— Tiens, voilà !

Cette victoire lui serra la gorge.

Puis, machinalement, il regarda le total. Près de mille francs.

Le garagiste l'avait rejoint.

— Eh ben, oui, vrai, la voilà votre facture !

Il avait l'air content.

Il prit alors le classeur, le posa sur le petit comptoir, actionna d'un coup sec la fermeture en fer qui reliait les documents, sortit la facture, la regarda et dit :

— Je peux vous poser une question, m'sieur ?

— Oui...

— Vous me prenez pour un con ?

— Pardon ?

— Je vous pose la question. Avec votre histoire de frangin, de contrôle fiscal et tout le bordel, vous me prenez pour un con ?

Il tenait négligemment le document.

— À mon avis, cette facture, vous en avez bigrement besoin. Et pour des raisons que j'ai pas envie de connaître mais qu'ont pas grand-chose à voir avec le fisc.

Il remuait la tête, satisfait de son diagnostic. Il désigna la facture :

— Bon, allez, on va pas en faire une histoire, c'est que j'ai encore du boulot, moi.

François sentit un soulagement le gagner.

— Vous payez comment ? demanda le garagiste.

— Comment ça ?

— Bah oui ! C'est comme ça dans le commerce, on vous remet la facture quand elle est acquittée, vous saviez pas ça ?

François mit quelques secondes à comprendre... Il allait lui faire payer la facture... le prix de la réparation !

Et devant l'incrédulité de François, avec un mouvement de tête vers le document, il ajouta :

— Oui, je sais, la carrosserie, c'est pas donné.

François en avait-il à ce point besoin ?

Oui, c'était (il voulait en être certain) le document qui allait innocenter Bouboule, il sortit son carnet de chèques. Le garagiste fit un geste pour l'arrêter.

— La maison accepte les chèques mais pas moi. Seulement les espèces. C'est quoi votre banque, le Crédit lyonnais ? Y en a un juste là, sur le boulevard.

La pendule murale marquait dix-sept heures trente.

— Doivent pas tarder à fermer d'ailleurs. Ces mecs-là, c'est fainéants et compagnie.

Il replia la facture et la mit dans la poche de sa salopette.

— Bon, si vous payez de la main à la main, on va pas compter la TVA, hein, faut être correct.

François courut à la banque, il arriva juste avant la fermeture et ponctionna une partie des économies du ménage.

Le type lui faisait payer ce papier huit cents francs mais il y avait en plus quelque chose d'humiliant dans sa façon d'agir, ce n'était pas seulement une transaction. Un instant, François pensa qu'au lieu de le payer il devrait

plutôt lui mettre son poing dans la gueule mais il imagina aussitôt le pugilat, les dégâts, les conséquences, concentre-toi sur l'essentiel, se disait-il en entrant de nouveau dans le garage.

Le type rangeait ses outils, il vint vers lui, sortit la facture de sa poche.

— Bon, ça fait huit cent cinquante francs vingt-cinq.

François compta huit cent cinquante francs.

— Et vingt-cinq centimes..., insista le garagiste en le regardant dans les yeux.

François crut à une blague. Ce n'en était pas une.

— Désolé, m'sieur mais vous connaissez les comptables, s'il n'y a pas les centimes, il va me faire une vie pas possible.

Dans sa hâte, François n'avait sorti que huit cents cinquante francs, il fouilla ses poches. Le garagiste le regardait froidement, François boirait la coupe jusqu'à la lie.

François exhuma par chance une pièce de cinquante centimes qu'il lui tendit.

Le garagiste tapota ses poches en continuant de le fixer.

— Je crois pas que je vais avoir la monnaie...

François se contenta de prendre le document, hésita une ultime seconde à lui aligner un coup de boule mais préféra sortir.

Arrivé sur le trottoir, il s'arrêta, consulta cette feuille de papier qui lui avait coûté une fortune.

Ses mains se mirent à trembler.

Au premier café, il appela Nine pour prévenir qu'il rentrerait tard.

— Ça ne va pas ? Tu as une drôle de voix...

*

La rue Delbet n'avait qu'une seule voie pour les voitures, une autre pour le stationnement, et elle était en sens unique à partir de la rue d'Alésia.

L'accident de Jean s'était produit le dimanche 10 mai.

François exhuma de nouveau la facture :

Pelletier Jean
75 - Paris

14 mai 1959

Facture 59/113

Dépanneuse (25, rue Delbet le 11/5) 75,00

Aile avant droite	231,50
Peinture	120,00
Pare-chocs avant	137,25
Roue avant droite y. c. pneu neuf	110,50
Main-d'œuvre	176,00
Total	850,25
Prix TTC dont TVA 13 % incluse	960,78

La voiture était restée sur place et n'avait été dépannée que le lendemain.
Or, dans une voie si étroite, vous emboutissez une voiture, plus personne ne passe, il faut dégager la rue.

Aussitôt.

Pas le lendemain.

Si la Simca avait été restituée trois jours plus tard, le 14, c'est qu'on n'avait pas attendu le passage d'un expert de la compagnie d'assurances. Avec ces gens-là, le délai minimal était d'une semaine et souvent bien plus.

Donc il n'y avait pas de tiers connu.

Donc Jean avait accidenté sa voiture tout seul.

Comment était-ce possible dans une rue à une seule voie ?

Qu'avait-il heurté ?

François avançait sur le trottoir, souffrant de crampes d'estomac.

Devant le n° 25, le stationnement était interrompu par un bateau.

François se pencha sur le réverbère situé au bord du trottoir, cabossé à une cinquantaine de centimètres du sol. Il se baissa.

C'est tenace ces peintures de carrosserie, d'autant qu'on ne lessive jamais les réverbères.

Quatre ans plus tard, on distinguait encore un peu de peinture.

Bleu clair.

Il avait embouti un réverbère.

Volontairement.

François en eut un haut-le-cœur.

— Il paraît que René a tué un sanglier noir. Énorme.

Manuel leva brusquement la tête et pour prendre une contenance, il retira son béret qu'il tapota sur sa cuisse comme s'il sortait d'un grenier poussiéreux.

— Où ça ? demanda-t-il d'un air détaché.

— M'a pas dit. Du côté de Foncrose, je crois.

C'est là que le sanglier lui était apparu la première fois. Ça lui fit un choc d'apprendre ça. Était-il possible que ce soit maintenant, précisément maintenant, que le sanglier lui échappe ? Au moment où il venait d'obtenir son permis de chasse ? Et qu'il était miraculeusement équipé ?

Lorsqu'il avait passé l'examen, l'inspecteur avait fait un long détour par des questions sur le sanglier et avait été surpris de l'étendue de ses connaissances.

« Quand tu auras le permis, je te prêterai mon fusil ! » disait son père. Manuel ne répondait pas mais, outre que le fusil paternel était plutôt destiné au chevreuil, c'était une arme médiocre, une carabine Simplex de Manufrance, un .22 long rifle dont la précision était réduite par l'usure du canon et au mécanisme de visée pas mal abîmé.

Manuel n'était pas bien fier de ses pensées. Son père était content de son fusil et le lui prêter était une marque de confiance. C'était la première fois que Manuel souffrait du manque de moyens de la famille, qu'il avait honte et honte d'avoir ainsi honte.

Il avait quitté l'école trois ans plus tôt, après son certificat d'études, comme Solita avant lui, et donnait maintenant la main à son père comme ouvrier. M. Ramos leur avait alors annoncé qu'ils recevraient dorénavant chacun... cent cinquante francs par mois ! C'était énorme, la plupart de

leurs camarades qui travaillaient à la ferme parentale ne recevaient rien et devaient se contenter de ce qu'on leur donnait... quand on leur donnait quelque chose. Cette décision, bien qu'elle fût une bonne nouvelle, mit Manuel vaguement mal à l'aise. Pendant les deux ans où sa sœur avait travaillé seule à la ferme, il n'avait pas été question d'argent et maintenant qu'ils étaient deux, on en parlait. Pour quelle raison ? Le travail de sa sœur était-il secondaire au point que personne n'avait songé à ses besoins ?

Manuel avait évacué cette interrogation parce que, dès la nouvelle connue, il avait entamé des calculs. Combien de temps mettrait-il pour économiser de quoi s'acheter un fusil correct pour le sanglier ? Il comptait et recomptait, n'arrivait jamais au même résultat.

Et un jour, adieu calculs et prévisions, son père se leva et, sous le regard attendri de sa mère, lui offrit un Darne modèle R 10 ! Double canon juxtaposé, calibre 12. Une occasion bien sûr mais une belle arme, le bois de la crosse et du devant présentait quelques fissures (le mécanisme de fermeture se révéla aussi un peu capricieux) mais pour le reste, quel magnifique fusil ! En le recevant, il tâcha de se souvenir si on avait offert quelque chose à sa sœur pour son certificat puis il oublia.

Maintenant qu'il avait un fusil à lui, toutes les occasions étaient bonnes pour partir chasser, il participa à quelques battues qui ne correspondaient pas à son tempérament plutôt solitaire, il n'avait pas suffisamment de patience pour attendre, à l'affût, le passage des bêtes. Restait l'approche. Pister l'animal, à la trace, c'est ce qu'il préférait. Avant d'avoir le droit de chasser, il avait maintes fois arpenté la campagne à la recherche de son sanglier et avait, de ce fait, appris à repérer les empreintes de sabots, les déjections, à suivre les sentes, à observer de près les raclements et les passages à travers la végétation.

Depuis qu'il avait son permis, il avait trouvé des sangliers, en avait tué quelques-uns mais ces victoires le renvoyaient à la seule qui l'intéressait et qui restait inaccessible.

Et voilà que René tuait « son » sanglier.

Il en ressentit de la colère.

D'un pas qui s'efforçait au calme, il se rendit à Foncrose et trouva le sanglier qu'on viendrait plus tard chercher avec le tracteur. C'était une belle bête, plus de cent kilos, mais ce n'était pas le sien. Loin d'en être soulagé, il en ressentit une sorte d'oppression. Ne courait-il pas après un fantôme ? Bien sûr que son sanglier avait existé mais peut-être avait-il été tué ailleurs,

à l'autre extrémité de son territoire qui pouvait dépasser les quinze kilomètres carrés.

Et quand bien même il le retrouverait, le tuerait-il ?

Et s'il le tuait, en serait-il pour autant apaisé ?

Il en était là de ses réflexions lorsque, à son retour à la ferme, il traversa la cour. Son attention fut attirée par du bruit provenant de l'étable. Il s'y rendit et découvrit son père occupé à rafistoler quelques-unes des sangles qui servaient à attacher les vaches. Manuel fut arrêté par le front soucieux et le regard têtue de M. Ramos qui, à son arrivée, leva la tête.

— Ah, te voilà, mon fils !

Le cœur n'y était pas.

— Je peux t'aider ?

Son père fit signe simplement, non.

C'est ainsi que Manuel apprit le résultat du remembrement.

Le plan qu'on annonçait depuis plusieurs jours était enfin arrivé et affiché à la mairie.

— Comment ça ? s'écria M. Poitaud que M. Ramos était aussitôt allé trouver. Vous gagnez quatre hectares de prairie et deux de plantes sarclées ! Vous passez de trente-trois hectares à trente-sept ! Pour le même prix ! Et vous n'êtes pas content !

Présenté ainsi, le remembrement paraissait avantageux.

— Bah oui, dit M. Ramos qui tentait de répéter les arguments de son épouse. Mais notre activité principale, c'est la céréale, et on en perd deux hectares ! Et pour les prairies, on en a quatre hectares de plus mais ils sont encore plus loin qu'avant. Et sacrément pentus...

M. Poitaud éclata d'un bon gros rire et, posant sa main sur l'épaule de M. Ramos :

— Ah, voilà bien les paysans ! Jamais contents, hein ?

M. Ramos, en s'en revenant, entendait déjà le silence de son épouse qui était le pire des arguments. La vaisselle faisait plus de bruit encore que d'habitude quand elle la rangea dans le placard.

Le soir, Manuel avait pris son père à part pour lui faire valoir que, s'ils étaient globalement perdants, les possessions de M. Poitaud, elles, avaient pas mal gagné en valeur.

— Le vainqueur du remembrement, ça n'est pas nous, c'est lui ! Pour obtenir les grandes étendues du plateau, il a bien fallu qu'il lâche quelque

chose. Et ce qu'il a lâché, c'est nous.

Il l'avait dit en cachette de sa mère, soucieux de ne pas lui fournir des raisons supplémentaires de mécontentement, mais lorsqu'ils reçurent l'avis officiel avec le plan d'ensemble, la chose sautait aux yeux.

— Monsieur Ramos, dit M. Poitaud quand il eut à s'expliquer, je n'en suis pas maître, de ce remembrement ! Vous pensez peut-être que c'est moi qui l'ai dessiné ? C'est le génie rural.

— C'est définitif ?

— Ah, je crois bien que oui, maintenant que la préfecture a statué...

Pour la première fois, M. Poitaud vit son fermier à deux doigts de lui rendre ses terres.

— Écoutez, Monsieur Ramos, je ne veux pas que vous vous sentiez floué. Voilà ce que nous allons faire. Quand nous renouvellerons le bail... Parce que vous comptez le renouveler ou partir ailleurs ?

M. Ramos, ulcéré, ne savait que répondre...

M. Poitaud prit le fermier paternellement par le bras.

— Eh bien, au renouvellement, on va essayer de faire quelque chose, je ne sais pas quoi, on trouvera ! Pour tenir compte des conséquences du remembrement !

Mme Ramos ne dit rien.

Manuel ne condamnait pas son père dont la position face à M. Poitaud était loin d'être facile, il se sentit néanmoins dans le camp de sa mère.

Il s'en fallait de peu qu'il n'aille discuter avec le propriétaire... à coups de fourche.

Fais-moi confiance

Accoudé à la balustrade du pont, Jean regardait le chantier avec une admiration mêlée de fierté. Il n'avait fait que donner de l'argent mais depuis qu'il avait lui-même distribué des enveloppes, il se sentait acteur du projet. Même à la création de son magasin de linge de maison, il n'avait pas ressenti une telle euphorie.

Il n'avait pas imaginé que l'activité ici puisse être plus intense encore que lors de sa première visite en compagnie de Geneviève.

C'était pourtant le cas.

Peut-être parce que les machines qui avaient manqué étaient maintenant sur place. Ou par l'effet des embauches massives intervenues au cours des jours précédents. On voyait des cohortes d'ouvriers casqués batailler en tous sens. Jean regardait, fasciné, la poussière se répandre en nappe sous les énormes pneus des engins, les camions-bennes exécutant des rotations avec des chargements de terre ocre ou de ciment blanc, les immenses grues balançant au bout de leurs câbles tendus des parpaings de béton d'une taille colossale qu'elles déposaient au sol avec des délicatesses de manucure. Il aurait pu rester des heures devant ce spectacle. Hypnotisé, Jean demeurait là, à laisser divaguer ses pensées.

Et toutes n'étaient pas positives.

L'attitude de Geneviève à l'égard de leur fils l'attristait de plus en plus.

S'il n'éprouvait pas réellement de colère contre elle, comme on pourrait le penser, c'est qu'il en ressentait la profonde logique. Philippe était ce qu'il avait été au même âge. Lui aussi avait profondément déçu son père, n'avait pas été à la hauteur de ses ambitions. Son père, certes, n'était pas d'un tempérament aussi hargneux que Geneviève mais leurs attitudes étaient identiques, ce n'était finalement qu'une question de degré.

Ce jugement sévère sur Philippe, Jean s'en sentait responsable. C'est un passif qu'il avait légué à son fils. Tous deux avaient à souffrir de leur père. C'était injuste mais pas illogique.

Quant à Colette, elle restait un total mystère pour lui. Gentille, aimante, brillante même, et... malheureuse. Après avoir empoisonné la vie de son fils, Geneviève était-elle en train de gâcher celle de sa fille ?

Que faire ? Qu'est-ce qui n'allait pas ? Son inquiétude était ravivée par la récente conversation avec Hélène qui revenait sur cette désolante cérémonie où Geneviève avait tenté de glorifier sa fille au détriment du pauvre Philippe.

— On dirait, avait dit Hélène, qu'elle aime celle qui la hait et qu'elle déteste le seul qui l'aime !

La pensée était un peu sophistiquée pour Jean mais il en saisit le sens global.

Hélène et lui s'étaient installés dans un café comme ils le faisaient de temps à autre. Il fut frappé par la ressemblance de sa sœur avec sa mère lorsqu'il avait une dizaine d'années...

Tout cela aujourd'hui le peinait mais, par bonheur, il avait aussi quelques sujets de satisfaction.

D'abord il avait résolu d'une façon tout à fait inattendue la difficulté de doter le petit Michel sauvé de l'incendie. Après l'échec du prélèvement sur les pots-de-vin du périphérique, miraculeusement, une idée lui était venue, doublement merveilleuse puisqu'elle permettrait même de faire verser à l'enfant bien plus que cette somme... sans que cela lui coûte plus de quatre à cinq mille francs !

Pour réaliser cet ambitieux projet, il avait besoin de l'aide de Geneviève, et il profita de la période morose qu'elle traversait avec cette ridicule histoire de bal de Noël qui lui restait en travers de la gorge mais plus encore avec la fin de cette aventure qui l'avait fait palpiter. Car les beaux et grands articles des quotidiens et des magazines, « le héros de la rue Caulaincourt », avaient trouvé des remplaçants, le fait divers s'éteignait, privant Geneviève du bonheur de mettre en scène le ménage Pelletier et, soutenait-elle, la publicité pour Dixie, ce qui n'avait jamais été démontré. Elle ressemblait à une vedette de music-hall qui, après avoir été ovationnée par un large public, se trouverait soudain sans engagement.

Jean profita de cette variante du post-partum pour mettre son idée sur orbite.

— Je suis inquiet pour ce petit Michel, avait-il sobrement déclaré.

Ils se trouvaient dans les bureaux de l'entreprise, sa femme était en train de relancer les fournisseurs.

— Inquiet pour quoi ?

— Pour son avenir, Geneviève, cet enfant est maintenant orphelin !

— Il n'aura qu'à faire comme tout le monde, aller travailler de bonne heure.

— Certes. Mais je me suis demandé tout de même s'il ne faudrait pas l'aider un peu. Financièrement, je veux dire.

Comprenant que Jean évoquait peut-être un don d'argent de leur part, Geneviève entra en furie.

— Parce qu'il ne suffit pas qu'on lui sauve la vie (elle parlait toujours de cet événement comme si elle en avait été une intervenante directe), il faudrait aussi...

Jean l'arrêta d'un geste :

— Tu ne penses pas qu'on pourrait organiser un genre de souscription populaire... ?

Geneviève, stoppée en plein vol, dressa la tête, fixa la porte.

Jean mit un point final à son hésitation :

— Je ne sais pas du tout comment il faudrait s'y prendre mais...

— Moi, je sais !

Elle était maintenant debout, en hyperventilation, passant en revue les perspectives inouïes que cette proposition laissait apercevoir.

— Ah bon ? demanda Jean naïvement. Et tu vois ça comment ?

*

Domage parallèle, Jean dut renoncer à l'ablation de son plâtre pourtant prévue quelques jours plus tard.

— Non, non ! avait décrété Geneviève. On en a besoin.

Jean ne voyait pas très bien pour quelle raison.

— Cette fois, décida-t-elle, pas question de confier cette affaire au *Journal du soir*.

C'était une rupture majeure. Ce grand quotidien avait accompagné toutes les aventures des uns et des autres, avait employé deux enfants Pelletier sur trois, il avait été la lecture de tous, c'est là qu'Hélène avait fait ses classes,

là encore que François avait publié un grand reportage très populaire, « J'ai été espion derrière le rideau de fer », ça lui faisait drôle, à Jean, de chercher un autre journal.

— Je t'expliquerai.

Elle posa sur le bureau de Jean, le lendemain, la carte de visite du directeur d'*Écho de la France*, Gilbert Magnin.

— Ce sera plus efficace, fais-moi confiance.

Écho de la France était un hebdomadaire à grand tirage spécialiste de titres et d'articles spectaculaires du genre « Mystère à Saint-Germain-des-Prés : la disparition qui affole le Tout-Paris », « Les confidences d'un garde du corps de l'Élysée : ce que j'ai vu ! » ou encore « Tour de France : la face cachée de la Grande Boucle ».

Un reporter du magazine les attendait à la porte de l'établissement de l'Assistance publique où Geneviève, maquillée comme une marquise, apporta pour le bébé des vêtements prélevés dans les invendus de chez Dixie et des chocolats pour le personnel qui s'étonna, à l'amour qu'elle déclara pour cet enfant, de ne l'avoir encore jamais vue ici alors qu'on avait vu le monsieur à plusieurs reprises.

Le titre du soir annonça, côté droit de la première page :

Le Héros de la rue Caulaincourt :

« Je veux que cet orphelin garde toutes ses chances
d'avenir ! »

Il y avait aussi une grande photo avec Jean, debout sur sa béquille, et Geneviève assise, le bébé dans les bras.

Côté gauche :

**Solidaire avec le Héros de la rue Caulaincourt :
Écho de la France lance une vaste souscription
populaire**

Garantie devant notaire, l'intégralité des sommes
collectées assurera l'avenir du petit orphelin !

L'article évoquait le don des Pelletier pour quelque trois mille francs, somme que Jean, soucieux de ne pas se défaire d'une obligation morale, était parvenu à arracher à sa femme.

La semaine suivante, Geneviève, qui appelait la rédaction tous les jours, annonça à Jean :

— Nous en sommes à trente-cinq mille francs. Et ça ne fait que commencer. Je suis plutôt contente de mon initiative.

Chacun fait de son mieux

Sa mère étant parvenue à ses fins, Colette avait revêtu l'uniforme du lycée. Et commencé l'année avec un handicap en anglais, en mathématiques, en sciences naturelles, en histoire et géographie, instruction civique... Il n'y a guère qu'en français qu'elle était déjà à peu près au niveau. N'importe qui en aurait été accablé. Pas elle.

Elle en conçut même une curieuse excitation, comme un défi à relever. « C'est intéressant », répondit-elle à Philippe, toujours médusé qu'on puisse trouver un quelconque plaisir à l'école.

Le soir, elle s'installait à sa table de travail, Joseph venait s'asseoir près de la lampe et tapotait de la patte sur son stylo pendant qu'elle écrivait ; après quoi, il se couchait sur ses genoux et attendait l'heure de rejoindre le lit. Elle avait élaboré un plan de travail millimétré. Parfois, avant d'éteindre, son père venait lui rendre visite. « Ne travaille pas trop tard ! » recommandait-il. Elle souriait, se laissait embrasser sur le front et reprenait ses verbes irréguliers ou ses équations du premier degré.

*

— Vous aurez sans doute trop de travail pour poursuivre nos petites séances, dit sœur Amandine.

Colette entendit une infime nuance de regret dans la voix de la religieuse. Elle venait de s'installer près d'elle devant la table exiguë qu'elles partageaient pour leurs exercices de latin.

— Certainement pas ! avait assuré Colette. Ces « petites séances », ce sont mes vacances, à moi.

Sœur Amandine lui offrit son grand sourire chevalin puis l'interrogea sur le programme scolaire très chargé qui était maintenant le sien, s'étonnant de ne la trouver nullement perturbée par ce défi et même assez exaltée.

— C'est un énorme travail.

— Ça me distraira.

— Vous distraire... de quoi ?

— Je me comprends.

— « Non interest se intellegere, sed intellegi. »

Colette mentalement traduisit : « L'important n'est pas de se comprendre mais de se faire comprendre » mais elle fit mine d'avoir mal interprété la remarque et répondit en souriant :

— Aulus Castorus Alba, *Réflexions sur l'amitié*.

Sœur Amandine approuva et sourit à cet habile contournement, cette petite fille était décidément très maligne.

Quelque chose n'allait pas dans la vie de cette enfant, mais quoi ?

Dieu n'avait pas placé sœur Amandine par hasard sur sa route. Pour autant, elle ne se sentait aucun droit à l'interroger. Comment l'aider ? se demandait la religieuse.

Colette sortit de son cartable un beau volume relié en cuir sur lequel la religieuse se pencha après avoir rechaussé ses lunettes.

— *Antiquitates Romanae*...

— C'est une invitation au bal !

Sœur Amandine était perplexe, mais fut mise aussitôt à l'aise par le sourire de Colette.

— Ma mère essaye de me séduire pour que j'aie guincher au bal de Noël du Club Initiatives. C'est le grand marché aux pucelles, dans notre milieu. En fait, elle veut m'acheter parce qu'elle rêve de me vendre.

— Colette !

— Je plaisante à peine, ma sœur. Elle rêve que j'épouse le fils du prince de Galles ou quelque chose dans le genre. Et comme j'ai décidé que je n'irais pas à ce bal, elle m'offre ça. « Tout ce qu'il y a de plus passionnant ! » m'a-t-elle assuré.

Cette fois la religieuse ne put réprimer un fou rire.

Antiquitates Romanae de Denys d'Halicarnasse, racontant l'histoire de Rome depuis sa fondation légendaire jusqu'au début des guerres puniques, était réputé le plus lourd, le plus académique, le plus moralisateur et pour tout dire le plus chiant de toute la prose latine.

— Cinq volumes ! souligna Colette.

— Ça n'est pas charitable de rire de votre maman, s'excusait la religieuse en s'essuyant les yeux.

Colette ne voulait pas mettre sœur Amandine en difficulté et ne lui raconta pas que cette tentative de séduction faisait suite à une autre que Colette intitulait mentalement « Plaintes et jérémiades » (« J'ai beaucoup de peine, tu ne peux pas savoir, ça m'aurait fait tellement plaisir... » avec le mouchoir serré à deux mains) qui n'avait eu aucun succès.

Ce qu'elle ne raconta pas non plus, parce qu'elle ne l'avait pas vu, c'est le coup de pied aussi puissant que fourbe que, de dépit, Geneviève avait allongé au pauvre Joseph qui n'avait pas eu le temps d'anticiper.

Denys d'Halicarnasse avait donné à Colette l'occasion d'opérer une belle transition. C'était sous-estimer la persévérance de la religieuse qui, pour revenir à son sujet, mit au programme de leur séance un extrait des *Lettres sur les Mœurs et les Vertus* de Flavius Septimus.

— « Inest in natura hominum res severas fugere in secundariis negotiis agitandis. Sed periculum fugere nihil prodest ; nam sive ocius, sive serius, periculum se nobis infert. »

— « Il est dans la nature de l'homme de fuir les réalités gênantes, traduit Colette. Par exemple en s'absorbant dans des occupations secondaires. Or, rien ne sert de fuir le danger parce que, tôt ou tard, il s'impose à nous. »

Colette demanda sèchement :

— C'est pour moi ?

— Oh, je crois que c'est pour tout le monde...

— Je ne fuis rien, ma sœur ! Les « occupations secondaires », ce sont mes études ?

La religieuse ne perdait jamais le fil.

— Les études ne sont pas secondaires, bien sûr, Colette. Flavius Septimus parle du fait de « s'absorber » dans les études...

— J'aime travailler alors je travaille !

— Vous voulez continuer ? demanda la religieuse en posant son index sur la suite du texte : « Mens nostrum fidere solet eis argumentis quae praebant facilem quietem atque probabilem rationem. »

— « Notre esprit, traduit Colette, aime à se fier aux arguments qui offrent un réconfort facile et une explication plausible. »

Dans le silence qui suivit, Colette lâcha :

— Chacun fait de son mieux.

— Vous avez raison de penser à vos études, reprit la religieuse nullement impressionnée, mais vous devriez aussi penser à vous. À votre vie.

— Qu'est-ce que vous en savez, de ma vie ? répondit Colette, rageuse.

Sœur Amandine lui caressa doucement la main.

— Rien du tout, Colette. Je me demande seulement si vous êtes heureuse.

La petite fille était au bord des larmes alors sœur Amandine ajouta :

— Cela dit, j'ai aussi quelques connaissances en mathématiques et en géographie. Si vous avez besoin d'aide...

La respiration lui manqua

Philippe ne disposait pas d'une créativité débordante, aussi lui fut-il très difficile d'imaginer un moyen lui permettant de voir enfin les seins de Tante Thérèse dont le fantasme le faisait souffrir jusque dans ses rêves.

« Ça n'a pas l'air d'aller fort », lui disait Colette au petit déjeuner tandis que Thérèse passait les bras autour d'eux pour poser le lait, le beurre, ils avaient pris l'habitude d'être servis. « Si, ça va ! » répondait-il, agacé de devoir parler à sa sœur alors que l'odeur des bras de Tante Thérèse lui montait à la tête et que sa poitrine manquait de peu d'effleurer sa joue. Colette le trouvait très pâle, tendu, il n'était plus le même, elle s'en était ouverte à leur père.

— L'adolescence, répondit Jean d'un ton péremptoire.

On doit à la vérité de reconnaître que Philippe déploya des trésors d'énergie pour parvenir à ses fins, cette activité l'occupa beaucoup, il n'y a quasiment qu'au billard qu'il pensait à autre chose. La masturbation prenait une place folle dans son emploi du temps, il s'y adonnait partout, à n'importe quelle heure.

Puis, enfin, il crut avoir trouvé la solution, la plus simple selon lui mais qui se révéla complexe dans sa réalisation et qui reposait sur un système de miroirs.

Il avait dessiné des schémas avec des carrés représentant lesdits miroirs et des flèches censées symboliser la direction de l'image qu'ils renverraient. Sur le papier, c'était imparable : s'il en disposait deux avec un angle adéquat et si Tante Thérèse se plantait le soir au bon endroit, il devait inmanquablement, du trou de la serrure, avoir une parfaite vision de ses seins.

Faisons court, il n'y parvint jamais.

Cela lui demanda des soirées d'efforts, il fallut trouver l'argent pour acheter des miroirs, imaginer des emplacements où ils ne sembleraient pas nouveaux et incongrus, consacrer d'innombrables allées et venues à la salle de bains pour faire des essais, ça ne marchait jamais. Il en était tellement dépité qu'il se demanda même s'il ne serait pas préférable (et plus simple) de dire à Tante Thérèse qu'il voulait les voir, les toucher, juste un moment, peut-être qu'elle comprendrait, il ne trouva jamais le courage de faire sa demande. De dépit, de rage, il cassa les miroirs dans le caniveau, personne ne le vit mais le concierge de l'école fut invité par l'intendant à ramasser les débris avec sa pelle et sa balayette.

Philippe envisagea un moment de faire un trou dans la cloison à l'aide de la chignole dont papa se servait pour fixer des choses au mur, il n'osa pas.

Heureusement, les miracles existent, peut-être récompensent-ils les efforts sincères portés par une forte détermination.

Philippe, par le trou de la serrure, s'en était rendu compte mais sans s'alarmer, Tante Thérèse avait en haut de l'épaule gauche un petit bouton rouge récalcitrant parce que difficilement accessible. La pharmacienne lui avait prescrit une pommade portant la mention « masser afin de bien faire pénétrer ».

Tante Thérèse avait conservé sa culotte, Philippe était prêt à repartir et ne regretta pas de ne pas l'avoir fait.

Car cette papule fut sa chance.

Tante Thérèse, après acquisition du baume, tenta, en se contorsionnant, d'atteindre la zone à traiter mais lorsque enfin elle y parvint, elle ne voyait pas ce qu'elle faisait. Vous auriez fait pareil, elle trouva plus simple de se retourner dos au miroir et de tourner la tête pour être certaine d'enduire la zone convenablement. Philippe, à son trou de serrure, sentit sa mâchoire tomber, sa bouche s'ouvrir, ses yeux s'écarquiller, la poitrine de Tante Thérèse était, après son cul, ce qu'il avait vu de plus beau de toute sa vie !

La respiration lui manqua. Il fixait, sans pouvoir bouger, les aréoles étonnamment claires, impression dévastatrice.

Sa libido, comme si elle en avait besoin, prit un nouvel élan, la masturbation, de déchaînée, devint frénétique.

Il respirait plus librement

François avait ressassé interminablement sa découverte concernant l'accident de Jean.

Le nombre de questions qu'elle entraînait était abyssal, au point qu'il en perdit la voix, incapable d'articuler un seul mot, alors que précisément il avait envie de hurler ! Nine s'en inquiéta. Il se passait quelque chose de grave, elle se contenta de lui caresser la joue pour l'assurer de sa présence mais pour François, tout cela était trop lourd.

Quelques jours plus tard :

— J'ai besoin de sortir, dit-il d'une voix blanche.

Elle lui pressa la main.

Sans même passer par la chambre des enfants, il quitta l'appartement.

Il héla un taxi et donna l'adresse de Jean.

Il y avait pensé et repensé, c'était la seule solution.

Mais maintenant qu'il était en route, cette démarche lui parut impossible.

D'abord parce qu'il y aurait Geneviève.

Et quand bien même il pourrait s'entretenir avec son frère seul à seul, qu'avait-il à dire à Jean ? à lui demander ?

Des faits troublants, des coïncidences ne constituent pas une culpabilité !

Allait-il lui avouer qu'il menait une véritable enquête sur lui, qu'il s'était rendu à Charleville, qu'il avait soudoyé un garagiste pour obtenir une de ses anciennes factures dans le seul but de... Dans quel but ? « Pour savoir, Bouboule, si tu es un assassin... »

Il serait incapable de prononcer ces mots.

Incapable.

Il s'agissait d'une accusation de meurtre ! Et même de deux ! Peut-être de trois !

Non, c'était impossible, il faisait fausse route, quelque chose qui lui échappait détraquait sa logique !

— Nous sommes arrivés...

François ne s'était pas rendu compte que le taxi était arrêté, il paya en s'excusant, descendit et s'éloigna rapidement, si Geneviève ou Jean rentraient ou sortaient à cet instant, que dirait-il ?

La grande brasserie du boulevard avec son bruit, ses cuivres, ses plantes vertes, ses miroirs était accueillante, il but un demi pression quasiment cul sec, en commanda un autre et posa son carnet devant lui.

Un peu de méthode.

Affaire Lampson : rien, absolument rien n'incriminait Jean. Il ne connaissait pas la jeune actrice, ne l'avait jamais vue qu'au cinéma, et d'ailleurs l'instruction ne s'était à aucun moment tournée vers lui.

Affaire de Charleville : la présence de Jean dans le même hôtel et le même train que la victime ne l'incriminait pas davantage. La proximité ne constitue pas une preuve. La jeune femme y avait sans doute dormi avec son fiancé et certainement pas avec Bouboule !

Affaire de Senancourt : l'horaire de sortie de Jean n'était pas compatible avec celui de la sœur Agnès. Et s'il avait la preuve que Jean avait eu un accident de voiture, rien ne permettait d'en déduire qu'il avait auparavant renversé la jeune religieuse !

Il referma son carnet, se frotta lentement les yeux.

Pourquoi Jean ferait-il une pareille chose, tuer des jeunes femmes ?

Son couple, certes, n'était pas une grande réussite mais tous les maris malheureux ne deviennent pas des tueurs !

Il avait beau y réfléchir, hormis la frustration, il ne voyait pas pour quelle raison Jean se livrerait à des crimes si atroces. Parce que la frustration aurait dû entraîner... le viol ! Ah, comme toutes ces choses étaient difficiles à formuler, même dans son for intérieur ! Aucune victime n'avait subi la moindre violence sexuelle ! On les tuait d'un ou plusieurs coups sur la tête et on se sauvait, voilà tout.

Est-ce que ça ressemblait à Bouboule ?

*

Les deux frères se voyaient peu en dehors des circonstances familiales où ils n'avaient jamais que des conversations brèves, banales. Aussi François avait-il dû réfléchir, trouver une raison pour proposer ce dîner qui eut lieu le surlendemain.

— C'est pour un roman...

Voilà ce qu'il avait dit.

À la fin du repas, ils parleraient de leur papa, et de là on évoquerait l'accident de voiture...

Ce que François voulait tirer au clair, c'était les circonstances exactes qu'il ne parvenait pas à reconstituer. Si elles étaient clarifiées – et Jean les expliquerait certainement – son enquête s'arrêterait là.

Pour Jean, la chose était entendue, François allait faire un livre à partir de son exploit de la rue Caulaincourt !

Il ne l'annonça pas à Geneviève, elle aurait exigé de venir au repas. Il préféra n'en rien dire, il serait toujours temps.

Aussi, c'est un Jean épanoui qui entra à La Forge que, malgré le prix des menus, François avait choisie pour sa tranquillité.

— Ah oui ? Le Périph ?

— Oui, je fais une série d'articles sur les grands travaux de la décennie. Les chantiers entamés mais aussi les projets. Et, à tout seigneur tout honneur, je veux commencer par ton Périph.

Chez Jean, l'expression « ton » Périph chassa la déconvenue de n'être pas mis en valeur à propos de l'incendie. Il endossa avec volupté le costume du capitaine d'industrie.

En réalité, on le devine, François n'avait besoin de rien. Les chiffres, il les avait depuis longtemps, les perspectives, d'autres interlocuteurs les lui avaient esquissées, son article était déjà écrit, prêt pour le marbre, il serait publié le surlendemain.

Il avait toutefois sorti son carnet dans lequel Jean lut, à l'envers, les questions qu'il avait préparées.

— Pour les chiffres..., avança-t-il, incertain.

— Ne t'inquiète pas, Bouboule, je les connais. Non, moi, ce qui m'intéresse, c'est l'atmosphère, le vécu...

— J'aime mieux ça ! dit Jean en sifflant son verre de vin.

Et il se lança dans un discours assez décousu mêlant le chantier, les machines, les délais, les difficultés, les ambitions... Il était si enthousiaste qu'il laissa couler une traînée de vin jusque sous son menton en disant :

— C'est une œuvre titanesque !

Gêné par cette vision, François prit sa serviette et la lui essuya.

— Faut que tu viennes voir ça !

Jean s'imaginait déjà conduisant son frère au pied des grues, hurlant des précisions techniques dans le vacarme des machines !

Faisant mine de prendre des notes, François regardait et écoutait son frère, ce qu'il comprit le jeta dans une frayeur totale. Il avait peut-être deux hommes face à lui.

Bouboule qui pérorait sur le Périph, si facile à déstabiliser, le frère qu'il avait défendu à l'école.

Et un nommé Jean Pelletier, homme au solide embonpoint, dont il regardait les grosses mains et qui lui faisait peur...

La conversation épuisa le sujet, difficile et longue épreuve au cours de laquelle Jean raconta par le menu un tas d'anecdotes insignifiantes sur le chantier dont il ne doutait pas du caractère passionnant.

Après quoi François s'enquit de l'activité de leurs magasins Dixie.

Bouboule passa d'un sujet à l'autre d'autant plus facilement que tous deux le mettaient également en valeur.

Il parla tissus, clientèle, marges bénéficiaires, tout défila, les difficultés à trouver du personnel compétent (« Les bons vendeurs sont de plus en plus rares ! »), le casse-tête du transport (« Rassembler des articles venant de Roubaix, Nîmes, de Saint-Étienne, Mulhouse, Troyes, de Lyon, de partout, je peux pas te dire autrement, c'est un calvaire quotidien ! »), les charges sur les syndicats (« Irresponsables, mon vieux, il n'y a pas d'autre mot ! ») et bien sûr les prix, toujours trop élevés à l'achat, jamais suffisamment à la vente. Classique.

Jean mangea beaucoup et but pas mal.

François avait rempli plusieurs pages de carnet qu'il jetterait bientôt à la poubelle, on commanda le baba, spécialité de la maison, auquel Jean ajouta une quantité industrielle de rhum. Était-il alcoolique ? se demanda soudain François. Non, c'était un bon vivant.

François l'interrogea sur l'histoire du petit Michel qui agitait tant les journaux.

— Cette souscription... qui en a eu l'idée ? demanda François.

Jean cessa subitement de manger, les yeux sur son verre, avant de déclarer :

— Moi.

— Ça marche bien, j'ai l'impression...

— Du feu de Dieu !

François tenait son cap. Sa prochaine étape était l'évocation de leur père.

— Papa serait fier de toi...

— Non, il n'avait aucune envie de me voir réussir. Jusqu'à sa mort, il m'a considéré comme un raté.

— Allons...

— Il ne voulait pas parler avec moi.

— Jean...

— Si, je t'assure ! Lui ne voulait pas me parler et moi je n'osais pas lui parler, alors...

François alluma une cigarette. Il venait de trouver l'ouverture dont il avait besoin.

— Je regrette souvent, dit-il, de n'avoir pas été à vos côtés pendant cette période où...

— Tu n'as pas de reproche à te faire...

— Papa hospitalisé... Tu devais être bien bouleversé. Maman m'a même dit que tu avais eu un accident de voiture...

— Oui, un truc bête. Ça arrive.

François fit signe à la serveuse et se tourna vers son frère.

— Cognac ? Armagnac ?

— Une poire, je dis pas non...

La commande passée, François tira sur sa cigarette.

— Grave ?

— Quoi ?

— Cet accident.

Jean se mit à rire.

— Bah, une aile, un pare-chocs, une roue... C'est pas rien quand même !

— Eh ben !

François souriait, admiratif, comme si son frère lui racontait un nouvel exploit.

— Et... c'est arrivé comment ?

— Un type qui venait en sens inverse a failli m'emboutir ! À mon avis, il était bourré, c'est pas possible autrement ! Je me suis rabattu mais paf, dis donc !

Les bras tendus devant lui comme s'il tenait encore le volant, il mima le choc, boum ! Il paraissait joyeux, comme l'auteur d'une farce réussie. Il but

une gorgée de l'alcool de poire que la serveuse venait d'apporter.

— Je ne sais même pas s'il s'en est rendu compte, le type... Il a continué sa route... Et moi, j'avais emplafonné le réverbère.

François ne commenta pas.

— Allez, dit Jean en tendant la main, c'est pour moi !

Les deux frères se disputèrent l'addition.

François l'emporta.

Ils s'embrassèrent sur le trottoir.

Au retour, François était étonnamment calme.

Jean mentait sur les circonstances de cet accident.

Qu'avait-il à cacher ?

*

Après le départ de François, debout sur le trottoir, Jean hésita longuement, il était très pensif.

C'était une belle nuit, douce pour un mois d'octobre.

Finalement, il se décida et revint dans le restaurant.

— Je prendrais bien un cigare...

— Mais, comment donc !

Il opta pour un Upmann Connoisseur que le patron se fit un plaisir de lui allumer.

Et oui, finalement, avant de partir, il boirait bien un autre digestif.

— Je peux vous proposer un armagnac château-de-Laubade.

— Parfait !

On l'installa à une petite table près du vestiaire.

De temps à autre, il fixait l'extrémité incandescente de son cigare, repassait, en pensée, certaines phases de la conversation avec son frère.

Il pouffa discrètement de rire. Un article sur le périphérique... François n'avait certainement pas besoin de ses anecdotes. Pas très bon menteur, François, mais intelligent. Et très intuitif. C'est pour cela qu'il avait fait une si belle carrière de journaliste.

Jean resta longtemps, la salle s'était vidée, le barman avait été libéré par le patron, on ne chasse pas un client qui enchaîne des cigares, des fines, allez-y Bernard, je fermerai.

« Grave ? »

Jean entendait encore l'accent interrogatif de son frère. Il revoyait la rue Delbet.

« Boum ! Un type qui venait d'en face ! »

Dans une rue à sens unique ! Il aurait voulu se faire attraper qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

Il régla une addition astronomique sans même s'en rendre compte et le voici sur le trottoir, l'air est plus vif, quelle heure peut-il être ?

Jean maintenant titube légèrement. Il remonte le col de son manteau et, remettant à plus tard de héler un taxi, il se met à marcher, contemplant le paysage parisien, ses immeubles magnifiques, ses places, ses grands arbres le long des boulevards. « Dieu que cette ville est belle... » Les pensées s'enchaînent, Dixie, la Fédération des patrons, le périphérique, Colette, Philippe. C'est à cela qu'il s'arrête, sa Colette, cette petite perle, et Philippe, ce balourd si maladroit dans la vie, capable d'un génie absolu sur une table de billard...

François écrit peut-être un article sur le périphérique mais ce n'est pas pour ça qu'il l'a invité. François enquête. François approche.

Marchant d'un pas calme et lourd, tirant sur son cigare de petites bouffées puissamment parfumées, Jean se sent rempli par une émotion intense, sorte de joie de vivre enivrante et douloureuse, le sentiment d'achever un cycle.

Cette perspective l'étourdit.

Comme si sa vie entrait enfin en phase avec son existence.

Jean Pelletier dit Bouboule marche le long du boulevard, achevant son cigare. Le visage ruisselant de larmes.

*

Nine dormait profondément lorsque François rentra. Il fuma quelques cigarettes avant de la rejoindre.

Son frère mentait au sujet de cet accident, mais la bonhomie avec laquelle il avait raconté cette histoire était confondante. Un coupable ne se conduit pas ainsi ! Peut-être avait-il simulé cet accident pour ne pas encourir les foudres de Geneviève ! S'il avait eu un accrochage quelque part où il n'était pas censé être, il avait pu vouloir le recouvrir du drap de la banalité. François restait perplexe parce que si Jean avait une maîtresse (et

c'était tout le mal qu'il lui souhaitait) il était peu probable qu'il soit allé la voir en sortant de l'hôpital où son père...

Somme toute, se disait François, sans preuve formelle, je suis réduit à des conjectures. Et je n'ai pas les moyens de la police pour aller les vérifier.

Il écrasait sa cigarette et se levait quand il fut saisi par un autre doute, plus inquiétant encore que les précédents !

La première affaire dont il avait connaissance remontait à 1948, la dernière à 1959, mais... y en avait-il eu d'autres ?

Ailleurs ?

Comment savoir ?

Retrouver d'autres crimes ressemblant à ceux-ci, même la police en était incapable. Nous étions, le lecteur s'en souvient, en 1963, époque où l'Administration ne disposait d'aucun fichier centralisé des affaires criminelles. Il était impossible de relier un crime commis à Strasbourg avec un autre, absolument similaire, commis à Nantes...

François disposait d'un moyen, certes très empirique, mais sait-on jamais...

Au cours du repas, Jean avait évoqué quelques destinations habituelles.

François s'installa alors à son bureau et nota : Roubaix (François Larmentiel) - Troyes (Philippe Morineau) – Saint-Étienne (Bernard Brabant).

Trois destinations évoquées par Jean au cours du repas parce qu'il avait dû s'y rendre à plusieurs reprises dans le cadre de son activité.

Trois correspondants en province du *Journal du soir* que François avait naguère connus.

« Pour un roman que je prépare, je souhaite m'inspirer de meurtres réels de femmes entre 25 et 30 ans. Leur point commun : toutes auraient été frappées à la tête. Et les crimes n'auraient pas été élucidés. Au cours des années passées, aurais-tu quelque chose dans le genre ? Rien ne presse, évidemment ! Amitiés, François. »

Moins d'une semaine plus tard, il recevait une lettre de son confrère Bernard Brabant qui couvrait la région de Saint-Étienne.

Cher (ancien) Chef !

Bien heureux d'avoir enfin de tes nouvelles. Même dans nos provinces reculées, on suit ta brillante carrière pas à pas, on te lit ! Pas moi, je ne supportais déjà pas tes papiers du *Journal*, je ne vais pas m'infuser tes romans mais je sais qu'ailleurs, on admire !

Trêve de blagues.

Ta demande (je ne savais pas que tu allais aussi sévir dans le policier, quel homme !) : je me suis tout de suite souvenu d'une affaire qui a eu lieu ici, en janvier 1960, en banlieue. Je t'envoie copie de mes papiers de l'époque (prends-en de la graine, ça, c'est de l'écriture !)

Je vais remonter le temps pour voir si je trouve autre chose.

Amitiés

B.

Mort tragique d'une jeune femme à Journiat

Saint-Étienne, le 11 janvier — Un drame s'est joué hier soir aux alentours de 22 heures : Cécile Lambois, âgée de 24 ans, a été mortellement agressée par un individu non identifié.

Selon les premiers témoignages, Cécile rentrait chez elle après une soirée passée chez des amis. Alors qu'elle traversait le quartier résidentiel des Chênes verts, un homme l'a violemment frappée à la tête à plusieurs reprises avant de prendre la fuite. Des passants ont découvert la jeune femme inconsciente.

Malgré l'intervention rapide des services de secours, Cécile n'a pas survécu à ses blessures. Le médecin légiste a confirmé que les coups, portés à la tête avec un pavé retrouvé sur place, avaient été fatals. La police a lancé un appel à témoins et patrouille intensivement dans le quartier dans l'espoir de rassembler des indices.

La tragédie a plongé la communauté locale dans une profonde tristesse. Cécile, décrite comme une jeune femme douce et appréciée de tous, travaillait comme secrétaire aux Éts Malien. Sa famille et ses amis sont dévastés par cette perte brutale et incompréhensible.

Les autorités promettent de tout mettre en œuvre pour élucider ce crime odieux, etc.

François lut l'article très lentement, désireux de s'imprégner du moindre détail.

Un léger sourire flottait sur ses lèvres. Oui, tout cela ressemblait exactement aux trois affaires auxquelles il s'était intéressé, il respirait soudain plus librement.

Pourquoi avait-il joué à se faire peur ?

Lorsqu'il posa l'article sur le bureau, le doute en lui s'apaisait, un bien-être oublié depuis trop longtemps le gagnait peu à peu.

Parce que le 10 janvier 1960 était un dimanche, il s'en souvenait très bien, c'était le jour où son petit Daniel s'était cassé le bras en tombant de l'arbre. Ce jour-là, il était avec Jean, tout le monde était avec Jean, dans un déjeuner de famille, chez leur mère, au Plessis.

Cette affaire entretenait des ressemblances avec les trois autres mais n'était aucunement imputable à Jean.

En l'absence de toute preuve, pourquoi les trois autres le seraient-elles davantage ?

Reste que toutes ces affaires avaient tant de traits communs...

Les coïncidences étaient trop nombreuses pour relever du simple hasard. Il ressentait une excitation toute particulière !

Il y avait quelque part un tueur de femmes !

La série de meurtres qui se dessinait excluait une personnalité comme celle de Jean. François était peut-être au seuil d'une affaire d'une dimension effarante.

Peut-être même l'affaire criminelle du siècle !

On s'en sort bien !

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'était l'habitude de Jean d'aller vers les cinq heures du soir se promener sur le périphérique.

Si la visite tombait un samedi, après avoir accompagné Philippe à son cours de billard, il l'emmenait. Le père et le fils partageaient la même fierté de monter sur la future voie express grâce au macaron qui leur en permettait l'accès.

Jean entamait toujours sa visite par les bureaux de la BTPP, trois conteneurs ventilés où s'affairaient architectes, dessinateurs industriels, ingénieurs. On le voyait se pencher gravement sur des plans, détailler des graphiques muraux les mains dans le dos, se faisant expliquer des courbes, des échéanciers, des notes de procédure qu'il approuvait d'un signe de tête, personne n'avait jamais entendu la moindre remarque de sa part, le moindre commentaire, il avait acquis par là une solide réputation de compétence, c'était grisant.

On avait alloué à « M. Pelletier » un vestiaire, étroite armoire en fer dans laquelle le père et le fils trouvaient leur gilet orange à bandes phosphorescentes et leur casque de sécurité qu'ils enfilaient comme des officiers avant la revue des troupes sur le champ de bataille.

Ils poursuivaient cette tournée d'inspection par une lente déambulation sur la terre compactée, enivrés par le vacarme des excavatrices et des camions, les chefs d'équipes saluaient Jean d'un grand geste du bras auquel il répondait modestement par un petit signe de la main, en homme concentré, soucieux mais aimable. Philippe trouvait son père impérial.

Le chantier avançait, quoiqu'il soit difficile à Jean de mesurer ses progrès et d'évaluer la date de son achèvement.

Pendant toute la visite, il avait tenu, roulé dans la main, comme un bâton de maréchal ou un sceptre, l'exemplaire du *Journal du soir* dont une page, signée François Pelletier, était consacrée au « projet pharaonique du Périph ».

— Tiens, regarde...

Ils étaient sur le promontoire, accoudés aux barrières. Devant eux, la large ligne de la future autoroute dessinait une courbe élégante. Il déplia le journal pour montrer la grande page.

Philippe sentit que l'instant était important, il suffisait de regarder son père bomber le torse et prendre cet air de fausse modestie qui hurlait la prétention, mais ce titre et ces deux grandes photos du chantier avec des grues et des camions, ça n'était pas aussi important que l'exemplaire où lui-même, près du lit d'hôpital de son père, avait trôné avec toute la famille et qui avait conduit à une cruelle désillusion à l'école.

Jean le comprit.

— Tiens, lis ici...

Il y avait un peu de vent qui s'engouffrait dans les grandes pages du journal, ça n'était pas facile de faire de la lecture, Jean renonça, disant :

— Tu liras ça plus tard...

Il en était d'ailleurs soulagé parce que s'il y avait bien son nom (« ... et notamment M. Jean Pelletier, actionnaire de la BTPP mais aussi fondateur des magasins Dixie... »), il n'avait rien trouvé de tout ce qu'il avait raconté à son frère au cours de leur repas quelques jours plus tôt, absolument rien...

Philippe regardait devant lui. Jean sentit qu'il convenait de prononcer une parole paternelle forte, pédagogique mais il n'était pas sûr de ce qu'il avait à dire.

— Tu vois, Philippe, commença-t-il, ça n'est pas...

Philippe se tourna vers lui, intrigué.

— Ça n'est pas pour nous, enfin... Ça n'est pas seulement pour nous que nous construisons cette merveille. C'est aussi pour vous !

Il était lancé. Il parlait assez lentement, rêvant que son fils garde cet instant en mémoire, « un jour, nous étions sur le chantier, mon père me dit... ».

— Si on ne prenait pas l'initiative aujourd'hui, qu'est-ce que deviendrait la ville demain ?

Il laissa cette question infuser dans l'esprit de son fils.

— Dans un siècle, reprit-il, vous serez fiers de ce que nous avons accompli !

Jean était de ces gens, et il en existe encore beaucoup aujourd'hui, qui croient avoir pensé parce qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu.

Ils revinrent vers la voiture.

Il adorait tout particulièrement le moment où, avant de repartir et sous les yeux de son fils, il essuyait, grâce à un chiffon dédié à cette tâche, ses chaussures de la poudre d'un joli blanc tirant sur le jaune recueillie au cours de sa visite.

*

La visite (il était seul ce jour-là) fut perturbée.

Dès sa descente de voiture, il nota une étrange agitation sur le chantier. Une grande partie du personnel semblait massée près de la bretelle de sortie, comme si une main géante avait brusquement fait pencher le boulevard. Jean arrivait trop tard, des coups de sifflet stridents rappelaient déjà chacun à son poste, les ouvriers revenaient en parlant entre eux comme à une sortie d'usine.

Jean prit sur lui de ne pas courir, ne pas presser le pas, manifester un trouble quelconque étant, selon lui, en dessous de sa position. Une sourde inquiétude toutefois lui vrillait la poitrine. Il parvint à la bretelle de sortie qui permettrait aux automobilistes de quitter le boulevard à la hauteur de la porte de la Plaine et là, surprise, lorsqu'il eut joué des coudes, en contrebas : un trou ! Large comme un autobus ! Une ambulance démarrait pour traverser le chantier et rejoindre l'hôpital.

Jean, affolé, fixa cette cavité béante dans la chaussée qui, avec son bitume éclaté, sa terre jaune ruisselante, donnait une pénible impression de débâcle.

Près de lui, face à cette fondrière, Baptiste Trajan-Perrin s'entretenait à voix basse avec Louis Duvigan, président de la commission et, à leurs côtés, un ingénieur aux yeux effarés qui essuyait la sueur coulant dans son cou.

Jean s'approcha, tenta de saisir quelques propos mais en vain.

— La cause des subsidences, disait BTP, est souvent difficile à déceler...

Jean cligna des yeux, incertain quant au concept de « subsidence ».

La réponse tomba dans le trou, avec les gravats.

— Sol mal compacté ? avança le fonctionnaire ministériel.

— Brèche interstitielle ? proposa Duvigan.

— Érosion souterraine ? risqua l'ingénieur.

Jean aurait voulu faire une proposition à son tour mais rien ne lui venait.

— Quelle qu'en soit la raison, reprit le fonctionnaire, et la solution que vous trouverez, un retard est absolument inimaginable, monsieur Trajan-Perrin !

Peu importait les dégâts, leur cause, les conséquences, c'est uniquement cela qu'il était venu dire de la part du ministre, il était prêt à repartir.

— Nous ne pouvons pas assumer les conséquences d'une étude géologique défailante, dit BTP.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Duvigan.

— Nous aurons un diagnostic à la fin de la journée. À ce moment, on avisera.

— Encore une fois..., commença l'envoyé du ministre, mais BTP le cloua au sol d'un impérieux :

— À la fin de la journée !

Jean était troublé par cette conversation.

— Il y a eu un blessé ? demanda-t-il.

Les quatre hommes respirèrent, la transition était la bienvenue.

— Un ouvrier, lâcha Trajan-Perrin. Une jambe cassée, on s'en sort bien !

Jean ressentit aussitôt une vague de sympathie pour cet ouvrier, ce frère inconnu et sublime qui venait, comme lui, exactement comme lui, de se casser une jambe !

*

Quatre jours de retard seulement.

Et cent cinquante mille francs de bénéfice supplémentaire...

Ce chantier relevait du miracle, chaque difficulté rapportait de l'argent, ce serait ainsi jusqu'à la fin.

Jean avait été ébloui par la calme maestria de Trajan-Perrin. La solution technique pour reboucher ce trou avait consisté, après forage, à remplir la cavité d'un mélange de cent mètres cubes de ciment additionné de six

tonnes de dioxyde de silicium fournies par SilicoTech Industries, située en Haute-Saône.

« Radical ! » avait assuré BTP.

Jean avait calculé qu'entre la location des foreuses, compresseurs, machines de projection, l'achat des matériaux et le transport, la note s'élevait à cent cinquante mille francs. BTP avait obtenu le double en promettant de résorber le retard. « On ne résorbe rien, commenta-t-il. S'ils entendent la *Marseillaise* en coupant le ruban, ils n'y verront que du feu. »

Jean trouva l'affaire admirablement menée jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que le bénéfice lui passerait intégralement sous le nez parce que BTP n'avait pas utilisé leur entreprise commune pour ce complément de marché... mais une autre, spécialisée dans le louage et n'appartenant qu'à lui !

Sans compter qu'il était l'actionnaire principal de SilicoTech Industries.

Ce qui donna à Jean l'occasion d'apprendre que cette société était celle qui avait organisé, quelques mois plus tôt, la pénurie de machines qui leur avait permis d'obtenir ce marché !

La fourberie de Trajan-Perrin faillit l'étrangler.

Y avait-il autre chose qu'il ne savait pas ?

Geneviève et lui allaient-ils devenir les dindons de la farce ?

Jean redoutait les foudres de Geneviève lorsqu'elle apprendrait la duplicité de leur associé.

En fait, totalement absorbée par son « œuvre philanthropique » en faveur du petit orphelin de la rue Caulaincourt (la souscription flirtait avec les cent mille francs !), elle n'avait prêté à cette information qu'une attention distraite.

Elle vénérât à ce point les combines et les grenouillages qu'elle en ressentit une admiration décuplée pour Trajan-Perrin et s'était contentée de dire à Jean, d'un air las et fataliste :

— Décidément, mon pauvre ami, tu ne sauras jamais t'y prendre...

Six mois plus tôt, Manuel avait rencontré Claire, jolie fille d'une blondeur irréaliste, d'un clair de paille, promettant des moments prodigieux comme ceux qu'il connut bientôt lorsqu'ils se retrouvèrent en cachette dans la campagne, il passait sa main sous son chemisier, pressait ses seins durs, glissait le long de son ventre et plongeait dans cette blondeur au point d'en perdre le sens des choses. Ils retombaient l'un sur l'autre hagards, épuisés et heureux puis il la voyait partir de son joli pas sautillant, se retournant plusieurs fois vers lui avec un regard de regret qui ressemblait à une promesse. Il avait alors envie de la garder contre lui, de se marier avec elle au point qu'un jour il se dit, comme elle partait et qu'il se reboutonnait, j'espère qu'elle est enceinte.

C'est alors qu'il avait reçu son ordre de conscription. Il en fut contrarié bien sûr. Fier aussi mais d'une fierté qui ne lui appartenait pas.

C'était celle de son père, l'immigré espagnol qui se félicitait que son fils soit un « vrai Français ».

Celle de Claire que les uniformes faisaient rêver.

Il s'identifia naïvement aux jeunes gens plus âgés qui paradaient dans leurs tenues lors de permissions. On les voyait, à la terrasse des cafés, racontant des anecdotes salaces ou viriles qui faisaient rire tout le monde d'admiration.

À l'arrivée de la feuille de conscription, sa mère, elle, comme à son habitude, était entrée dans une rage froide, cassante.

Par la radio, elle savait que ce qu'on appelait pudiquement les « événements » d'Algérie ressemblait bigrement à une guerre et que la « rébellion » s'était aggravée. Le contingent français sur place avait été multiplié par sept. Mme Ramos voyait en tout cela de l'hypocrisie. « Si ce

sont des “événements” et pas une guerre, ils n’ont qu’à envoyer la gendarmerie, pas nos gosses ! »

Sans compter que personne ne voulait dire combien de temps les jeunes gens appelés demeureraient sur place.

Dès 1956, la conscription de dix-huit mois avait volé en éclats. Au marché de Saint-Aubin, on entendait parler de gars restés vingt-deux, vingt-quatre, et même trente mois sous les drapeaux. Lorsqu’on évoquait cette incertitude sur la durée du service : « Ils le savent mais ils ne veulent pas le dire ! » grommelait invariablement Mme Ramos.

Ce « ils », combien de fois Manuel l’avait-il entendu !

Sa mère y mêlait pêle-mêle les politiciens, les richards, les communistes, les propriétaires, tous ceux qui « tiraient les ficelles ».

Et loin d’être impatiente que son fils revienne se pavaner dans son uniforme, elle s’inquiétait de savoir s’il allait revenir tout court.

*

Manuel leva la tête.

Être soldat, c’était donc ça, se disait-il devant le spectacle déprimant d’une salle remplie de lits superposés, de matelas en paille, de murs où l’on punaisait des photos de filles découpées dans des magazines. Les types fumaient des gauloises, jouaient aux dés, aux cartes, à n’importe quoi, trompant l’ennui, s’esclaffant, jurant, pétant avec de gros rires d’ogre, aucun n’avait plus de vingt-cinq ans, quelques-uns faisaient des concours de bras de fer, tous buvaient des bières au goulot, avec ça, la pluie sur le toit en tôle ondulée crépitait par vagues parce que, en ce moment, il y avait beaucoup de vent, provoquant un bruit terrible qui vous portait sur les nerfs. Quand vous mettiez le nez dehors, c’était juste une tour carrée avec le drapeau et pour le reste... Des toilettes spartiates, des postes de garde, le mess où tout le monde, à force, allait s’arsouiller.

Et un large espace en terre battue avec, au milieu, à demi enterrée, une remise où on stockait les prisonniers, certains étaient emmenés « au parler », ils y passaient de sales moments. On en avait aperçu quelques-uns, ça faisait peur, l’état dans lequel ils étaient... Ils devaient ensuite être transférés, on ne les revoyait jamais.

Le rôle que Manuel était venu jouer ici, dans le djebel, ne lui semblait toujours pas très clair. Il trouvait normal de défendre son pays mais il ne voyait pas exactement par quoi il était attaqué.

Dans ses lettres, sa mère parlait des travaux de la ferme, de son père, des petites nouvelles du village, c'était presque plus intéressant que les lettres de Claire qui l'avait prévenu : « Je n'écris pas volontiers » et ça n'était pas une parole en l'air parce qu'elle ne répondait pas à une lettre sur trois. Quand elle le faisait, c'étaient de courtes pages tissées de choses quotidiennes, sans beaucoup d'intérêt. Avec, en bas, quelques mots supposément tendres qui, lus d'ici, tombaient à plat.

On l'avait d'abord collé à Ighil-Aghrout. Qu'on y fasse du contrôle ou de la reconnaissance, c'était toujours l'angoisse de l'imprévu, un tir, une mine, on connaissait toutes sortes d'histoires où des gars avaient été surpris, s'étaient fait tirer dessus, on ne savait plus ce qui était vrai. On contrôlait un village, le fusil braqué devant soi, l'œil aux aguets, un bruit, on se retournait précipitamment prêt à tirer, on revenait nerveusement épuisé.

La reconnaissance, c'était pareil. Les gourbis en moins, le désert en plus, les pierres, la végétation rare et la hantise de voir surgir un fellaga tirant au pistolet-mitrailleur, ils se cachaient comme personne, ces types-là, insaisissables.

Et puis, allez savoir pourquoi son unité fut transférée à Tifrit-Imilgha, garnison réputée tranquille.

Et, de fait, depuis cinq mois qu'il était là, il n'y avait pas eu d'échauffourée sérieuse. On opérait bien quelques visites dans les villages berbères aux maisons blanchies à la chaux accrochées aux flancs des coteaux mais il ne s'était rien passé de notable depuis de nombreuses semaines.

Parce qu'on s'y ennuyait à mourir comme partout, Manuel prenait le temps de regarder les somptueuses montagnes de Kabylie aux pentes raides, à la végétation de genévriers, de myrtes et de lentisques.

— C'est beau, hein ? On comprend qu'ils se battent pour un pays pareil...

Manuel tourna la tête, c'était Marcel qui admirait lui aussi le paysage. Un type assez particulier. Et surprenant. Plus âgé que les autres, mélange étonnant de rusticité (ses parents étaient paysans) et de sophistication (il avait fait des études d'agronomie), il buvait autant de bière que les autres, on le devinait capable de faire le coup de poing, mais il lisait aussi à

longueur de temps des livres scientifiques. Il portait de petites lunettes d'écaille, employait des mots qu'on ne connaissait pas et les expliquait en rigolant. Normalement, on aurait dû le trouver agaçant, mais pas du tout. Il avait importé dans le camp le jeu du fer à cheval dont tout le monde raffolait (« Je ne sais pas si on y jouait en Amérique, avait-il dit, mais on y joue dans les westerns ») et quand un gars ne comprenait pas quelque chose, c'est vers lui qu'il allait. Manuel et lui parlaient souvent ensemble. Le paysan puisait dans les réserves de l'ingénieur qui, à son tour, écoutait les inquiétudes, les espoirs et les difficultés de l'agriculteur. Politique agricole européenne, sélection des semences, usage des engrais et des produits phytosanitaires, stabulation, irrigation, mutualisation des ressources, tout y passait... Marcel lui avait donné plusieurs revues techniques. Il était de « la nouvelle école », pas mal de ses idées choquaient Manuel comme elles auraient choqué son père et c'est précisément cet argument qui lui faisait prêter attention aux propos de son camarade agronome. Il ne voulait pas, lui, avoir l'attitude frileuse, rétrograde que son père aurait, à tous les coups, adoptée.

Marcel désignait le versant de la montagne couvert de forêts de pins et de chênes verts.

— Tu penses qu'il y a du gibier là-dedans ?

— Et comment ! Tu chasses ?

— J'ai chassé. Avec mon grand-père. Je n'ai jamais été bien fameux.

Manuel reporta son attention sur la montagne. Bien sûr qu'il s'était lui aussi fait la réflexion, d'autant qu'à l'occasion des sorties avec la compagnie il avait vu cuire des cuissots de chevreuil.

Marcel et lui se regardèrent en souriant, pensant à la même chose.

— Serrat, tu le connais ?

— Un peu. Pas trop...

Serrat et Marcel ne faisaient pas partie de la même unité que lui.

— C'est un chasseur, lui aussi, il me rebat les oreilles avec ça. Il dit qu'avec un MAS 36, on peut tirer un sanglier.

— C'est du 7,5 mm...

— Et alors ?

— Alors, dit Manuel en rigolant, il faudrait être sacrément près de la bête. Sans compter le manque de précision.

Deux jours plus tard, Serrat vint le trouver, un type grand et musculeux avec des yeux ronds sur une tête carrée.

Serrat et Manuel parlèrent de gibier, de fusils avec passion sous l'œil goguenard de Marcel qui se conduisait comme un gosse impatient de faire une connerie. Serrat ne considérait pas le MAS 36 comme inadapté à la chasse mais comme un défi à relever. Aller à la chasse était évidemment défendu par le règlement, c'est aussi ce qui donnait du piquant à l'aventure. Les trois hommes se mirent rapidement d'accord.

Au jour dit, dès l'aurore, Marcel négocia avec un Musulman (c'est ainsi qu'on appelait les conscrits français d'origine algérienne). Le passage de la guérite leur coûta deux paquets de cigarettes. « C'est cher », marmonna Serrat.

Les trois jeunes gens marchèrent vite pour gagner la forêt. Il leur fallut une bonne heure pour trouver des traces. Serrat était un chasseur très expérimenté. Manuel et lui tombaient toujours d'accord sur l'interprétation à donner aux empreintes, à une bauge assez fraîche.

Ils furent bientôt sur la piste d'un mâle et décidèrent de se séparer, Manuel proposa de faire le rabatteur. Marcel resterait avec le tireur quoiqu'on ne sache jamais vraiment d'avance comment les choses se passeraient, dans quel sens irait la bête si on parvenait à la prendre en étau.

Ils convinrent de leurs trajectoires et d'un signe de ralliement.

Manuel partit vers le sud, laissant ses compagnons aller vers l'ouest pour contourner la zone où devait se trouver le sanglier.

Il ressentait comme un terrible handicap d'être armé de ce fusil militaire qui, dans cette situation, ne vaudrait même pas la plus mauvaise carabine de chasse... La partie de la colline qu'il devait couvrir était assez vaste et il pressa le pas. Il rencontra quelques traces qui lui confirmèrent qu'il était sur la bonne piste et poursuivit son chemin pendant un long moment.

Était-ce d'être seul, ou l'atmosphère de cette forêt qu'il ne connaissait pas, il se sentit bientôt impatient de rejoindre ses camarades. Il avait hâte de trouver la bête, d'en finir avec cette escapade.

L'heure approximative dont ils étaient convenus passa, il était seul, intimidé, mais n'en saisissait pas la raison.

Ses battements de cœur accélérèrent, il eut les mains moites et ressentit un violent mal de ventre...

Qu'est-ce qui n'allait pas ? Comment dire les choses autrement... Il se sentait en danger.

C'était le silence de la forêt.

Depuis quand n'y avait-il plus de bruit ?

Manuel s'arrêta près d'un bouquet de cistes et, prenant sa respiration, il se décida à siffler. Sans réponse après le premier sifflet, il recommença.

Ses camarades avaient-ils été retardés ?

Avaient-ils dévié de leur trajectoire ? Mais pour quelle raison ?

Il se déplaça de quelques mètres, leva les yeux vers les hauts branchages agités par un vent soudain. Il se sentait surveillé.

Fallait-il rentrer ? Poursuivre ? Il ne savait que faire et, à cause de ses mains moites, le fusil lui glissait entre les doigts...

Ne l'ayant pas trouvé, ses compagnons étaient-ils repartis au camp ?

Ses pensées furent arrêtées net par un tir de pistolet-mitrailleur provenant de loin sur sa gauche qui lui glaça le sang.

Il y en eut un second, beaucoup plus court, légèrement plus loin lui sembla-t-il...

Manuel, instinctivement, s'agenouilla, courba l'échine puis se précipita à l'abri d'un pin au large tronc auquel il s'adossa, le fusil tremblait dans ses mains.

Il était incapable de faire un geste et, tétanisé par la peur, il songea soudain qu'avec cette arme à verrou, en cas de nécessité, il lui faudrait recharger après chaque tir. Face à un PM, il n'avait pas une chance sur un million de s'en sortir...

Il n'avait entendu que deux rafales mais combien y avait-il de maquisards en réalité ? Il n'y avait pas eu de tir de riposte de ses compagnons, s'étaient-ils enfuis ? Étaient-ils morts ?

Il demeura ainsi un long moment adossé à l'arbre, guettant avidement l'instant où il serait attaqué à son tour mais rien ne venait.

Combien de temps resta-t-il à écouter anxieusement la forêt, la gorge sèche ?

Comme il ne se passait rien, il se risqua enfin à se relever pour scruter les environs. À quelle distance avaient éclaté ces deux rafales d'arme automatique ? Il n'en avait aucune idée...

Il était habité d'une folle envie de s'enfuir. S'il ne le fit pas, ce fut d'abord par lâcheté, parce qu'il n'osait pas se mettre à découvert, donner un signe de sa présence et se voir à son tour faucher par une rafale. Puis, les minutes passant, avec un peu de courage, lui vint un sentiment de devoir. Il n'était pas spontanément allé au secours de ses camarades mais il pouvait aller à leur recherche.

Il se leva, surpris que ses jambes frémissantes puissent encore le porter, il avança d'un pas, puis d'un autre, le fusil braqué devant lui, faisant sans cesse des mouvements pour balayer les alentours, la sueur lui ruisselait sur le visage.

Il marcha très lentement pendant une quinzaine de minutes.

À cet endroit, la forêt dessinait un espace plus clair, et c'est là qu'il les vit.

Deux corps allongés au sol, criblés de balles.

Et le ventre ouvert...

Des viscères brillants sous la lumière.

Les yeux de Manuel montèrent jusqu'à leur visage aux yeux ouverts, éteints, vitreux.

Manuel s'effondra au sol.

*

Lorsqu'il reprit connaissance, son premier regard rencontra les corps de ses deux camarades sur lesquels les mouches vibrionnaient.

Il se leva précipitamment et s'enfuit.

C'était clair, ils étaient sortis sans autorisation. Il allait être tenu pour responsable de leur mort.

Il trébucha, reprit sa course. Les arrêts de rigueur, le conseil militaire, quelle serait la sentence ? Mon Dieu... La prison pour des années sans doute mais tout ça n'était rien, ça... Non, ce qu'il aurait voulu, c'est que s'efface la vision de ses pauvres compagnons, et son sentiment de culpabilité.

Il courait, son fusil à bout de bras, à perdre haleine, tombait, se relevait et enfin, là-bas, ce fut le camp avec ses barbelés, le profil des baraquements...

Il s'arrêta, reprit sa respiration.

Il faudrait maintenant qu'une section aille chercher les corps.

Qu'il les guide. Et ensuite...

Le moment terrible était venu.

Alors il se redressa et s'avança vers la guérite.

Le Musulman de faction était le même à l'aube.

Il regarda Manuel qui rentrait seul, le visage défait, les yeux exorbités. Il comprit qu'il était advenu quelque chose d'effroyable, il ouvrit la bouche

pour appeler de l'aide mais s'arrêta.

Deux hommes n'étaient pas de retour, qu'il avait laissés passer le matin. Quelle que soit la catastrophe, il en était le complice.

Manuel ne trouvait rien à lui dire.

Le soldat lui tourna ostensiblement le dos, il ne l'avait pas vu.

Sur le passage de Manuel, personne ne s'arrêta, personne ne s'étonna, des soldats, il y en avait des centaines à déambuler dans tous les sens, il gagna son baraquement. Vide. C'était quartier libre pour tout le monde

Manuel se jeta sur son lit.

Et entra dans une période d'attente et d'angoisse.

On chercha les absents, on interrogea, personne ne savait rien et plus les heures passaient, plus il comprenait que la punition serait d'autant plus sévère qu'il se montrait lâche. Il ne croisa pas le Musulman, peut-être l'évitait-il, lui non plus n'avait rien dit.

Trois sections partirent à la recherche des absents.

La seconde rapporta les corps, la nouvelle fit le tour du camp comme une traînée de poudre, on réclama des représailles.

Manuel continuait de se taire.

Une enquête fut ouverte. On interrogea pas mal de monde, pas lui, il ne sut jamais pour quelle raison.

Le troisième jour, on rendit hommage aux deux soldats tués par les fellagas que l'on se mit à haïr plus ouvertement encore qu'auparavant. On hissa le drapeau à mi-mât, le colonel dit des choses attendues, tout le monde fut très ému, quelques gars pleuraient. On tira trois salves d'honneur qui firent sursauter Manuel, c'étaient les rafales qu'il aurait méritées. On déposa les deux cercueils recouverts du drapeau français sur le GMC qui partit, escorté par trois sections.

Le quatrième jour, il fut saisi de brusques vomissements.

Pour l'instant, selon l'enquête, les deux hommes étaient sortis, inexplicablement. Pourquoi étaient-ils partis ? C'était le grand mystère. On fit des hypothèses, celle de la chasse était tellement invraisemblable qu'elle ne vint à l'idée de personne, nous étions au cinquième jour. Cette enquête se poursuivit mais serait bientôt terminée. Sauf élément nouveau que Manuel guettait avec anxiété.

Il passait pour malade, on le sentait durement touché par ce drame.

Le jour où l'enquête fut officiellement close, il reçut des nouvelles de chez lui, son père venait de mourir.

Aucun moyen de le découvrir

Début novembre, François reçut une lettre de son collègue Morineau, de Troyes, lui signalant le meurtre, en mars 1958, d'une jeune pharmacienne. L'officine était généralement peu fréquentée à l'heure du déjeuner, la laborantine y travaillait seule et prenait son repas dans l'arrière-boutique. Plusieurs clients, des habitués, entrèrent, s'étonnèrent de trouver les lieux vides, aucun d'eux ne prit sur lui de contourner le comptoir, tous se contentèrent d'appeler puis de partir, se promettant de repasser un peu plus tard. Ce sont les propriétaires qui, à leur retour, vers quatorze heures, avaient découvert la jeune femme baignant dans son sang, le crâne fracassé sur la pierre de l'évier. La police se dirigea aussitôt vers l'hypothèse du vol mais rien ne manquait... Comme en pareil cas, les proches furent interrogés, certains inquiétés mais les enquêteurs ne parvinrent jamais à découvrir l'assassin, sans doute un homme de passage (il sembla invraisemblable que la brutalité avec laquelle la jeune pharmacienne avait été frappée à cinq ou six reprises soit l'œuvre d'une femme).

Et comme si cela ne suffisait pas, Morineau ajoutait :

En procédant à cette recherche, je me suis souvenu d'un autre meurtre croisé lorsque j'étais en poste à Mulhouse. Un truc remontant au milieu des années cinquante, une institutrice, je crois.

C'est Huguelin qui couvrait les faits divers pour la région. Il est mort il y a deux ans mais tu pourras sans doute retrouver cette affaire dans les archives.

Bien cordialement,

P.

Pendant deux mois, Nine avait vu François absorbé par toutes sortes de tâches obscures dont il ne lui parlait pas et voilà que depuis quelques jours, le pli soucieux de son front avait disparu, elle retrouvait enfin chez lui cette excitation spéciale des moments où il tenait son sujet de roman ! Nine

glissait sa main dans son cou, déposait un baiser furtif ici ou là, le message était clair, je suis là.

Des lettres de province arrivaient, souvent à l'en-tête du *Journal du soir*, qui avaient toutes pour effet de décupler son énergie. Nine attendait qu'il se livre. C'étaient de jolis moments de couple, cet instant de partage.

François, lui, était plus concentré que jamais. C'est que les affaires criminelles qu'il étudiait étaient maintenant au nombre de sept, qu'il en arriverait sans doute d'autres encore. Il ne s'agissait plus d'un ou deux meurtres mais d'une profusion impressionnante, vertigineuse, d'un véritable phénomène.

Il avait mis, il en était maintenant certain, la main sur un meurtrier dont, crime après crime, il remontait la piste. Son prochain livre était là !

Il faillit en parler à Nine.

Ce qui l'arrêta, c'est que l'époque où il avait soupçonné ce pauvre Bouboule n'était pas si lointaine, il ne savait pas par où commencer pour lui présenter ce nouveau projet.

Aux archives du *Journal*, il trouva en effet les articles concernant le crime de Mulhouse, la mémoire de son collègue Morineau ne l'avait pas trompé.

Le 7 octobre 1954, une institutrice de vingt-neuf ans avait été laissée pour morte dans la cour de l'école. L'enquête montra que la jeune femme, après avoir consacré une partie de son jeudi à nettoyer, ranger sa classe et préparer le travail de la semaine à venir, avait été agressée sur le trottoir alors qu'elle fermait le portail de l'établissement, le corps traîné jusque dans la cour, à l'abri des regards. Le crâne avait été à plusieurs reprises frappé d'abord sur le muret de l'école puis contre le tronc d'un platane.

La victime avait été découverte encore vivante peu après, mais elle était morte à l'arrivée des secours.

Ce qui brisa François, c'est le second article, daté du lendemain.

Lorsqu'en première page il vit le portrait de Jean.

Oh, pas le véritable Jean, non, juste un portrait crayonné.

Un portrait-robot.

Celui de l'homme qu'un passant avait aperçu sortant de la cour de l'école, quelques minutes seulement avant de tomber sur la malheureuse victime.

Plus il le regardait, moins il y voyait son frère, mais chaque fois qu'il prenait un peu de distance, le tenait de loin, à bout de bras, les

ressemblances avec Jean le frappaient.

Mon Dieu, comment tout cela allait-il finir ?

Et que devait-il faire maintenant ?

Nine retrouva soudainement sur le front de François la ride horizontale du souci. Devait-elle craindre, à voir ses brusques changements d'humeur, qu'il soit devenu maniaco-dépressif ?

Dans son bureau, François tournait de nouveau comme un ours en cage.

L'idéal aurait été de pouvoir vérifier les déplacements de Jean, savoir où il se trouvait les jours où ces jeunes femmes avaient été tuées mais ça, il n'avait aucun moyen de le découvrir.

Ça ne te regarde pas !

Courant novembre, Jean alla chercher Colette à la sortie du lycée.

— Nous allons chez le médecin.

— Pourquoi ?

— Parce que tu maigris, ça n'est pas normal.

Sollicitée, sa femme avait refusé de s'en occuper :

— Si elle participe au bal de Noël, elle devra se remplumer un peu et bien sûr qu'auparavant nous l'emmènerons chez le docteur.

Jean avait discrètement pris, dans le tiroir de la commande, le carnet de santé de Colette et consulté les horaires du docteur Parédès, un toubib du quartier, un type large comme une armoire qui avait des trophées de rugby dans sa salle d'attente.

— Je ne suis pas malade !

— C'est ce que nous allons vérifier.

Jean avait répondu à sa fille avec une calme autorité à laquelle elle n'était pas habituée. Pour s'en excuser, lorsqu'ils furent installés il lui prit la main, demandant « ça va ? » comme s'il avait lui-même besoin de réconfort.

Dans le cabinet, Jean expliqua sobrement la situation.

— Nous allons voir ça...

Et comme le médecin disait à Colette « déshabille-toi, ma grande... », Jean fit un petit signe de la main et retourna dans la salle d'attente.

Le médecin mesura Colette, la pesa, l'interrogea sur son alimentation, prit sa tension, son pouls, vérifia ses réflexes, l'écouta au stéthoscope.

— Tu as eu tes règles ?

Colette rougit, la question était bien directe.

— Deux fois.

Le médecin leva la tête.

— Quand ça ?

Cela remontait à trois ou quatre ans, elle ne savait plus très bien.

— Tu as été réglée assez tôt... Et depuis, plus rien ?

— Non.

Le docteur Parédès scrutait la courbe de croissance sur le carnet médical en disant : « Tu peux te rhabiller, Colette... »

Lorsque Jean fut rappelé :

— Ces symptômes sont peut-être simplement liés à la croissance. Cette question des règles qui se sont arrêtées, ça n'est pas si rare que ça... On va mesurer œstrogènes et progestérone et vérifier la fonction thyroïdienne, si on détecte un déséquilibre, on interviendra. On va aussi procéder à une radiographie du poignet et à une numération sanguine, comme ça, on aura fait le tour.

Colette n'était pas très heureuse de l'initiative de son père.

— J'avais rien demandé, moi !

Visage buté, fermé.

Jean, lui, était terriblement gêné et troublé par cette mention des règles de sa fille.

Il n'avait jamais pensé une chose pareille ! Colette avait déjà eu ses règles ! À son âge ?

Elle n'avait que quatorze ans, que diable !

Il ne savait pas très bien à quel âge cette survenue aurait été normale mais sa fille lui semblait vraiment trop jeune, c'était injuste. Il eut envie de la plaindre.

— Colette a déjà eu ses règles ! annonça-t-il à Geneviève.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— Si, si, je t'assure ! Elle l'a dit au docteur !

— Quoi ? Tu l'as emmenée chez le médecin ?

Geneviève était hors d'elle.

Jean n'y prêta aucune attention, il avait le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait. Mais que sa fille soit déjà réglée, ça, il ne l'admettait pas.

— Et elle ne les a plus ! Depuis plusieurs années !

Geneviève se planta devant lui.

— C'est une affaire de femmes, dit-elle les lèvres serrées, ça ne te regarde pas !

— Bah, quand même...

— Tu ferais mieux de te préoccuper de son avenir !

Et comme elle n'était jamais certaine qu'il comprendrait ce qu'elle voulait dire :

— Maintenant que tu l'as emmenée chez le médecin, tu as intérêt à la décider à participer au bal de Noël !

27

Bravo !

La souscription populaire destinée à assurer l'avenir du petit Michel dépassait maintenant les cent quarante mille francs.

Chaque mardi, lors de sa parution, *Écho de la France* redonnait un tour de manivelle.

Outre le chiffre de la semaine légèrement gonflé pour les besoins de la cause, on pouvait lire des titres comme :

« De tout cœur, je donne un mois de salaire ! »
déclare Mme S. de Tourcoing

Ou :

**« Nous nous priverons un peu
mais nous sommes heureux de le faire ! »**
disent André et Martine M. de Saintes

Et bien sûr :

**« Je suis bouleversé par la solidarité des
Français »,**
déclare, ému aux larmes, le Héros de la rue
Caulaincourt.

Gilbert Magnin, directeur de la publication, se félicitait de la montée des ventes du magazine à mesure qu'évoluait la souscription. On passait sous silence les lettres scandalisées (« C'est à l'État d'agir, pas aux Français ! »), les insinuations (« On aimerait savoir qui va se goberger avec le résultat de

cette souscription ! ») et les réclamations (« J'estime que mon mari, hémiparétique à la suite d'un accident du travail, mérite lui aussi une souscription ! »).

— L'important, dit Geneviève, c'est d'atteindre l'objectif.

— Quel objectif ?

Il n'avait jamais été question de ça.

— Deux cent mille francs à Noël.

— Si nous n'y sommes pas, répondit Magnin en rigolant, vous verserez la différence.

— Si nous n'y sommes pas, ce n'est plus à votre torche-cul que nous donnerons la primeur de l'information.

Le différend cessa lorsque tous deux découvrirent, quelques jours plus tard, la une de *Presse-Hebdo* où, sous une grande photo montrant un homme assez jeune, coiffé d'une casquette d'ouvrier, qui tentait maladroitement de sourire à l'objectif, on titrait :

« On m'a volé mon fils ! »

Le père du petit Michel, abusivement placé à l'Assistance publique, exige sa restitution !

Presse-Hebdo et *Écho de la France* étaient les frères ennemis de ce qu'eux-mêmes appelaient « la presse populaire » (ce qui en disait long sur la conception qu'ils avaient tous deux du mot « populaire »). Ils se battaient pour les scoops, les scandales, les photos volées, leurs nombreux points communs convergeant vers une absence à peu près totale de scrupule.

Geneviève, en découvrant l'article, poussa des cris d'orfraie et se demanda si, avec Magnin, elle avait choisi le bon cheval...

Cette affaire serre le cœur de tous les parents.

Voilà un bébé de quatre mois, qui, sorti miraculeusement indemne d'un terrible incendie, est maintenant, par la volonté d'accaparement de ses « sauveurs », considéré comme orphelin !

Rappelons brièvement les faits. Mme Gineste, vingt-quatre ans, vivait avec son bébé dans l'immeuble de la rue Caulaincourt qui fut le théâtre d'un incendie spectaculaire dans lequel la jeune femme a laissé la vie. Le bébé, lui, en est sorti vivant. Ce miracle semble être dû à l'initiative d'un passant qui serait monté à son

secours. Il n'est nullement établi qu'il s'est agi là d'un acte exceptionnel de courage et il est fort possible qu'il n'ait pas été nécessaire « d'affronter une terrible fournaise » comme l'a prétendu « le héros de la rue Caulaincourt » dont certains journaux se sont faits les porte-parole. Toujours est-il que l'enquête sur ce petit garçon, privé de sa maman, n'a pas été conduite bien loin puisque son papa, M. Émile Gruber, délibérément tenu à l'écart, doit maintenant effectuer une démarche administrative auprès des services sociaux pour le récupérer !

Car entre-temps, ce bébé a été littéralement capté par le prétendu « héros » qui a posé en majesté avec lui, ainsi que toute sa famille, et qui souhaite visiblement tirer un double profit de la situation puisque non seulement il se fait gloire d'un acte dont personne n'a été le témoin, mais il vient de lancer une souscription censée assurer un destin au petit Michel ! Qui bénéficiera en réalité de l'argent de cette cagnotte déjà dotée de centaines de milliers de francs, c'est un grand mystère. On dit qu'un notaire serait chargé du bon déroulement de l'opération mais personne ne sait de qui il s'agit...

Le père, lui, privé de ses droits, effectue démarche sur démarche auprès de l'Administration pour mettre son fils à l'abri des appétits d'argent et de notoriété d'une famille sans scrupule qui se sert d'elle dans des buts inavouables et que nous dénonçons !

Déjà, un puissant mouvement populaire accompagne M. Gruber dans sa juste croisade qui est celle d'un père honteusement privé de ses droits et que notre hebdomadaire soutient et continuera de soutenir vigoureusement.

Si Geneviève fut offusquée par cet article, Magnin, lui, demeura pensif comme un joueur entamant une partie d'échecs face à une ouverture classique mais efficace. Tout cela, selon lui, n'avait rien de scandaleux, c'était l'application d'une règle de base du métier selon laquelle la vérité n'est qu'une version des faits parmi d'autres et pas toujours la plus profitable.

— Mais enfin, dit Geneviève en brandissant *Presse-Hebdo* sous son nez, il vient d'où, ce bonhomme de père ?

— Nous devons analyser cette situation nouvelle et voir de quelle manière nous pouvons reprendre l'offensive.

Cette mâle sentence fit beaucoup d'effet à Geneviève, elle correspondait à son tempérament pugnace et procédurier.

— Ce qu'il faudrait savoir, dit-elle, c'est pourquoi il ne vivait pas avec la mère de l'enfant !

— Très juste.

— Et s'il est le père, pourquoi il ne l'a pas reconnu.

Magnin apprécia l'état d'esprit de son interlocutrice et l'attitude combative de sa démarche.

— Nos reporters vont se lancer sur cette piste...

*

Jean était terriblement mal à l'aise. Il avait certes été choqué par les contrevérités de *Presse-Hebdo* mais, outre qu'il n'avait jamais réellement considéré son geste comme héroïque, il apprit l'apparition de M. Gruber avec soulagement. « Le petit n'est plus orphelin ! » s'écria-t-il, heureux pour lui. « Mon pauvre Bouboule, avait répondu Geneviève, surjouant l'accablement. Tu ne vois donc pas que c'est uniquement pour l'argent ? » Jean était ennuyé. « C'est tout de même le père ! Et cet argent est destiné à son enfant, pas à lui ! » Puis il avait cédé comme toujours, en traînant les pieds, laissant Geneviève vociférer mais secrètement content que Michel ait miraculeusement retrouvé son papa.

La riposte de Geneviève et de *l'Écho de la France* nécessitait une photographie qui fut bien difficile à obtenir. Devant les remous provoqués par ce début de différend médiatique et la survenue de celui qui se disait le père, l'Administration était devenue regardante et ne laissait plus si facilement accès à l'enfant.

Le sang de Geneviève n'avait fait qu'un tour.

— Comment ça, une autorisation ? avait-elle hurlé à la face de la directrice du centre de l'Assistance publique. C'est pour aider à la souscription ! Vous vous en fichez, vous, de l'avenir de ces gamins ?

— Évidemment non. Mais il y a un... un litige concernant ce bébé et l'Assistance publique ne doit pas... ne peut pas...

— Ah, ça, c'est la meilleure ! L'administration française n'est pas foutue d'ouvrir une porte !

Jean touchait timidement le coude de son épouse pour lui demander de se calmer, elle ne le sentit même pas, il préféra s'éloigner.

— Si quelqu'un doit nous empêcher de voir cet enfant, disait-elle, ça n'est certainement pas vous ! Jean !

Elle se retourna, le cherchant des yeux.

— Prends le nom de madame, nous allons porter plainte !

— Plainte ? demanda la directrice, affolée. Mais pourquoi ?

— Pour obstruction à la visite, interdiction de passage, empêchement d'accéder à l'immeuble, entrave à la circulation d'un contribuable, sat...

La directrice accepta « exceptionnellement » de laisser monter les Pelletier et le reporter-photographe.

Le plâtre de Jean ayant été retiré, Geneviève plaqua tout de même la béquille contre la jambe de son mari afin de montrer qu'il était loin d'être remis de son exploit.

Le cliché du couple Pelletier tenant le petit Michel dans ses bras ressemblait à un vitrail d'église et fut jugé assez réussi pour accompagner l'interview que Mme Pelletier « accepta de donner à *Écho de la France* ».

« Tentative de captation d'héritage ! »

C'est en ces termes que Mme Pelletier,
l'épouse du Héros de la rue Caulaincourt, juge
l'apparition miraculeuse du soi-disant père du petit
Michel

Le couple est terriblement choqué par cette survenue du père autoproclamé. « Il se manifeste quand la souscription se monte à près de cent cinquante mille francs... Qui va croire au hasard ? » interroge Mme Pelletier. Et de fait, la coïncidence est plus que gênante. Rappelons en effet que M. Gruber, non content de ne pas reconnaître cet enfant à sa naissance, laissait la jeune maman vivre dans des conditions extrêmement précaires, sans jamais donner ni argent, ni aide d'aucune sorte, ni, fait plus grave encore, manifester aucune affection à ce bébé puisqu'il est permis d'affirmer... qu'il ne lui a même jamais rendu visite ! « Et

d'ailleurs, s'interroge justement le couple Pelletier, qu'est-ce qui prouve qu'il est le père ? »

Soucieuse de se mettre à l'abri, l'Assistance publique avait aussitôt lancé une « procédure administrative » qui promettait d'être longue et n'arrangeait qu'elle.

Comme elle l'en avait menacée, Geneviève porta plainte.

— Contre qui ? s'affola Jean.

— La directrice ! Et le Gruber ! Il va voir de quel bois je me chauffe, celui-là !

*

— Vous ne devriez pas attendre. Ce n'est pas dans votre intérêt.

Le directeur de *Presse-Hebdo* était formel, il fallait placer la justice devant le fait accompli, marquer un point, tout de suite. Émile Gruber malaxait sa casquette.

— C'est que... je suis convoqué...

— Raison de plus, n'attendez pas...

C'est ainsi que *Presse-Hebdo* titra le 10 décembre :

« Nous allons bientôt être ensemble ! »

En reconnaissant le petit Michel
à la mairie du XIV^e arrondissement,
M. Gruber met fin au drame de leur séparation.

Les fidèles lecteurs purent suivre, quasiment minute par minute, la cérémonie administrative organisée par le magazine, procession comprenant la montée des marches de la mairie, la recherche du bureau de l'état civil, la pose, sur le comptoir, d'une pièce d'identité et la déclaration d'une « voix claire » au fonctionnaire médusé par la présence du photographe et d'un reporter. « Je viens reconnaître le petit Michel, né Gineste. » En réalité, l'employé d'état civil n'entendit rien à la demande de Gruber, les mots ne sortaient pas, c'est le reporter qui donna les explications.

Cette démarche du jeune papa bouleversa tous les employés municipaux qui accoururent dès qu'ils eurent vent de la nouvelle.

« Ce petit a de la chance d'avoir un tel papa ! entendait-on. Plus rien maintenant ne pourra les séparer ! »

— Vous avez vu ça ?

Geneviève était au bord de l'apoplexie. Le directeur d'*Écho de la France*, lui, lisait l'article avec calme, on distinguait même, de temps à autre, un hochement de tête, un demi-sourire, il était heureux d'avoir un adversaire à la hauteur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Geneviève.

— Notre boulot...

Va-t-on confier un petit orphelin à un repris de justice de nationalité douteuse ?

L'image avait certes de quoi émouvoir. Si l'on ne savait que M. Gruber tente de forcer le destin dans le seul but de récupérer l'argent d'une souscription populaire réservée au petit Michel, on trouverait même la démarche touchante. Pourtant, n'importe quel œil exercé à la lecture des comportements humains s'en rend compte aussitôt : ce soi-disant père joue bien mal son rôle d'« heureux papa » parce qu'il ne s'agit que d'un rôle d'emprunt.

Parce que, avant d'être candidat à la captation d'héritage, M. Gruber est d'abord... un repris de justice, lourdement condamné par le tribunal de la Seine il y a trois ans. Et qu'il a dû purger une peine de prison ! Sans ressources régulières, sans véritable domicile, comment pourrait-il d'ailleurs subvenir aux besoins d'un enfant ?

Nous ne pouvons passer sous silence le doute qui a saisi l'employé municipal d'état civil remarquant que le nom de Gruber portait, sur certains documents, un tréma. Ne s'agirait-il pas plutôt d'un *umlaut* ? Émile Gruber ne serait-il pas en réalité Emil Grüber, un Allemand ?

Gageons que le juge saisi par l'Assistance publique saura lever ces doutes qui font honte au profond sentiment d'affection sincère et véritable que chaque Français ressent pour ses enfants !

— Bravo ! dit Geneviève qui demeura néanmoins inquiète de savoir ce qui allait se passer dans le bureau du juge. J'espère qu'il va en prendre pour son grade, le nazi !

À ce stade de l'enquête...

Pour « se changer les idées », disait-elle en se tenant les tempes, Geneviève aimait se rendre sur le Périph.

Une ou deux fois par semaine, elle y accompagnait son mari.

« Nous allons sur le chantier ! » disait-elle à la cantonade, au personnel de Dixie, à quoi elle ajoutait, « pour une inspection ! ». À bon entendeur...

Ils étaient partis depuis quelques minutes lorsque entra dans le magasin Dixie, place de la République, un homme grand, assez vieux, élégant, sentant le tabac et l'eau de Cologne, des cheveux rares savamment étendus à plat sur un crâne lisse, de grosses lunettes d'écaille, un regard de myope, des mains blanches. Il pouvait avoir entre soixante et cent ans, c'était difficile à évaluer. Il portait une canne mais n'était pas du genre à boiter, non, chez lui, c'était une élégance. De loin, il avait l'air d'un gentleman. De près, on sentait davantage la gêne, le faux-semblant, ses vêtements bien coupés étaient anciens, la veste élimée, le pantalon lustré, l'ensemble fleurait la débîne, des moyens réduits. Sur le plan économique, l'homme avait sa place dans la clientèle de Dixie, magasin de soldes permanents sur des produits de qualité médiocre mais symboliquement, le contraste était criant dans une population essentiellement féminine, ouvrière, modeste, déclassée parfois, parcimonieuse souvent, nécessiteuse, sans prétention à l'aristocratie.

Personne ne le vit d'abord parce que personne ne le regardait, les clientes avaient l'œil fixé sur les bacs de linge, les corbeilles de vêtements qu'on remuait à deux mains pour en faire remonter du fond les bonnes affaires. Et la caissière le vit soudain planté devant son comptoir, tenant, par une bretelle, une de ces nuisettes en nylon rose avec de la fausse dentelle qui,

pour cinq francs, singeait le style hollywoodien, Dixie en vendait des bleues aussi et des blanches, ça plaisait pas mal.

L'article, informe et dérisoire, pendait au bout de son index mais la vendeuse ne distinguait pas clairement la demande.

— Pardon ?

Le gentleman consentit à tirer avec l'autre main sur la bretelle adjacente, rompue au niveau de l'épaule et qu'il exhibait sans un mot mais avec un regard courroucé qui ne laissait rien présager de bon.

La caissière sourit de façon très commerçante, se saisit de l'objet défectueux, constata le dommage.

— Je vois ce que c'est, dit-elle, nous allons vous l'échanger.

— Certainement pas.

Le client avait posé sa canne contre le comptoir et tenait ses mains les doigts croisés sur son abdomen, comme un prélat en visite.

— Nous pouvons vous l'échanger, confirma la caissière qui, pensa-t-elle, n'avait pas été comprise.

— Je ne veux plus de cet article. Il est de qualité trop médiocre, je demande à être remboursé.

Il avait une voix que, dans les romans, on qualifie de « suave », caressante, élégante, mélodieuse mais dans laquelle on distinguait quelque chose d'autre, une fermeté douce, une autorité. Cela dit, et quel que soit le ton employé, qualifier de médiocre un article de ce magasin relevait de la tautologie.

La demande du client était claire mais se heurtait, dans le dogme de Dixie, au premier postulat qui voulait qu'on ne rembourse jamais rien. Geneviève disait de l'activité de la maison : « On est là pour gagner des sous, pas pour en donner ! », et des clients : « S'ils ont acheté quelque chose, c'est bien fait pour leurs pieds ! »

L'employée tenta d'expliquer l'usage de la maison, qu'elle présenta comme une règle de bon sens en soulignant tout l'intérêt d'échanger cet article (il lui fallut vraiment tirer sur les bras, cette nuisance était le degré zéro de la lingerie) mais rien n'y fit :

— J'exige le remboursement et rien d'autre.

Le chef de rayon appelé à la caisse n'obtint pas plus de résultat. Une certaine agitation régnait maintenant au rez-de-chaussée, la clientèle faisait cercle autour des interlocuteurs, prenant tour à tour parti pour le magasin ou pour le client.

— Rien d'autre, répéta le gentleman. Le remboursement.

À quoi, d'une voix ferme, il ajouta :

— La loi est pour moi !

Si l'on évoquait la loi... Le chef de rayon se replit et céda sa place au directeur du magasin. C'était ce qu'on appelle un homme avantageux, poitrine bombée, démarche sénatoriale.

Lorsqu'il eut entendu la revendication du client, et afin de montrer que, maintenant, la conversation venait de changer de registre, il assena tranquillement :

— La loi, monsieur, n'exige en rien que nous remboursions un article mais seulement que nous procédions à son échange. Nous ne faisons que l'appliquer.

Le public fut très impressionné mais la riposte fut immédiate :

— L'article 225 alinéa 3 du Code du commerce précise que vous y êtes tenu si le client l'exige. Cet article du Code a été contesté parce qu'il semblait en contradiction avec l'article 57 ter, alinéa 6 du Code civil, mais il a fait l'objet d'un jugement constituant jurisprudence, c'est l'affaire Marquin-Delboy, jugée le 30 septembre 1934. En l'espèce...

Combat de titans.

Le directeur, face à un avocat, comprit qu'il était maintenant en étau entre sa patronne (qui, elle, n'aurait pas cédé un pouce de terrain) et le risque d'un procès à perdre qui lui coûterait sa place.

— Je crois que... le Code du commerce...

Il n'avait jamais l'occasion de le feuilleter, ce satané Code, il n'en avait que de vagues souvenirs remontant au début de sa carrière.

— ... au tribunal de Nantes, poursuivait le gentleman. Mais ce pourvoi a été contesté. En date du 8 février 1943, dans une affaire similaire, les parties civiles ont argué que...

D'un geste le directeur arrêta le flot verbal.

— Madame, dit-il à la vendeuse, remboursez monsieur.

Cette défaite sonna comme une victoire, la clientèle apprécia vivement le geste. Le gentleman à son tour hocha la tête avec une distinction qui impressionna l'entourage et tendit la main dans laquelle on lui compta, en menue monnaie, les cinq francs que coûtait la nuisance.

Après quoi il raffermit sa canne et quitta le magasin accompagné par des regards stupéfaits et admiratifs.

Cette scène, on le reconnaît volontiers, est assez ennuyeuse.

L'intéressant se situait en fait deux étages plus haut, dans la salle qui servait à la réception des visiteurs, là où la secrétaire de Geneviève, plantée devant la grande verrière, observait la saynète mais, privée du son, se contentait d'en imaginer le détail, les dialogues, etc.

Un quart d'heure plus tard, elle regagna son bureau et referma machinalement la porte du placard sans prêter attention au trou béant maintenant ménagé sur l'étagère la plus haute où elle classait, depuis la création de l'entreprise, les agendas commerciaux.

François posa la lourde sacoche qu'il avait dû se coltiner dans les étages afin de gagner, au rez-de-chaussée, la sortie de secours. Il paya le gentleman, ajouta un billet supplémentaire.

— Bravo et merci.

Il lui serrait le cœur, cet homme, improvisateur génial qui, trente ans plus tôt, avait été une gloire du théâtre et se trouvait aujourd'hui réduit aux expédients.

— À votre service, François, c'est toujours un plaisir.

*

Nine, prudente, se garda bien de demander ce que pouvait contenir de si lourd la sacoche que François déposa dans son bureau. Il avait de nouveau le visage tendu.

Il y avait, au courrier, une lettre de Larmentiel, son confrère de Roubaix. François s'épongea le front et alla ouvrir la fenêtre.

— Tu veux venir manger ?

C'était Nine, à la porte restée fermée, elle n'avait osé ni frapper ni entrer.

— Non, chérie, je mangerai plus tard.

Il ne s'excusait même plus, sa voix chevrotait.

Larmentiel : le 24 juin 1955, une femme de service des Éts Hatier âgée de trente et un ans, tuée dans le hall de son immeuble, cinq coups sur le crâne à l'aide d'un objet dur, la police pensait à un pied-de-biche.

Lorsqu'il en fit l'inventaire, François s'aperçut qu'il ne disposait pas de la totalité des agendas commerciaux. Le plus ancien remontait à 1950, il lui manquait des périodes entières et ces cahiers surchargés, dans lesquels on inscrivait à la fois les visites données et reçues, les déplacements des uns et des autres, n'étaient pas faciles à consulter.

Il apparut tout de même que Jean se trouvait dans la région de Troyes en mars 1958 et qu'il était donc théoriquement possible qu'il ait été encore sur place à la mort de la jeune pharmacienne. Il était par contre impossible de savoir si Jean était à Mulhouse en octobre 1954, l'agenda de cette période manquait.

Alors, François fit ce qu'il aurait fait si, au lieu d'enquêter sur son frère, il travaillait sur une série d'articles. Il fit des tableaux, compara, recoupa et dressa, d'après les agendas disponibles, une liste de villes où Jean était allé le plus grand nombre de fois et que les confrères sollicités ne couvriraient pas : Nantes, Bordeaux et Nîmes. Il se rendit à la Bibliothèque nationale de France.

*

L'atmosphère recueillie qu'il y trouva lui fit du bien. Elle mettait un peu à distance la brutale vérité qu'il entrevoyait et redoutait. Sous la lumière calme et jaune de la salle de consultation de la bibliothèque Richelieu, dans le silence presque méditatif des lecteurs, l'affaire s'éloignait dans sa crudité pour devenir un objet d'étude, un exercice intellectuel. Il était venu consulter la presse des trois villes qu'il avait retenues. Il aurait pu se risquer de nouveau au *Journal du soir* mais il n'était pas certain que l'information concernant un meurtre de ce type aurait fait l'objet d'un article ni même d'une brève, un « meurtre de province », à Paris, ne pèse pas du même poids (sauf si son mérite en horreur, en surprise, en épouvante, le hisse à cette distinction). Il y avait aussi que François y était connu, qu'il ne voulait pas avoir à expliquer à d'autres ce qu'il faisait, ce qu'il cherchait, c'est-à-dire à mentir beaucoup.

Dans la presse régionale, les meurtres sur lesquels il enquêtait, s'il en trouvait, seraient nécessairement évoqués dès la première page. Mais consulter deux ou trois journaux sur une dizaine d'années étant impensable, il opta pour les magazines hebdomadaires ou mensuels d'information générale qui se nourrissaient de la même pâture.

En s'installant, il tâchait, une énième fois, de remettre de la raison dans tout cela.

Somme toute, parmi toutes ces affaires, il ne pouvait entretenir un doute que sur une seule. Journaliste, jamais il ne se serait lancé sur un article avec

si peu de matière, si peu d'éléments indiscutables, pourquoi devrait-il le faire comme... Frère ? Romancier ? Citoyen ? Mû par une force obscure, à quel titre agissait-il ?

Et pourquoi ?

Pour trouver la vérité ?

Le souci, une fois commencé, de mener le travail d'enquête à son terme ?

Il était journaliste, voilà le vrai.

C'était plus fort que lui.

Il releva en 1948, à Thierville dans l'Eure, le meurtre d'une jeune serveuse de restaurant sur lequel il n'aurait pas plus de prise, l'agenda de cette période était lui aussi manquant.

Non, la nouveauté ne vint pas de son laborieux travail sur la presse régionale mais de la première page du *Journal du soir* qu'il acheta en sortant de la bibliothèque.

Un dangereux tueur de jeunes femmes vient-il d'être (enfin) arrêté ?

*Un homme de 48 ans est soupçonné de plusieurs
meurtres commis au cours des quinze dernières
années
dans plusieurs régions françaises*

Avant-hier, Janice Devoisin, une ouvrière de 24 ans de Montrieux, a été violemment frappée à la tête à plusieurs reprises avec une manivelle de voiture alors qu'elle rentrait à son domicile. L'assassin s'est enfui, la jeune femme n'a pu être sauvée malgré l'arrivée rapide des secours.

Un suspect a été appréhendé, Jean-Noël Carraud, 48 ans, marié, et père de deux enfants. À ce stade de l'enquête, on suppose que la jeune ouvrière aurait refusé des propositions déplacées, entraînant chez cet homme, réputé sanguin, un brutal mouvement de colère qui l'aurait conduit au meurtre.

Mais l'affaire ne semble pas s'arrêter là.

Les enquêteurs ont en effet rapproché ce crime épouvantable d'un autre commis... en octobre 1948, celui d'une jeune postière de Lamberghem. Rappelons que Montrieux et Lamberghem sont deux villes assez proches situées à égale distance de Roubaix.

L'âge des victimes, la façon d'opérer, la soudaineté, la fuite... tout semble rapprocher les deux crimes. Quelle ne fut pas la surprise des enquêteurs lorsque l'un d'eux, en poste jusqu'en 1950 à Évreux, s'est souvenu d'une troisième affaire, remontant elle aussi à 1948, le meurtre d'une jeune serveuse de restaurant dans les mêmes conditions à Thierville-sur-Eure.

Le suspect, qui nie toute implication, est technicien, spécialiste de la maintenance d'équipements textiles (machines à filer, ourdissoirs, cardeuses, etc.), ce qui l'amène à voyager dans toute la France. Les enquêteurs vont donc se pencher sur ses déplacements au cours des dernières années pour savoir si d'autres meurtres peuvent ou doivent lui être imputés.

Il n'est pas impossible que l'on soit face à une effroyable série de meurtres de jeunes femmes. Pour l'heure...

*

François fut infiniment soulagé mais il ressentit plus que de la honte, de l'indignité. Il prenait conscience de l'ampleur, de l'aveuglement, de l'infamante et écrasante mécanique de l'erreur judiciaire.

Pas à pas, degré par degré, passant d'une intuition à un doute puis à une suspicion et à une quasi-certitude, il avait joué, à lui seul, et dans son for intérieur, tous les actes de cette tragédie qui conduit un innocent au pilori.

Même l'image de la guillotine ne l'avait pas arrêté !

Bouboule était entré dans le collimateur d'une justice que François était prêt à rendre seul, sur la foi d'une « intime conviction » qui peu à peu se forgeait. Il avait mesuré les dégâts irrémédiables que sa décision allait entraîner dans l'existence des êtres qui lui étaient les plus chers, et sa mère en premier lieu, mais rien n'y avait fait !

Parce qu'il s'était érigé en juge tout-puissant et que tout ce qu'il rencontrait, tout ce qu'il découvrait n'était pas appréhendé sous l'angle de la raison et du doute mais sous celui de l'intuition, cette pensée qui, au nom de l'intime, précède le jugement et autorise tous les absolus.

Comment en était-il arrivé là ?

Les coïncidences avaient joué contre lui. Au lieu d'y voir de malheureux concours de circonstances, il avait conclu à la possibilité pour Jean de se

livrer à d'épouvantables crimes au prétexte qu'il devait beaucoup voyager. Et c'est un homme faisant le même métier (dans le textile également !), contraint lui aussi de se déplacer fréquemment, qui en était l'auteur ! François avait découvert de prétendues concomitances dans ses séjours en province avec des crimes de jeunes femmes, les mêmes exactement auxquelles les policiers parviendraient maintenant qu'ils avaient arrêté le véritable coupable !

Car ils remonteraient les mêmes pistes que lui à n'en pas douter.

Dans quelques jours, quelques semaines au plus, leurs investigations les conduiraient au meurtre de la sœur Agnès à Senancourt, au train Charleville-Paris et, qui sait ? au Régent.

C'était une perspective extrêmement excitante pour François.

Bien sûr, fort de tout ce dont il disposait déjà, de cette avance qu'il avait prise sur la police et ses enquêteurs, il allait suivre de près cette affaire Jean-Noël Carraud et en faire son prochain livre, mais il s'interrogeait sur la manière de mettre en scène sa propre expérience, ce serait l'histoire d'un personnage progressivement aveuglé par une conviction qui...

Voilà où en était la réflexion de François quand, deux jours plus tard, son frère lui « fit les honneurs » (il adorait cette expression) du chantier du Périphérique.

— Et ça, c'est la bretelle de sortie, porte de la Plaine !

— Formidable !

Jean faisait des gestes à destination des chefs d'équipe, il voulait montrer à François qui il était. C'était puéril mais François était prêt à toutes les naïvetés. Ah, ce qu'il aurait aimé lui dire : « Jean, je dois te faire un aveu, quelque chose d'affreux... » Au lieu de quoi il se tenait près de Bouboule, regardait ce qu'il lui montrait, admirait, s'émerveillait, s'extasiait... et c'est vrai qu'il était impressionné.

— Ce sera inauguré quand ? demanda-t-il.

— 7 mars...

Nous étions à la fin novembre et il était difficile d'imaginer que cette longue bande de terre, ponctuée de blocs de béton, d'échafaudages, d'énormes tuyaux, de générateurs serait, dans trois mois, une belle ligne de bitume lisse à trois voies menant à l'immense Parc des expositions...

Jean n'allait-il pas au-devant d'une nouvelle désillusion ?

Non, il n'était pas seul et malgré les airs importants qu'il se donnait, il n'était pas le véritable décideur, le chef des opérations, seulement un

actionnaire.

— Tu as mis beaucoup d'argent dans cette affaire ?

— Quelques centaines de milliers de francs.

Le dernier salaire de François était de deux mille huit cents francs et son à-valoir de quatre mille...

— L'important, c'est la marge bénéficiaire, ajouta Jean en assurant son casque en plastique sur sa tête.

François avait été injuste envers son frère, il n'allait pas maintenant se montrer jaloux.

— Bravo, Bouboule, dit-il, on est tous fiers de toi !

Mais au lieu de profiter de cet instant de complicité joyeuse, Jean s'arrêta, se tourna vers son frère, soudain ému aux larmes, la lèvre tremblante.

— Merci François, ça fait du bien, tu sais, après toutes ces années...

Bras dessus bras dessous, les deux frères revinrent d'un pas nonchalant jusqu'au vestiaire pour y récupérer leurs pardessus.

Ils reprenaient leurs vestes, leurs chapeaux, rallumaient une cigarette :

— Cette affaire du petit Michel...

— Ah...

Jean s'attendait bien que, tôt ou tard, quelqu'un de la famille viendrait lui demander des comptes...

— Bah oui, dit François. Maman m'a appelé et...

— Elle aurait pu m'appeler moi... Et tu sais pourquoi elle ne l'a pas fait ? Parce qu'elle pense que je suis incapable de résister à Geneviève. Et elle a raison, j'en suis incapable.

C'était dit sur le ton de l'évidence, sans affect, c'était une chose admise depuis longtemps.

— Hélène aussi m'a appelé...

— Et qu'est-ce qu'elle dit ?

— Que le nom de la famille est dev...

— Ah non, François, pas ça.

— Bah si, Bouboule, la famille Pelletier.

— Quand j'étais le héros de la rue Caulaincourt, ça ne dérangeait personne de s'appeler Pelletier.

— Tu as raison mais maintenant, ce nom devient synonyme de...

— De quel nom tu me parles d'ailleurs ?

François hésita.

— Pelletier !

— Quels Pelletier ?

— Je ne comprends pas.

Jean s'était arrêté, il tirait tranquillement sur sa cigarette.

— Des Pelletier, en France, il y en a trois cent mille, au bas mot. Tu penses qu'ils étaient tous fiers de me compter parmi les leurs et qu'ils sont tous honteux maintenant de nous voir nous accrocher à ce petit Michel ?

— Je ne dis pas ça...

— Si ! On serait des Osganiau ou des Urgargowitch, je comprendrais, ça ne pourrait être que nous, mais franchement, des Pelletier...

François sourit. Il savait que cette histoire n'allait plus durer très longtemps et qu'un mois plus tard tout le monde s'en foutrait.

Ils marchaient en direction du café.

François passa son bras sous celui de son frère.

— On est les rois, hein, tous les deux, dit Jean en riant.

Sa mère étant seule depuis le départ de Solita pour Paris où son mari, postier, avait été nommé, Manuel fut considéré comme soutien de famille et renvoyé chez lui.

Bien qu'il n'y fût pour rien, il ne se pardonna pas de n'avoir pas revu son père une dernière fois. L'armée ne s'était pas montrée très diligente, il obtint son certificat de position militaire... le jour de l'enterrement, il était à plus de mille kilomètres de là.

Le retour avait été un chemin de croix.

Il s'était d'abord arrêté à Paris.

Un immeuble triste. Sur la porte, une plaque de laiton « M. et Mme Guérin » et un bouton de sonnette en faux cuivre paraissaient annoncer un appartement bourgeois mais dès l'entrée on butait sur la porte de la salle à manger et sur un couloir aveugle. Solita avait arrangé tout ça avec beaucoup de soin mais les rideaux, les tapis, les meubles, tout semblait trop grand, comme s'ils ne connaissaient pas les dimensions du lieu lorsqu'ils les avaient achetés.

Il trouva sa sœur inconsolable. « Papa est mort dans son sommeil ! » répétait-elle comme s'il s'agissait d'une circonstance aggravante.

Solita et Patrick avaient maintenant deux enfants. Ils avaient dû quitter leur appartement de Saint-Ouen quelques mois plus tôt par suite d'un procès qui, après trois ans de procédure, n'avait pas tourné à leur avantage. Le logement qu'ils occupaient aujourd'hui dans le XIX^e était, expliquaient-ils, « moins confortable » que le précédent, ils voulaient dire « plus petit », de là l'impression étrange que le mobilier était surdimensionné par rapport au volume des pièces.

Manuel dort dans le canapé.

S'il passa deux mauvaises nuits, ce ne fut pas à cause du couchage mais du fait de ce tragique événement d'Algérie qui continuait de l'accabler. Il n'était pas loin de penser qu'il payait de la mort de son père d'être le seul survivant de cette sale aventure algérienne.

La nuit, ce souvenir devenait un cauchemar.

L'image des entrailles brillantes de ses camarades l'obsédait.

Il n'irait plus jamais à la chasse. De toute manière, il ne retrouverait plus ce sanglier mythique qu'il avait rêvé d'abattre. Dans cette lutte aveugle, au terme de huit années de patience et d'obstination, c'est lui qui avait été abattu.

*

Chemin de croix aussi parce que, arrivé à la maison, il fallut se confronter au chagrin de sa mère.

Il la connaissait suffisamment pour savoir que sa peine, si profonde qu'elle soit, ne s'exprimerait jamais que de manière discrète et solitaire, et rien ne pouvait lui faire plus de mal que voir cette femme qui porterait le deuil jusqu'à la fin de sa vie s'activer comme auparavant, exécuter les mêmes gestes précis et efficaces que toujours. À ceci près qu'il était maintenant le seul homme dans la maison. Elle avait pour lui des égards qu'elle n'avait eus que pour son père, poser le journal sur le bras du fauteuil, le servir en premier...

Par malchance, il croisa Claire dès le lendemain de son arrivée. « Pour ton père... » ? commença-t-elle, embarrassée.

Sa dernière lettre, remontant à six mois, lui faisait part de son mariage avec Adrien Poitaud, le petit-fils de leur propriétaire. Depuis son départ en Algérie, depuis les premières lettres de Claire, il le sentait, ça ne tiendrait pas. Il avait pensé à la lassitude, pas à la trahison... Mais Adrien Poitaud, ça le rendait malade !

« Je regrette, avait-elle écrit, mais je ne me vois pas vivre à la ferme. » Tu parles d'une raison ! Quand on aime un homme...

C'était étrange d'ailleurs, elle avait l'air de s'excuser mais le faisait sans conviction, elle disait « je regrette » et elle semblait sincère.

Elle était maintenant vendeuse chez Bertillon, le grand magasin de chaussures de Villefranche, son fiancé travaillait dans un garage à Saint-

André. Il envisageait de créer sa propre affaire mais pas ici, « Villefranche, ça n'est pas assez grand », ils partiraient quand ce serait le bon moment.

« Bon, je vais te laisser... »

Elle roulait machinalement son alliance entre le pouce et l'index. Et à l'instant de partir, elle se fendit même d'un baiser appuyé sur sa joue, qu'est-ce que ça voulait dire ?

*

M. Poitaud lui avait dit : « Manuel, la mort de ton père provoque la fin du bail. Mais si tu veux reprendre l'affaire, on transfère le bail à ton nom et voilà tout. »

Manuel n'hésita pas une seconde.

Mais un an plus tard, M. Poitaud revint le voir, l'air embêté.

— Je me fais vieux... Je crois que je vais arrêter là et prendre ma retraite.

Manuel comprit parfaitement le poids de cette décision sur sa vie. Et d'ailleurs M. Poitaud le lui confirma aussitôt.

— Je vais vendre.

Et comme, même au seuil de la retraite, il restait un paysan rusé, il ajouta :

— Je crois que j'ai un acheteur... Mais il n'y a rien de sûr. Faut voir...

Il venait d'ouvrir les enchères.

Manuel n'était évidemment pas en état d'emprunter pour acheter la ferme mais cette conversation réactivait une idée qu'il avait caressée pendant son service en Algérie et qui, sans qu'il s'en rende compte, avait secrètement mûri en lui.

— Vous allez vendre... quand, monsieur Poitaud ?

— Je me donne un an. L'an prochain à cette époque-ci, je céderai au plus offrant. Mais ça ne changera rien pour toi ! Tu as un bail jusqu'en 1963 ! Ça n'est pas parce que je vends qu'on a le droit de te mettre à la porte, attention !

Il avait l'air vraiment content d'annoncer cette bonne nouvelle.

Mais Manuel décryptait parfaitement. Si M. Poitaud vendait la ferme à quelqu'un qui désirait l'exploiter, dans trois ans, son bail ne serait pas renouvelé. Manuel et sa mère se retrouveraient à la rue.

— Vous ne vendriez pas la ferme sans m'en parler avant...

— Mais jamais de la vie ! Allons ! Si tu étais acheteur au même prix que les autres, tu aurais évidemment la préférence !

Mme Ramos accueillit cette nouvelle sans montrer de surprise. Après le remembrement, M. Poitaud avait juré ses grands dieux qu'au renouvellement du bail « on ferait quelque chose », mais il avait renouvelé le bail sans rien céder. Du propriétaire, Mme Ramos avait toujours craint le pire et, à ses yeux, n'avait jamais été déçue.

Que faire ? Chercher dès maintenant un autre fermage ? Trouverait-il mieux ailleurs, se demandait Manuel, où il faudrait tout recommencer de zéro ?

« Tu fais comme tu veux », dit Mme Ramos, mais il connaissait son opinion. Dans le passé M. Poitaud avait souvent évoqué sa retraite. « Et si je vendais, je préférerais que ce soit à vous, monsieur Ramos. » Mme Ramos n'y avait jamais été favorable. « Si tu dois t'endetter encore plus, disait-elle à son mari, ça n'est certainement pas cette ferme qu'il te faudrait acheter ! »

Manuel, lui, ne se voyait pas partir.

Cette ferme, il y avait toujours vécu. Il en connaissait jusqu'au plus infime détail, ce carreau bancal qui résonnait, le bord ébréché de la paillasse en pierre, la vue, à l'aube, sur la colline bleutée depuis la fenêtre de la cuisine après laquelle sa mère pestait depuis vingt ans et que son père ne se décidait jamais à réparer, l'odeur particulière de l'étable qu'il ne retrouvait dans aucune autre des environs, tout ça, c'était sa vie, la poutre de l'appentis qu'ils avaient changée après ce gros orage et qui n'aurait jamais la même couleur que les autres, et jusqu'au clou long comme le doigt, rouillé comme un vieillard mais qui tenait toujours et auquel son père accrochait sa veste quand il venait s'occuper des bêtes...

Pour acheter la ferme avant que M. Poitaud prenne sa retraite, il fallait de l'argent.

Il alla en discuter avec André Rousseau.

*

Ce voisin était plus âgé de sept ou huit ans.

Manuel était venu boire un canon, il connaissait sa femme, ses trois enfants. Le village n'était pas bien grand et André avait toujours été

arrangeant et serviable, M. Ramos et lui s'étaient souvent donné la main.

André était assez fin pour deviner, en voyant Manuel tourner son verre entre ses doigts, qu'il avait une idée derrière la tête.

— Vas-y, accouche, dit-il en riant.

— Je propose qu'on se passe de la Fédé.

— Oh !

Un cri du cœur !

Depuis sa création, la Fédération laitière de Villefranche (la « Fédé » pour tout le monde) était au menu de toutes les conversations parce qu'elle drainait la production de tous les fermiers des trois vallées et que c'est elle, grâce à sa puissance, qui « faisait le marché » et décidait ainsi du niveau de vie d'une bonne centaine de familles. Il n'y avait guère de producteur local satisfait de ses tarifs d'achat. « C'est le gouvernement... », plaidait la Fédération laitière pour se dédouaner. Pour bien des petits producteurs, et pour Mme Ramos par exemple, la Fédé et le gouvernement, c'était « magouille et compagnie ».

On y avait connu trois directeurs en vingt ans, pas un pour relever l'autre.

La Fédé incarnait le pouvoir du ministère qui maintenait des prix bas au nom de la sacro-sainte stabilité économique.

Tous les producteurs, à un moment ou un autre, s'étaient élevés contre ce prix du lait à la production qui les « étranglait ». On avait barré des routes, on s'était rendus à la préfecture. Après des semaines de luttes qui coûtaient cher à tout le monde, on obtenait un pourcentage d'augmentation dont se satisfaisaient les moins décidés, entraînant tous les autres dans leur sillage.

— Comment ça, se passer de la Fédé ?

Parmi toutes les idées remuées au cours des longues conversations avec Marcel (paix à son âme, Manuel n'était plus très croyant mais il se retenait de se signer lorsqu'il pensait à son camarade, des images épouvantables l'assaillaient), parmi ces idées, donc, il y avait celle de « stabulation libre » qui, depuis longtemps, n'en était plus au stade expérimental et dont l'ingénieur agronome assurait qu'elle allait se généraliser.

— C'est une mode, c'est tout ! protesta André Rousseau. Ça durera pas.

Pendant longtemps on avait laissé les vaches se nourrir dans les pâturages, elles n'étaient rentrées à l'étable qu'aux périodes hivernales. La productivité étant assez basse, on préférait maintenant « la stabulation entravée ». Privées de mobilité, les vaches étaient nourries manuellement par les éleveurs qui procédaient à la traite sur place. Attacher des bêtes en

permanence était jugé pratique et rentable, on ne se posait pas d'autre question.

Pourtant quelques décennies plus tôt était née l'idée d'un système mixte consistant à laisser les bêtes libres comme au pâturage mais dans un vaste périmètre clos.

— C'est peut-être une mode, répondit Manuel, mais ça marche, et tu sais pourquoi ?

André penchait la tête.

— Parce que, économiquement, on y gagne !

— Je voudrais bien voir ça...

Manuel avait sorti deux revues techniques que Marcel lui avait données.

— C'est là !

Manuel comprit qu'André ne les lirait pas, la lecture, ça n'était pas dans ses habitudes.

— Aujourd'hui, avec la Fédé, on gagne quatre centimes du litre, vrai ou pas vrai ?

— Les enfoirés...

— Si on se met en coopérative, on peut en gagner dix ! Et un peu plus encore sur le beurre et les yaourts parce qu'il y a de la transformation.

— Et... comment tu arrives à ça ?

Il était très sceptique.

— Coûts de transport minimaux parce qu'on vendra autour de nous. Plus d'intermédiaires puisqu'on ne passe plus par la Fédé. Et modernisation du travail.

— Ah...

La « modernisation » était très à la mode mais elle supposait des modifications importantes dans la manière ancestrale de travailler qui effrayaient pas mal de monde.

— En stabulation libre, les vaches, expliqua Manuel, ont des comportements plus naturels et donc elles sont plus productives.

— T'es sûr ?

— Lis ! disait-il, mais c'est lui qui lisait à voix haute les lignes d'un encadré qu'il suivait avec l'index.

— « Les vaches qui se déplacent librement améliorent leur production laitière. »

— Je demande à voir...

— « Il est plus facile de surveiller leur état de santé. »

— Ça, je dis pas...

La femme d'André, petite femme frileuse à l'esprit buté, était venue s'asseoir près d'eux.

Manuel déplaça la revue pour que tous deux y aient accès.

— « Diminution des interventions vétérinaires... »

La phrase était compliquée, Manuel traduisit :

— Les vaches libres sont moins malades que les autres.

La conversation dura longtemps... et n'aboutit à rien parce qu'il n'avait pas convaincu.

— Je vous laisse les revues, avait dit Manuel en partant, passablement dépité.

Il avait consciencieusement préparé cette rencontre, réfléchi aux arguments, élaboré des réponses. Il ne s'était heurté à aucune raison technique, seulement au poids des usages et de la tradition.

Une semaine plus tard, André vint lui rendre les revues en se grattant la tête.

À la conversation qui s'ensuivit et que Mme Ramos écouta de loin avec un faux détachement, Manuel comprit que la détestation de la Fédération laitière contre laquelle son voisin avait toujours été un des premiers à pester, avait été l'aiguillon principal.

— C'est que pour faire tout ça, disait-il, ça doit coûter bonbon... Le bâtiment, la machine à traire... c'est pas rien ! Et puis, juste à nous deux...

Pour en être là dans sa réflexion, il fallait qu'André (ou sa femme) ait lu au moins en partie certains articles.

Manuel était alors allé au buffet et en avait sorti un document qu'il avait déplié sur la grande table en bois, un impressionnant plan cadastral où il avait colorié en bleu les parcelles qu'il louait, et en rouge, celles d'André.

— Tu ne mets dans le pot que la moitié de tes terres, tu ne risques rien !

— Et celles-là, avait demandé André penché sur la carte, ce sont celles de Delfosse, non ?

Plus éloigné, Delfosse, avec plus de soixante-dix hectares, était bien mieux pourvu qu'eux deux.

— Moi, je mets mes quatorze hectares, toi, vingt, Delfosse, dix-sept. À nous trois, on rassemble plus de cinquante hectares.

Il avait retourné le plan sur lequel il avait inscrit les chiffres.

— Calculés au plus bas ! avait-il assuré d'une voix tremblante. Quarante-cinq vaches, avec cinq hollandaises pour augmenter la production. Et au

lieu de donner tout ça à la Fédé pour trois francs six sous, on vend nous-mêmes. À Villefranche, à Saint-Aubin, à La Chapelle (il avait exhibé une carte où des points de vente, des marchés étaient reliés par un trait noir qui dessinait une sorte de toile d'araignée), Montreuil, La Madeleine...

André s'était de nouveau gratté la tête.

— Et le prix du bâtiment ?

— C'est là ! avait dit Manuel en posant son index sur un chiffre.

Mme Ramos avait resservi un canon.

André avait, à son tour, sorti un papier de sa poche sur lequel il avait noté des questions, de nombreuses questions.

— Si on donne aux bêtes de la pulpe de betterave, ajoutait Manuel, on augmente encore leur productivité. Je suis allé voir la Sucrière...

— Et... ?

— Pour avoir des bons prix, il faudrait les faire entrer dans la coopérative. Ils ne sont pas contre, ça se discute.

— Bon, dit enfin André, ton machin, ça ne peut marcher que si Delfosse est avec nous, sans quoi...

Ce dernier n'était pas réputé pour son esprit d'entreprise, c'était un maquignon roué, assez truqueur mais lui aussi très remonté contre la Fédération laitière (et d'ailleurs qui ne l'était pas ?)

— Tu ne mets que dix-sept hectares dans la Coopé...

En clair, il s'engageait pour moins de la moitié de sa propriété.

Trois semaines de palabres, trois semaines de si et de peut-être... Et un Delfosse qui ne cessa d'augmenter ses conditions.

— Bon, merde enfin ! hurla André. Si tu te décides pas, on va voir ailleurs.

Personne ne l'avait sérieusement évoqué mais il restait possible de discuter avec Fulchi, un type très imprévisible, qui avait ses terres en face de...

— Bon, d'accord, dit alors Delfosse comprenant qu'il avait obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir. Je marche avec vous.

Manuel était parvenu à ses fins.

Si la coopérative fonctionnait et rapportait ce qu'on en espérait, dans un an, emprunter pour acheter la ferme n'aurait plus rien d'impossible...

On avait pris rendez-vous chez un avoué de Villefranche pour faire les papiers. Manuel était excité par cette perspective que même sa mère avait approuvée.

Il s'était alors rendu compte qu'elle avait toujours dit le contraire de ce qu'elle pensait.

— Racheter la ferme, c'était pas un projet pour ton père, il n'était pas assez... enfin, je veux dire... Toi, tu as la tête sur les épaules, c'est pas pareil.

À la brève discussion qui s'ensuivit, il comprit que sa mère ne considérait pas que Manuel allait racheter la ferme mais... qu'ils allaient reprendre leur bien.

Il n'attendit pas que les documents de « la Coopé » soient signés, que le prêt de cinquante mille francs au Crédit agricole soit approuvé, il s'attaqua aussitôt à la construction de la stabulation libre.

C'est un peu difficile à comprendre

Le caractère de Geneviève était supérieur à son intelligence. Quand elle était sur orbite, personne, et surtout pas son mari, ne pouvait prévoir à quelles extrémités elle était capable de se propulser.

L'exemple le plus spectaculaire de son entêtement était évidemment cette affaire du bal de Noël du Club Initiatives. Pourquoi y tenait-elle à ce point ? Elle refuse de céder, se disait Jean, quand elle a une idée en tête, la seule chose qui compte, c'est l'obtenir.

Début décembre survint un rebondissement qui le lui confirma.

— Si tu refuses de participer à ce bal, dit-elle à Colette, alors, il ne serait pas normal de laisser ton frère participer à son tournoi de la Seine...

Cette fois, signe que l'argument était efficace, Colette sortit de son mutisme.

— Je ne vois pas le rapport !

— C'est pourtant simple : tu ne participes pas, il ne participe pas. Il ne serait pas logique que tu te privas du plaisir d'aller danser et que lui ait celui d'aller jouer au billard !

La puissance du syllogisme effraya Colette.

Jean, lui-même, crut que le conflit venait de prendre un tour nouveau.

Or, il n'en fut rien parce que, étonnamment, Philippe accueillit cette information sans manifester le moindre intérêt, comme si ça ne le concernait pas.

— C'est pas grave, je m'en fous..., lâcha-t-il avant de retourner à sa chambre.

Tout le monde en resta bouche bée.

Jean voyait bien qu'il se passait quelque chose dans la vie de son fils. Depuis quelques semaines, il n'était plus le même, s'enfermait dans sa

chambre, dans le noir, il devait mal dormir parce qu'il avait le visage blanc comme de la craie, les yeux cernés, il ne s'intéressait à rien.

« Il est amoureux », comprit Jean qui estima devoir s'en entretenir avec lui, ce garçon avait besoin de conseils.

Il fallait faire preuve de doigté, ne pas le brusquer, ne pas le cabrer. Jouer son rôle de père.

— Comment ça va, fils ? demanda-t-il d'un ton enjoué en s'asseyant un soir au bord de son lit.

— Ça va, répondit Philippe d'un air morne.

Parvenu à ce point de la conversation, Jean ne savait trop comment poursuivre. Il observa le décor. La chambre était un capharnaüm auquel il n'avait jamais prêté attention. Geneviève n'y mettait pas les pieds, Thérèse y passait l'aspirateur et faisait les poussières mais « par respect », laissait tout en place ou à peu près. Tout traînait, il y avait beaucoup de laisser-aller, de l'abandon. Philippe vivait un chagrin d'amour, c'était évident.

Des pochettes de disque gisaient au sol, Jean se pencha et ramassa l'une d'elles, Françoise Hardy.

— Pas mal, la fille...

— Mouais...

Jean trouva cette réponse très encourageante.

— Les filles..., poursuivit-il, c'est parfois un peu difficile à comprendre, hein ?

Philippe, dans le doute, opina.

— En fait, ça va, ça vient...

Philippe regarda son père, s'interrogeant sur son intention.

— Faut pas trop s'en faire...

Il balançait négligemment la pochette de disque.

— Sur le coup... Puis après, on se rend compte que... Tu vois ?

Philippe ne voyait pas clairement mais il approuva de nouveau.

Jean accueillit cet assentiment avec soulagement. Il avait vraiment eu peur de ne pas trouver les mots.

Il saisit et serra l'épaule de son fils.

— Ça va, le billard ?

— Bof...

Jean comprenait. Quand on vit un chagrin d'amour, rien d'autre ne compte. Heureusement, ça ne dure pas.

— Ça va aller, dit-il en se levant.

Colette, le lendemain, interrogea son père, inquiète.

— Tu as parlé avec lui ?

— Oui, nous avons pas mal discuté... Il vit une peine de cœur, ça va se tasser.

Colette ne répondit rien.

Mais à entendre son lit couiner furieusement par salves, deux ou trois fois par nuit, elle n'avait pas l'impression qu'il s'agissait seulement d'un chagrin d'amour.

Tous les bonheurs ont une fin

Il était rare que Geneviève perde le sommeil. Même à la mort de sa mère, elle avait ronflé comme un sonneur. Mais la survenue du « soi-disant père » de Michel l'avait beaucoup contrariée et sa convocation chez le juge l'inquiétait.

Et s'il allait, contre toute évidence, lui donner raison ? Elle en avait « le sang tout retourné ». Elle sentait enfin le sommeil la gagner lorsqu'elle entendit un bruit.

Dans le lit voisin, Jean ronflait.

Elle se leva, surgit dans le couloir et fronça les sourcils en y trouvant Philippe. Il rougit violemment et, tout en déchaussant son pied droit, s'appuya de l'épaule à la porte de Tante Thérèse.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il prit un air préoccupé.

— J'ai un truc, dans mon chausson...

— Un truc... ?

Sa mère s'était approchée.

— Quel truc ?

Son intonation exprimait la méfiance.

Philippe, qui la connaissait mieux que personne, comprit qu'elle examinait la situation et y cherchait le défaut. Il était bien tard, tout le monde était couché... Il lisait dans ses pensées. Que pouvait donc faire Philippe ici, une jambe en l'air, à inspecter son chausson alors qu'il n'avait pas même allumé la lumière du couloir ?

Elle fixa un instant la porte et, comme si on venait de l'appeler, Tante Thérèse l'ouvrit et apparut, serrant à deux mains le col de sa robe de chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je voudrais bien le savoir ! répondit Geneviève d'un ton accusateur. Toutes deux se tournèrent vers le jeune garçon.

— J'ai un truc dans mon chausson...

Il tendait l'objet devant lui et tous trois sentaient à quel point cette circonstance était étrange et pour tout dire un peu louche.

Thérèse, depuis son arrivée dans la famille Pelletier, prenait toujours la défense des enfants. Cette attitude avait évité bien des drames et couvert, surtout concernant Philippe, pas mal de frasques. C'est donc quasiment par réflexe qu'elle saisit la charentaise coupable et, passant son index dans la fourrure, le sortit en disant :

— Ah bien, oui, une épine, je comprends que ça te gêne !

— Fais voir ? dit Geneviève.

Mais Tante Thérèse avait déjà secoué la main pour s'en débarrasser. Les trois regards se dirigèrent vers le sol, il serait bien difficile maintenant de la retrouver, cette épine...

— Tiens, dit Thérèse en rendant son chausson à Philippe, va dormir, il est tard.

— Qu'est-ce qu'il fout dans le couloir en pleine nuit, cet imbécile ? interrogea Geneviève à voix haute tandis qu'il s'éloignait, les épaules basses.

— Il est un peu malade, murmura Thérèse en désignant, dans le fond du couloir, la porte des toilettes. Il a dû manger quelque chose... Demain, je lui ferai de la compote de pommes.

Geneviève n'était convaincue ni par l'explication ni par le remède mais, en l'absence d'hypothèse plus satisfaisante, elle se contenta de s'en retourner à sa chambre en bougonnant.

Tante Thérèse allait rentrer dans la sienne lorsque Philippe échangea avec elle un court regard.

Un doute était venu à Tante Thérèse.

Il se sentit rougir, baissa la tête, c'était un aveu.

Pendant plusieurs soirs, il n'osa pas retourner à la porte de Tante Thérèse, puis enfin il s'enhardit et fut bien désappointé. La serrure ne laissait plus passer la lumière.

Tante Thérèse avait-elle remis la clé ? Était-ce un geste de défiance ?

La situation était rendue troublante par le fait que, dès le lendemain de cet épisode, elle s'était comportée de façon naturelle. Philippe eut beau

scruter son comportement, surveiller ses regards, il se persuada que Tante Thérèse n'avait pas compris son manège.

Restait à percer le mystère de cette serrure qui faisait obstacle aux plaisirs avec lesquels il avait hâte de renouer.

Un jour, feignant de confondre sa porte avec celle de Tante Thérèse, il l'entrouvrit et constata qu'elle avait collé un papier sur le trou de la serrure...

Il fut sauvé par Petula Clark. Une chanteuse anglaise pour les vieux. C'est du moins ainsi qu'il la considérait. Lui vibrait à Françoise Hardy, à France Gall, à Sylvie Vartan (il préférait les filles) mais pour Tante Thérèse, rien ne valait Petula Clark. Lorsqu'elle passait à la télévision, Thérèse se collait au poste avec un sourire extatique, et, dans la journée, elle fredonnait volontiers ses airs, allant jusqu'à imiter son accent anglais. (Petula Clark était Anglaise de profession, une de ces artistes londoniennes qui, après trente années de carrière en France, continuent de dire « j'ai laissé la mouchoir sur le commode ».)

Philippe comprenait difficilement que Tante Thérèse s'extasie sur des chansons où « le cœur saignait » dans des histoires d'amour « sans amour » et où l'on partait « pour ne jamais revenir », le tout pimenté d'un accent british à couper au couteau. Il trouvait ça souverainement ridicule. Lui, vibrait à des appels à « venir twister entre copains », et où le refrain était composé d'une série de « ouais » dont on perdait le nombre. Selon lui, ça vous avait une autre allure !

Sauf qu'en novembre *Salut les copains* titra soudain :

Petula Clark

Une fille formidable

Ce qui sidéra Philippe, ce n'est pas tant la photo de la chanteuse en robe rouge et collier noir qu'une ressemblance qu'il trouva frappante entre elle et... Tante Thérèse !

Oh, bien sûr, il y avait des différences, les cheveux, le visage, les vêtements, le sourire, la coiffure, le regard, etc., mais plus il détaillait les autres photos accompagnant l'article, plus le rapprochement lui semblait évident. L'énorme avantage de Petula Clark sur Tante Thérèse, c'est que la première pouvait l'accompagner au lit, sourire en le regardant pendant qu'à

sa manière il lui déclarait sa passion. Il pouvait aussi la coucher sous son oreiller.

Autre avantage sur l'inaccessible Tante Thérèse, des Petula Clark, il pouvait en avoir autant qu'il voulait. Ou presque. Il acheta toutes les revues où elle était en photo et les conserva jalousement sous sa penderie. Chaque nouveau cliché de la chanteuse et donc chaque nouvelle robe, nouvelle jupe, nouveau chemisier ouvrit une voie originale à une fantasmagorie déjà assez riche et dont lui-même se demandait à quelles extrémités elle le conduirait.

Mais tous les bonheurs ont une fin et, quelques semaines plus tard, lorsque Philippe eut épuisé les plaisirs que lui avait offerts l'ersatz de Tante Thérèse, il refit un tour dans le couloir.

La prescription était intervenue, le papier était peut-être tombé, la serrure était de nouveau offerte mais Tante Thérèse ne déambulait plus avec la même aisance naïve qu'auparavant, il aperçut bien de profil son admirable postérieur, il saisit bien une fugace image de ses somptueux seins mais ça n'était plus pareil.

Cette déconvenue plongea notre jeune héros dans une réflexion profonde au terme de laquelle il s'arrêta à cette idée lumineuse dont il se demanda même pourquoi elle ne lui était pas venue plus tôt.

Pourquoi Tante Thérèse, qui l'adorait, n'accepterait-elle pas de l'initier aux choses du sexe ? Somme toute, il était parfaitement prêt pour l'expérience, il avait les ressources nécessaires ! Est-ce que ça ne faisait pas partie de l'apprentissage de tout garçon ? Et puisque Tante Thérèse était si attentive à leur éducation, il ne voyait pas pour quelle raison elle refuserait de lui délivrer cet enseignement !

Bientôt, ce fut décidé. Il n'allait pas lui faire une déclaration, il aurait trop peur d'être ridicule, non, il allait lui en parler, en appeler à sa raison, il n'imaginait pas qu'elle puisse refuser.

Il sentait toutefois que la demande ne pouvait pas être faite de but en blanc, dans la buanderie le jour où il y déposerait son linge sale ou quand elle lui servait le petit déjeuner. Il devait y mettre les formes, trouver le bon moment, se montrer élégant.

On était à quelques semaines de Noël, occasion parfaite de lui faire un cadeau qui sortirait de l'ordinaire et de s'entretenir avec elle pour lui demander un cours particulier. Ou deux. Plus il y pensait, plus la nécessité de plusieurs cours s'imposait à son esprit.

Il dressa des listes et des listes de cadeaux, et ça n'était pas une mince affaire de savoir quoi offrir à une femme comme Tante Thérèse, avec l'expérience qu'elle avait des hommes.

Puis, tout à fait accidentellement, il tomba, dans la vitrine du bureau de tabac où l'on voyait toutes sortes de baromètres, de briquets de table et de cendriers en onyx, sur le présent parfait. Un chalet suisse, en bois, qui faisait boîte à musique quand on ouvrait le toit. Avec une danseuse en tutu qui tournoyait de façon très gracieuse. Il se paya de culot et demanda à écouter l'air. C'était joli, ça ressemblait à de la grande musique.

— Trente francs, dit la buraliste en replaçant le chalet dans la vitrine. Il y a un modèle un peu plus grand à soixante francs avec le choix entre trois airs différents.

Trente ou soixante, c'était une sacrée somme, surtout pour un garçon comme lui qui courait sans cesse après un franc pour une revue ou deux pour un paquet de P4 qu'il fumait en cachette (il devait se forcer un peu parce qu'il n'aimait pas trop).

Bref, c'était cher.

Il lui fallait trouver de l'argent.

J'attends quelqu'un

Soupçonné de plusieurs meurtres

Jean-Noël Carraud libéré !

« Une tragique erreur judiciaire vient d'être évitée... », déclare Me Kempf, son avocat

François ne cessait de se répéter mentalement cette déclaration qui avait été, pour lui, une véritable déflagration. « Une tragique erreur judiciaire ».

À la terrasse de la Brasserie centrale de Roubaix, au moment d'avaler son troisième Saint-Raphaël, il imagina la main de Nine se posant doucement sur son avant-bras, il reposa son verre.

Il avait beaucoup de mal à faire preuve de sang-froid, tout s'était écroulé d'un coup !

L'alibi de M. Carraud pour le meurtre de Janice Bonvoisin à Montrieux le 6 novembre s'est révélé indiscutable puisque de nombreux témoins ont attesté sa présence à la soirée de présentation de la nouvelle gamme de produits de son entreprise, à quelque... quatre cents kilomètres du lieu du meurtre !

Quant au crime commis à Thierville-sur-Eure en 1948 auquel les enquêteurs le pensaient associé, M. Carraud se trouvait alors en Italie où il est resté près de deux semaines.

Chose rare, la police s'est fendue (grâce sans doute à l'insistance avisée de son excellent défenseur, Me Kempf) de (très évasives) excuses... Le juge Pirouet s'est refusé à tout commentaire.

Le suspect auquel François avait voulu croire était remis en liberté, tout l'échafaudage de suspicion construit autour de Jean se reconstituait avec une nouvelle donnée imprévisible et que la presse (sans doute à la demande de la police judiciaire) n'avait jusqu'alors pas évoquée :

L'élément-clé de la libération de M. Carraud, plus indiscutable encore (si cela était possible) que les témoignages constituant ses alibis, reste évidemment... ses empreintes digitales !

Souvenons-nous que lors du meurtre de la jeune postière de Lamberghem, le 20 octobre 1948, l'assassin a laissé derrière lui une empreinte de pouce d'autant plus parfaite qu'elle a été relevée... dans le sang même de la jeune victime.

Or, il n'a pas fallu plus de vingt-quatre heures aux services scientifiques de la police pour rapprocher l'empreinte de Lamberghem de celle de M. Carraud et conclure à son innocence totale et certaine.

Outre le choc de se sentir revenu à la case départ, l'existence de cette empreinte digitale, pour François, changeait tout.

Son premier réflexe avait été de vérifier si cette ville de Lamberghem faisait ou non partie des destinations possibles de Jean. En feuilletant les agendas, il ne se souvenait pas d'avoir croisé ce nom. Sauf qu'en regardant la carte de la région il s'aperçut que son frère avait eu pour destination régulière, pendant quelques années, la ville de Berquieux où se trouvait un de ses fournisseurs, les Éts Steuvels. Berquieux située... à moins de dix kilomètres de Lamberghem.

Cette empreinte changeait tout.

Cette fois, il ne serait plus question de suspicion.

Ce serait ou non celle de Jean.

Et c'est la raison pour laquelle, depuis deux jours, il sillonnait la région de Roubaix.

Il s'était d'abord rendu au petit bureau de poste où la jeune femme avait été tuée, démarche évidemment vaine, et il était revenu à Roubaix et plus précisément au tribunal où siégeaient les juges d'instruction et au greffe duquel se trouvait le dossier contenant tous les éléments de l'enquête, les dépositions, témoignages, rapports des experts, actes de procédure.

Et la fiche dactyloscopique de l'empreinte relevée sur le lieu du crime.

Pièces consultables par les avocats et les personnels judiciaires mais pas par les journalistes.

Toute la question était de savoir s'il avait une chance d'en obtenir copie ou s'il devrait revenir bredouille à Paris et abandonner définitivement cette enquête épuisante qui, en quelques semaines seulement, avait déjà dû lui coûter deux ou trois années d'espérance de vie.

Il était allé au greffe où il avait demandé à consulter des documents accessibles au public dont il n'avait nul besoin mais qui lui servirent à observer longuement les fonctionnaires qui y travaillaient.

Il sélectionna trois personnes, un greffier, une secrétaire et un agent administratif. Le greffier parce qu'il jouait au PMU (oui, c'était maigre mais il faudrait peut-être s'en contenter), la secrétaire parce qu'elle était alcoolique (moche mais moyen de faire autrement ?), l'agent administratif par pure intuition (ridicule mais il fallait bien tenter quelque chose).

Combien était-il prêt à payer pour ce document ? Après la dépense au garage de la rue Cassini, il se voyait mal ponctionner de nouveau les économies du ménage sans en parler avec Nine.

Et donc, combien était-il prêt à y mettre ?

Mille francs ? Trois mille ? Dix mille ? Davantage ? Dépenser tant d'argent soit pour rien si Jean était hors de cause soit pour l'envoyer à l'échafaud, quel jeu de dupes !

Il consacra la première journée au greffier et perdit son temps. Le fonctionnaire jouait au PMU des petites sommes, possédait une voiture neuve, avait une épouse qu'il embrassait sur la bouche en arrivant à la maison, deux enfants qui piaillaient en l'apercevant, un chien... Cet homme-là n'avait pas le profil d'un joueur invétéré qu'on pourrait soudoyer.

La seconde journée, consacrée à la secrétaire, fut plus pénible mais tout aussi vaine. Il compta les verres pris au comptoir des cafés éloignés du tribunal, ça n'était pas tant que ça, il avait espéré plus. La fonctionnaire n'était pour l'heure qu'une aspirante à l'alcoolisme chronique, le pire était encore devant elle, François n'imaginait pas de levier possible...

Il perdit enfin sa dernière journée avec l'employé administratif. Peut-être vieillissait-il, parce que son intuition initiale avait tout d'une belle connerie.

Il partirait le lendemain matin. Bredouille.

Il ne comprit jamais réellement comment les événements s'enchaînèrent. Des années plus tard, en y repensant, il resterait sidéré de ce qu'il avait fait,

il attribuerait sa démarche à une forme de désespoir, il était si intensément malheureux pour lui-même, pour Jean, pour toute la famille, si éprouvé, qu'il en vint inconsciemment à souhaiter que quelque chose d'irréversible se place au travers de sa route, le désir d'être stoppé, d'être arrêté.

La veille de son départ, il décida de remonter au greffe du tribunal, c'était moins de vingt minutes avant la fermeture.

Il y croisa l'employé qui jouait au PMU s'esquivant discrètement avant l'heure. Il n'y avait plus qu'une seule fonctionnaire, la secrétaire qu'il avait pistée dans les cafés entre le tribunal et son domicile. La salle d'attente était vide.

— Monsieur ?

Elle l'avait vu trois jours plus tôt, lui avait posé la même question mais il passait tant de monde ici...

— J'attends quelqu'un.

— Le greffe va fermer...

— Je ne me laisserai pas enfermer !

La secrétaire se fendit d'un sourire, elle avait déjà rassemblé ses affaires. François la vit se pencher sur son sac, se relever, se diriger vers les toilettes. Dès qu'il fut hors de vue, sans réfléchir ni hésiter, il s'avança d'un pas décidé, poussa la barrière battante, contourna le comptoir, s'engouffra sur sa droite dans un couloir assez large pourvu de hautes fenêtres le long duquel il se mit à marcher d'un pas qu'il espérait normal.

Se succédaient les portes conduisant aux salles d'attente des fonctionnaires et magistrats du tribunal.

Sur sa gauche, alignés sous les grandes fenêtres, des chariots métalliques à deux étages surchargés de dossiers.

Juge Lemoine.

Juge Maubert.

Juge Pirouet.

François comprit alors qu'il n'avait pas choisi cette destination par hasard. Il avait déjà emprunté ce couloir, le premier jour de ses démarches, sa mémoire avait sans doute gardé l'image de cette porte de bois verni avec la plaque de cuivre au nom du magistrat.

Personne à droite.

Personne à gauche.

C'était curieux, comprit-il en une fraction de seconde, c'est dans cette position exactement, dans la même urgence qu'il s'était penché, quinze ans

plus tôt, sur le cadavre de la malheureuse Mary Lampson dont il se demandait aujourd'hui si son frère n'était pas l'assassin...

Urgence, oui, une porte s'ouvrirait, il serait pris en flagrant délit, dans vingt minutes il serait devant un policier, dans une heure, déféré devant un juge, et dormirait ensuite en prison...

C'étaient de très volumineux dossiers.

L'affaire de Lamberghem venait d'être rouverte avec l'arrestation de Jean-Noël Carraud, elle repartirait aux archives dans quelques semaines...

Le dossier était là, énorme, sanglé.

François le saisit sans hésiter et d'un pas pressé il longea le couloir, le cœur battant. Les toilettes, le verrou, le dossier posé sur l'abattant de la cuvette, la sangle dégrafée, les chemises de couleur. Pièces introductives, non, procès-verbaux, non, documents de preuves, non, faire vite, quelqu'un entre dans les toilettes ? Non, juste un bruit dans le couloir, les correspondances, non, les mandats et commissions rogatoires, non, les rapports d'expertise, médicaux, autopsie, rapport balistique et ici... la fiche dactyloscopique.

L'empreinte sous toutes ses formes, un pouce, sous tous les angles exploitables.

Et même, terrible, une photo de la scène de crime, un agrandissement de cette empreinte dans le sang de la victime...

François choisit un cliché assez clair et une copie de décalque sur une feuille millimétrée, les plie en quatre. Il referme le dossier, entrouvre la porte du W.-C., personne, ouvre celle du couloir, personne, il se remet à marcher vers le bureau du juge, le chariot sur lequel il dépose au passage le volumineux dossier et soudain, il est là, devant lui, un homme grand, en tenue d'huissier, à une dizaine de mètres :

— Qu'est-ce que vous faites là ?

François sans réfléchir fait volte-face et se met à courir, les pas de l'huissier se précipitent derrière lui, résonnent sur le dallage, François change soudain de stratégie, là aussi allez savoir pourquoi, devant la porte battante du fond du couloir, au lieu de s'y engouffrer, il fait brusquement demi-tour. L'huissier arrive sur lui comme une pierre, François l'esquive, le temps que l'homme chute sur le palier, pousse un cri, se relève, François a déjà remonté en courant follement les deux tiers du couloir, s'est jeté dans l'escalier de marbre, il est dans la cour puis à la sortie du tribunal qu'il entend encore les cris de l'homme qui demande de l'aide, c'est la place, le

kiosque, une rue à droite, une autre à gauche et soudain François se met à marcher presque normalement mais à bout de souffle, à la limite du malaise...

Il vient peut-être, au risque de la prison, de voler de quoi envoyer son frère à la guillotine.

Un tragique quiproquo

« En me salissant, ils salissent mon enfant ! »
À la veille de son entrevue avec le juge,
Émile Gruber, fort de son droit,
répond à ses détracteurs

C'est peu dire que le grand public est écœuré par les scandaleuses méthodes utilisées pour tenter de spolier M. Gruber de son droit absolu à vivre maintenant en paix en compagnie de son fils. *Presse-Hebdo* est heureux et fier de rétablir la vérité afin de dénoncer les sous-entendus infamants et les mensonges éhontés qui entourent sa personne.

Précisons donc que ce que la partie adverse, celle du soi-disant « héros de la rue Caulaincourt », a appelé « une lourde peine de prison » n'est en fait qu'une banale interpellation (à la suite d'une dispute vénielle) qui n'a valu à M. Gruber qu'un séjour au poste de... vingt-quatre heures !

Déféré devant un juge, il a été condamné à huit jours de prison... avec sursis et est donc ressorti libre du tribunal !

Quant à l'insinuation concernant sa nationalité, elle est proprement honteuse. M. Gruber est en effet de nationalité française, né d'un père nommé Gérard Gruber, né alsacien, et d'une mère française, Brigitte Chanier !

[...]

Nul doute que la décision du juge qui confirmera prochainement la paternité de M. Gruber mettra enfin le point final à des faussetés destinées à éclabousser ce brave père de famille.

*

Devant le Palais de justice, les reporters de *Presse-Hebdo* et d'*Écho de la France* fumaient ensemble des cigarettes et commentaient le dernier match du Racing Club en gardant un œil sur le perron par où Émile Gruber arriverait.

Pour le moment, il était face au juge et cherchait ses mots...

— Un quiproquo ?

Le juge se montra sceptique.

— D'une certaine manière, oui ! répondit l'avocat de Gruber dont la moitié des honoraires étaient réglés par *Presse-Hebdo* en échange de toutes les informations de première main. Mon client et la défunte Mme Denise Gineste n'ont eu des relations intimes que par deux fois !

Cela avait suffi pour qu'Émile tombe éperdument amoureux.

Décidé à faire sa demande en mariage à Denise, il rompit aussitôt avec la jeune femme avec qui il avait une relation d'ailleurs très récente. Scène pénible. Émile était un homme doux, calme, pacifique qui déploya des trésors de gentillesse pour éconduire la malheureuse.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain même de cette rupture, de ne plus trouver personne au domicile de Denise !

— Ni à son travail ! dit Gruber.

La jeune femme s'était littéralement volatilisée !

Émile se mit alors à la chercher fiévreusement, partout, interrogeant ici et là, guettant, s'informant.

— Mon client a même songé à engager un détective privé mais il n'en avait, hélas, pas les moyens.

À la fin de quoi il se résolut, la mort dans l'âme, à considérer que sans doute elle ne l'aimait pas au point d'envisager l'avenir avec lui...

— J'ai pensé qu'elle n'avait pas le courage de me le dire, qu'elle avait préféré partir...

Mais un an plus tard apparut soudain une jeune femme nommée Simone Leduc, amie d'enfance de Denise, venue lui apprendre... sa mort effroyable dans l'incendie de la rue Caulaincourt !

— Ça m'a fait triste, vous pouvez pas savoir...

— Et c'est Simone Leduc qui a expliqué à mon client le fin mot de l'histoire, dit l'avocat. Un quiproquo, monsieur le Juge ! Un tragique quiproquo !

Désireuse de lui faire la surprise, Denise était venue, sans le prévenir, chercher Émile à son travail mais l'avait découvert, à la terrasse d'un café, en compagnie d'une jeune femme qui lui tenait la main avec empressement...

— Elle venait de surprendre Émile en train de rompre, monsieur le Juge ! Pour l'épouser, elle !

Denise rentra chez elle, ulcérée, déchirée.

Et le soir même elle quittait Paris pour Auxerre où demeuraient ses parents.

Découvrant quelques semaines plus tard qu'elle était enceinte d'Émile, elle se refusa à déranger sa vie et revint à Paris où elle reprit son travail, accoucha du bébé qu'elle prénomma Michel...

— ... et commença, monsieur le Juge, à vivre l'existence difficile d'une fille-mère jusqu'à ce que l'incendie dans son immeuble...

Émile se taisait, le juge le fixait.

— Et donc, monsieur Gruber ?

— J'ai découvert en même temps que Denise était morte et que j'étais papa...

L'avocat hochait lentement la tête, on le sentait douloureusement saisi par ce drame.

— Je suis le père de cet enfant ! déclara soudain Émile d'une voix forte qui surprit le magistrat. Je ne demande rien d'autre !

Le juge reclassa le document faisant foi d'une altercation entre Gruber et un client du café Le Balto qui s'était terminée par un vilain coup de poing et avait conduit ledit Gruber à passer vingt-quatre heures au poste.

Restait, avait-il lu, la nationalité de M. Gruber, la question de cet accent sur le *u* tantôt présent, tantôt absent, selon les documents administratifs.

Lui-même s'appelait le juge Célérier. De Célarié à Célérité, et même à Célébrité et Sérurier, il avait tout connu...

— Seriez-vous prêt à vous soumettre à un test de paternité ?

*

« Le juge Céléri s'est montré très compréhensif ! »
nous confie M. Gruber, le père du petit Michel

*

« J'ai confiance dans la justice de mon pays »,
assure l'épouse du Héros de la rue Caulaincourt

*

— C'est valable, ça, un test de paternité ?

La question était un sujet épineux entre Geneviève et Jean.

Disons tout haut quelque chose que personne (hormis certains lecteurs, certaines lectrices) ne savait : ce couple avait deux enfants sans avoir eu aucun contact sexuel depuis leur nuit de noces. Jean n'avait jamais trouvé anormale cette pénurie de rapports intimes. Geneviève était sa croix, son châtement, elle était venue dans sa vie pour exorciser ses démons, il aurait fait beau voir qu'elle lui dispense des consolations !

Par deux fois Geneviève avait annoncé qu'elle était enceinte, par deux fois il s'était senti heureux de devenir père.

Jean avait deux enfants qu'il aimait infiniment, voilà tout.

Chose incroyable, à aucun moment il ne douta de son épouse. L'idée qu'elle puisse entretenir une relation régulière ne lui avait jamais traversé l'esprit. Elle était une mère douteuse, parfois excessive, socialement elle n'était pas bien pratique mais elle était, selon lui, une bonne épouse, allez comprendre.

Sur la validité d'un test de paternité, Jean n'avait pas d'idée, il ne savait d'ailleurs pas exactement comment on s'y prenait. Par chance, lorsqu'elle lui posait une question, Geneviève attendait rarement une réponse. Elle était déjà passée à autre chose.

En l'espèce, une valise dans le couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle le savait parfaitement, elle la reconnaissait, c'était une de celles avec lesquelles Thérèse était arrivée de Beyrouth quatre ans plus tôt, une valise luxueuse en beau cuir avec des sangles, qu'elle conservait comme une relique de l'époque, bien révolue, où elle avait des moyens.

— Thérèse ! tonna Geneviève.

Et quand Thérèse, affolée, apparut, elle se précipita en s'excusant...

— Pardon, je l'ai oubliée, je la rentre !

Thérèse avait attrapé sa valise et courait déjà vers sa chambre à la porte de laquelle Geneviève fit alors barrière de son corps.

— Je peux savoir ?

Elle savait. Toute sa personne montrait qu'elle avait parfaitement compris.

— J'allais t'en parler..., murmura Thérèse, les yeux au sol.

— J'espère que tu ne pars pas à Beyrouth pour Noël ! hurla Geneviève.

Thérèse rassembla ses forces.

— Si, j'allais t'en parler...

— Et on peut savoir avec quel argent ?

Elle s'adressait à sa sœur sur le même ton autoritaire et péremptoire qu'à son mari ou à ses enfants.

La question était saturée de sous-entendus. Si Thérèse avait trouvé de l'argent, elle ne pouvait que l'avoir distrait des ressources du ménage Pelletier !

— J'ai pris sur mes économies, balbutia-t-elle.

— Parce qu'il t'en restait ?

— Un peu... Suffisamment...

— Mais enfin, ma pauvre fille, qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Tu en es partie une main devant, une main derrière, tu y passes pour une voleuse, le seul ami que tu y avais s'est barré avec la caisse !

Geneviève fit mine de rire à gorge déployée.

Thérèse, le cœur lourd, ne trouvait rien à dire.

À cet instant, son existence lui apparut une faillite complète.

— Et d'ailleurs, reprit Geneviève les bras croisés, qui va s'occuper des enfants ?

Thérèse, cette fois, fut désorientée.

— Euh... moi.

Geneviève ouvrit la bouche. C'est vrai que Colette et Philippe s'y rendaient eux aussi !

— Elle s'occupera de nous.

Geneviève se retourna vivement, c'était Philippe.

Prenant son courage à deux mains, il venait au secours de Tante Thérèse.

Geneviève ne dit rien.

Thérèse partant contre son avis, Colette refusant le bal de Noël, Philippe osant prendre la défense de sa tante, cette conjonction de contrariétés venait de briser son énergie.

Elle abandonna le terrain, on la vit remonter le couloir jusqu'à la cuisine, d'un pas pesant et affligé. Elle avait besoin de reprendre des forces parce que, là...

Elle ferma la porte derrière elle.

Thérèse fixait Philippe qui avait eu le courage de voler à son secours.

Grand dadais, pensait-elle, comme il est émouvant...

Philippe regardait Tante Thérèse. Elle portait le chemisier à fleurs qui, par un hasard d'une rare sensualité, plaçait un bouton de rose juste à l'endroit de son mamelon gauche. Philippe s'interdit de le fixer.

— C'est gentil, mon grand, dit-elle, de prendre ma défense mais ça n'était pas la peine.

— C'est vrai que tu as l'argent ? demanda-t-il brusquement.

Il espérait qu'elle dirait non.

Parce qu'il avait trouvé le moyen d'en gagner.

Au lieu de lui faire un cadeau, il lui payerait le voyage (il n'avait aucune idée du prix des choses) !

— Oui, j'ai pris mon billet aller-retour. Tu es mignon.

Elle sourit largement et caressa gentiment sa joue avant de s'en retourner vers sa chambre.

Philippe n'eut pas le temps de regarder le bouton de rose mais il fixa, la gorge serrée, jusqu'à ce qu'elles disparaissent, les fesses de Tante Thérèse qui dansaient merveilleusement sous le nylon de sa jupe...

Pendant ce temps, Geneviève était arrivée au seuil de la cuisine.

Joseph, qui se trouvait là, s'éloigna rapidement.

Elle le regarda un moment, pensive.

Puis elle se baissa, saisit le bol dans lequel Colette plaçait sa nourriture pour la journée et le vida dans la poubelle avant de le reposer à sa place exactement.

Joseph et elle se regardèrent.

Une nouvelle période de leur relation venait de s'ouvrir.

J'en veux deux cents

La bière ? Le vin ? En tout cas, l'alcool. Pour la cigarette, Colette savait déjà, les garçons fumaient tous en cachette mais jamais encore elle n'avait senti cette haleine chez Philippe. Elle l'avait souvent vu (et empêché de) siffler les fonds de verre après les repas familiaux, elle avait attribué ce geste à un désir de provocation mais ce soir-là, elle s'inquiéta.

Était-il normal qu'il sente l'alcool à la fin de la journée ?

Philippe revenait de son cours de billard et à l'académie, on ne servait pas d'alcool aux mineurs, c'était une règle intangible.

Philippe avait-il bénéficié d'un passe-droit ?

— Qu'est-ce que tu sens ?

Philippe avait posé rapidement sa main devant sa bouche, Colette l'avait saisie, s'était approchée, le nez en avant. Philippe avait rougi.

— Va te brosser les dents ! lui intima-t-elle.

Il ne manquerait plus que leur mère s'en rende compte, quel cataclysme ce serait !

Cette circonstance était sans doute à rapprocher des sorties de Philippe en fin d'après-midi. Leurs parents rentraient à l'heure de dîner et Philippe, ses devoirs expédiés, ressortait pour se rendre à l'académie, pour s'entraîner. Tante Thérèse avait tiqué :

— Tu dois être accompagné d'un adulte, non ?

— Il y a M. Horowitz !

Le nom de son professeur de billard était sacré dans la maison, et à l'exception de Geneviève qui trouvait qu'il faisait « quand même un peu trop juif », tout le monde, en s'accordant sur l'efficacité d'un enseignement qui avait conduit Philippe à cette magnifique et si prometteuse victoire au récent tournoi, estimait qu'il était un adulte de confiance.

Thérèse laissa donc Philippe partir, lui recommandant d'être de retour avant sa mère, dans l'intérêt de tout le monde.

Colette prit sur elle de le suivre, ce qui ne fut pas difficile. Elle était bien décidée à passer un savon au directeur de l'académie si on servait de l'alcool aux mineurs, même Horowitz en prendrait pour son grade, rien de tout cela ne fut nécessaire parce que Philippe fila tout droit jusqu'au Balto, le café-tabac situé deux rues plus loin et annonçant, à côté de son enseigne, la présence de tables de billard dans l'arrière-salle.

Colette, encore plus furieuse, s'apprêtait à entrer à sa suite dans l'établissement et à en découdre avec... mais elle changea soudain d'idée et de chemin lorsqu'elle s'aperçut, à travers la vitrine, que Philippe serrait la main d'un Edmond, gauloise au bec, souriant de toutes ses dents jaunes.

Colette trouva sans peine, à l'abri du kiosque à journaux, un endroit lui permettant d'observer l'intérieur du café où Philippe serrait maintenant la main d'un homme chauve mais à la moustache conquérante de charcutier traiteur.

Philippe l'avait rencontré ici même quelques jours plus tôt. Et il avait fallu perdre dans une partie à trente points !

— Pas de beaucoup ! avait recommandé Edmond. Tu te fais battre mais il ne faut pas que ça lui semble trop facile, tu comprends ?

Edmond avait vanté au charcutier traiteur le talent de Philippe, jeune prodige du billard, et avait même parié trente francs qu'il avait perdus parce que Philippe, à regret, s'était laissé battre.

Il avait dû prendre beaucoup sur lui (son adversaire était assez faible, son fouetté était très approximatif et ses rétros réussis tenaient beaucoup plus à la chance qu'à l'habileté), en échange de quoi il avait eu droit à quelques gorgées de Cinzano qu'Edmond lui avait discrètement offertes près des toilettes.

Le moment de la revanche avait sonné.

Très en confiance, le charcutier avait accepté une nouvelle partie en trente points.

— J'y crois, moi, dans ce petit ! avait dit Edmond à voix basse parce qu'il était interdit de jouer de l'argent dans le café. L'autre jour, il n'était pas en forme, c'est tout.

— Si tu es prêt à perdre, moi, ça m'est égal, répondit le charcutier, proposant même de monter l'enjeu à cent francs.

Philippe, dont l'esprit de compétition était aiguisé par la défaite précédente considérée comme humiliante, fut très tenté d'écraser le commerçant mais il parvint à se maîtriser :

— Faut pas non plus gagner de beaucoup ! Sinon il va comprendre qu'il s'est fait baiser et il va refuser de payer, tu vois ?

Si Philippe ne gagnait pas cet argent, adieu le cadeau à Tante Thérèse et ses leçons particulières ! Y avait-il pensé à ce moment ! Tante Thérèse, généreuse comme on la connaît, le laissait lui caresser les seins, il salivait à l'idée qu'elle allait...

— Ah, c'était du juste ! dit Edmond lorsque Philippe eut raison de son adversaire sur un demi-massé.

Colette, de son kiosque, vit Edmond quitter l'établissement accompagné du moustachu qui sortit son portefeuille pour lui remettre quelques coupures. À peine était-il parti que Philippe rejoignait sur le trottoir son manager d'un jour. « On fait 70/30, d'accord ? » avait proposé Edmond. « Ça me fera pas beaucoup, à moi... », avait risqué Philippe. « C'est moi qui fais le plus difficile, fiston ! Faut embobiner le gars, l'amener à sortir son pognon, c'est pas comme taper dans une bille, ça demande du doigté ! » Et comme Philippe ne semblait pas totalement convaincu : « D'accord, fiston, on fait 60/40, ça te va ? »

Sur le trottoir, Philippe n'encaissa que trente francs, ça n'est pas ce qui était convenu.

— Et les boissons, mon gars ? Ça fait partie des faux frais ! Et encore, je compte pas le Cinzano.

Colette ne vit pas la somme que Philippe percevait mais elle lut la déception sur son visage.

Edmond venait de le prendre par l'épaule.

— C'est que le commencement, fiston ! On a juste tâté le terrain. Après on change de salle et on ferre un péquenaud à trois cents balles !

Philippe n'était pas assez fort en calcul mental pour évaluer ses gains sur un enjeu de trois cents francs mais il sentait, à la pression d'Edmond, qu'on approchait de la fortune.

Le lendemain, à la fin de la journée, tout près de l'académie de billard, Colette fit longuement mine de chercher une rue, de s'intéresser à un magasin, d'attendre un autobus pour sembler le croiser tout à fait inopinément.

— Monsieur Horowitz ! Ça, par exemple !

Le vieux ne la remit pas instantanément :

— Je suis Colette, la sœur de Philippe Pelletier...

Ah oui, ça lui revenait maintenant, elle était avec leur papa à la finale du tournoi, une bien gentille petite.

On bavarda quelques minutes, jusqu'à ce que Colette ait obtenu ce qu'elle voulait, c'était même mieux qu'espéré.

Lorsque la conversation prit fin, Colette fila au Balto dont elle ouvrit la porte d'un geste résolu, laissant le patron hurler « que les mineurs devaient être accompagnés d'un adulte ! », elle attrapa Edmond par le col et le tira à travers toute la salle jusque sur le trottoir.

— Eh là !

— Edmond, tout le monde vous a vu plusieurs fois avec mon frère qui n'a pas douze ans. Et tout le monde nous croira quand nous irons porter plainte au commissariat pour « détournement de mineur ».

— Mais... quel détournement ?

— Je dirai que vous coincez mon frère dans les toilettes.

— Bah, v'là autre chose !

— Je dirai que vous glissez votre main dans sa culotte...

— Quoi ?

— Que vous lui avez demandé de vous faire une...

— Mais, oh ! J'ai jamais fait ça !

— Je sais mais c'est moi qu'on croira parce que j'ai quatorze ans, que je suis une fille et qu'en ce moment vous êtes en liberté surveillée. La prochaine fois que vous irez signer au commissariat, vous y resterez et vous serez déféré devant un juge. Quand je ferai ma déposition, je dirai que vous avez tenté de le sodom...

— Ooohhh ! hurla Edmond, il était outré, son teint écarlate choquait vraiment avec ses dents jaunes.

Il regardait Colette, et cette petite salope avait bien l'air capable de faire tout ça et pire encore...

— Bon, alors quoi ?

— Je ne veux plus vous revoir dans cet arrondissement de Paris, considérez ça comme une clause de votre liberté surveillée, ça vous aidera à vous en souvenir.

Edmond soupira, bon d'accord.

— Et je veux les deux cents francs que vous avez gagnés avec mon frère.

— Eh ! C'était cent francs !

— Oui, mais j'en veux deux cents.

En comptant les billets qu'il lui remettait, Edmond hochait la tête avec tristesse, ah, bon Dieu, quel dommage que cette petite soit mineure, quelle bonne associée elle aurait fait !

*

Noël approchait. Dans quelques jours, après la cérémonie en l'honneur de papa, on partirait pour Beyrouth avec mamie.

Colette remit cent francs à Philippe ébahi et se rendit à la librairie Cohen qui disposait d'un fonds remarquable d'ouvrages sur l'antiquité gréco-latine.

Et pour leur dernière séance de travail, après que sœur Amandine l'eut fait travailler sur l'étude des variations d'une fonction (elle était très pédagogue en matière de sciences et de mathématiques), elle sortit de son sac un petit paquet élégamment ficelé.

— Je vous souhaite un joyeux Noël, ma sœur...

— Mon Dieu...

Elle en était toute retournée : *Amores* d'Ovide dans une jolie reliure, un bel ouvrage.

— Vous n'avez pas dépensé...

— Ne vous inquiétez pas, on m'a repris *Antiquitates Romanae* de Denys d'Halicarnasse...

— Vous avez... revendu le cadeau de votre maman ?

Elle était outrée.

— Oui, répondit Colette en souriant, ma mère a dû payer ça une fortune mais elle le faisait pour une mauvaise raison. De toute manière, elle ne s'apercevra même pas qu'il n'est plus là. Elle offre des cadeaux pour l'effet qu'ils produisent. Passé l'effet, le cadeau cesse d'exister.

Sœur Amandine tournait et retournait l'ouvrage, le feuilletait.

— C'est un peu païen, peut-être..., avança Colette, hésitante.

La religieuse éclata d'un bon rire.

— Et c'est exactement pour cette raison que vous l'avez choisi, par provocation !

Colette rougit.

— Je vous souhaite un joyeux Noël, ma sœur, répéta-t-elle. Et une très bonne année. Dites-moi votre vœu le plus cher.

— Que Dieu me permette de Le servir le plus longtemps possible.

Un doute surgit dans l'esprit de Colette.

— Êtes-vous malade ?

— Un peu. Je l'ai appris il y a peu de temps, ça m'a fichu un coup. Rien de grave, rassurez-vous. Juste... embêtant.

Elle n'avait pas la même voix qu'auparavant, qu'y avait-il de vrai dans cette déclaration d'apaisement ?

La petite fille montra à son tour une telle émotion que la religieuse s'empressa :

— Ne vous inquiétez pas, Colette ! Dieu fait les malades mais il fait aussi les médecins ! Et j'ai un autre vœu.

Elle posa l'index sous son menton et l'obligea à lever la tête.

— C'est de vous voir heureuse. Comme vous devriez l'être. Voilà ce que je souhaite le plus. Oh, j'ai pensé à vous, moi aussi...

*

Le soir, une fois couchée, Colette ouvrit avec émotion le cadeau de sœur Amandine.

Il y avait un signet à la fin du chapitre VIII.

Elle s'y rendit.

« Nemo restituet annos, nemo iterum te tibi reddet. Ibit qua coepit aetas nec cursum suum... »

Colette traduisit mentalement :

« Personne ne vous restituera vos années, personne ne vous rendra à vous-même. La vie marchera comme elle a commencé, sans retourner sur ses pas ni suspendre son cours ; et cela sans tumulte, sans que rien vous avertisse de sa rapidité ; elle s'écoulera d'une manière insensible. »

« Quelle insupportable donneuse de leçons, cette sœur Amandine », se serait-elle dit quelques jours plus tôt. Mais elle avait vu la sœur fragilisée, émouvante, elle n'avait pas envie d'en penser du mal à cet instant-là. Était-elle plus malade qu'elle le prétendait ?

« Personne ne vous restituera vos années, personne ne vous rendra à vous-même. »

Il eût été prétentieux de penser que Sénèque parlait d'elle mais si elle travaillait le latin, c'est que ces auteurs s'adressaient à tous.

Et donc à elle aussi.

Et parmi leurs sentences, qui pouvait décider de celles qui s'appliquaient à elle ?

Elle rouvrit le livre.

« Personne ne vous restituera vos années, personne ne vous rendra à vous-même. »

Avait-elle l'âge de recevoir un pareil conseil ?

Une fille de quatorze ans pouvait-elle se figurer réellement... que la vie serait courte ?

Elle éteignit.

C'est qu'il y a « vie » et « vie ». De quoi parlait Sénèque ? De la durée de la vie ou de la manière de vivre ?

Elle entendait d'ici sœur Amandine : « Être malheureux et le rester, dirait-elle, est-ce une manière de vivre ? »

Une figure disparue depuis longtemps revint habiter son premier rêve de la nuit.

Le visage de Macagne.

Combien de fois Manuel fut-il à un doigt de renoncer, de tout foutre en l'air, de tirer au fusil sur tout ça !

Alors que la construction collective du bâtiment était convenue, il avait fallu faire des pieds et des mains pour que Delfosse et André acceptent de passer des journées entières sur le chantier, ils avaient toujours autre chose à faire de plus urgent, de plus important !

Malgré leur engagement, ses partenaires restèrent longtemps ambivalents sur l'initiative à laquelle ils avaient pourtant accepté de participer. Ils avaient investi et s'étaient endettés et à ce titre, ils tenaient à sa réussite mais ils n'étaient peut-être pas absolument convaincus de ses chances. Ils ne cessèrent de se dérober aux tâches les plus prenantes pour poursuivre le travail dans leur propre exploitation qui, pour l'avenir, leur paraissait plus solide. Manuel, à plusieurs reprises, imposa des réunions qui n'eurent aucun résultat. Il comprit alors que la dynamique de l'entreprise reposait sur lui, qui en avait eu l'idée, et que les autres ne s'y investiraient réellement que lorsqu'ils en verraient les premiers fruits.

Au cours de cette année épuisante, Manuel dut chercher la station de traite, les bidons, les mangeoires automatiques, acheter et faire venir des vaches hollandaises réputées très productives, négocier avec le Crédit agricole, soumettre le projet à la chambre d'agriculture, satisfaire aux premières exigences sanitaires de la Santé publique vétérinaire...

Ils en étaient là quand il reçut enfin la visite de Gildas Ferchaux, le directeur de la Fédération laitière de Villefranche, un homme d'une cinquantaine d'années, né de parents agriculteurs bretons et passé par les écoles. Il laissa sa voiture assez loin de là, et acheva le chemin à pied. Manuel, qui travaillait sur le toit, le reconnut au premier coup d'œil. Il

s'arrêta au portail qu'il aurait été facile de pousser mais non, il restait là, debout à attendre qu'on le voie, qu'on lui ouvre.

Manuel descendit lentement du toit et vint à sa rencontre.

Ferchaux connaissait tous les fermiers de la région, tout le monde le connaissait.

— Bonjour, monsieur Ramos.

Les deux hommes restaient chacun d'un côté du portail et se parlaient comme par-dessus une haie.

— J'aurais dû venir plus tôt, mais...

Il sourit largement.

— Vous allez voir, c'est une rude affaire qu'une coopérative laitière !

Comme Manuel ne répondait pas, il désigna le bâtiment quasiment achevé.

— De la belle ouvrage. Je peux ? demanda Ferchaux.

Manuel ouvrit le portail et lui montra le chemin d'un geste presque obséquieux.

— Impressionnant...

Ferchaux, du regard, mesurait le périmètre, évaluait les contraintes, estimait les coûts de main-d'œuvre...

— Bravo ! Ça fait du bien de voir des jeunes « vraiment » modernes !

Il baissa la voix.

— Ici, c'est fou ce que les gens sont... Pour les faire bouger... C'est vous qui avez raison, la stabulation libre, c'est ce qu'il y a de mieux, je me tue à le leur dire mais je prêche dans le désert.

Manuel n'avait quasiment rien dit, juste répondu par oui, par non.

Les mains dans les poches, en regardant les logettes en cours d'installation :

— Pour l'alimentation, dit Ferchaux, c'est parfois compliqué, les bêtes n'ont pas toutes les mêmes besoins, surtout si elles se déplacent plus.

Il se tournait vers Manuel :

— Vous allez surveiller ce que chaque vache consomme, ou vous comptez y aller au jugé ?

Manuel était assez impressionné, Ferchaux avait les bonnes questions, mettait du premier coup le doigt sur les principales difficultés.

Il n'attendait pas la réponse, désignait l'immense espace de pacage :

— C'est formidable ! Cela dit, gérer tout le fumier avec les vaches qui bougent partout, ça peut vite devenir un problème, vous aurez intérêt à

avoir une organisation solide. Et les bras qui vont avec.

Il souriait aimablement.

— Vous avez une bonne autonomie en fourrage si les livraisons sont retardées ? Bah oui, je suis bête, vous avez dû prévoir une réserve...

Manuel, qui vivait une période tourmentée de travail forcené et d'angoisses permanentes, recevait ces questions, ces commentaires comme des menaces.

— Je peux vous faire un petit reproche, monsieur Ramos ? Pourquoi vous n'êtes pas venu me voir avant de vous lancer ? La Fédération pouvait vous conseiller, vous aider, et pourquoi pas, s'associer avec vous !

C'était dit d'un ton aimable, presque paternel.

— Je ne vois pas bien ce qu'on aurait pu...

Manuel n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

— Si j'avais l'esprit mal placé, je croirais que vous voulez entrer en concurrence avec nous ! Non, je rigole, je sais qu'il n'en est pas question. Et d'ailleurs...

Ce « d'ailleurs » exprimait clairement que la concurrence aurait été une lutte perdue d'avance.

Et c'est ça qu'il était venu dire.

Rien d'autre.

*

Manuel évoqua rapidement la visite de Ferchaux mais ne voulut inquiéter ni André ni Delfosse et se contenta de parler « d'une visite de courtoisie ».

— On va le niquer de la belle manière, celui-là, dit André.

— Faut voir..., lâcha Delfosse, plus circonspect.

Entre la naïveté d'André et le scepticisme de Delfosse, Manuel se sentait vraiment seul.

Il apprécia d'autant plus de recevoir de l'aide.

Celle de Mme Ramos d'abord, qui se révéla plus active encore qu'il l'avait espéré. Son désir de revanche sur les années de dépendance économique au propriétaire la galvanisait, elle fit des journées de quinze heures, ne se montra jamais fatiguée.

L'autre secours vint par surprise.

Un lundi, alors que le bâtiment venait de sortir de terre, Claire était passée lui « rendre visite ». C'était le jour de fermeture du magasin. Elle était entrée dans la partie achevée où l'on serrait de la paille et du fourrage, elle levait la tête vers le plafond en planches de chêne en disant que c'était impressionnant, Manuel avait posé ses outils et, hésitant, restait dans l'encadrement de la porte. Claire se retourna, le fixa et laissa tomber sa robe qui fit un joli drapé autour de ses pieds. Il la trouva belle à couper le souffle, elle était plus ravissante, plus excitante que dans ses anciens rêves, du temps où il espérait encore l'épouser. Elle revint chaque semaine à la même heure, sans manières, ils faisaient l'amour longuement après quoi elle se promenait dans le chantier comme dans un magasin, notant ce qui avait changé, posant des questions, ne répondant jamais aux interrogations silencieuses de Manuel.

S'il avait d'abord espéré de sa part un revirement, Manuel comprit bientôt qu'il n'en serait rien, elle ne changerait pas de vie. « C'est toi qui me baises le mieux », lâcha-t-elle. Parlait-elle de son mari ou fallait-il entendre qu'elle avait d'autres amants ?

Manuel prenait avec voracité ce qu'elle lui offrait, faisait valoir que la Coopé, une fois lancée, permettrait une vie « comme à la ville » en espérant qu'elle basculerait peut-être de son côté. Elle vint le lundi et, d'autres jours, il n'était pas rare qu'elle passe en fin de journée ou tôt le matin, il ne savait pas si elle retombait amoureuse de lui ou si elle avait seulement d'irréfragables besoins sexuels.

Il ne comprit jamais comment sa mère l'apprit. Était-elle la seule à savoir ? Devait-il s'attendre un jour à voir Adrien Poitaud débarquer avec son fusil ?

Enflammé par cette relation avec Claire, exalté par ce projet de coopérative, Manuel mit les bouchées doubles ce qui fut bien nécessaire parce qu'il se révéla plus difficile que prévu d'obtenir les agréments.

Les Services vétérinaires firent des objections sur les locaux de traite (il fallut agrandir deux ouvertures), sur la vérification des températures de stockage (on dut doubler l'installation de thermomètres à lecture directe et ouvrir un registre pour consigner les résultats jour par jour), la vérification des normes de sécurité alimentaire (qui augmenta sensiblement la quantité de matériel prévu pour la désinfection).

— Ils voudraient nous dégoûter, déclara André, qu'ils s'y prendraient pas autrement...

Manuel ne fit pas de commentaire mais lui aussi ressentait une désagréable impression. Les inspecteurs qui autoriseraient l'exploitation s'étaient montrés excessivement tatillons.

Il se sentait fort et décida de ne pas s'arrêter à cette inquiétude.

D'autant que la coopérative naissante se heurtait à d'autres questions à commencer par celle, névralgique, de la livraison du matériel de traite.

— Il y a trois mois que c'est commandé, insista Manuel auprès du représentant qui vendait les appareils Alfa-Laval. Et vous aviez garanti une livraison en six semaines !

— Ah non, monsieur Ramos, pas « garanti », non !

Il avait l'air joyeux de qui annonce une bonne nouvelle.

— On a « évalué » à six semaines, pas « garanti » !

— On est quand même à douze semaines. Nous avons prévu de démarrer début janvier !

Le représentant se mordit la lèvre pour se montrer compatissant.

Manuel eut beau insister, menacer, récriminer, le matériel n'arrivait pas. Il parla de monter à Paris demander des comptes à la maison mère, et curieusement, quatre jours plus tard, ils étaient enfin livrés.

— T'es un chef ! dit André en voyant le technicien installer une « DeLaval » Milking Machine rutilante.

Le manuel était en anglais.

— On va vous trouver la version française, monsieur Ramos, dit le représentant.

Heureusement, ils s'en sortirent sans la notice parce qu'ils ne la reçurent jamais.

*

Tous les certificats d'agrément obtenus, le 20 février 1961, on plaça enfin les cinquante vaches dans l'enclos équipé de vastes châssis sous toiture pour la ventilation. Chacune disposait, quand elle n'était pas au pacage, de près de quinze mètres carrés, d'une logette confortable et d'un accès libre à des mangeoires linéaires.

Il vit alors sur le visage de Delfosse et d'André qu'ils commençaient à y croire, ce qui n'empêcha pas Manuel de se heurter à des difficultés nouvelles, organiser la traite par roulements, la surveillance des troupeaux,

leur conduite en pacage, le travail de conditionnement, les manutentions, l'entretien de la stabulation... tout avait été source de tracas.

Et comme une sauce qui a tardé à prendre, soudain, à la mi-mars, tout se mit à fonctionner à peu près comme prévu.

Les épouses Delfosse et Rousseau, mobilisées, se montrèrent efficaces dans la mise en bouteilles de verre, la fabrication du beurre et des yaourts, on vit les enfants arriver à la stabulation avec un bel enthousiasme pour y procéder au nettoyage des logettes, la tournée de l'ouvrier qui servait de chauffeur à temps partiel commença à s'élargir, le lait était demandé sur les marchés, dans les restaurants, la production s'écoulait sans heurt majeur et, hormis quelques engueulades ponctuelles sur la répartition des tâches ou les priorités dans le travail, la Coopé était vivante.

Et elle fonctionnait.

Le comptable de Villefranche qui vérifiait les comptes tous les mois était agréablement surpris.

Les paysans qui avaient regardé Manuel avec un sourire ironique, le voyaient différemment et, à quelques paroles échangées ici et là, on pouvait se demander s'ils ne lui enviaient pas cette manière de se soustraire au droit quasiment régalien de la Fédération laitière. On commença à lui poser des questions.

Un an de construction chaotique, six mois laborieux de mise en place et maintenant, les choses allaient bien, Delfosse était le premier à se vanter, au café, d'avoir « bien niqué la Fédé », la femme d'André Rousseau besognait avec un entêtement qui frisait la ferveur. Jamais Claire n'avait été plus hardie, plus entreprenante, plus vivante, plus excitante, plus exigeante. Plus belle. Manuel se disait que, vraiment, ça n'était pas possible, il faudrait bien qu'elle choisisse entre lui et son mari.

Et il se sentait plutôt confiant.

Qu'est-ce que je dois faire ?

Ce que Geneviève, à cette occasion, put faire chier le monde, c'est à peine croyable.

— La Légion d'honneur, ça ne se reçoit pas tous les jours !

Sitôt le décret paru, Geneviève avait allumé la mèche. Elle avait d'abord exigé que la cérémonie se déroule au siège de la Fédération des patrons.

Près de deux semaines de pourparlers.

Elle refusa que le discours soit prononcé par Gaston Rougier qui était pourtant l'artisan de cette remise de décoration !

— On médaille le Héros de la rue Caulaincourt... ! Il faut un ministre !

— Quel ministre ? avait demandé Trajan-Perrin qui découvrait tous les jours un pan nouveau de la personnalité de Geneviève Pelletier.

Elle consulta la liste des membres du gouvernement et ne trouvant pas de « ministre chargé des Incendies, Sauvetages et de l'Héroïsme », elle jeta son dévolu, personne ne comprit pourquoi, sur Louis Bernard, ministre des Infrastructures et Grands Travaux de l'État.

— M. Pelletier Jean est aussi un éminent actionnaire du Périphérique parisien, assena-t-elle, ça n'est tout de même pas rien !

Même Bouboule ne s'était jamais entendu appeler par son épouse « M. Pelletier, Jean ».

Il avait fallu réfléchir aux fleurs et aux invitations, peaufiner la liste des invités, veiller au cérémonial, commander un dais spécial, vérifier l'ordre des appels (Geneviève avait exigé un huissier en uniforme chargé d'annoncer les arrivants). Elle était même intervenue sur la couleur du coussin, celui qui porterait la croix de la Légion d'honneur remise à Bouboule lui avait semblé d'un rouge « insuffisamment évocateur » !

La grande inquiétude vint évidemment de ce que le ministre n'était pas disponible.

— Pas de ministre, décréta Geneviève, pas de Légion d'honneur !

La Grande Chancellerie fit sobrement savoir qu'elle tenait à disposition une liste de personnes accréditées parmi lesquelles on trouvait même des ambassadeurs.

— Des diplomates en demi-solde, dit Geneviève, merci bien !

La situation était bloquée jusqu'à la parution d'un article dans *l'Écho de la France* :

L'entourage du Héros de la rue Caulaincourt est scandalisé

« Le gouvernement refuse de médailler mon mari,
c'est très triste... » dit Mme Pelletier

Devant « l'émotion créée par cette nouvelle » (que le magazine devait être à peu près le seul à ressentir), il fallut transiger. Le ministre proposa la présence de René Garnier, secrétaire d'État chargé des Relations avec les associations et les corps intermédiaires.

Chose surprenante, Geneviève accepta d'emblée.

Elle n'en parla à personne mais sa curiosité était piquée au plus haut point par cette appellation de « corps intermédiaires » qui éveillait confusément en elle des images d'ambivalence, d'ambiguïté sexuelle, d'équivoque... Corps intermédiaire... Un trouble étrange la saisit devant ce vertige de l'indéfini, elle était extrêmement curieuse de voir à quoi pouvait ressembler une telle personne. Elle fut bien déçue. René Garnier ne fut pas à la hauteur de son appellation, c'était un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire, au physique quelconque, à la main molle qui lut le discours préparé d'une voix atone, donna une brève accolade à Jean et s'esquiva à la première gorgée de champagne.

Peu importe, Geneviève avait de quoi se montrer heureuse.

Le cocktail était pris en charge par la Fédération, elle avait obtenu que le nom de Dixie figure à quatre reprises dans le discours officiel, toute la famille Pelletier était présente au triomphe de son mari.

Jean lui-même exultait à sa manière gauche, souriant aux anges.

Angèle avait acheté une nouvelle robe « pour la circonstance », on avait oublié à quel point elle était élégante. « Tu es magnifique ! » lui glissa

Hélène à l'oreille.

Philippe avait eu droit à un nouveau costume dans lequel il se sentait très beau, quoique le col de sa chemise, trop rigide, lui fît des rougeurs dans le cou.

Le temps de la remise de la décoration, Geneviève oublia ses autres tracas au premier rang desquels figurait ce voyage à Beyrouth dont tout le monde, sauf elle, se réjouissait ! Il y avait quelque temps qu'elle ne tentait plus rien pour convaincre Colette de rester à Paris pour participer au grand bal, c'était peine perdue. La fillette avait même refusé de porter, pour cette remise de Légion d'honneur, la robe de bal commandée par Geneviève. « Je vais avoir l'air d'une tourte ! » avait-elle déclaré dès qu'elle la vit. La robe ne servirait jamais à rien. « Comme si on avait de l'argent à dépenser... », dit Geneviève que personne n'écoula.

Sur ce plan, pour elle, l'échec était total.

Nous étions le 20 décembre.

Le lendemain matin, Angèle, accompagnée d'Hélène et de quatre de ses petits-enfants, Colette, Philippe, Alain et Annie, partait pour Beyrouth, et ils n'en reviendraient que le 4 janvier.

Et comme si cette initiative rassemblait contre elle la plus grande partie de la famille, François s'approcha de sa mère au cours du cocktail :

— Maman, si ça ne vous embête pas, je vous rejoindrais bien à Beyrouth.

Angèle en eut les larmes aux yeux.

— Mon chéri ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir ! Mais... et Nine ?

— Elle va rester avec la petite, elle a une grosse commande à terminer pour le début janvier.

Angèle caressa lentement la joue de son fils.

— Ça va te faire du bien, je te trouve vraiment très...

Elle hésitait sur le qualificatif. Tendue ? Fatigué ?

— Quelque chose ne va pas ?

François s'efforça au sourire :

— Si, si ! J'ai besoin de vacances...

Le regard de François tomba alors sur son frère, très entouré par les gens de la Fédération, son fils, sa fille... Pour lui aussi nouveau costume ; il avait l'air plus emprunté encore que son fils. De temps en temps, il se penchait sur sa médaille, « étoile à rayons doubles et couronne de chêne et de laurier », et il souriait.

François souffrait de terribles maux d'estomac. Nine le vit avaler un cachet et ne dit rien. Elle suivit son regard jusqu'à Jean. Que se passait-il entre les deux frères ?

Qu'est-ce que je dois faire ? se demandait François comme à chaque minute depuis qu'il était sorti en courant du tribunal de Roubaix avec, pliée en quatre dans sa poche, la copie de l'empreinte recueillie dans le sang de la victime de Lamberghem.

Comme chaque fois qu'il regardait Jean, et plus encore en cette fin de matinée où Bouboule rosissait sous les compliments, il ne parvenait pas à le relier à l'image d'un tueur de femmes.

Fernand Charroy, le secrétaire adjoint de la commission, une coupe à la main, réussit enfin à s'approcher de Geneviève pour déclamer d'une voix fluette :

— *Une Légion d'honneur, insigne de bravoure.*

Bien sûr pour le héros de la rue Caulaincourt...

— Quoi ?

Charroy fut désorienté par cette réaction mais l'occasion était trop belle, il se précipita sur Jean.

— *Vous voici décoré et ce n'est que justice.*

Vous êtes, je le dis, notre nouvel Ulysse !

— Hein ? fit Jean distrait par l'agitation du fond de la salle.

Là-bas, Trajan-Perrin lisait un mot que venait de lui remettre un huissier et dont le contenu avait gagné plusieurs invités.

— Quand ça ?

— Un peu moins de deux heures...

Bientôt plus personne ne parla que de cela, déjà quelques invités, comme Perrin, demandaient leurs manteaux.

Jean se sentit soudain étrangement seul.

Geneviève l'appelait, depuis l'autre côté de la salle :

— Mais viens donc !

— Quoi, quoi donc ?

Un incident déconcertant s'était produit sur le tronçon du boulevard périphérique conduisant de la porte de Gentilly à la porte de Charenton.

Les accrochages, les froissements de tôle sur cette voie autoroutière n'étaient pas rares mais cet accident-là n'était pas de ceux dont on avait l'habitude...

— Venez, Jean, dit Trajan-Perrin en lui tendant son pardessus. Nous sommes attendus.

Je ne vois pas

Jusqu'à l'arrivée des secours, dans le secteur où une Frégate verte emboutie gisait, sous le pont, en travers de la voie, la circulation continua de s'écouler lentement sur la partie de chaussée encore disponible. L'encombrement provoqué par ce ralentissement fit que les secours mirent pas mal de temps à parvenir sur place.

Les pompiers suivis par une ambulance trouvèrent le conducteur adossé à la carrosserie de son véhicule, s'essuyant le front avec son mouchoir.

Après avoir déplacé son automobile, on fit rouler sur une seule voie les conducteurs qui ralentissaient pour profiter du spectacle. Comme à l'accoutumée, le concert d'avertisseurs s'intensifia à mesure que le bouchon s'étirait.

Jusque-là, et hormis le fait que le conducteur était sorti sur ses deux jambes d'un accident qui aurait pu le broyer à son volant s'il avait percuté le pilier du pont à grande vitesse, rien que d'assez habituel.

Lorsque Trajan-Perrin et Jean arrivèrent, la voie était enfin dégagée mais il régnait sur place une agitation peu commune.

Il y avait beaucoup de monde et notamment des gens qu'on n'avait pas l'habitude de voir sur le lieu d'un accident de la circulation.

Le commissaire Giraud de la police judiciaire fut extrêmement surpris de voir arriver, près du « patron des patrons », un homme très rouge, essoufflé, affolé, arborant sur le parement de son complet une Légion d'honneur avec barrette, ruban et médaille comme s'il se rendait à une cérémonie officielle. Il serra la main des deux hommes.

— M. Jean Pelletier, actionnaire, dit sobrement BTP pour présenter Bouboule.

Le commissaire s'avança vers la carcasse de la voiture :

— Oui, dit-il comme s'il répondait à une question ou se parlait à lui-même, c'est assez déconcertant. Le type était sur la voie de gauche. Comme il y avait pas mal de circulation, il roulait assez lentement. Les témoins ont entendu un pneu éclater et vu la voiture zigzaguer sur quelques mètres, et venir s'échouer contre le rail de sécurité. Sauf que le pneu n'était pas la cause de l'accident.

Passant le bras par la vitre et pointant le doigt vers le fauteuil du conducteur :

— On lui a tiré dessus au fusil de chasse.

— C'est certain ? demanda Perrin.

Le commissaire fouilla dans sa poche, en sortit son mouchoir, l'ouvrit et montra un petit objet dont le culot ressemblait à celui d'une balle mais dont la partie supérieure était noircie, déformée, striée.

La nouvelle était peu croyable.

— Mais comment... ? demanda Jean. Qui a... ?

Le commissaire désigna la berge pelousée qui descendait en pente jusqu'à la voie de circulation.

— Un tireur s'est installé là-bas, dans les fourrés, à l'abri des regards. Il a aligné la Frégate. Ensuite... Le temps qu'on comprenne ce qui s'était passé, qu'on trouve son poste de tir, il s'était volatilisé.

— Le conducteur est... mort ? demanda Jean, impressionné.

— Il se porte comme un charme ! La balle ne l'a pas atteint.

— Qui est-ce ? demanda Perrin.

Le policier avait remis son mouchoir dans sa poche et lisait une page manuscrite de son petit carnet à spirale.

— Il s'appelle Jacques Tinchant. Trente ans. Employé de banque, célibataire, vit avec sa mère. C'est un type assez bavard, il raconte sa vie avec plaisir. Il ne boit pas, ne fume pas, ne joue pas, n'a pas de dettes... Sa principale fierté, c'est d'être philatéliste.

Il fit une courte pause, ferma son calepin d'un coup sec.

— Vous voyez le problème ?

Oui. Même Jean le voyait, le problème.

Il était peu probable qu'un tireur se soit embusqué dans un fourré près du périphérique pour viser, tout spécialement, à son passage forcément furtif, une proie si sereine.

Si ça n'était pas le cas, alors la victime s'était simplement trouvée là par hasard.

Et il y avait un tireur en liberté sur le boulevard périphérique.

*

Les hypothèses allèrent bon train.

L'OAS dont certains membres ne désarmaient toujours pas malgré les accords d'Évian ? L'extrême gauche révolutionnaire ? Le Front de Libération de la Bretagne qu'on imaginait mal monter à Paris pour tirer sur une voiture ? Un groupuscule d'extrême droite ? Un service de renseignement étranger ?

Tout cela ne rassurait personne.

D'autant moins que l'événement survenait à quelques jours de Noël. Dans cette période réputée sereine, bienveillante, généreuse, l'impact émotionnel de cet acte aussi étrange qu'inquiétant accrut le profond sentiment de vulnérabilité de l'opinion.

La victime, Jacques Tinchant, posa volontiers pour la presse (tenant un album de timbres rares) et se montra très volubile, il n'était pas étonné que sa vie intéresse les journaux parce que lui-même la trouvait passionnante.

Il se confirma qu'il n'avait pas d'ennemis, pas d'amis non plus, peu de relations, le différend le plus aigu dont il fit part aux enquêteurs l'avait opposé à un autre philatéliste et portait sur la manière d'établir l'authenticité des surcharges appliquées aux timbres « type Sage » pour les colonies françaises face à l'absence de mentions officielles dans les catalogues philatéliques de référence.

Que la controverse s'achève à coups de fusil sur le boulevard périphérique était totalement improbable.

L'événement étant destiné à faire sensation, on espérait une revendication rapide qui, à défaut de rassurer, donnerait une direction à l'enquête. En attendant, on étudiait l'hypothèse de la folie qui posait tout de même des questions parce que, si la mise en scène pouvait évoquer le déséquilibre psychique, l'habileté nécessaire pour réussir faisait davantage penser à un tireur assez maître de soi.

Ce geste était-il compatible avec la folie ?

La revendication de l'assassin était autant attendue que crainte.

Tout le monde oublia bien vite, parce qu'il n'avait d'importance pour personne, le nom de Jacques Tinchant.

La presse se montra à la hauteur de la situation.
Après :

**« Drame de Noël sur le périphérique :
on tire au fusil sur un automobiliste ! »**

et :

**« Noël bouleversé :
un usager victime d'un tir au fusil sur le
boulevard périphérique ! »,**

on commença à lire :

**« Tir au fusil de chasse sur le Périph :
Paris sous le choc ! »
« Qui est le tireur fou du périphérique ? »**

Puis, assez vite :

**« La police affolée :
un assassin rôde sur le périphérique ! »**

Et même le prévisible mais efficace :

**« Psychose sur le Périph :
Un tueur en liberté ? »**

Quatre jours plus tard, et si l'on excepte les lettres de dénonciation habituelles et les quelques tentatives de récupération de groupes d'ailleurs assez obscurs, aucune revendication sérieuse n'était parvenue ni à la police ni aux journaux.

Passé ce délai, elle avait peu de chances d'apparaître...

Une semaine après, on ne savait absolument rien sur le « pourquoi » mais pas mal de choses sur le « comment ».

Le fusil : la balistique avait diagnostiqué l'utilisation d'une arme de chasse efficace à pas loin de cent mètres parfaitement adaptée à la situation.

La balle : une cartouche de 18,5 mm pesant 24 grammes, autrement dit une munition utilisée pour sa précision et sa puissance, notamment dans la chasse au gros gibier.

Bilan : une arme relativement courante donc difficilement repérable. Et, si l'on considérait que la voiture roulait lentement, il s'agissait d'un tireur peu habile ou inexpérimenté, ce qui paradoxalement n'avait rien de rassurant, les maladroits sont aussi dangereux que les experts.

Trajan-Perrin allait aux renseignements lui-même mais avait également actionné son réseau d'information pour suivre quasiment heure par heure le déroulement de l'affaire. Il voulait savoir comment procédaient les enquêteurs, ce que pensait le magistrat instructeur, ce qu'allaient écrire les journaux, l'identité des témoins que l'on interrogeait, etc.

Jean trouvait cet intérêt démesuré et se risqua à le lui dire.

— Ça n'est tout de même pas notre faute ! Nous, on construit le périphérique ; la sécurité des utilisateurs, c'est le rôle de la police, non ?

— Il n'est jamais très bon d'avoir la police dans les pattes...

— Je ne vois pas...

Cette remarque fit néanmoins à Jean une désagréable impression.

Merci, mon trésor

— An-gè-le ! Vous voilà enfin !

Fatima pleurait comme une madeleine. Angèle et elle se connaissaient depuis trente-cinq ans sans être parvenues à se tutoyer. Fatima ne savait plus où donner de la tête.

— *Ya habibti* ! Hé-lè-ne ! Quelle joie !

Elle la serrait entre ses petits bras potelés, déposait de gros baisers sur les joues. Et soudain s'arrêtait net. Colette avait tellement changé qu'elle la regardait presque sans la reconnaître.

— *Ya ahla* ! Co-let-te ! Ma mignonne, viens m'embrasser ! Oh là là, ce que tu as grandi, quelle belle fille !

Etc.

Un peu plus tard, elle prit Angèle à part :

— Je n'ai pas osé demander des nouvelles de Joseph, il est mort ?

Et quand elle fut rassurée, à haute voix :

— Et dis-moi, Colette, ma chérie, comment va notre ami Joseph ?

— Il vieillit, madame Al-Rashid, il a plus de quinze ans...

Le timbre de Colette était un peu voilé.

— Mais qu'est-ce que c'est, quinze ans ! Regarde-moi, j'en ai dix-huit et je suis encore très bien !

Disant cela, elle faisait un gracieux tour sur elle-même et prenait Colette une nouvelle fois dans ses bras.

La famille Pelletier et les Al-Rashid avaient toujours été proches. Louis Pelletier battait Omar aux dominos et se faisait étriller aux dames, ils s'entendaient bien.

Omar était commerçant (bijoux en or, en argent, pierres précieuses, productions locales), il y avait bien réussi, la famille était prospère.

C'est bien sûr à eux qu'Angèle avait loué un appartement pour la fête de Noël, ils en possédaient trois. Celui-là était le plus vaste, avenue des Français, des plafonds à trois mètres, un immense salon avec des canapés en cuir, une salle à manger équipée d'une table massive pour dix convives, des chambres à coucher avec du mobilier en bois sculpté (dans lesquelles on avait ajouté des lits d'appoint) et une salle de bains avec baignoire sur pieds et deux lavabos en porcelaine. Et une vue merveilleuse sur la Méditerranée. Là où l'horizon et le ciel ne faisaient qu'un, on pouvait admirer le halo bleuté du mont Liban. Une petite fortune à la location, à quoi Angèle avait consenti de bon cœur. Elle doutait qu'Omar lui ait fait un prix, il était vraiment commerçant jusqu'au bout des ongles mais brave homme à part ça. Comme toute la ville vivait au diapason des cérémonies de Noël, il avait fait décorer l'appartement, guirlandes au-dessus des portes, étoiles filantes en papier et même un père Noël à la fenêtre.

Les Pelletier n'étaient pas excessivement croyants, ils avaient même autrefois refusé de mettre leurs enfants dans une institution catholique comme le faisait la majorité des Français du Liban. Cela dit, Angèle allait à la messe à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, pour l'Assomption. Et à la messe de minuit qu'elle n'aurait pas manquée pour un empire. « Ma femme, disait Louis, est croyante cinq fois par an. » On les avait tout de même enterrés, lui et Étienne, selon le rite catholique.

Les cérémonies religieuses avaient souvent été des occasions d'échange entre les deux familles. Pendant bien longtemps, c'est Angèle, excellente cuisinière, qui, au moment d'Aïd al-Adha, préparait le kibbeh au four, l'agneau mélangé au boulgour et aux épices. « J'aurais dû épouser une chrétienne... », disait Omar, un sourire dans les yeux, mais ça vexait tout de même sa femme qui n'avait jamais réussi ce plat aussi bien qu'Angèle, ni même correctement.

En 1947, événement mémorable, Aïd al-Adha était tombé le 25 décembre, on avait concilié les deux fêtes religieuses avec des arrangements approximatifs qui avaient satisfait tout le monde, les deux familles et quelques autres.

Le charme de Beyrouth exerça son effet sur toute la famille.

Hélène, autrefois, n'avait eu qu'une hâte, s'enfuir pour monter à Paris dès que possible, et c'est ce qu'elle avait fait. Mais maintenant, revenir dans sa ville natale avec sa mère et ses enfants, respirer cet air incomparablement doux, regarder par la fenêtre la Corniche de Beyrouth animée du matin au

soir, c'était une émotion vibrante, inattendue, comme une redécouverte qui lui donnait des envies de pleurer. Elle voyait parfois la ville comme pour la première fois et s'émerveillait devant son mélange d'architecture classique en brique rouge et d'immeubles modernes en béton blanc, c'était une ville de province avec des palmiers.

Une qui avait aussi sacrément envie de pleurer, c'était Colette. Pensez ! Elle avait vécu ici jusqu'à l'âge de dix ans, c'était chez elle, cette atmosphère, ces odeurs, ces couleurs, cette mer, la joyeuse pagaille des rues...

Les enfants s'étaient disputé les chambres, à la fin de quoi il avait été arrêté que Tante Hélène dormirait dans la même qu'Angèle, Tante Thérèse avec Annie et Colette et, quand il arriverait dans deux jours, François partagerait celle de Philippe et Alain, la « chambre des garçons ».

— On peut pas changer ? avait demandé Philippe.

Il savait sa démarche vaine mais il avait tout de même tenté sa chance. Dormir dans la même chambre que Tante Thérèse... !

Il la voyait déjà, couchée sur le côté en chien de fusil, sa respiration soulevant doucement le drap. Même si Annie ou Alain dormaient tout près... Ce serait... Mais l'initiative était vouée à l'échec, la jurisprudence de mamie n'avait jamais varié.

— Les filles avec les filles, les garçons avec les garçons.

*

Le contraste entre Angèle et Thérèse était frappant. L'une était venue à Beyrouth deux ans auparavant, l'autre n'avait quitté la ville que quatre ans plus tôt, la différence n'était pas énorme. Pourtant, si Angèle se comportait comme si elle vivait encore ici, s'activait dans le grand appartement comme elle l'aurait fait dans sa propre maison, Thérèse, elle, ressemblait à une touriste modeste et empruntée, posant timidement sa valise dans la chambre sans l'ouvrir, on la vit bientôt assise près de la fenêtre, pensive.

Philippe, qui la suivait des yeux en permanence, eut envie de faire là, avec elle, ce qu'il faisait autrefois avec sa mère du temps qu'elle l'aimait encore, s'asseoir par terre et poser sa tête sur ses genoux pour se laisser caresser la tête, c'était un geste rituel chez les Pelletier.

Tante Thérèse n'aurait pas refusé de recevoir Philippe, elle aurait continué de regarder dehors, rêveuse, en lui grattant délicatement le cuir chevelu. Le garçon ne s'y risqua pas parce que ce geste faisait partie de la buissonnante collection de situations érotiques qui nourrissaient son imaginaire. Dans celle-ci, il s'asseyait par terre, posait le front sur les genoux de Tante Thérèse, glissait doucement sa main entre ses jambes qui s'ouvraient légèrement pour lui ménager un passage, après quoi... il ne savait pas, l'image se brouillait comme les autres car toutes butaient tôt ou tard sur une impasse qui le laissait suffoquant, troublé, malheureux.

*

Comme il avait fallu trouver une « excuse » au départ de Thérèse pour Beyrouth que Geneviève voyait d'un très mauvais œil, on avait entretenu la fable selon laquelle elle y serait « pour s'occuper des enfants ». C'est évidemment mamie qui le faisait, trop heureuse d'avoir, disait-elle, « sa petite basse-cour » autour d'elle. Thérèse avait donc beaucoup de temps libre. Dans la journée, elle semblait déambuler sans ordre ni projet, c'est ce que Philippe comprit lorsque par hasard il la vit, marchant sur le boulevard. Il inventa un prétexte, quitta le groupe des enfants et la suivit d'assez loin. Il ne pouvait pas s'absenter bien longtemps et craignait de ne pas retrouver son chemin.

Thérèse s'arrêtait devant la devanture des magasins de luxe, regardait des chaussures, des sacs à main, entrait essayer un rouge à lèvres et sortait en disant « je vais réfléchir », elle longeait des immeubles, achetait pour un franc d'amandes ou de noix de cajou à un marchand ambulant, s'arrêtait devant l'enseigne de l'Hôtel Phoenicia et souriait en regardant, par la vitrine, les grandes plantes exotiques qui transformaient le salon en jardin d'hiver ou devant les grilles du Palais colonial sur lesquelles couraient des sarments de glycine obstinés et nouveaux. Elle marcha ainsi rêveuse pendant tout le temps que Philippe l'observa, après quoi il rejoignit le groupe, on alla manger des glaces.

*

Pour Annie, Philippe, Alain, cette ville fut le premier cadeau de ce Noël. Elle était décorée, oui, mais ça n'était pas comme à Paris, ici, c'était Noël en vacances, les fêtes de fin d'année dans un doux soleil qui faisait apercevoir les neiges là-bas, sur les montagnes. Jamais ils n'avaient, à cette période, en déambulant dans les rues animées, mangé des pâtisseries farcies de dattes, de noix, de pistaches, de châtaignes grillées, dégusté dans des cafés bruyants chocolats chauds et flans à la fleur d'oranger. Partout les accompagnaient les chants de Noël en français, en arabe, en anglais aussi, il y avait des groupes de chanteurs dans les rues, dans les magasins, au parvis des églises. L'air était chargé de cannelle, de clou de girofle, de muscade.

C'est à l'ABC, à Achrafieh, que Tante Hélène et Mamie Angèle les avaient emmenés pour choisir leurs cadeaux.

— Sauf pour toi, dit mamie à Philippe, en lui caressant la joue. Toi, cette année, ça ne sera pas pareil...

Il y avait une promesse dans la voix de mamie. Et Colette regardait son frère avec tendresse comme si elle était sa mère.

Et puisqu'on parle de sa mère, c'était ça aussi, l'émerveillement de Philippe. En ce moment, il l'oubliait. Pour la première fois, il ne pensait plus à elle. Il était entouré d'amour et aimanté par un objet infiniment plus désirable qu'elle. Il ne manquait qu'une chose à sa vie, ah si seulement Tante Thérèse acceptait. Ici, à Beyrouth, il la trouvait plus voluptueuse encore qu'à Paris. Elle portait des robes qu'il ne lui avait jamais vues, merveilleuses, si près du corps, si suggestives, il aurait juré qu'ici sa poitrine avait un volume différent, était-ce possible ?

On était allés au rayon des jouets de l'ABC puis à la librairie Antoine.

— Attention, avait prévenu mamie, on choisit mais on fait des paquets. Noël, ça n'est pas aujourd'hui...

On était déçu, on était content. Annie croyait sentir à travers le papier étoilé Cathie, la poupée Bella, qu'elle avait choisie. Alain tint à porter lui-même le lourd paquet des bandes dessinées pour lesquelles il s'était en fin de compte décidé, *Les Bijoux de la Castafiore*, *Astérix et les Goths*, *Spirou et Fantasio*. *Le prisonnier du Bouddha* et *Les Schtroumpfs noirs*. Il lui tardait de les découvrir. Colette avait tranché, elle aussi, ce serait : *Anne... la maison aux pignons verts*, *Rebecca*, *Les Quatre Filles du docteur March* et *Jane Eyre*.

Philippe prenait son mal en patience, mamie le serrait contre elle pour l'aider à patienter, Philippe était heureux.

Et pendant que Thérèse emmenait tout le monde à la pâtisserie Samadi, quartier Gemmayzé, où l'on mangeait les meilleures glaces de la ville, Tante Hélène, mamie et Colette se rendirent au cimetière.

*

Situé dans un quartier planté de bâtiments résidentiels, le cimetière latin, près de la rue Clemenceau, était une vaste zone d'artères droites bordées de cyprès, de buis, de lauriers et de lierres. Même en hiver, il ne parvenait pas à être triste, il était seulement calme.

C'est Fatima qui, en l'absence d'Angèle, entretenait le tombeau familial, une véritable curiosité. Il n'y en avait pas d'équivalent dans tout le cimetière.

Bien des familles riches avaient fait édifier d'imposants mausolées mais aucune n'était allée, comme Louis Pelletier, jusqu'à commander une sorte de temple grec avec fronton en triangle, crépi, deux marches menant à un stylobate à trois colonnes (à cannelures, avec volutes, feuilles d'acanthé, corniche, denticules au fronton, de la cimaise au rampant), pronaos, grille en fer forgé et, au tympan, sculptées en haut-relief, les lettres « Famille Pelletier » en grandes capitales. Quiconque n'ayant pas connu Louis devait trouver ce caveau immodeste, prétentieux, grandiloquent, et pour tout dire assez laid. Mais ceux qui l'avaient connu, eux, souriaient.

Cet homme avait toujours nourri des ambitions démesurées sur la postérité d'une famille dont il se rêvait le patriarche. Il faisait remonter sa branche des Pelletier à un maréchal d'Empire, tout le monde s'en amusait. Mais lorsqu'il avait fallu enterrer son plus jeune fils, en 1948, la famille était si dévastée par le chagrin que personne n'avait eu le cœur de s'opposer à l'édification de ce fantasme architectural qui fleurait bon le bourgeois parvenu à ambition dynastique.

Et puis, quatre ans plus tôt, Louis était venu ici, à son tour, rejoindre son plus jeune fils.

Le temps avait noirci la pierre, le buis tout autour avait poussé, le bougainvillier qu'Angèle avait planté avait pris ses racines, la vulgarité du bâtiment s'était estompée, sa fausse grandeur s'était comme assagie.

Angèle, Hélène, Colette s'essuyaient les yeux, ne ressentant plus rien de l'embarras d'autrefois.

Elles pleuraient les deux mêmes hommes qui, pour chacune, étaient différents. Le garçon délicat qu'avait élevé Angèle n'était pas tout à fait le frère excentrique qu'avait adoré Hélène. Le merveilleux, le facétieux père d'Hélène ne ressemblait pas vraiment à l'homme solide et droit auquel Angèle avait lié sa vie, ni, pour Colette, au grand-père attentif, généreux qu'elle avait aimé (et sacrément blagueur ! À sa demande, « pour quand je serai mort », elle lui avait apporté un ruban tricolore qui avait servi à lui tenir la bouche fermée).

Toutes trois pleuraient presque sereinement. Avec le temps, le déchirement de la perte s'était atténué, restait la peine.

*

Dans ces journées heureuses et palpitantes, l'arrivée de François créa une certaine émotion. Son fils, Alain, se précipita aussitôt dans ses bras ; les autres, qui ne l'avaient pas vu depuis quelques semaines, furent frappés par son teint pâle mais surtout par sa chevelure. Les quelques fils blancs qu'il portait depuis très longtemps s'étaient soudain multipliés, le résultat n'était pas laid mais provoqua un certain trouble.

— Tu vas bien, mon grand ? demanda Angèle, inquiète.

François plaida la fatigue d'une année chargée.

— Tout va bien ? insista discrètement Hélène un peu plus tard.

— Mais très bien !

La réponse frisait le mouvement d'humeur, il s'en voulut.

Cette question des cheveux si rapidement blanchis ne fut évoquée par personne, même si le malaise avait touché tout le monde. Au demeurant, on l'oublia un peu, les fêtes étaient rendues très actives par la présence et l'excitation des enfants.

François les emmena tous à Faraya-Mzaar pour une journée de luge qui resterait dans les mémoires. À leur retour, comme s'ils revenaient d'une expédition dans l'Everest, Angèle les frictionna un par un au Vicks VapoRub, la maison se mit à sentir le camphre et l'huile d'eucalyptus, on fit du chocolat chaud ; à l'exception de Colette, ils dormaient tous avant vingt heures épuisés et comblés.

Lorsqu'il ne participait pas à la vie familiale, François allait « déambuler ». Angèle pensait qu'il cherchait l'inspiration.

Percevant que, malgré ses dénégations, son frère n'allait pas très bien, Hélène respecta ses envies de promenades. Le soir, il revenait avec des anecdotes sur son passage au souk qui sonnaient bizarrement. Comme des mensonges.

Allait-il enfin lui parler ? C'est ce qu'Hélène espéra. Pouvait-elle l'aider ? Si c'était autre chose que son couple, quoi d'autre ? Elle pria le ciel pour n'être pas demain contrainte, dans une séparation, de prendre parti pour son frère ou pour Nine qu'elle aimait comme une sœur. Et d'ailleurs, Nine et François séparés, la chose lui semblait impossible.

C'est sans doute de cela qu'il s'apprêtait à lui parler quand, en fin de soirée, alors qu'ils fumaient une dernière cigarette sur le balcon dans la tiédeur de ce Noël beyrouthin doux comme un printemps, François se tourna vers elle :

— Je voulais te dire quelque chose...

François saisit instantanément qu'il serait incapable d'aller plus loin, de dire à Hélène : « J'ai peur que notre frère soit... un assassin. » Pourquoi ? Parce que lui-même ne parvenait pas à le penser réellement.

Hélène le fixait.

François renonça et comprit que, si sa crainte se révélait justifiée, il en porterait tout le poids.

Qu'il était totalement seul. Et qu'il le resterait.

— Te dire... enfin, te demander plutôt.

— Oui ?

— Au sujet de Colette... Qu'est-ce qui ne va pas ?

Tous deux aimaient beaucoup cette enfant, l'inquiétude de son frère était justifiée mais pas un instant Hélène ne crut que c'était à son sujet qu'il voulait l'entretenir. Il venait de changer d'avis. Ce serait pour plus tard.

Hélène se sentit lâche parce que rassurée.

— Aucune idée.

— Elle est un peu éteinte, non ?

— Oui, j'ai plusieurs fois tenté de discuter avec elle, elle prétend que tout va bien...

— Geneviève n'a pas l'air de s'inquiéter...

— Tant que Colette réussira à l'école, Geneviève ne s'inquiétera de rien.

— J'en parlerai de nouveau avec Jean.

Hélène sourit gentiment.

— Il le sait. Le pauvre, il va plonger dans sa panique habituelle, ça ne va pas faciliter les choses. Il est tellement sensible...

*

Bien sûr, on avait fini par passer devant la Savonnerie.

Depuis que Louis l'avait vendue pour retourner en France avec Angèle, habiter Le Plessis, personne n'en parlait, même si l'établissement qu'on avait connu de tout temps était encore dans tous les esprits.

Soudain ce fut l'enseigne en lettres vertes, si émouvante que personne n'eut envie d'aller plus loin :

Savons du Levant Anciennement Maison Pelletier

Hélène fut intriguée par cette inscription. Les nouveaux propriétaires avaient-ils besoin de rappeler qui avait été leur prédécesseur ?

Colette se demanda s'ils avaient conservé les cuves que papi avait baptisées du nom des grandes courtisanes. Elle se souvenait des cris d'orfraie de mamie lorsqu'on baptisait une nouvelle cuve Ninon de Lenclos ou Virginia de Castiglione. (« Des salopes ! » criait-elle. « Oui, aussi..., plaidait timidement papi. Mais pas seulement... »)

Depuis le portail d'entrée, on sentait l'huile d'olive, les agrumes, le bois de cèdre et un mélange d'essences florales dans lesquelles on percevait pêle-mêle rose, jasmin et néroli.

Quelle belle enfance, se dit Hélène.

Quelle jolie vie.

Quelle belle famille.

Alors, de retour à la maison, Hélène serrait sa mère dans ses bras.

François l'embrassait sur les joues tandis qu'elle essuyait des larmes avec son mouchoir roulé en boule dans le creux de sa main.

Et donc, le réveillon.

Et donc, les cadeaux.

Et donc :

— Je te félicite, Philippe, dit mamie, tu as su être patient. J'espère que tu vas te sentir récompensé.

Et comment ! Une queue de billard démontable en frêne, jonctions en laiton, virole en phénolique, embout de cuir ! Une merveille ! Philippe ressentit une émotion si intense qu'il courut à sa chambre d'où Colette dut venir l'extraire, il revint les larmes aux yeux fondre dans les bras de mamie et ensuite de tout le monde, Tante Hélène, Tonton François et quand il arriva à Tante Thérèse, il l'embrassa à son tour...

Maladresse, ils se comprirent mal dans leur geste, les lèvres de Tante Thérèse effleurèrent la commissure des siennes, il en fut saisi.

— Je suis contente que ça te plaise, disait mamie en le regardant remettre sa queue de billard dans son bel étui en cuir, les mains tremblantes.

*

Ce demi-baiser, Philippe n'imagina pas un seul instant qu'il pût avoir été accidentel.

Tante Thérèse l'avait embrassé !

À sa manière.

Discrètement.

Parce qu'il y avait du monde.

Ce geste de Tante Thérèse disait assez bien qu'elle était d'accord !

Demain, il offrirait son cadeau et ferait sa demande.

Il trouverait les mots.

D'ailleurs, peu importerait les mots, Tante Thérèse venait de lui répondre par avance. Mais c'est ça, les femmes, il faut toujours que ce soit l'homme qui demande. Par pudeur. Elles sont comme ça, croyait-il savoir. Soit.

Demain, il devrait officiellement faire sa demande, qui serait acceptée.

Ensuite...

À partir de là, c'était plus compliqué, que se passerait-il ?

Quand il se projetait dans ce moment, il ne savait pas très bien ce qu'il faudrait faire, comment il devait s'y prendre. Il n'aurait qu'à se laisser guider, se disait-il, c'était à Tante Thérèse de tenir sa part de promesse.

Philippe s'endormit en serrant fort sa virilité, ce fut compliqué parce qu'il ne voulait pas tacher les draps à cause de mamie, il se contorsionna.

Grâce à son expérience, il ne s'en sortit pas trop mal. Après quoi il s'endormit.

Demain.
Demain.

*

Pour remettre son cadeau à Thérèse, il choisit le jour de Noël, jour de fatigue et de plaisir, d'indolence, on avait trop mangé la veille, on finissait les restes délicieusement accommodés par mamie, chacun s'occupait des cadeaux qu'il avait reçus, c'était une journée longue, étrange, hors du temps, comme frappée par un décalage horaire. On partirait dans quelques jours, on songeait vaguement au retour, aux valises, c'était fini mais on était encore dans ce bel appartement face à la mer, dans cette douceur qui donnait envie de s'endormir, Paris était si loin qu'on doutait de son existence.

Tout le monde s'était couché de bonne heure.

Puisque Tante Thérèse dormait dans la même chambre qu'Annie et Colette, c'était le plan idéal parce que la première, sitôt allongée, s'endormait comme une poupée tandis que la seconde passait la soirée dans le salon à discuter avec mamie et Tante Hélène, parfois elles pleuraient en parlant de papi.

Lorsque sa tante, dont il guettait la venue par la porte entrebâillée, sortit de la salle de bains pour gagner sa chambre, elle trouva Philippe dans le couloir face à elle, les bras tendus, un paquet dans les mains.

— Mais... Qu'est-ce que c'est, mon trésor ?

Instinctivement, elle avait murmuré, tous deux étaient déjà dans la clandestinité.

Tante Thérèse se mordilla la lèvre et, embarrassée, fixa son neveu. Puis enfin elle se décida, saisit le paquet en disant :

— Viens...

Philippe la suivit dans la chambre.

S'ils parlaient toujours bas, c'est que maintenant ils étaient en présence d'Annie dont on entendait la respiration à l'autre bout de la pièce.

— C'est pour moi ? insista Tante Thérèse.

Philippe se contenta de hocher la tête de manière énergique mais maintenant qu'il était face à elle, ses résolutions les plus ancrées faiblissaient.

À sa décharge, la position n'était pas favorable à la concentration.

Tante Thérèse portait ce chemisier à fleurs dont les deux pans délicatement torsadés convergeaient au centre de la poitrine où ils étaient retenus par une petite cordelette tressée achevée par une boucle... Philippe était plus grand que sa tante et son regard ne pouvait s'empêcher de plonger vers le bas, littéralement rivé au décolleté, à la naissance du sillon qu'on voyait s'évaser à chaque respiration...

— Mais pourquoi tu... ?

Un cadeau personnel, une offrande clandestine, le regard fasciné du garçon, tout cela aurait ébranlé n'importe quelle femme... mais pas n'importe quelle tante. Elle avait assuré le relais de sa mère quand Philippe n'avait pas dix ans ! Il avait beau avoir poussé comme un tournesol, c'était toujours son petit garçon, un être maladroit d'un affectif terriblement fragile. Voilà pourquoi il lui offrait un présent en cachette, il y avait plein de secrets entre eux.

— C'est gentil...

Elle défit le paquet, quelque chose tomba sur le plancher. Une longue barre en bois s'était décollée du toit du chalet. Philippe ouvrit la bouche, décontenancé. Tante Thérèse tenait toujours la boîte entre ses mains quand elle se baissa pour ramasser la pièce manquante.

— Comme c'est joli !

Elle devait connaître ce genre d'objet parce que, au moment d'entrouvrir le toit, elle regarda le lit d'Annie, de peur de la réveiller. Mais elle se lança. La musique était vraiment forte. Des notes aigres, stridentes, *Le Lac des cygnes* version métallique. Thérèse prit sur elle de la refermer très doucement, elle regardait Philippe avec un petit sourire d'excuses et désignait du menton le lit de sa cousine.

Mais Philippe n'était plus là.

Dans la main de Tante Thérèse, il voyait la barre de bois décollée, il comprenait l'ampleur du désastre. C'était moche, affreusement moche ! Cette musique (pourtant la plus chère du magasin !) était bête, la danseuse en tutu qui tournicotait était grotesque. La phrase qu'il avait préparée (« Tante Thérèse, est-ce que tu voudrais bien... ? ») avait sombré dans la honte qui l'étreignait, il ne se souvenait même plus de la suite.

— C'est aussi une boîte à bijoux ! dit Thérèse, charmée.

Pour Philippe, ce fut le mot de trop ! Comment avait-il pu... La question des bijoux était une scie dans la famille. Combien de fois avait-il entendu sa

mère raconter que le Mexicain qui avait détroussé sa sœur avait fait main basse sur tous les bijoux ! « Beaucoup venaient de notre mère ! » ajoutait Geneviève d'un air pincé.

— Merci, mon trésor.

Tante Thérèse se mit sur la pointe des pieds et attrapa la nuque du garçon, l'attira à elle et lui posa un fastueux baiser sur la joue en disant :

— Ce que ça me fait plaisir, tu peux pas savoir...

En d'autres temps, cette main dans son cou, ce bref contact avec la poitrine de Tante Thérèse, la sensation de ses lèvres sur sa joue, tout ça l'aurait enflammé mais il prenait la mesure du fiasco, il quitta la chambre précipitamment. Qu'est-ce qu'il est émotif, se dit Thérèse. Comme son père.

Pater incertus

— Ha ha ! s'était enthousiasmée Geneviève. Il l'a dans l'os, le Boche !

Pour dire les choses plus sobrement, le test de paternité n'avait pas permis de débloquer la situation. Tout ce qu'on avait appris, c'est que le groupe sanguin de Gruber était compatible avec celui du petit Michel, ce qui, en soi, ne prouvait rien. « Mater certissima, pater semper incertus », commenta doctement le juge Célérier qui avait des lettres.

Ce résultat avait l'avantage de satisfaire les deux parties :

Pour l'*Écho de la France* :

**Le test de paternité est formel :
Grüber n'est sans doute pas le père
du petit Michel !**

Pour *Presse-Hebdo* :

M. Gruber soulagé !

Rien ne s'oppose à ce qu'il soit déclaré le père du petit
Michel

Jean était secrètement déçu, il aurait préféré que M. Gruber soit reconnu officiellement comme le père, il redoutait les réactions de Geneviève. Et puis, ce malentendu entre Gruber et la jeune maman lui provoquait une émotion romantique, il observait l'homme et lui trouvait une belle tête de père de famille. Au fond, il n'en avait jamais pris conscience, il aimait les histoires d'amour.

L'affaire n'ayant pas avancé d'un pouce, le juge avait ordonné une enquête destinée à réunir des témoignages impartiaux sur la relation entre la

mère et le père présumé, voire, mais personne n’y croyait, des preuves. Preuves de quoi, personne n’en avait la moindre idée.

Les reporters, de leur côté, n’avaient pas attendu l’instruction du juge pour se livrer à leur propre enquête.

Dès le 15 décembre, l’*Écho de la France* proposait :

**Emil Grüber et Simone Leduc :
un couple maudit ?**

La « messagère de la défunte » et le pseudo-père
sont-ils complices
pour capter l’héritage du petit Michel ?

Ils font mine aujourd’hui de ne pas se connaître mais est-ce si sûr ? Mlle Leduc, qui exerce ses talents à Auxerre, serait, jure-t-elle, montée à Paris par pure bonté d’âme afin de délivrer à M. Grüber un message post mortem de la maman de Michel.

Et là, trois paragraphes assez salissants sur l’un comme sur l’autre.

Presse-Hebdo, de son côté, n’était pas resté les deux pieds dans le même sabot :

Où est passé l’argent de la souscription ?

On reste étrangement muet sur la somme fabuleuse récoltée
auprès des Français

La cagnotte que guignent les époux Pelletier s’élève-t-elle à trois cent mille francs ? Quatre cent mille ? Certains parlent même d’un million ! Personne ne le sait. Ou plutôt, personne ne veut le dire !

Et ici, une demi-page sur la manière dont aurait été organisée la souscription soulignant des risques de prévarication, de détournements, etc.

Après quoi, les deux magazines rivalisèrent de créativité.

Geneviève remporta le challenge haut la main en proposant d’aller sur la tombe de la mère de Michel le jour de Noël, pour y déposer une gerbe...

— Ah si, tu dois venir !

Jean avait tenté l’impossible pour se soustraire à ce qu’il prévoyait être une rude épreuve, rien n’y fit, le 25 décembre, plus de deux heures avant le moment retenu pour la touchante cérémonie, il fallut monter dans un taxi

avec un beau bouquet (poinsettias, hellébores, amaryllis) et se rendre au cimetière. Il pleuvait, et avec ça, un froid de canard. Les arbres dénudés ployaient sous les bourrasques, avant d'arriver, on avait hâte de repartir.

Un camion de la télévision stationnait devant le portail, des câbles filaient jusqu'à la tombe de Denise Gineste (1939-1963), où trônait déjà, sous une bâche en plastique, une grosse caméra montée sur un tripode. Des techniciens s'affairaient. Le journaliste de l'émission semblait parfaitement adapté à la circonstance, glabre, sérieux, impavide, on aurait dit un croquemort. Il regardait tantôt le cameraman, tantôt la poignée de participants, les deux reporters flanqués de leur photographe, le couple Pelletier, quelques tombes plus loin, Gilbert Magnin, le directeur d'*Écho de la France*.

— On s'y met ? demanda un photographe avec impatience. On se les gèle...

On installa Geneviève dans l'allée, pas très loin de la tombe. La télévision, déjà forte de sa position dominante sur la presse traditionnelle, était la première à interviewer le couple Pelletier.

Geneviève arborait son air de fleur écrasée, quasiment blottie contre l'épaule d'un Jean emprunté comme jamais.

Le journaliste s'adressa à eux d'une voix grave, calme et posée, on sentait qu'on n'était pas là pour rigoler.

— Pouvez-vous nous expliquer la raison de votre visite dans ce cimetière, le jour de Noël... ?

Son regard se dirigeait vers Jean, il n'était pas courant de s'adresser d'abord à une femme. Mais Jean roula des yeux égarés, ne sachant ce qu'il convenait de dire. Heureusement, Geneviève avait tout préparé.

— C'est un jour où tous les enfants devraient être heureux. Et nous pensons beaucoup à notre petit Michel que nous tentons désespérément de protéger contre les profiteurs qui veulent le priver de son avenir.

— Vous dites « notre » petit Michel, vous vous estimez un droit de propriété sur lui ?

Geneviève gloussa délicatement dans sa main.

— Certes, non ! Mais si cet enfant, que mon mari a sauvé des flammes au péril de sa vie, n'avait pas de défenseurs, que deviendrait-il ?

— Un différend vous oppose à M. Gruber qui prétend...

— Être le père, oui, bien sûr ! Vous savez, le...

La réponse était toute prête, concoctée pendant des heures, une série de phrases polies, cadencées, mesurées, et pourtant (et la chose était rarissime),

Geneviève perdit en partie ses moyens !

— Le père, je veux dire, le soi-disant, enfin, c'est que...

Son trouble était causé par la vision soudaine d'Émile Gruber portant un joli bouquet, roses et mimosas, s'avançant timidement dans l'allée en direction de la tombe de Denise...

Il était accompagné d'un reporter, d'un photographe et d'un homme en pardessus qui devait être le directeur de *Presse-Hebdo*.

— C'est le..., bafouillait Geneviève. Enfin, il n'y a pas de...

Elle bredouillait, blanche de confusion. Elle leva enfin les yeux vers Jean qui lui répondit par un geste d'impuissance.

Elle n'avait pas achevé sa phrase que Gruber posait déjà devant la tombe pour les photographes et plaçait délicatement son bouquet sur la dalle de granit.

— Je crois, madame Pelletier, reprit l'intervieweur, que vous êtes très émue...

— C'est ça, c'est l'émotion, on peut s'arrêter là ?

Elle n'attendit pas la réponse pour foncer comme une furie, ramassant son propre bouquet au passage pour venir s'installer aux côtés de Gruber. De dos, ils donnaient l'impression de se recueillir après le dépôt d'une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu. À ceci près que Geneviève avait rudement poussé Gruber d'un coup d'épaule et s'était avancée pour être quasiment devant lui. Après quoi, elle déposa son bouquet sur celui de Gruber, le toisa des pieds à la tête, sortit son mouchoir d'un geste décidé et éclata en sanglots.

Les photographes s'en donnèrent à cœur joie.

Gruber fut invité à son tour à s'entretenir avec le journaliste de la télévision. Lorsqu'elle entendit sa réponse, Geneviève comprit qu'elle avait perdu la partie :

— Pourquoi venir aujourd'hui sur la tombe de Denise Gineste ?

— C'était... l'amour de ma vie.

Gruber était confondant de sincérité.

Pendant ce temps, le directeur de *Presse-Hebdo* s'était discrètement rapproché de Jean pour lui glisser dans l'oreille :

— Merci de nous avoir prévenus...

Jean rougit sous le compliment.

Émile Gruber, à son tour, lui adressa timidement un signe de la main, merci. Auquel Jean répondit par un hochement de la tête tout aussi retenu.

Geneviève, elle, à qui la scène avait heureusement échappé, s'était précipitée vers le directeur d'*Écho de la France* :

— Vous allez écrire que c'est nous qui avons payé la dalle, n'est-ce pas ?

C'est en homme déçu qu'il répondit évasivement :

— Oui, oui... Nous verrons...

*

Geneviève rentra du cimetière ulcérée, blessée, humiliée.

Jean fila, il savait par expérience qu'il n'y avait rien à faire contre les débordements torrentiels de son épouse. En accrochant son manteau au perroquet, elle ruminait des vengeance contre M. Gruber, le petit Michel, contre les journaux, la justice, le juge...

Elle tomba soudain sur Joseph.

Leur relation tendue avait poussé Colette, pendant son absence, à le confier à son père pour la nourriture, sa litière, veiller à ses besoins. C'était un chat âgé, qui bougeait de moins en moins, il n'était guère encombrant.

En l'absence de Colette, il dormait sur son lit.

Comme il ne pouvait plus, comme avant, grimper en haut des meubles, Colette avait descendu sur une étagère au-dessus de son bureau le Bouddha en plâtre peint contre lequel il aimait dormir depuis toujours, la tête posée sur le socle, les moustaches contre les pieds replets du Bienheureux.

Au moment où Geneviève l'aperçut, il venait de manger un peu, de boire et retournait à la chambre. Geneviève le suivit, le vit grimper tant bien que mal sur son étagère et se coucher en rond.

Elle s'approcha et contempla la statue, le chat, cherchant à comprendre ce qui s'agitait en elle.

La déconvenue de n'être pas parvenue à décider Colette à participer au bal de Noël était d'autant plus vive qu'il avait précisément lieu... ce soir-là. À cette heure-ci, elles auraient dû se trouver sous les ors de la grande salle du Club Initiatives et entendre les premières notes des valse de Vienne qui ouvraient traditionnellement la cérémonie...

Elle tendit la main. Par un réflexe vif, Joseph recula sa tête et cracha. Geneviève sourit et d'un geste d'une vivacité inattendue balaya la statue qui alla s'écraser au sol. Joseph s'était mis debout, le dos rond, le poil hérissé, crachant, le regard en feu.

Geneviève ne s'enhardit pas davantage et, le visage soudain reposé, quitta la pièce.

Joseph s'assit lentement et, de son étagère, regarda les restes épars de sa statue. Il hésitait à interpréter le geste : agacement ponctuel ou déclaration de guerre ?

Il en était là de ses réflexions lorsque Geneviève reparut. Joseph sauta aussitôt sur le lit, prêt à décamper si les choses tournaient mal mais Geneviève agissait comme si elle était seule. Elle tenait une boîte à chaussures, une balayette et une pelle. Elle ramassa les débris et les fit glisser bruyamment dans le carton qu'elle posa sur l'étagère à la place exacte où Joseph dormait habituellement.

En quittant la pièce, elle se tourna vers lui.

Et ferma la porte de la chambre.

Joseph ne pourrait pas aller à sa caisse, à sa gamelle, à son bol d'eau avant que quelqu'un (mais qui ?) s'avise de rouvrir la porte.

Il se coucha, très pensif.

Il avait au moins tranché une question.

C'était une déclaration de guerre.

Complices

Nous étions à deux jours du départ.

François avait attendu que la conversation languisse, que la fatigue se fasse sentir. Les enfants étaient enfin allés se coucher, même Colette, Hélène avait fait le tour des chambres, ça dormait profondément, elle revint avec le sourire.

Angèle avait servi une infusion de sauge, Thérèse ne cessait de se lever comme elle l'avait fait pendant toute la préparation puis pendant le repas.

— Asseyez-vous, Thérèse, je m'en occupe. Vous n'êtes pas à Paris, ici (elle voulait dire : chez Geneviève) !

On parlait du petit Michel.

— Je ne comprends pas cet entêtement, disait Angèle. Cette souscription, c'était très bien, ils auraient pu s'en tenir là. Cet enfant a son avenir assuré, que peut-on faire de plus ?

Hélène remarqua que sa mère parlait du couple sans dissocier Geneviève de Jean, c'était assez nouveau.

— D'autant qu'il a retrouvé son papa, dit Thérèse qui se sentait plus libre, ici, de donner son avis.

Angèle prit une gorgée de sauge :

— Quand on voit ce qu'ils font de leurs deux enfants, on se demande quand même pourquoi ils s'accrochent à celui-là.

— Philippe et Colette ne sont pas malheureux ! dit Thérèse d'une voix un peu aiguë.

C'est elle qui, pour l'essentiel, s'occupait d'eux, elle était un peu vexée.

— Je sais, répondit précipitamment Angèle, ce n'est pas... Ce que je voulais dire, c'est...

Hélène vint au secours de sa mère.

— Geneviève n'est partie en croisade que pour elle-même. Le petit Michel n'est qu'un instrument. Au fond, cet enfant, pour elle, n'existe pas vraiment. C'est juste un enjeu de pouvoir, de notoriété.

— Eh bien, ça devrait être interdit ! lâcha Angèle.

— Et Bouboule n'a pas l'air de dire grand-chose.

— Vous êtes injuste, François.

C'était Thérèse qui s'enhardissait.

— Plusieurs fois, il a dit à Geneviève que, maintenant que le père s'était fait connaître...

On en revenait toujours au même point. La situation achoppait sur cette question de la légitimité de M. Gruber.

François, en dirigeant la conversation sur Jean, n'était toujours pas parvenu à ses fins. Il avait déjà fait deux tentatives un peu plus tôt. La chance lui sourit enfin.

— Bouboule peut être surprenant, tu sais, dit Hélène. Il se laisse faire par Geneviève mais il peut réagir d'un coup. Ça s'est déjà vu...

François se précipita :

— Tu veux dire... violemment ?

— Jean n'est pas violent... ! dit Angèle.

— Oh non, certainement pas, renchérit Thérèse.

— Non, confirma Hélène, il est parfois impulsif, brutal, mais pas violent.

Elle se tourna vers son frère en souriant.

— Tu l'étais plus que lui, toi ! Dans la cour de l'école... De vous deux, c'était toi le plus bagarreur.

Cette remarque l'amusa.

— À moins que Bouboule ait toujours fait ses coups en douce et qu'on ne l'ait jamais su...

Hélène en riait.

François baissa la tête, foudroyé.

Comment avait-il pu oublier ça ?

Par quel tour de force sa mémoire était-elle parvenue à enterrer une chose pareille ?

Jean a neuf ans, François en a sept.

Des vacances à Jounieh, dans la région du Kesrouan.

Ils profitent de la mer, des plages, des zones côtières, ils s'amuse beaucoup, se chamaillent, ils sont inséparables. Jean en pince pour Samira, une petite brune aux yeux pétillants, à la bouche bizarrement tordue qui lui

donne un certain charme. Elle s'est moquée de son embonpoint (« Bouboule ! »), elle n'est pas la première, François a mis son bras autour des épaules de son frère, allez, on s'en fiche, on retourne prendre les vélos ? Mais Bouboule en a gros sur le cœur, il ne veut pas faire du vélo. Ils marchent dans la petite rue ombragée qui remonte vers la maison, parviennent à la place avec la fontaine d'eau fraîche où une fillette qu'ils ne connaissent pas boit dans ses mains en coupelle.

Bouboule ronge son frein, rien ne le calme, c'est fatigant.

François renonce, qu'il boude, quand il aura terminé, il...

Soudain, il se retourne.

Bouboule, revenu sur ses pas, a attrapé la petite fille qui est maintenant à genoux devant la fontaine et il lui a frappé la tête contre le rebord en pierre, François accourt, arrache Jean qui tombe sur le derrière, la petite fille est allongée sur le pavé, inanimée, elle saigne de la tête.

— Viens ! crie François.

Et tous deux se mettent à courir.

Ils ne parlent pas.

Le soir, leur mère les trouve pâlots, elle s'inquiète, il y a eu un tel soleil toute la journée, une insolation ?

François et Jean n'en parlent toujours pas entre eux, c'est un secret qu'ils craignent de ne savoir retenir si seulement ils ouvrent la bouche l'un ou l'autre sur ce sujet.

On a su que la petite fille a été retrouvée très vite, emmenée chez un médecin. Elle a été incapable de donner le moindre signalement de son agresseur, elle dit que « c'est un jeune garçon » mais il est arrivé par derrière, elle ne l'a pas vu. Elle en a été quitte pour quelques points de suture.

François et Jean ont gardé le silence.

Complices.

Est-ce pour faire remonter ce vilain souvenir que François a voulu venir à Beyrouth ?

Oui, c'est ce qu'il pense maintenant.

— Pardon ?

— Je vous ressers de la sauge ? demande Thérèse.

Dans la nuit, ses pensées s'étaient télescopées plus encore que d'habitude. Il s'était levé, était allé fumer, s'était recouché. Un petit garçon frappe une fillette. Ça n'en fait pas un futur assassin pour autant !

Maintenant que ce secret d'enfance avait refait surface, Bouboule, à ses yeux, n'était plus le même. Il était quelqu'un capable de « faire ça ».

Alors... Devait-il se décider ?

Car enfin, il avait depuis trois semaines l'empreinte de l'assassin de Lamberghem... Et il n'en avait rien fait. Il n'avait toujours pas cherché à savoir si c'était ou non celle de Jean !

Depuis qu'il avait commencé à suspecter son frère, il avait eu recours de très nombreuses fois à des pensées magiques. Si je n'ai pas de réponse de mes confrères avant le 10, c'est que Jean n'y est pour rien. Si je ne trouve rien d'ici à lundi...

C'est ce qu'il se répétait (il repartait le lendemain matin avec Alain) en feuilletant une dernière fois les archives de *L'Orient*, le grand quotidien libanais, où il avait déjà passé deux après-midi.

Il comprenait mieux pour quelle raison son instinct lui avait commandé de parcourir les exemplaires du quotidien depuis 1942 au lieu, ce qui eût été plus logique, de remonter le temps en partant de 1947, année du départ de Jean et Geneviève pour Paris.

Parce que son inconscient savait qu'il s'était passé quelque chose à une date bien plus ancienne. Ces vacances à Jounieh. La petite fille près de la fontaine. La conspiration du silence.

Si je ne trouve rien...

Mais il trouva.

Une jeune fille de dix-neuf ans avait été tuée à trois rues de la Savonnerie, à coups de manche de pioche sur le crâne. Pas de viol, pas de témoin, juste un meurtre incompréhensible, resté non élucidé.

C'était le 14 octobre 1947.

Jean avait quitté Beyrouth dix jours plus tard.

— C'est pas mal, ton affaire ! disait M. Poitaud, les pouces dans ses bretelles.

Le bâtiment érigé sur ses terres le flattait, l'activité de la Coopé avait mis le projecteur sur sa ferme ; le bruit se répandait depuis plus de six mois que la propriété avait pris de la valeur et qu'il serait bientôt vendeur.

— Et ça rapporte bien ? demandait-il.

— Oh, répondait Manuel en souriant, jamais autant qu'on espère...

Il se gardait bien de reconnaître que la coopérative se révélait une très bonne affaire. Et enthousiasmante ! Chacune avec son caractère, bien sûr, chacune avec ses défauts mais aussi ses qualités, les trois familles s'étaient attelées au travail et, reconnaissant leur courage et leur dynamisme, fournisseurs et distributeurs avaient joué le jeu.

Dans la coulisse, tout le monde se félicitait que la Fédé ait enfin trouvé à qui parler !

Le magasin Goulet-Turpin de Villefranche qui ouvrit ses portes en janvier 1962 disposa quasiment côte à côte les produits de la Coopé et ceux de la Fédération laitière. On était accueilli sur tous les marchés avoisinants et, comme on y proposait un prix légèrement inférieur à la concurrence, les ventes étaient bonnes, il n'était pas rare qu'on ne finisse pas le marché faute de produits à vendre... Quelques collectivités se laissèrent convaincre d'y passer leurs commandes.

La vie avait pris un tour agréable. Il y avait toujours énormément de travail, bien plus que prévu, mais la réussite était enfin là.

Manuel avait repris la chasse. Il tua quelques bêtes, son sanglier mythique était loin, comme un souvenir d'enfance, un regret.

C'est quelque part à la lisière de la forêt que Claire venait parfois le retrouver, c'était... Dieu comme cette fille (il n'arrivait pas à en faire une femme) était volcanique, sa peau, sa chaleur, son odeur, son goût, quand en aurait-il assez ? Jamais ! Ils faisaient des choses folles, Claire riait de le voir rougir.

Après ces nombreux mois d'un travail de Romain, constater que tout fonctionnait à peu près comme prévu était un tel soulagement que la nouvelle d'une « promotion » de la Fédération laitière fut un véritable coup de tonnerre.

— Deux pour un ! dit André, catastrophé. Tu leur achètes un litre de lait, tu en as un autre gratuit. Tu veux une livre de beurre, tu as un kilo pour le même prix ! Ils le font chez Goulet-Turpin et sur tous les marchés !

— Ils ne pourront pas faire ça bien longtemps, hasarda Manuel qui savait pourtant que la Fédé avait financièrement les reins solides, autrement plus que la Coopé.

*

— Nous avons des excédents, monsieur Ramos.

Manuel avait fait irruption dans le bureau du directeur de la Fédération.

— À notre place, vous feriez la même chose.

Il ne souriait pas, on sentait qu'il voulait se montrer rationnel.

— C'est une pratique déloyale ! dit Manuel.

Changeant de ton, Ferchaux se fit pédagogue.

— Non, monsieur Ramos. Juridiquement, une promotion temporaire n'est pas considérée comme déloyale.

— Ça va durer combien de temps alors si c'est temporaire ?

Ferchaux regarda ses pieds, à la manière d'un homme qui prend son élan.

— Monsieur Ramos, ne tournons pas autour du pot. En choisissant de vendre moins cher que nous, vous avez déclenché les hostilités. Vous êtes entrés en concurrence avec nous.

— On a vendu à deux centimes moins que vous !

— C'est ça. Vous avez vendu moins cher. Ça s'appelle de la concurrence.

Manuel n'avait pas voulu croire ce que pourtant il savait, dans cette lutte, les chances de la Coopé étaient faibles et peut-être même inexistantes.

Il changea d'angle.

— Nous sommes une petite exploitation, monsieur Ferchaux. Trois fermes. Cinquante vaches... La concurrence qu'on vous fait, dans les chiffres, je suis sûr que vous ne la voyez même pas !

Et il dit ce qu'il s'était promis de ne jamais dire, quelque chose que, dans sa fierté, sa mère aurait désapprouvé, mais il ne savait quoi faire d'autre.

— Laissez-nous vivre, monsieur Ferchaux. On cherche pas à devenir millionnaires, on veut juste vivre...

— La Fédération laitière représente des exploitants qui eux aussi ont besoin de vivre, monsieur Ramos.

Ferchaux, c'était maintenant certain, ne laisserait rien passer, il n'y aurait ni compromis, ni indulgence.

Et soudain Manuel comprit.

Il en resta bouche bée.

Qu'il avait été sot !

Ferchaux traitait d'égal à égal avec les administrations, il n'y avait pas un acteur du secteur agricole qui ne soit son obligé.

Les tracasseries administratives, les difficultés pour obtenir les agréments sanitaires, c'était lui.

Les retards de livraison des machines à traire, c'était encore lui.

Depuis le début.

Manuel quitta le bureau sans un mot, accablé.

Plus seul que jamais.

À son retour, il essaya de n'avoir pas une attitude de perdant mais qu'avait-il à dire d'encourageant à André, à Delfosse ?

— Il va réfléchir... Je retournerai le voir.

Il n'y eut pas de réaction.

Personne ne l'avait cru.

*

Après cette entrevue commença la longue, l'épuisante, la désespérante lutte contre la Fédération laitière.

Certains marchés déplacèrent leur stand. « Là, personne ne nous verra ! »

« Je ne peux pas faire autrement, madame Ramos, j'ai des consignes... »

Quelques semaines plus tard, Goulet-Turpin demanda à Manuel « une ristourne sur les prix ».

— On est au plancher, plaida Manuel.

— Bah oui, mais vous restez plus cher que la Fédération, ils ont baissé leurs tarifs qui sont maintenant plus bas que les vôtres.

L'inspecteur qui vint était un vétérinaire, Manuel le connaissait bien, c'est lui qui avait inspecté les locaux avant l'agrément.

— Comment ça : « on dit que » ? dit Manuel. Qui est-ce qui dit que... ?

— Peu importe. Je dois vérifier vos conditions sanitaires.

André était là, il avait envie de casser la gueule du vétérinaire. Delfosse, un peu plus loin, regardait la scène avec calme, on ne savait pas ce qu'il pensait.

Le registre n'était pas complet, un bidon n'était pas totalement nettoyé, un gobelet trayeur n'était pas suffisamment propre...

On sentit que l'interdiction d'exploiter menaçait.

Sur les marchés, on entendit des choses nouvelles.

Les paysans de la région glosaient sur ceux qui « s'étaient crus plus malins que les autres ».

Le chauffeur de la Coopé creva sur la route de Villefranche. De trois pneus. Il y trouva des clous. Le temps d'aller au téléphone, de s'organiser, toute la cargaison de produits avait surchauffé, on jeta tout dans la rivière.

Alors, après quelques mois d'embellie, il fallut renégocier avec le Crédit agricole.

— Votre exploitation n'est pas suffisamment solide, monsieur Ramos, je regrette.

Il avait vraiment l'air sincère, le banquier.

La Coopé prenait l'eau.

Manuel, dont les nuits étaient mobilisées à chercher des solutions, des répliques, des subterfuges, était encore alourdi par l'absence de Claire depuis...

Depuis combien de temps ?

Trois ? Quatre semaines ?

Il alla au magasin de chaussures, la guetta, elle n'y était pas.

*

Il passa beaucoup de temps sur la route, dans des salles d'attente, au téléphone, dans des bureaux où on le fit patienter.

Il repassait mentalement les derniers chiffres de la Coopé, il ne voulait pas renoncer.

Le représentant de la chambre d'agriculture, très compatissant, lui remit un dossier lui permettant de solliciter une subvention exceptionnelle remboursable mais qui, si elle était accordée, ne pourrait pas être versée rapidement, tous les fonds de l'année avaient été distribués. « D'ici là, nous serons morts », dit Manuel.

Lorsqu'il revenait de ses démarches, André le fixait avec insistance, Delfosse allumait sa gitane sur le mégot de la précédente, Manuel se montrait rassurant mais les invendus venaient d'être jetés, on savait à quoi s'en tenir.

Le maire du village se déclara scandalisé par les pratiques de la Fédération laitière et assura Manuel que « s'il pouvait faire quelque chose, il le ferait ! » Moyennant quoi, il ne fit rien.

Et les vaches nécessitaient le même travail que l'on vende ou pas, il fallait les lâcher, les rassembler, évacuer le purin, alimenter les distributeurs de nourriture, nettoyer et désinfecter la trayeuse et le soir Manuel passait des heures sur les comptes, les factures, les relevés bancaires.

Le délégué du Syndicat des agriculteurs déclara soutenir la coopérative « à cent pour cent » parce que l'initiative était excellente, qu'elle pouvait même devenir un nouveau modèle pour nombre de petits exploitants, mais il plaida pour le réalisme. « La Fédération laitière garantit un débouché stable à de nombreux producteurs. Il te faut négocier avec elle, trouver un terrain d'entente, il doit y avoir de la place pour tout le monde ! »

Mme Ramos, elle, ne disait rien, mais comme peu à peu aux autres l'énergie manquait, elle redoublait d'activité.

— Tu as fait les comptes ? demandait André.

Au début, Manuel répondait. Des phrases rassurantes, vagues, qu'on pouvait interpréter comme on voulait. Depuis un mois, il disait seulement, « non, pas eu le temps, ce soir, je m'y mets... »

Le député expliqua qu'il fallait trouver « une solution équilibrée » et qu'il était prêt à ouvrir les portes pour Manuel à condition que « la Coopé cesse de mettre de l'huile sur le feu ».

Manuel lui aurait bien balancé son poing dans la gueule à lui aussi.

Au retour, il passait au magasin de chaussures, il apercevait Claire à travers la vitrine, mais comme elle ne venait plus lui rendre visite, il n'osait pas entrer, comme ça, dans la boutique, demander à lui parler...

La Coopé avait perdu deux marchés de collectivités et la rumeur continuait de courir sur la question sanitaire. Manuel fit imprimer les autorisations, les certificats, les garanties, on les mettait dans des pochettes en plastique qu'on accrochait aux montants des stands sur les marchés, ça paraissait presque suspect que des commerçants aient à ce point besoin de se justifier.

Il retourna voir Ferchaux.

— Asseyez-vous, monsieur Ramos.

Ils restèrent là sans rien dire un bon moment.

— Tâchons d'être positif, voulez-vous ?

C'est le mot qu'avait employé le député, positif.

— Vous êtes en difficulté et si les choses continuent ainsi, vous serez en cessation de paiements dans les six mois, je me trompe ?

— Pas du tout !

Manuel avait presque crié.

— Nous traversons une mauvaise passe, et vous savez d'ailleurs très bien pourquoi, mais nous...

— Tsst, tsst, tsst, fit Ferchaux. Ne perdez pas le bénéfice de tout ce que vous avez construit, monsieur Ramos. N'emmenez pas vos associés, ceux qui vous ont fait confiance, dans une débâcle inévitable. Gardez votre affaire à flot, continuez de travailler comme vous savez le faire, maintenez votre projet en vie...

C'était étrange d'entendre le principal artisan de leur naufrage l'encourager à poursuivre !

— Je ne demande pas mieux, moi, mais c'est vous qui...

Il hésitait sur le mot à employer, Ferchaux lui coupa l'herbe sous le pied.

— C'est nous qui pouvons vous sauver. Nous seuls.

*

— Tu fais ce que tu veux, dit Mme Ramos, les lèvres pincées.

Son humiliation se lisait sur ses traits.

— Alors, on... on devient quoi ? demanda André qui ne comprenait pas exactement.

— On garde le même statut, dit Manuel, à regret.

— Et ça nous rapporte quoi ? demanda Delfosse.

— Ça nous épargne la faillite, on ne perd pas d'argent et on cesse de courir des risques.

C'est ainsi qu'ils acceptèrent la proposition de la Fédération laitière de lui vendre la coopérative.

Janvier 1964

Il vaut peut-être mieux que je le fasse moi-même

François avait soudain basculé du côté de la colère.

Depuis la terrible réminiscence de ce souvenir d'enfance et la découverte d'un crime, si semblable à tous les autres, commis à Beyrouth quelques jours seulement avant le départ de Jean, il était presque sûr de sa culpabilité.

Au vertige abyssal qui le saisissait quand il pensait au nombre des victimes – quasi certaines – de son frère avait succédé une fureur froide. « Je vais le faire arrêter ! » se promettait-il en rentrant à Paris, et aucun argument sur les souffrances à venir de sa mère, l'immense peine d'Hélène, ni même le terrible sort de Colette et Philippe lorsqu'ils apprendraient que leur père était un assassin multirécidiviste, rien de tout cela n'avait de prise. « C'est Jean qui a fait tout cela, pas moi ! »

Il chassait l'image de la guillotine qui, seule, serait parvenue à l'ébranler.

Quatre ? Cinq ? Six ? Davantage ? Le nombre actuel des victimes était sans doute impressionnant, seul le meurtrier serait à même de dire combien il y en avait réellement, c'était une série à peine imaginable...

Au nom de quoi François agissait-il ?

Pas au nom de la justice, certainement pas.

Certes, il compatissait au chagrin de toutes ces familles qui n'avaient jamais su comment une des leurs avait été sauvagement assassinée mais il ne se sentait pas une âme de vengeur, de justicier.

Ce qui l'animait, c'était le risque pour l'avenir.

Jean avait certainement tué de nombreuses femmes, rien ne disait qu'il n'allait pas encore sévir dans les années à venir, François était même persuadé qu'il le ferait. Ce que les gens font une fois, ils le font toujours.

Dans l'Antiquité, on tuait le messenger porteur de mauvaises nouvelles... et François savait que personne, dans la famille, ne lui pardonnerait ce qu'il

s'apprêtait à faire. Aussi était-il décidé à ne pas porter seul la culpabilité de la dénonciation de son frère à la justice. Au nom de quoi l'aurait-il accepté ? Hélène...

Mais avant tout, il fallait confondre Jean avec certitude et François en avait les moyens.

Il disposait de l'empreinte de l'assassin de Lamberghem. Il avait la conviction que c'était celle de Jean. Restait à le vérifier.

Pour cela, il fallait recueillir son empreinte afin de procéder au rapprochement avec celle de Lamberghem.

François renonça vite à recourir à un objet usuel de Jean. Une autre personne, Geneviève, Philippe ou Colette voire Thérèse pouvait l'avoir tenu et fausser la comparaison.

François devait être certain, absolument certain, que cette empreinte était bien celle de son frère.

*

— Tu m'en parles un peu ?

— De quoi ?

— De ce tireur !

Jean faisait l'étonné, François en fut agacé.

— Celui du périphérique !

— Oh, ça ? C'est rien du tout ! D'abord, ça ne s'est pas passé sur « notre tronçon » !

Jean en ressentait une certaine fierté, comme si le tireur lui avait offert, ainsi qu'aux autres actionnaires, un certificat de respectabilité en choisissant une autre portion du boulevard.

— Et puis, bon, des gens qui tirent sur d'autres gens... Toi qui as été aux faits divers pendant longtemps, tu sais bien, il y en a toujours eu.

François essayait de se concentrer sur les propos de son frère, mais toute son attention, toute son énergie était mobilisée par le verre de Jean et la crainte que le serveur s'en saisisse sans qu'il puisse l'arrêter. Aussi, incapable d'entretenir la conversation, François la laissait traîner au gré des sujets qui filaient paresseusement les uns derrière les autres, sans ordre ni utilité.

— Tu as connu Leila Haddad ? demanda soudain François.

C'était venu spontanément, rien de prémédité. François baissa la tête, saisit son verre qui trembla dans sa main.

Jean fronça les sourcils.

— Des Haddad, oui, à Beyrouth il y en avait beaucoup mais Leila, non, ça ne me dit rien, pourquoi ?

Jean le fixait calmement et c'était à François maintenant d'être embarrassé parce que Jean était... absolument sincère ! Il attendait « vraiment » une réponse, il ignorait « vraiment » qui était cette fille. Pire, il voulait « réellement » savoir de qui François lui parlait.

— Hein ? insistait-il. C'est qui ?

François choisit immédiatement la fuite parce qu'il était épouvanté par ce qui pouvait se passer. Il n'y était pas prêt. Il était incapable de dire : c'est une jeune fille de dix-neuf ans, tuée à coups de manche de pioche en octobre 1947, quinze jours avant ton départ de Beyrouth pour Paris. Et je pense que c'est toi qui l'as tuée.

Il en était incapable.

Jean allait-il s'écrouler en larmes ? Allait-il renverser la table en hurlant que son frère était devenu fou ? Allaient-ils en venir aux mains ?

Quelle plus grande preuve de son innocence que le visage de Jean à cet instant, d'une totale, d'une parfaite, d'une absolue sincérité !

C'est moi qui suis fou, se dit François en bredouillant.

— Non, rien...

— Bah si ! Lidya Haddad ? Lamia ? Comment tu as dit ?

François prit deux longues gorgées de bière, son cœur cognait.

— Leila Haddad.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Je... Je l'ai rencontrée, à Noël à Beyrouth. Elle était... à l'école avec Hélène, c'est pour ça.

— Ah...

Jean était déçu, ça se voyait. Le sujet ne l'intéressait pas.

Les deux frères se taisaient, la conversation était retombée.

Il était temps qu'on en finisse.

S'il avait été surpris lui-même par sa question, François avait, en revanche, longuement préparé cette séquence.

Hormis sa nervosité, sa fébrilité presque, elle se déroula sans accroc.

Ils se levèrent, François accepta que Jean règle l'addition. Au lieu de remplir son chèque au comptoir comme cela se faisait souvent, Jean le

rédigea à table, privant son frère d'une possibilité d'agir.

Dès qu'ils furent sur le trottoir :

— Attends-moi, Bouboule, s'écria-t-il, j'ai oublié mon briquet.

François revint dans le restaurant, courut à leur table, empoigna, avec sa serviette, le verre de Jean et glissa le tout dans la poche de son imperméable.

C'était fini.

*

Le docteur Konig avait signé des centaines d'articles traduits en une douzaine de langues. À près de soixante-dix ans, il était encore grand, athlétique et boiteux (sa sciatique était, disait-il, sa compagne la plus fidèle), il donnait l'impression d'être un récif, immuable. C'était agaçant cette permanence, cette persévérance à être ce qu'il avait toujours été... Il avait passé la moitié de son temps à écouter son cœur, la valve mitrale endommagée, « le tic-tac de sa propre vie qui finirait par lui jouer un sale tour ».

Ça n'était pas encore arrivé, il était vivant et bien vivant.

— Assieds-toi.

L'appartement était luxueux.

François s'était juré de ne pas demander de nouvelles de sa fille, Lorraine, une artiste farouche, exigeante et malheureuse. Quand il avait publié, dans le *Journal du soir*, une série d'articles consacrée au docteur Konig, médecin légiste et chef du service de médecine légale de la police, elle venait de disparaître. Konig guettait ses appels, elle composait son numéro, restait silencieuse au bout du fil et raccrochait. Envolée, Lorraine, d'un seul coup. Sa respiration au téléphone, morcelée, saccadée, était alarmante. Konig, qui avait passé sa vie à pratiquer les autopsies de prostituées taillées en morceaux et de droguées abandonnées sur le carreau, était bien placé pour savoir qu'une jeune fille comme Lorraine, toute seule, comme ça, en liberté...

Bref, quand François l'avait connu, le médecin légiste était un héros fatigué, une sorte de roi shakespearien sarcastique, intransigeant et plein d'autodérision. Il avait aussitôt tutoyé François qui ne s'était jamais autorisé à en faire autant.

Et il le retrouvait pareil à lui-même avec seulement plus de rides.

— C'est pas mon domaine.

François avait posé sur la table basse le verre de Jean et les deux copies de l'empreinte volées au greffe de Roubaix.

Konig prit les feuilles, se pencha sur le verre. François n'avait strictement rien à dire, c'était inutile, il savait comment la conversation se terminerait et pour une simple raison. Konig avait une exigence de vérité qui avait fait sa carrière et forgé sa réputation. François le plaçait devant un mystère élémentaire qu'il avait les moyens de percer. Il ne résisterait pas.

— Je peux quand même essayer...

Il avait encore toutes les connexions. Il lui suffisait d'un coup de fil. N'importe qui à la police judiciaire, à la médecine légale, à la police scientifique, aurait donné son salaire pour rendre un service et avoir une créance, même modeste, chez le mythique docteur Konig.

— Je vais voir. Reviens dans un mois.

— Pas avant ?

— Je pars aux États-Unis demain matin.

— Vous ne pouvez pas le confier à quelqu'un d'autre ?

Konig pencha légèrement la tête, agacé, et désignait le verre qui maintenant trônait là comme une relique sacrée.

— Il a été saisi de manière légale et conforme aux procédures ?

— C'est-à-dire...

— Je précise. Dans des conditions valides du point de vue juridique ?

— Pas vraiment...

— Et si on trouve une correspondance entre les deux empreintes, ça regardera la justice ou seulement toi ?

François rougit.

— C'est-à-dire que...

Il s'arrêta là, il n'avait rien à répondre sans ajouter un mensonge à un autre mensonge.

— Alors il vaut peut-être mieux que je le fasse moi-même, tu ne penses pas ?

François ne pouvait pas espérer une réponse avant la mi-février !

Il faillit reprendre le verre, chercher ailleurs mais le médecin avait raison. Si ces deux empreintes se révélait identiques, cela regarderait la justice. Il valait mieux qu'il soit le seul à décider de ce qu'il faudrait faire...

Lorsqu'il ouvrit la porte pour laisser François sortir, König le retint un court instant. Il avait le regard au sol, on le sentait hésitant, cet homme n'avait pas fait une confidence à quiconque depuis plus de trente ans.

— Lorraine va bien, lâcha-t-il enfin. Elle est mariée, elle vit à Philadelphie.

François se fendit de la plus spectaculaire réaction que le médecin était capable d'accepter. Il dit :

— C'est bien.

C'était qui ?

Les expressions « Cauchemar de Noël » et « Noël ensanglanté » n'étant efficaces qu'à la période susdite, passé les fêtes de fin d'année, le « tireur du Périph » avait sombré dans l'oubli et Jacques Tinchant était retourné à ses timbres.

Même si Trajan-Perrin estimait qu'on ne serait pas rassurés tant que le tireur serait en liberté, Jean, lui, était tranquilisé.

En quoi il avait tort parce que sa quiétude ne dura pas longtemps. Très exactement jusqu'au 17 janvier, lorsqu'il se présenta au kiosque et découvrit en première page :

Les « laissés-pour-compte » du Périph :
Ils ont tout perdu pour que les autres profitent !

C'était la une... de *L'Humanité* !

Pour lui, l'organe du Parti communiste, qu'il avait le plus souvent imaginé roulé entre les mains des syndicalistes de Dixie, n'était pas un « vrai journal » qu'on peut acheter et qu'on peut lire, c'était une sorte de sceptre, un objet symbolique porteur de messages qui ne l'avaient jamais concerné.

Voir *L'Huma* aborder un sujet qui le touchait de près fut un véritable choc.

Et s'il hésita à l'acheter malgré son vif intérêt mêlé à un trouble certain, c'est... qu'il ne savait pas que c'était possible.

— Ça remue sur le Périph, on dirait...

C'était le kiosquier qui le connaissait bien, il ne l'avait jamais vu acheter autre chose que le *Journal du soir* et le voyait écarquillant les yeux sur le titre fracassant de *L'Huma*.

Le kiosquier lui tendit un exemplaire, Jean fouilla précipitamment dans sa poche pour chercher de la monnaie, saisit le journal, le glissa dans son imperméable et fila vers le métro, il avait très peur qu'on le voie.

Il s'installa sur le banc à l'extrémité du quai et l'ouvrit avec précaution. Ça lui faisait vraiment quelque chose de déplier un journal pareil avec le dessin de la faucille et du marteau au milieu du titre.

***Derrière les travaux titanesques du boulevard
périphérique parisien : des vies brisées, des
familles chassées, des travailleurs sacrifiés.
Ce sont les laissés-pour-compte du progrès.***

Cette voie rapide qui ceinturera la capitale est présentée comme le symbole d'une modernité conquérante, d'une ville qui s'ouvre aux voitures, aux affaires, à la circulation rapide des marchandises. Mais à quel prix ? Et pour le bénéfice de qui ? Les habitants des quartiers populaires, eux, ont été les premiers à en payer les conséquences. Expropriés sans ménagement, souvent contraints de quitter leur logement pour des appartements sans âme, éloignés ou trop chers, ils sont les victimes invisibles de cette politique bourgeoise.

Ce ne sont pas les grands patrons ou les hauts fonctionnaires qui voient leur quotidien bouleversé par le fracas des démolitions. Ce sont les ouvriers, les employés, les familles aux revenus modestes qui subissent de plein fouet ce projet imposé par l'État au service des privilégiés.

Des quartiers détruits, des vies déracinées

Mme S. Guérin, une mère de famille, habitant le XIX^e arrondissement, a vu son immeuble rasé en quelques mois. « On nous a dit de partir, on nous a donné une indemnité dérisoire. Maintenant, on vit rue Herrera, dans un appartement plus petit, plus cher. Les enfants doivent changer d'école, on a perdu nos voisins, nos repères... », témoigne-t-elle, la voix brisée par l'amertume.

Car ce ne sont pas seulement des bâtiments qui disparaissent, c'est tout un tissu social, des liens de solidarité qui se

désagrègent. Ces quartiers, souvent dépeints comme insalubres par les autorités, étaient néanmoins des lieux de vie, d'entraide, des espaces où les ouvriers et les employés trouvaient un semblant de stabilité face aux aléas de l'existence.

Mais pour les responsables du projet, ces aspects humains...

L'article était accompagné de la photo d'une ménagère, assez jeune, la trentaine, assise à sa table de cuisine où s'accumulaient des documents, archives de sa lutte perdue contre le périphérique.

C'est un Jean ébranlé qui, le soir, interrogea son épouse.

— Tu étais au courant, toi ?

Il avait déplié le quotidien sur la table et elle se pencha au-dessus, les mains dans le dos pour lire l'article, sans le toucher. Après quoi, elle se redressa :

— Je ne vois pas ce que tu veux dire...

— Eh bien... ces gens délogés, chassés, tu le savais ?

— Pas vraiment mais ça change quoi ?

Quand elle ne voulait pas comprendre...

Mais avant qu'il repose sa question sous un angle différent, Geneviève avait repris :

— Les opprimés ont ce qu'ils méritent, Jean. Quand on est un zonard et qu'on se contente d'une bicoque, on ne doit pas s'étonner de la voir démolie !

— Mais ils étaient chez eux, quand même !

— Ah oui ? Il ne faut pas toucher aux bidonvilles parce que des gens habitent dedans ?

— Attends, attends ! On n'a pas démoli pour leur construire des habitations nouvelles mais... pour les chasser !

— Ah, d'accord, il aurait fallu construire le périphérique à Orléans parce que autour de Paris il y avait des taudis et des immeubles délabrés !

Jean savait que son épouse n'avait jamais manifesté de compassion pour qui que ce soit mais cette fois était différente :

— Nous sommes actionnaires du projet, Geneviève ! Nous sommes en partie responsables !

Geneviève se redressa.

— Si ça choque ta sensibilité, va leur distribuer tes bénéfiques, tu auras la conscience tranquille ! Mais tu ne prendras pas un centime sur l'argent du

ménage, je te le garantis !

Ce que Geneviève appelait ainsi, c'était leur argent à tous deux.

De toute manière, non, il n'avait pas l'intention de distribuer sa fortune, il avait eu trop de mal à la constituer, mais il souffrait pour ces gens et se sentait vexé de n'avoir rien su, de n'avoir rien compris.

— Ces expulsés, ils n'ont plus que les yeux pour pleurer ?

C'était quelques heures plus tard, dans les bureaux de la BTPP, la suite de trois conteneurs où s'activaient contremaîtres et chefs de chantier.

— Vous lisez *L'Humanité* ?

Trajan-Perrin était vraiment choqué. Qu'un membre du conseil d'administration des Patrons français et son associé en affaires soit un lecteur de l'organe communiste était une découverte sidérante !

— Non ! Pas du tout ! hurla Jean avec une sincérité très convaincante. Jamais de la vie ! Mais je l'ai eu sous les yeux !

BTP respirait mieux.

— Vous imaginiez quoi ? demanda alors Trajan-Perrin. Que les riverains avaient sauté de joie à la perspective de la construction du périphérique, qu'ils avaient cédé leurs bâtiments le sourire aux lèvres ?

*

Pour Jean, être mis devant le fait accompli n'avait rien d'exceptionnel, c'était même la base de sa vie conjugale. Mais justement, s'il reconnaissait à Geneviève un droit de sévices sur son existence, il n'était pas prêt à l'accepter venant d'ailleurs. Cette évocation des « exclus du Périph » le contrariait d'autant plus qu'il n'y avait jamais songé, que ceux qui y avaient pensé s'étaient bien gardés de lui en parler. S'il avait été, même sans le savoir, complice d'expulsions de familles entières, ce torchon communiste avait raison, c'était insupportable.

La rue de l'Abbé-Herrera était une petite artère ancienne du XIX^e arrondissement qui, du numéro 1 au numéro 16, alignait des immeubles de cinq étages assez identiques, accentuant la ressemblance avec une cité ouvrière. Y avait-il beaucoup de Guérin à habiter la même rue ? Un seul. Un petit garçon pointa du doigt le numéro 12. Sur la boîte aux lettres, l'étiquette « M. & Mme Guérin » tranchait avec les autres, manuscrites, collées au papier adhésif ; celle-là était gravée en lettres classiques, censées

évoquer une bourgeoisie discrète et raffinée. Elle indiquait le quatrième étage.

Jean renonça. Qu'allait-il donc faire là ? S'apitoyer ? Proposer une réparation ? D'ailleurs, était-il coupable ? Il avait voulu se rendre compte de l'habitat de ces gens, ça n'était pas si affreux ! Des logements ouvriers comme beaucoup, ça ne hurlait pas la misère ! Lors de leur arrivée à Paris, quinze ans plus tôt, Geneviève et lui avaient habité dans ce type d'immeuble et ils n'en étaient pas morts ! Et depuis, ils avaient fait leur chemin ! Sa colère se retourna contre *L'Humanité* qui faisait son fonds de commerce des jérémiades de la classe ouvrière !

— Vous êtes de la mairie ?

Une femme était là, devant lui, la trentaine, un visage agréable, elle le fixait avec un rien d'ironie. Il la reconnut tout de suite, c'était elle qui posait, à sa table de cuisine, en illustration à l'article de *L'Humanité*.

— Mon mari en était certain. Quand il a lu l'article, il a dit : « La mairie va venir voir, ils vont compatir, faire des promesses, on va remplir de nouveaux formulaires, après quoi, ils vont classer le dossier. » C'est ça ?

Le ton n'était pas agressif mais contrarié et comme empreint de fatigue. Elle regardait le pardessus de Jean, son chapeau, sa cigarette qu'il écrasait hâtivement sous son talon...

— Vous êtes fonctionnaire ou élu municipal ?

— Élu !

Il tendit la main ouverte :

— Jean Pelletier.

Sa propre assurance l'étonna.

La phrase de la jeune femme l'avait en quelque sorte ébloui. Il s'y verrait bien, au conseil municipal, ça ne serait pas illogique...

Elle regardait sa main, hésitait. Un fond d'éducation lui interdisait sans doute de refuser une salutation, à regret, elle serra sa main.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien... Me rendre compte... par moi-même.

— Parce que vous découvrez la situation ?

— Non, bien sûr ! Mais, vous savez, nous, les élus, on n'est pas toujours au courant de tout et je...

Et là, il s'arrêta. Il était en train de donner raison à son mari, il se conduisait comme s'il était prêt à faire une promesse, à aider, à entretenir un espoir, alors qu'il était le complice des coupables. Il rougit de profiter d'un

malentendu, il était en train de mentir comme s'il était déjà un élu municipal. La jeune femme fut intriguée, troublée par le comportement de cet homme, son imposante stature qui contrastait avec ses gestes désordonnés.

Et il lui semblait l'avoir vu quelque part.

En passant devant le kiosque (elle n'achetait pas les journaux) ?

Non, ce devait être plutôt dans la revue municipale, ces gens-là adoraient être photographiés dans les salles des hôpitaux, dans les classes d'école, aux côtés des « Économiquement Faibles ».

Ils étaient ainsi face à face dans la rue.

Jean s'avisa qu'elle tenait à bout de bras un cabas qui semblait assez lourd. Elle sentit tout à coup que le sac ne pesait plus rien. Une main qui lui parut énorme venait d'en saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle considéra la bonne tête de cet homme épais qui lui souriait et lâcha prise.

— C'est au quatrième, dit-elle.

Et sans attendre, elle s'avança dans l'entrée de l'immeuble. C'était propre, vétuste, sans concierge, quelqu'un s'occupait de l'escalier mais ne devait pas monter jusqu'aux fenêtres qui demeuraient poussiéreuses et filtraient une lumière pâle et triste. Ça n'était pas délabré, seulement vieux avec des odeurs de cuisine.

L'appartement était exigü, d'une propreté presque maniaque.

En entrant, Jean entendit une porte se fermer au bout du couloir.

Il posa le cabas sur la table, la jeune femme s'en saisit précipitamment et le reposa sur la paillasse de la cuisine.

— Vous voulez quelque chose, un café ?

Jean se sentait trop volumineux pour cette petite pièce, gêné.

Pour se donner une contenance, il alla jusqu'à la fenêtre. Par une trouée entre deux immeubles, on voyait un morceau du boulevard périphérique.

Mme Guérin s'assit à la table de la salle à manger où, sans réponse, elle avait posé deux verres. On sentit l'odeur du café qui réchauffait. Elle ouvrit une boîte en fer-blanc avec les morceaux de sucre. Elle s'était mariée en 1954, disait-elle, et l'année suivante, son mari et elle avaient acheté un appartement rue Frédéric-Moreau à Saint-Ouen avec un crédit sur vingt ans.

— Tous les ans, il s'est passé quelque chose. Un an après notre achat, le projet de boulevard périphérique était voté. Porte de Clignancourt – porte de la Chapelle. L'année d'après, on avait l'arrêté d'expulsion...

— Comme ça, expulsés ?

— Non pas « comme ça » ! Ils sont venus dix fois, ils ont fait des propositions mais c'était toujours la moitié de ce qu'on espérait pour ne rien perdre, vous comprenez ? On a tous reçu une offre de relogement.

La porte au fond du couloir battit légèrement une seconde fois. La jeune femme regarda dans cette direction, s'apprêta à dire quelque chose mais elle dut oublier, elle fixait maintenant les verres dans lesquels elle avait versé le café réchauffé, il n'y avait plus, dans la pièce, que le tintement des cuillères.

Jean lui aussi s'était tourné vers le couloir.

À cette heure, il ne pouvait y avoir d'enfants dans l'appartement, pourtant il avait la désagréable impression qu'ils étaient écoutés. Il prit peur. Était-ce le mari qui allait surgir et exiger des comptes de cet élu que personne n'attendait et qui demandait des explications qu'on avait déjà fournies à tout le monde ? La situation était inconfortable.

— On s'est entêtés, reprit Mme Guérin, on n'aurait pas dû. À quelques-uns, on a décidé de faire un procès. Les avocats disaient qu'ils voulaient détruire plus que nécessaire, que notre immeuble n'aurait pas dû être concerné. Cinq ans, ça a duré.

Elle avait relevé la tête, comme pour souligner un acte de bravoure.

— À la fin, nous n'étions plus très nombreux, pas mal de gens ont fini par accepter ce qu'on leur donnait. On les comprenait mais vous voyez, on avait déjà tellement dépensé en avocats, en frais de justice, renoncer à ce moment-là, c'était tout perdre.

Jean tenait son verre de café mais ne le buvait pas, il n'avait pas osé allumer une cigarette même si l'appartement sentait un peu le tabac froid. Il regardait cette jeune femme qui n'était pas spécialement jolie mais qu'il trouvait belle, quelque chose d'authentique émanait d'elle, elle s'exprimait avec simplicité. Il crut discerner une vague ressemblance avec une jeune femme autrefois croisée en province, il ne se rappelait plus où...

— Mais..., demanda-t-il, avant ça, quand vous avez acheté, on ne vous a pas prévenus que... Enfin, je veux dire...

— Si. On nous a dit qu'il y avait « un projet » mais personne ne parlait d'expulsion parce que notre immeuble n'était pas dans la zone de construction du boulevard périphérique.

Jean ne comprenait pas et ça se voyait.

Son interlocutrice lui montra alors, extrait d'un épais dossier sorti du buffet, un plan cadastral.

— En vert, c'est la zone de construction du Périph, celle qui devait être « nettoyée », c'est comme ça qu'ils disaient.

En désignant une zone un peu plus large de quelques centimètres :

— Et ici, en bleu, les immeubles qui ont été condamnés. Le nôtre, vous voyez, c'était celui-là.

— Ils ont élargi la zone de démolition.

— Oui. Ils se sont aperçus qu'ils avaient mal calculé. Il fallait nettoyer un peu plus largement.

Jean n'y connaissait rien mais il restait sceptique. Ces études avaient demandé des années de préparation, des monceaux de plans et de projets avaient été réalisés, qu'on s'aperçoive subitement que l'évaluation avait été insuffisante était proprement incroyable.

— Cinq ans pour un procès que nous avons perdu. On avait dû les énerver pas mal parce qu'on a été expulsés trois semaines plus tard. Et relogés ici. Nous sommes cinq. Enfin, quatre mais...

Elle faisait un geste vague, ça semblait long à expliquer.

— Sans compter les dettes.

Elle souriait.

— C'est très injuste, dit Jean.

L'injustice, c'est une chose qu'il connaissait bien.

— Il faudrait... Ça ne serait pas bien facile mais...

Il n'avait aucune idée de ce qu'il pourrait dire, faire, proposer, rien ne lui venait. Elle vola calmement à son secours.

— Je ne vois pas ce qu'il y a à faire maintenant. C'est fini.

Jean souffrait parce que c'est elle qui le comprenait et qui compatissait à son impuissance.

Elle acheva son café, reposa son verre. Parler lui avait peut-être fait du bien.

— Il faut que j'aille chercher les petits à l'école...

Jean se leva brusquement comme sous l'effet d'un reproche.

— Je ne vous chasse pas mais...

En fait, si. Elle le chassait.

Elle le faisait gentiment mais elle le chassait.

Il était venu exhiber son impuissance auprès de gens qui souffraient et il aurait mérité une peine plus lourde. D'autres qu'elle l'auraient insulté, lui auraient depuis longtemps claqué la porte au nez. Jean avait voulu se

confronter aux maux dont il était le complice. Cette manière si douce de lui demander de partir lui fit autant de peine que son histoire.

— Merci... Pour le café.

Elle sourit seulement et ferma la porte derrière lui.

Il resta un instant sur le palier, face à l'escalier, vidé de son énergie.

Il entendit une voix d'homme, assez jeune, qui demandait :

— C'était qui ?

— Un monsieur de la mairie.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Rien. Il dit qu'ils ne peuvent rien faire pour nous.

Lorsqu'il arriva dans la rue, Jean eut, une nouvelle fois, la sensation déplaisante d'être observé du quatrième étage.

Sans lever les yeux, il se dirigea vers le métro.

*

— Qu'est-ce qui vous choque, je ne comprends pas...

Et de fait, Trajan-Perrin était sincèrement étonné.

Ils se trouvaient de nouveau dans les locaux de la BTPP.

Jean chercha du regard parmi les innombrables plans affichés sur les murs et trouva celui qui correspondait à peu près à celui que Mme Guérin lui avait mis sous les yeux.

— Là, dit-il triomphalement. La zone de nettoyage a été élargie, je ne me trompe pas !

BTP ne comprenait toujours pas.

— Oui... Et donc... ?

— On a expulsé des gens sans nécessité réelle ?

— Jean, la notion de nécessité n'a rien à voir avec la notion de profit ! Sans compter que leurs fenêtres auraient donné sur le boulevard le plus passant de France, vous imaginez leur vie...

— C'est pour les soulager d'une nuisance qu'on les a expulsés ?

Si BTP avait su le faire, il serait parti d'un rire franc. À défaut, il afficha une grimace qui devait être, dans son esprit, ce qui s'approchait le plus d'un sourire décomplexé.

— Nous avons obtenu d'élargir légèrement la « zone de protection ».

— Qui ça : « on » ?

— Principalement moi. Ce sont des terrains idéalement situés, comprenez-vous ? À quelques centaines de mètres de la sortie du boulevard périphérique, à la lisière de Paris, c'est-à-dire moins chers qu'à Paris même !

Et comme Jean avait l'air hébété de celui qui, n'ayant rien vu venir, aurait besoin de temps pour digérer l'information et ses multiples conséquences, Trajan-Perrin passa fraternellement son bras autour de ses épaules.

— L'avenir est dans les mètres carrés de bureaux, dans l'hôtellerie, pas dans les immeubles vétustes.

Et en ouvrant la porte qui donnait sur le macadam d'où l'on voyait plusieurs dizaines de grues s'activer, il ajouta :

— Il est temps d'achever votre apprentissage, mon cher Jean, et d'entrer enfin dans la cour des grands.

J'aimerais bien savoir pourquoi !

Avait-elle été victime d'une erreur de jugement concernant ses enfants ? Il y avait de quoi s'interroger...

Après avoir, pendant plus de sept ans, déifié son fils, Philippe, Geneviève avait dû cruellement déchanter. L'enfant promis au plus brillant avenir l'avait trahie. « C'est un tocard ! » avait-elle soudain compris.

Exit Philippe du panthéon maternel, place à Colette.

Excellent choix. Cette enfant avait, dans une large mesure, satisfait à ses exigences. Malgré un handicap d'une année d'études, dès janvier, sa fille s'était hissée à la troisième place de sa nouvelle classe ! Pourquoi n'était-elle pas première, mystère ! Geneviève l'exhortait sans cesse à « faire un effort » à grand renfort de compliments, de caresses, de promesses et de cadeaux.

Le premier doute de Geneviève était survenu à ce moment.

Il était clair que Colette « pouvait » mais « ne voulait pas ». Ce n'était pas une affaire de capacités comme avec Philippe, ce baltringue, seulement une question de volonté. Là était le nœud. Colette était indocile, réfractaire. Geneviève s'aperçut avec stupeur que tout ce qu'elle avait jusqu'alors interprété comme de l'obéissance n'était que de l'indifférence, les adhésions de Colette aux injonctions maternelles ne relevaient que du désintérêt, car, lorsqu'elle était attachée à quelque chose, aucune promesse, aucune menace n'avait de prise sur elle. Son refus de participer au bal du Club Initiatives et sa décision d'accompagner sa grand-mère à Beyrouth s'étaient accomplis sans effort, paisiblement, Colette avait fait... ce qu'elle voulait !

Geneviève en avait pris soudain conscience, elle n'arriverait jamais à ses fins avec cette enfant.

À quelles fins ?

Faire d'elle la fille idéale, celle qu'elle n'avait pas été.

Depuis de nombreux mois, une sourde intuition lui susurrait qu'avec Colette elle courait à l'échec. Le refus du bal et le départ à Beyrouth (sur son propre argent !) avaient sonné le glas de ses espoirs.

Que lui restait-il ?

Rien, en dehors de son mari, c'est-à-dire rien.

Elle se sentait faible, sans projets, en proie aux regrets et aux désillusions.

Même dans cette histoire du petit Michel, elle n'était pas certaine de parvenir au résultat escompté. La souscription avait atteint la somme rondelette de cent soixante-treize mille francs mais, maintenant close, n'offrait plus d'occasions d'en parler. Malgré ses efforts, son incessante activité et l'indiscutable justesse de sa position, elle n'était pas certaine d'obtenir gain de cause face à « ce nazi de Grüber ». Enfin, et c'était triste à constater, l'incendie de la rue Caulaincourt lui-même disparaissait peu à peu des mémoires comme si la remise de la Légion d'honneur à son mari avait été le point final de cette aventure héroïque.

Quant à cet immense projet du Périph, là encore, les choses ne tournaient pas au mieux. Le chantier accumulait les retards avec cette histoire de tireur fou, et malgré les assurances de Trajan-Perrin, Geneviève sentait compromise cette inauguration, événement considérable où les Pelletier devaient être félicités, applaudis...

De toutes parts, le navire Pelletier prenait l'eau.

Comme on voit, Geneviève n'avait pas le moral.

Or, elle était de ces êtres qui ne peuvent survivre sans un enjeu fort, sans une bataille à livrer.

Trop fatiguée pour se rendre à son bureau (c'était « l'après-midi de Thérèse », les quelques heures de loisir hebdomadaires qui lui étaient octroyées), Geneviève était seule dans l'appartement.

Pensive, elle fixait Joseph qui, à défaut de pouvoir s'appuyer sur son Bouddha récemment disparu, s'était assis sur le seuil de la porte et lui rendait son regard.

Elle le haïssait depuis le premier jour et ne l'avait accepté que dans l'espoir que Colette lui en serait reconnaissante.

— Allez, oust ! lui dit-elle en se levant, les deux mains sur les accoudoirs du fauteuil.

Le chat se dirigea prudemment vers la chambre de Colette.
Dont elle ferma la porte.
Après quoi, elle partit en courses.

*

— Tu es malade ?

Joseph se contenta de ronronner, rassurant, en se frottant à ses jambes.

Une inquiétude nouvelle avait saisi Colette... Jamais Joseph n'avait fait ses besoins hors de sa litière, jamais. C'était une puanteur...

Elle courut à la cuisine chercher de quoi nettoyer, elle redoutait la réaction de sa mère. Mais ce petit drame domestique fit remonter en elle une crainte venue de l'accident du Bouddha.

Joseph vieillissait terriblement vite.

Après avoir renoncé à monter sur son étagère devenue trop haute, il avait bousculé sa statuette qui s'était cassée (Colette avait commencé à en chercher une autre mais à Paris, ça n'était pas facile à dénicher).

— Dis-moi, Colette, si tu...

Geneviève s'arrêta net.

— Qu'est-ce que ça sent ?

Elle fit mine de chercher.

— Le pipi de chat !

Et de trouver.

— Le pipi et le reste !

— C'est un accident !

Geneviève demeura un moment pensive puis sembla prendre une décision :

— Si c'est un accident, Colette, je suis prête à comprendre. Mais je te le dis tout de suite, si ce chat devient incontinent, nous ne pourrons pas le garder.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'on en fera ?

— On en fera ce que font tous les propriétaires d'animaux âgés, ma fille !
Pour leur épargner des souffrances inutiles !

Colette était souflée.

— Tu veux... Tu...

Elle cherchait rarement ses mots, mais cette fois, une boule dans la gorge l'étranglait.

Toutes deux baissèrent les yeux vers le vieux chat qui assistait à la conversation, assis sur le bureau.

Chez Colette, les larmes montèrent, elle dut se détourner.

*

Le juge Célérier avait commandé une enquête de moralité concernant Émile Gruber, espérant que ses résultats lui éviteraient de prononcer un de ces verdicts mi-chèvre, mi-chou, qui, ménageant les uns et les autres, ne donnent satisfaction à personne, à l'exception des juristes. Il avait un petit penchant pour Gruber, renforcé par l'agacement que lui inspirait cette Geneviève Pelletier tonitruante, agressive et tapageuse chez qui il croyait percevoir un fond mauvais. Au demeurant, il n'était pas homme à se laisser influencer par une inclination ou une aversion quelconques.

La police et les services sociaux furent donc mis à contribution.

Les enquêteurs interrogèrent les voisins de M. Gruber, ses connaissances, ses collègues de travail, les commerçants du quartier, on tenta d'y voir plus clair sur sa relation avec la mère de Michel, tâche rendue difficile par le fait qu'elle avait été aussi brève que secrète. Cette enquête de moralité n'apporta pas d'éléments bien nouveaux. On découvrit plus précisément de quelle manière et en quel endroit Émile Gruber avait rencontré Denise Gineste, on remonta à quelques anciennes amours du jeune homme, on interrogea celle qu'il avait quittée pour Denise, on trouva peu de chose.

La situation était d'autant plus difficile à démêler pour le juge que les informations qui lui parvenaient étaient sans cesse alimentées, contredites, contestées, le contraignant en permanence à commander des compléments d'enquête aux agents de l'État.

L'Écho de la France ayant titré :

Emil Grüber, criblé de dettes, a-t-il les moyens de s'occuper du petit Michel ?

Presse-Hebdo avait répliqué :

**« J'ai un travail et je peux
subvenir aux besoins de mon enfant »,**
assure le père du petit Michel

Mais ce n'est pas tant à cet échange, devenu habituel, que s'intéressa le juge qu'à la lettre d'un « ancien collègue » de Gruber qui préférait rester anonyme afin « de ne pas mettre de l'huile sur le feu ». Si l'argument avait de quoi surprendre, la teneur de la lettre, elle, était sans ambiguïté. « Gruber a toujours couru après l'argent parce qu'il joue gros ! PMU, etc. Il a emprunté à toutes ses connaissances. J'ai renoncé à lui réclamer ce qu'il me doit parce qu'il est déjà criblé de dettes et ne pourra jamais me rendre ce que je lui ai prêté... Et qui n'est pas rien, je vous l'assure ! »

Si, pour rédiger cette lettre anonyme, Geneviève avait pu ne compter que sur elle-même, il en alla autrement lorsque les journaux titrèrent, pour l'*Écho de la France* :

Récemment passé par un hôpital psychiatrique,
Emil Grüber est-il capable d'élever un enfant ?

Et pour *Presse-Hebdo* :

**« J'ai souffert de terribles troubles du sommeil
à l'annonce de la mort de Denise ! »**
nous confie le père du petit Michel

Geneviève n'hésita pas une seconde sur le propos à tenir mais il lui manquait une main pour l'écrire, deux missives de la même écriture auraient en effet alerté le juge. Elle ne pouvait pas demander à Jean, elle n'avait jamais eu aucune confiance en lui, quant à Colette, il ne fallait même pas y songer. Philippe, avec sa calligraphie d'analphabète, était hors sujet. À qui faire appel ?

Geneviève coinça alors le directeur de Dixie et au terme d'une réunion houleuse à propos de son licenciement prochain pour avoir remboursé un article de lingerie au mépris des règles de la maison, elle accepta généreusement de passer l'éponge à la condition qu'il lui rende un « léger service dans l'intérêt de l'enfant ».

C'est ainsi que le juge reçut une seconde lettre anonyme d'un infirmier qui oublia de signer mais qui assurait s'être occupé de M. Gruber, « patient

très instable, souffrant de graves troubles nerveux ». L'employé de l'hôpital n'hésitait pas à souligner combien ce malade s'était montré « imprévisible avec les médecins et violent avec le personnel ».

L'amusant, pour le juge, était que l'enveloppe, comme celle de la précédente lettre anonyme, portait en adresse : « Monsieur le juge salarié du tribunal ».

Geneviève, qui n'avait jamais compris que Céliérier était son patronyme, trouvait tout naturel qu'on l'appelle le « juge salarié » puisqu'il était un employé de l'État.

Les parents de Denise Gineste étaient, jusqu'à présent, demeurés silencieux. Les enquêteurs expliquaient qu'ils n'avaient jamais réclamé la garde de leur petit-fils du fait de leur âge (plus de soixante-dix ans aujourd'hui) et de la modestie de leur situation financière. Ils avaient été soulagés par l'apparition d'Émile Gruber dont ils ne contestaient pas la légitimité.

**« Nous espérons que M. Gruber
verra sa paternité reconnue par la justice ! »**
déclarent les grands-parents du petit Michel

avait titré *Presse-Hebdo*.

L'Écho de la France était aussitôt passé à l'offensive.

Les grands-parents de Michel le réclament !
Est-il raisonnable de confier un enfant de quelques
mois à des grands-parents très âgés... et sans le
sou ?

Aux grands maux les grands remèdes, Geneviève avait convoqué Philippe.

— Tu vas écrire une lettre !

— À qui ?

— Fais ce que je te dis !

Il s'installa.

La feuille blanche, l'encrier, la plume sergent-major, tout cet attirail terrifiait le garçon mais il s'exécuta en espérant, sans trop d'illusions, que son effort le ferait rentrer en grâce auprès de sa mère. Pour la première fois

de sa vie il se rendait utile en écrivant mal et en faisant un nombre considérable de fautes d'orthographe.

Le « juge salarié » reçut bientôt la missive d'un travailleur immigré ayant demeuré à Auxerre débutant par : « Votre altesse négeuse » et expliquant que le couple Gineste l'avait « employé plusieurs foi s'en déclarasson » comme il avait l'habitude de le faire « avec tou le monde » pour « tou les travos de méson ».

*

Les polémiques, les attaques les plus viles s'étaient succédé sans interruption depuis que, trois mois plus tôt, il avait demandé à récupérer son fils. Émile Gruber, depuis sa déposition chez le juge puis à l'annonce de l'enquête de moralité, était à bout de souffle. C'était un homme simple et sincère, peu enclin à la dispute, d'une nature bienveillante et fréquemment désarmé devant l'adversité.

La pression qu'exerçait sur lui le directeur de *Presse-Hebdo* (« Nous sommes vos seuls alliés, Gruber, souvenez-vous-en ! ») lui faisait peur. Les titres de la presse adverse lui provoquaient des palpitations. Et la victoire, très relative, remportée à Noël au cimetière face à Mme Pelletier lui faisait craindre un retour de bâton qui sans doute l'achèverait.

À la mi-janvier, il sentit ses forces l'abandonner.

Il resta couché deux jours. Sa pensée ne quittait pas le petit Michel qu'il ne pouvait aller voir que sur « avis favorable du juge » valable pour une visite... de deux heures.

Avait-il des amis ? Non. Il était seul.

Et, comme dans ces états seconds où les solutions les plus incertaines vous semblent évidentes, il rêva qu'il était avec son fils, que celui-ci avait grandi, qu'ils s'aimaient, qu'ils se cachaient, qu'ils étaient heureux, et s'identifiant à Jean Valjean devenu Fauchelevent, il se voyait sortir avec un Michel grandi qui ressemblait à Marius.

Il résolut alors d'enlever le petit garçon.

Dans son esprit, la chose n'était pas compliquée, et de fait, elle ne le fut pas. Il s'en fallut de peu que, monté en cachette dans le dortoir sans rencontrer personne, il ne saisisse l'enfant et ne parte avec lui.

Hélas, le hasard (comme avec Jean Valjean) en décida autrement. Il n'était pas sitôt parvenu au berceau que les cris et les hurlements des religieuses le pétrifièrent.

— Mon client n'a pas seulement touché le petit Michel ! cria son avocat à destination des reporters.

Devant le juge Célérier, il fut moins véhément :

— Monsieur le Juge, mon client est allé voir son fils sans votre autorisation, il le reconnaît et il le regrette ! Mais prétendre qu'il a voulu l'enlever est un procès d'intention.

Il sollicita la mansuétude du juge.

Celui-ci regarda le pauvre homme assis face à son bureau, le dos rond, les yeux cernés, et il le trouva plus pathétique que coupable.

L'avocat lui avait proposé une ligne de fuite, il l'accepta.

— Soit, maître, nous admettons que votre client ne peut être poursuivi pour une intention qu'on lui prête. Mais je n'autoriserai plus aucune visite jusqu'à...

Il s'arrêta. L'avocat le buvait des yeux et même Gruber sentit qu'il se passait quelque chose.

— Jusqu'à l'audience publique au terme de laquelle nous prendrons notre jugement.

— Quand cela ? Pardon, monsieur le Juge, à quelle date pensez-vous fixer cette audience ?

Le magistrat consultait son agenda.

— Mercredi 11 mars.

Un mois et demi plus tard.

*

— Non, Geneviève (ils étaient devenus plus familiers ensemble depuis qu'ils travaillaient à leur œuvre commune), ça n'est pas possible.

— J'aimerais bien savoir pourquoi !

Gilbert Magnin, le directeur d'*Écho de la France* était toujours parvenu à conserver son calme face aux éruptions volcaniques de Geneviève. Il posa le document sur la table.

— C'est excessif, ajouta-t-il.

Le mot était surprenant de la part d'un patron de journal qu'aucun débordement, aucun scrupule n'avait jamais arrêté mais il savait jusqu'où il était possible d'aller, c'était même le grand secret de sa réussite. Et cette fois, il était tranquillement catégorique, non, le titre proposé par Geneviève ne serait pas retenu.

La Guillotine pour Grüber !

Après son Odieuse Tentative d'Enlèvement de
l'Enfant Sauvé par le Héros de la Rue Caulaincourt,
l'Usurpateur doit être Condamné à Mort

L'accroche était trop longue, il y avait trop de majuscules mais surtout la démesure ôtait toute crédibilité au propos.

Dans son métier, c'était fondamental. Même les menaces de procès avaient moins d'importance que cette règle intangible, on peut publier tous les mensonges possibles à la condition qu'ils soient tant soit peu crédibles.

On titra plus modestement :

Lâche tentative d'enlèvement du petit Michel

Emil Grüber voulait l'emmener en Amérique du Sud

Si Geneviève n'avait pas ardemment défendu sa position, c'est que, de toute manière, ce qu'elle espérait n'aurait pas été possible. Certes, voir « le Boche » définitivement cloué au pilori hantait ses rêves mais surtout, surtout, elle regrettait que depuis 1939 le public ne soit plus admis à assister aux exécutions capitales ; la perspective de voir la guillotine en action la transportait.

L'impossibilité aujourd'hui d'être conviée à ce spectacle resterait le grand regret de sa vie.

C'est le service juridique de la Fédération laitière qui s'occupa du contrat de rachat des parts de la coopérative. Des spécialistes. C'était un document épais comme le bras, André le regarda de loin, Delfosse continua de distribuer alentour son regard sceptique et impénétrable.

On avait retrouvé, comme par magie, des emplacements favorables sur les marchés, Goulet-Turpin plaçait de nouveau les produits en évidence. Les prix du lait, des yaourts, du beurre étaient identiques à ceux de la Laitière, seules les étiquettes (collées une à une par les enfants Rousseau) indiquaient la différence de provenance.

Mme Ramos n'avait pas fait le moindre commentaire au rachat de la coopérative et lorsque Manuel voulait revenir sur ce terrain, elle disait simplement : « Tu fais au mieux, mon grand, j'en suis sûre. »

« On s'en sort bien ! assurait Manuel à ses deux associés. On garde la coopérative qu'on a créée, on ne perd pas d'argent... »

C'est le seul sujet sur lequel Delfosse se manifestait clairement. Si, on avait perdu de l'argent. « Mais on n'est pas morts ! » avait envie de hurler Manuel, ce qu'il se gardait bien de faire.

Il se sentait extrêmement seul. Aussi, trois mois après la dernière visite de Claire, il se décida enfin.

Il alla l'attendre pas loin du magasin de chaussures, il était certain d'être sur sa route. S'il avait pu, dès qu'il la vit, il se serait sauvé, elle n'aurait jamais su qu'il était venu mais il était à ce point sidéré qu'elle arriva sur lui sans qu'il puisse esquisser le moindre mouvement.

Elle s'arrêta devant lui.

— Je voulais venir te voir et puis... Enfin, c'est que...

C'était sa voix habituelle mais son visage avait changé, des taches de son étaient apparues, ses traits s'étaient un peu alourdis, elle coiffait ses cheveux en arrière.

La seule chose que Manuel parvint à articuler, fut :

— C'est... de quand ?

Il désignait son ventre légèrement (mais suffisamment) rond.

— Presque trois mois. Non, c'est pas...

Ça n'était pas lui. Il y avait plus de trois mois qu'elle n'était venue le voir.

Il fit demi-tour sans un mot, il aurait tué le premier qui lui aurait adressé la parole.

*

À la mi-janvier 1963, Manuel appela André.

— Les vaches sont lentes, tu as remarqué ?

— Bah oui, j'allais t'en parler.

André enfourcha son vélo et courut le rejoindre pour observer le troupeau avec lui.

Ils se rendirent aux distributeurs.

À l'évidence, les vaches mangeaient moins qu'à l'habitude.

— Elles toussent..., dit Delfosse lorsqu'il vint à son tour.

— Il y en a une qui boite...

Peu après, deux vaches furent prises de tremblements.

Le vétérinaire, appelé en urgence, observa des cloques sur les muqueuses de la bouche, la langue, les trayons et entre les onglons.

— C'est la fièvre aphteuse...

Les trois hommes se regardèrent.

Cette expression réveillait chez chacun d'eux des souvenirs, des rumeurs, des histoires, c'était le diable en personne, on avait vu des cheptels abattus en masse, des exploitations ruinées...

— Il y a longtemps que ça n'était pas arrivé, commenta le vétérinaire. Et ça se propage très rapidement.

— Ça peut être causé... par quoi ? demanda Manuel.

Le vétérinaire voulut sourire mais n'y parvint pas, il avait compris le sous-entendu.

— Elles n'ont pas été empoisonnées, monsieur Ramos ! C'est un virus, et rien d'autre ! Seulement un virus...

La faute à « pas de chance ».

— Je vais faire des prélèvements, on va vérifier tout ça, d'accord ?

Dix jours d'attente avant d'obtenir le résultat.

— On peut discuter tranquillement ? demanda le vétérinaire.

Voici les quatre hommes dans la salle à manger des Ramos, la mère sert des canons dans des verres Duralex.

— Je dois prendre des mesures préventives.

Il y a un silence bien lourd dans cette pièce au plafond bas.

Mais dès cette nuit, Manuel et André s'activent, Delfosse les rejoint au matin.

Activité fébrile, désespérée.

On isole quelques bêtes, mais sont-elles les seules touchées ? On brûle des tas de choses, du foin, des tétines de traite, des bottes en caoutchouc, des vêtements de travail.

On isole une vache, puis deux, le vétérinaire arrive, Manuel ça lui fait une peine terrible le gros corps des bêtes traîné sur le sol, tiré par un treuil jusqu'au large trou, on a emprunté la pelleuse de Villefranche, cause prioritaire.

On n'a plus le droit de vendre alors on jette tout, le lait, les yaourts, les beurres, les fromages.

Mais ça ne suffit pas.

On brûle les chiffons, les éponges, les serpillières, on désinfecte tous les outils, un par un, avec des produits virucides, on ne sait pas ce que les assurances accepteront de payer. Il faut nettoyer à fond les étables.

Mais ça ne suffit pas.

On abat deux autres vaches, on les tire elles aussi, on a fait une seconde fosse plus profonde que la précédente comme si on s'attendait à y mettre d'autres carcasses dans les prochains jours.

Manuel n'a pas dormi depuis soixante heures, Mme Ramos cinquante, André depuis quarante heures, Delfosse depuis trente.

Malgré le périmètre de sécurité, les enfants apportent des sandwiches, du café, on s'y remet, on désinfecte le véhicule qui va au marché.

Mais ça ne suffit pas.

Le vétérinaire revient, deux autres vaches, c'est une hécatombe, la fièvre aphteuse court comme le furet de la chanson, on brûle aussi le fumier, c'est

une pestilence, on s'apprête à incendier les zones de pacage, la Coopé est devenue une pestiférée. Du village, plus personne n'approche.

Ça dure quatre jours, cinq, Manuel dort dans une botte de paille apportée d'une autre ferme, le collègue est resté à bonne distance, ils se sont parlé en criant, c'est une variante agricole du parloir, le virus est incroyablement résistant.

Dans sa paille, il fait des rêves de sanglier, de vaches, de Claire, d'Algérie, tout se mêle, il se réveille éreinté dans une odeur de caoutchouc brûlé, il s'y remet, il désinfecte une seconde fois tous les récipients en inox.

On a la visite des services sanitaires, des services vétérinaires, des services de la préfecture, des services de la chambre d'agriculture, chaque fois il faut brûler un peu plus, jeter autre chose, détruire davantage, on va finir par raser le bâtiment si ça continue.

M. Ferchaux est passé trois fois.

La première fois, il compatit, la seconde, il plaint toute l'équipe.

C'est le déclic pour Manuel.

— On a signé les contrats mais on n'a pas eu de retour...

Très surpris Ferchaux, il va voir, il va s'en inquiéter, ça n'est pas normal, mais deux jours plus tard, toujours rien, trois jours, pareil.

C'est Delfosse qui arrive, on ne l'a pas vu depuis pas mal de temps.

— La vente est tombée, dit-il.

Personne ne comprend ce qu'il veut dire.

— J'en avais marre d'attendre le contrat qu'on passe avec la Fédé alors je suis allé demander.

On attend la suite.

— Ils ne signeront pas. Notre Coopé, ils n'en veulent plus.

André saisit le bras de Manuel comme s'il l'avait senti capable d'aller de ce pas planter un coup de fourche dans le bide de Ferchaux.

C'est fini.

Et ça n'est pas fini.

Ce qui est terminé, c'est la Coopé, la Fédération n'achètera pas ce qui reste.

Ce qui arrive, ce sont les dettes.

Le directeur du Crédit agricole, qu'on n'a pas vu une seule fois depuis le début de l'épizootie, se fend d'une visite. C'est une visite de croque-mort, on parle des emprunts, on évoque les remboursements. Pour la première

fois, Mme Ramos ne vient pas au bâtiment, Manuel la trouve dans son potager courbée avec un arrosoir qui doit peser un âne mort.

*

Deux mois plus tard, quand le bâtiment, une nuit lumineuse, s'est mis à brûler, personne n'est venu, personne n'a posé de questions, personne n'a rien réclamé, plus rien n'avait de valeur.

Pour tout le monde, c'était mieux ; voir, pendant des années, ce bâtiment devenir une friche agricole bouffée par les ronces, quel spectacle, il valait mieux que ça brûle, tout le monde donne raison à Manuel, même les gendarmes, qui doivent faire une enquête, se contentent de boire un canon sur la table recouverte de toile cirée, ils font signer un papier à Manuel, il déclare qu'il n'a rien vu, qu'il ne portera pas plainte.

Le tribunal dans quelques semaines va prononcer la faillite. Manuel est endetté jusqu'au cou, tout est perdu. Il a donné l'argent qui lui restait à André Rousseau, il va s'en sortir un peu mieux, il n'avait pas mis tout son capital dans la Coopé.

Et un soir, dans le silence de la grande cuisine où les mouches continuent de les agacer, Mme Ramos dit :

— Mme Rousseau m'a proposé de venir les aider...

Petite phrase qui en dit long.

André ou sa femme, allez savoir, proposent de prendre Mme Ramos avec eux, elle est encore vaillante et après... Elle ira à la maison des vieux de Villefranche. Quand elle ne pourra plus travailler. Manuel commence à pleurer, c'est la première fois.

Mme Ramos se lève, elle vient prendre sa tête entre ses mains, c'est la première fois.

— Tu as fait ce que tu as pu, mon grand, tu es très courageux. Comme ton père.

Il a fait dire à M. Poitaud qu'il laisserait les clés sur la porte, il ne veut pas de cérémonie des adieux.

Il a encore quelques semaines de bail, il reviendra vider la maison, il n'a pas le courage de s'y mettre.

Il a reçu une lettre de Solita.

« Il n'y a guère de place dans notre nouveau logement mais Patrick dit qu'on peut se serrer un peu pendant quelque temps. Tu es le bienvenu. Il y a pas mal de travail à Paris et en banlieue, des usines recherchent des ouvriers, des manutentionnaires, etc. Peut-être voudras-tu retourner à la campagne. Tu ne nous as pas dit combien tu devais encore au Crédit agricole. Nous réfléchissons aussi à ce que nous pourrons faire pour maman mais je ne crois pas qu'elle voudra venir à Paris, tu la connais. C'est bien difficile tout ça mais surtout pour toi, mon chéri. Nous encore, ça va... »

Après avoir accompagné sa mère chez les Rousseau, il vient prendre sa valise ; il emporte peu de chose, il n'a besoin de rien, il va devoir chercher du travail, le Crédit agricole a accepté d'étaler les remboursements.

Juste sa valise et son fusil. Il le vendra, il l'emporte parce qu'il ne veut pas le leur laisser.

Il va jusqu'à la route prendre le car pour la gare mais il revient sur ses pas.

Dans l'étable, il cherche une pince et arrache le grand clou rouillé auquel son père accrochait sa veste et le met dans sa poche.

Vous étiez d'accord !

Jean restait blessé de sa visite à ces expulsés du Périph mais plus encore ulcéré par le cynisme de Trajan-Perrin qui utilisait des stratégies à tiroirs ouvrant tous dans le même sens, le sien, ne laissant à ses partenaires que les miettes et les éventuels emmerdements. Depuis le début, de la location de machines supplémentaires à la livraison de dioxyde de silicium jusqu'à l'élargissement de la zone de démolition, Jean ne cessait de voir passer sous son nez des bénéfiques aussi substantiels qu'inattendus.

Il redoutait d'en découvrir de nouveaux...

Du côté de Geneviève, le mystère s'épaississait.

Sa bataille contre Gruber la mobilisait entièrement. Elle rassemblait les articles de presse, écrivait d'innombrables lettres pour obtenir des soutiens. Le Vatican n'ayant pas répondu à sa demande pressante, elle s'était rabattue sur monseigneur l'Archevêque de Paris à qui elle exprimait largement son point de vue et réclamait son appui. Selon elle, le sauvetage de l'enfant relevait... du miracle. Elle ne demandait pas la canonisation pour son mari, du moins pas encore, mais il lui semblait que l'Église se devait de soutenir haut et fort l'effort des Pelletier que l'on pouvait, à bon droit, considérer comme des Justes. La lettre passa à un évêque auxiliaire qui transmit au vicaire général, de là elle arriva au conseil épiscopal puis au doyen qui refila la patate chaude au curé qui s'en débarrassa auprès du vicaire paroissial qui la balança à la poubelle.

Geneviève attendait impatiemment le soutien de l'Église et, certaine de l'obtenir puisque sa cause était juste, elle expliquait partout qu'elle avait, dans cette lutte entre le Bien et le Mal, des défenseurs décisifs.

Pour autant, aux yeux de Jean, sa motivation n'était pas d'une clarté totale.

Que voulait-elle donc ?

*

Il l'apprit le mercredi 22 janvier, au siège de Dixie.

Cette date resterait gravée dans sa mémoire à plus d'un titre !

— Je me demande..., dit Geneviève.

Jean ferma les yeux un long moment, c'était immanquablement chez elle le signe d'une décision, on pouvait toujours craindre le pire. Comme il ne répondait pas, elle reprit :

— Je me demande si nous ne devrions pas lui couper l'herbe sous le pied, au juge salarié.

— Pourquoi ?

— Pour éviter qu'il prenne une décision inconsidérée, Jean ! Imagine qu'il veuille confier le petit au Boche, tu te rends compte ?

— C'est peut-être son père...

— Certainement pas !

— Peu importe d'ailleurs, si le juge le décide, je ne vois pas comment on pourrait s'y opposer.

— Nous pouvons demander « l'application d'un principe de précaution si le verdict risque de se trouver en contradiction avec une décision administrative » !

C'était difficile à comprendre.

— Quelle décision administrative ?

— Procédure d'adoption. Je pense que nous devrions adopter cet enfant.

Jean était abasourdi. Cette femme était inépuisable.

— Notre demande d'adoption, poursuivait-elle, deviendrait « un aspect crucial de l'affaire et son résultat pourrait influencer la décision judiciaire ! La procédure administrative entamée aurait un effet suspensif sur la décision du juge ».

— Tu veux... l'adopter ?

Il n'en revenait pas.

— Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Mon pauvre Bouboule, ce que tu es naïf ! Si le Boche a gain de cause, il part avec le petit et avec l'argent !

Elle avait pris ses renseignements « au plus haut niveau », elle s'était fait expliquer les choses, si leurs avocats (Jean découvrait qu'ils en avaient

plusieurs, c'est d'eux qu'elle tenait tout ce vocabulaire juridique, ces arguties, cette logique impénétrable), si leurs avocats, donc, faisaient « correctement leur travail », la demande d'adoption « suspendrait le verdict » du juge.

— Oui, dit Jean, mais... l'enfant ?

— Quoi ?

— Tu parles de décision judiciaire, de procédure administrative, mais on pourrait se demander... quel est l'intérêt de l'enfant, non ?

— Parce que, selon toi, c'est « l'intérêt de l'enfant » (son ton méprisant soulignait l'absurdité de l'expression) que de le livrer au Boche ?

— Il est « peut-être » le père tandis que nous, c'est certain, nous ne sommes pas ses parents.

— Peut-être mais nous avons des droits !

— Lesquels ?

— Nous lui avons sauvé la vie, je te rappelle !

— Oui, je m'en souviens, mais ça nous donne quel droit ?

— Celui de ne pas l'avoir sauvé pour rien !

— Hmm, fit Jean, décidément très perplexe. Je me demande avec qui cet enfant sera le mieux ?

— Ah oui, tu te demandes !

— Bah oui...

Si cette fois, Jean ne s'inclinait pas, c'est qu'il n'avait pas compris le chemin tortueux qu'avait fait, dans l'esprit de son épouse, le destin du petit Michel.

Déçue par un premier garçon qui s'était révélé un tocard, par une fille rebelle, elle était prête à tenter sa chance avec un autre enfant. « Un enfant adopté ressent toujours plus de devoirs qu'un autre vis-à-vis de ses parents adoptifs », se disait-elle. Et sa pensée était complétée par le fait qu'il y avait tout de même peu de risques que le petit Michel se révèle plus bête que Philippe, c'était à peine imaginable. Ni plus récalcitrant que Colette, c'était proprement impensable.

Elle déplia un formulaire qu'elle posa sur le bureau et pointa un index impératif.

— Tu signes là, en bas.

« Document préliminaire à la procédure d'adoption d'un enfant français ».

Jean était pris de vitesse.

Geneviève lui tendait un stylo, le lui mettait dans la main et saisissait son poignet comme pour faire signer un nouveau testament à un moribond. Jean résistait. Geneviève insistait, scandalisée par son inertie.

— Ah çà, mais !

Le directeur de Dixie passa alors la tête par la porte entrebâillée.

— Monsieur Pelletier, un appel urgent...

— On s'en fout ! hurla Geneviève toujours agrippée au bras de son mari.

— C'est M. Trajan-Perrin...

— Quoi ?

— Je prends ! dit Jean précipitamment.

Débarrassé de l'étreinte de Geneviève, il s'était levé, était allé décrocher le téléphone.

La voix calme et métallique de BTP.

— Le tireur a recommencé, il y a une nouvelle victime.

*

Privée de résultat tangible, la police mit donc les bouchées doubles, travaillant d'arrache-pied et... tous azimuts ! C'est ce dont Jean se rendit compte en entrant dans le bureau de la BTPP où il reçut l'écho d'une discussion animée, d'un brouhaha.

C'était l'expert-comptable de l'entreprise avec, autour de lui, trois hommes en costume concentrés sur des listings, des registres.

Cette situation rappelait à Jean les moments où l'Administration était venue contrôler les comptes de son entreprise.

— Oui, c'est un peu ça, dit BTP lorsqu'ils furent sortis.

Trajan-Perrin allumait une cigarette après l'avoir tapotée sur son étui en or, il en offrait rarement.

— Le fisc ? demanda Jean.

Il posa la question d'une voix claire et assurée, il était content, pour une fois, de deviner ce qui se passait sans qu'on le lui précise.

— Pas exactement...

Et, devant l'interrogation muette de Jean :

— La brigade financière.

— C'est quoi ? Je veux dire, pourquoi ?

Trajan-Perrin souffla la fumée par le nez.

— La police se demande si le tireur fou n'est pas animé d'un esprit de vengeance.

— Se venger de qui ?

— C'est ce que les enquêteurs espèrent comprendre.

— Ici ? Qu'est-ce que... ?

Ordinairement, Trajan-Perrin acceptait les naïvetés de Jean avec fair-play, parfois il en était agacé. Cette occasion était encore différente des précédentes, il reculait devant l'obstacle, se taisait. Jean insista :

— Qu'est-ce qu'ils regardent les... brigadiers financiers ?

— Ils s'intéressent aux marchés publics du périphérique.

— Qu'est-ce que ça aurait à voir avec une vengeance ?

Trajan-Perrin écrasa sa cigarette à peine entamée d'un solide coup de talon.

— Ils se demandent si les marchés publics ont été réguliers. Si les appels d'offres ont tous été bien considérés et étudiés. Ils cherchent à savoir si un entrepreneur, qui se serait senti lésé au profit d'un autre, n'aurait pas développé une rancune confinant à la vengeance.

— C'est idiot.

— Oui mais c'est gênant. S'ils trouvaient quelque chose... d'irrégulier...

Jean ne voyait pas... Et soudain la lumière se fit :

— Merde alors !

Il parla très bas.

— On a distribué des enveloppes !

— Non.

— Bah si, rappelez-vous !

Jean regardait de tous côtés et articulait exagérément comme s'il s'adressait à un sourd :

— On a distribué deux cents...

— Vous.

— Quoi, moi ?

— Vous avez distribué deux cent mille francs de pots-de-vin.

— Oui, c'est moi qui ai remis les enveloppes mais...

Il s'arrêta, effaré.

— C'est sur votre part, confirma Trajan-Perrin, c'est avec votre argent que les... gratifications ont été distribuées.

— Mais c'était votre idée !

BTP ne répondait pas. Jean comprit que, si la justice venait demander des comptes, il serait le seul coupable, que Perrin s'en laverait les mains, rien ne pouvait démontrer sa complicité.

C'est pour cette raison qu'il avait choisi Jean.

Il avait eu besoin d'un homme de paille.

Quelqu'un qui, éventuellement, paierait à sa place.

— Pour le moment, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, dit Trajan-Perrin en lui posant la main sur l'épaule. À mon avis, ils ne trouveront rien, ne vous en faites pas.

Lorsque BTP retourna dans le bureau, Jean resta sur le seuil, hagard et pétrifié.

C'est mon secret

Au retour de Beyrouth, Philippe avait retrouvé sa chambre telle qu'il l'avait quittée, l'appartement, les journées d'école, tout se mit à ressembler à ce qui avait été un mois plus tôt, à l'époque où il rêvait que, grâce à Tante Thérèse et à son cadeau, la vie serait métamorphosée en une autre, nouvelle et excitante.

Il retrouva ses magazines, ses disques, les photos de Petula Clark, l'animosité envers ses camarades de classe, l'hostilité des enseignants ; il ne restait des fêtes qu'il avait tant espérées que la merveilleuse queue de billard de mamie avec laquelle il se défoulait deux fois par semaine.

Après l'espoir, puis la déception, la colère et enfin le repentir, Philippe était entré dans ce moment de l'amour où l'on apprend à aimer sans attentes, sans conditions, pour soi et parfois malgré soi. En quelques semaines, Thérèse devint une image, une abstraction. Elle existait bien pourtant, charnelle et tentatrice en diable, mais ce n'était plus vraiment la Tante Thérèse d'avant, seulement un objet inaccessible qui s'offrait parfois à sa vue parce qu'il continuait d'aller la regarder, de recharger les batteries de son désir, cette torture.

Le renoncement à Tante Thérèse en avait entraîné un autre, celui de percer enfin, grâce à elle, un mystère qu'il pressentait fondamental.

S'il restait fidèle à sa passion pour le corps de Tante Thérèse, demeurait cette sombre énigme qu'il n'avait jamais fait qu'entrevoir, qui, furtivement, s'offrait parfois à sa vue mais aussitôt, comme un petit animal secret, courait se terrer dans le lit où il devait se blottir.

Philippe ne faisait que le soupçonner et le peu qu'il en apercevait, toujours de profil, loin de l'éclairer, le plongeait chaque fois dans une obscurité plus dense encore, cette affaire n'avait qu'un nom, insondable.

La chatte.

C'était le sexe des filles qu'on appelait comme ça, tous les gars, à l'école, ne parlaient que de ça.

Ce qui troublait Philippe, c'est qu'il comprenait que le vocable tenait à la fourrure à caresser, ça devait être comme Joseph mais en fille. D'accord, une fourrure mais après ? En dessous ? Il avait acheté d'occasion plusieurs anciens numéros de *Paris-Hollywood* qui montraient des actrices en nuisette dans des positions suggestives, ça ne l'avait pas aidé beaucoup, on n'en voyait aucune.

Sans doute, se dit-il alors, en apprendrait-il davantage s'il pouvait examiner de plus près les sous-vêtements de Tante Thérèse. Il y avait bien ceux de Colette mais elle, ce n'était pas pareil, c'était une fille, pas une femme, ça n'avait rien à voir.

Qu'espérait-il ? Il n'en savait rien. La perspective de tenir entre ses doigts une culotte de Tante Thérèse l'étourdissait. Peut-être comprendrait-il quelque chose en en détaillant une. Il rapprochait confusément la culotte de Tante Thérèse de ses soutiens-gorge qui, somme toute, avaient la forme de la poitrine !

Il hésita longtemps à passer à l'acte, il se trouvait toujours des prétextes pour ne pas le faire, et un soir, enfin, il se paya de culot.

Au début de la soirée, tandis que Tante Thérèse terminait sa vaisselle, il entra dans sa chambre avec la sensation de pénétrer dans un sanctuaire.

Il fixa le lit, l'oreiller, la cuvette en émail, la brosse à cheveux, le gant de toilette, la serviette-éponge, la porte du grand placard et enfin la commode, tout lui faisait un effet terrible, il avait l'impression de pénétrer dans un endroit extraordinairement féminin.

Il s'avança, ouvrit le tiroir du haut, c'était celui des sous-vêtements, il plongea la main et en exhuma une culotte.

C'était un dessous en soie de couleur chair au gousset délicatement renforcé dont les ouvertures étaient soulignées par une minuscule dentelle blanche, vestige, avec ses valises et quelques autres rares objets, de la période de gloire où le luxe ne lui était pas interdit.

Philippe n'y croyait pas lui-même.

Il se penchait pour la sentir lorsque soudain... il entendit le pas de Tante Thérèse dans le couloir !

Il crut mourir.

Il repoussa le tiroir, tourna la tête en tous sens, regardant éperdument à droite, à gauche, il pensa un instant se jeter par la fenêtre et, parce qu'il l'avait vu à la télévision dans une pièce de théâtre, il courut au placard, l'ouvrit à la volée, c'étaient les balais, les produits d'entretien, un espace où l'on pouvait tenir debout, il entra et tira précipitamment la porte derrière lui à l'instant où Tante Thérèse pénétrait dans sa chambre.

Il était terrorisé et crut s'évanouir.

Les battements de son cœur étaient si puissants qu'il en avait la nausée.

Il l'entendit marcher puis allumer la radio, la musique classique s'éleva mais ne le calma en rien. Il y avait de longs instants d'attente, impossible de savoir ce qu'elle faisait, les souvenirs qu'il avait de ses déplacements se troublaient, il ne se rappelait rien.

Puis ce fut le feutré de vêtements, Tante Thérèse se déshabillait, il l'entendit fredonner sur la mélodie...

Son rythme cardiaque commença à ralentir, il respirait un peu. Ce qu'il fallait, c'est ne pas faire de bruit, éternuer, ou quelque chose comme ça. Il lui suffit d'y penser pour sentir son nez le démanger mais ce ne fut heureusement qu'une brève alerte.

Il se rassurait en se disant qu'il y avait peu de risques qu'elle ait besoin d'un balai ou d'une serpillière à une heure pareille, c'est maman qui avait demandé qu'elle entrepose son matériel de ménage dans le placard de sa chambre, « ça sera le plus pratique pour toi », avait-elle dit en souriant.

Mais la question se posa bien vite : combien de temps allait-il devoir rester ainsi, à respirer doucement, debout, sans faire un geste, à attendre que Tante Thérèse dorme profondément pour sortir, il en avait de nouveau des suées.

S'il avait soudain envie de pisser ? Pire, si on le cherchait ? On appellerait, on s'inquiéterait, on fouillerait partout et d'un coup la porte du placard serait ouverte à la volée... Ce serait sa mère, hurlant : « Qu'est-ce que tu fiches ici ? »

C'était le billet assuré pour la pension, il était terrifié.

Et comment ne pas faire le moindre bruit quand on passe à moins d'un mètre d'une femme qui dort ?

Ankylosé, il chercha, avec mille précautions, une position moins pénible mais il n'y en avait pas, l'endroit était vraiment exigü, ses muscles étaient si tendus qu'il ressentit une première crampe et dut se mordre la lèvre pour ne pas crier.

La crampe passa, le laissant silencieusement essoufflé, prêt à s'évanouir, il osa à peine respirer.

Une minute, une autre, le calme revint, il s'appliqua à prendre de longues et silencieuses respirations, tendit l'oreille, c'était toujours la musique, et maintenant l'eau dans la bassine en émail.

La tentation fut la plus forte.

Il posa la main sur la porte et, en serrant les dents de peur qu'elle grince, il la poussa très, très, très lentement.

Par chance, le placard étant bien placé, il ne fut pas nécessaire de l'écartier beaucoup pour voir la chambre.

Tante Thérèse était nue devant sa bassine, de trois quarts, position qui soulignait le galbe de ses fesses, elle s'essuyait. Philippe sentit aussitôt qu'il durcissait et dut, en se tortillant, baisser son pantalon tant il était à l'étroit, ça lui faisait vraiment mal. Sa sensation était semblable à celles qu'il avait connues lorsqu'il se trouvait de l'autre côté de la porte, au trou de la serrure, mais la proximité avec Tante Thérèse, cette impression qu'il aurait suffi de tendre la main pour la toucher, changeait tout.

Il se trouvait dans la même pièce qu'une femme absolument nue !

Il ne lui fallut pas longtemps pour se sentir tellement excité qu'il se demanda comment il allait faire...

Et tout à coup, Tante Thérèse attrapa quelque chose sur la tablette, sous le miroir, se tourna et vint s'asseoir au pied de son lit, exactement face au placard.

Face à lui.

Et elle plaça un talon sous ses fesses pour se couper les ongles !

Genoux écartés...

Spectacle inouï !

Philippe, la bouche ouverte, l'œil écarquillé, se sentit comme en lévitation.

Son regard était happé par cette vision prodigieuse, tellement réelle qu'elle en devenait confuse.

Et alors il comprit.

Il comprit ce que c'était.

Demeuraient bien des zones d'ombre mais obscurément il comprenait, ce fut une illumination, un embrasement.

D'abord, Thérèse n'y avait pas fait attention, à ce petit bruit qui venait du placard, elle le connaissait, elle avait mis autrefois une tapette, n'avait rien

attrapé puis il avait disparu et voilà qu'il revenait.

Elle se garderait bien d'ouvrir la porte, elle avait peur des souris mais n'avait pas non plus envie d'entendre ces petits bruits pendant toute la soirée voire toute la nuit.

Que faire ?

Elle s'arrêta, leva la tête...

Non, plus rien.

Elle se tranquillisa et se pencha pour reprendre la taille de ses ongles de pied.

Elle revint à sa journée, à sa petite Colette si courageuse mais si difficile à saisir et à ce grand dadais de Philippe qui essayait de lui faire du charme, c'était tellement touchant. Elle ne se défendait pas de se sentir un peu flattée de plaire encore à un jeune garçon qui devait pourtant avoir, autour de lui, plein de filles de son âge... Espérons, se disait-elle, qu'il ne faudra pas en venir à des mesures de dissuasion, que tout ça s'arrêtera naturellement.

Elle reposa son pied sur la descente de lit, elle avait des fourmis et dut faire quelques mouvements des genoux pour dissiper cette désagréable impression. Après quoi, elle s'attaqua à l'autre pied qu'elle amena contre sa cuisse.

À cet instant, un rugissement sourd se fit entendre, quelque part devant elle.

Thérèse se mit précipitamment debout.

La porte du placard s'ouvrit à la volée.

Philippe apparut, visage crispé, les yeux démesurément écarquillés, la pupille dilatée, serrant son sexe entre ses mains comme s'il voulait l'étrangler et qui projetait en rafale des jets de sperme qui traversèrent la pièce, véritable feu d'artifice qui fit retomber sa mitraille comme de blancs confettis sur le corps nu de Thérèse.

*

Philippe entendit quelques coups discrets à sa porte. Avant qu'il réponde, Tante Thérèse était entrée d'un pas lent et mesuré, précautionneux.

Le garçon était assis sur son lit, la tête basse, rougissant et confus, honteux, ne sachant quoi faire. Elle vint près de lui et saisit sa main qu'elle

pressa.

Elle avait encore en tête son cri de surprise lorsqu'il avait jailli du placard ; elle avait regardé, médusée, les filaments de sperme traverser l'air dans sa direction, s'échouer sur sa poitrine, sur son ventre et, comme il s'enfuyait en tenant son pantalon à deux mains, elle avait aperçu son visage crispé par l'orgasme...

Avant qu'il ait claqué la porte derrière lui, elle s'était mise à rire, silencieusement, un bon rire de soulagement parce que cette apparition soudaine lui avait fait très peur mais aussi d'émotion parce qu'elle comprenait tout ce que le petit Philippe avait vécu dont elle ne s'était pas rendu compte. Elle s'était bien aperçue qu'il était dans la période de masturbation et n'ignorait pas qu'il reluquait ses fesses mais comme il devait regarder toutes les fesses, de toutes les filles et de toutes les femmes. Jamais elle n'avait imaginé qu'il puisse ainsi faire une fixation sur elle, au point de se cacher dans son placard, mon Dieu, comment était-ce possible ? L'avait-elle encouragé sans le savoir ?

Elle s'était avancée jusqu'au miroir et en essuyant les gouttes de sperme dont elle était couverte, elle continuait à sourire, émue. Et inquiète. Cette situation ambiguë pouvait-elle lui coûter sa place ?

Le lendemain, elle tâcha de se conduire comme d'habitude mais Philippe n'apparut pas, ne déjeuna pas, traversa l'appartement en courant et disparut pour se rendre à l'école. Le soir, pendant le repas, il demeura la tête basse. Colette adressa un regard interrogatif à sa tante qui répondit par un sourire, ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper, et c'est ce qu'elle était décidée à faire, alors elle était venue le retrouver, pour parler, et maintenant qu'elle était là, il s'agissait de trouver les mots et elle ne les avait pas.

Que fallait-il dire à ce garçon qu'elle aimait tant, qui avait grandi si vite ?

— Mon chéri, commença-t-elle, tu sais comme je t'aime...

Ce vocable fit à Philippe un effet terrible, il se tourna vers elle :

— Moi aussi, je t'aime !

Thérèse prit une large respiration, ça n'allait pas être facile.

— Tu es mon grand garçon, répéta-t-elle.

— Tu m'aimes comment ?

Il serrait la main de Thérèse. Suspendu à ses lèvres et si près d'elle, avec tous ces trésors qu'il y avait sous ses vêtements, son parfum de savon, ce qu'il savait d'elle et ce qu'il avait découvert, tout ça le rendait fébrile.

Elle comprit son attente et se résolut à ne pas le vexer.

— Je comprends bien... Tu vis une période difficile. Tumultueuse. Et c'est normal ! Tous les garçons de ton âge passent par...

C'était tellement général, tellement prévisible, tellement inapproprié et bête, ce qu'elle disait là. Elle se lança :

— Le désir sexuel, c'est quelque chose de très puissant. Surtout chez les hommes.

— Chez les femmes, c'est pas pareil ?

— Pas si... Enfin...

Thérèse se rendit compte de la difficulté qu'il y avait à calmer un jeune garçon en rut.

Elle aussi avait connu des désirs violents, des besoins impératifs d'être pénétrée, de sentir le poids écrasant d'un homme sur elle, des attentes nerveuses et irritantes d'un corps sur le sien. Quand elle entra dans le hall de l'hôtel Phoenicia, il lui arrivait de saisir la clé sans attendre le concierge, de monter quatre à quatre les marches comme si elle était en retard, d'entrer essoufflée dans la chambre, agitée, fébrile et sachant que maintenant elle devrait attendre qu'il vienne, elle se déshabillait et restait ainsi nue sur le lit, se tournant, se retournant, habitée d'une impatience qui la faisait pleurer. Elle comptait le temps qu'il mettrait depuis le Palais colonial pour venir la rejoindre. « Pourquoi pleures-tu ? » demandait-il en la découvrant ainsi, mais elle ne répondait pas, elle l'attirait, arrachant ses vêtements, il riait, elle faisait sauter les boutons de sa chemise et ne retrouvait son souffle que lorsqu'elle poussait le premier soupir de soulagement, qu'il était en elle alors elle recommençait à pleurer mais ce n'étaient plus les mêmes larmes...

Mon Dieu, pensa-t-elle en rougissant... Devant Philippe !

Comme si la puissance de cette évocation se lisait sur son visage.

Qu'elle offrît le spectacle d'une femme impudique et dépravée.

— C'est pareil pour tout le monde, Philippe, c'est pareil...

Le garçon regardait leurs mains aux doigts entrecroisés. Thérèse les vit aussi et se dégagea lentement. Il saisit de nouveau sa main, hâtivement, avec une avidité telle qu'elle prit une décision.

— Philippe, il faut que je te dise...

— Quoi ? fit-il la tête toujours baissée.

— Il y a déjà quelqu'un dans ma vie.

C'est quelque chose à quoi il n'avait pas pensé.

Personne ne pouvait deviner que Thérèse avait quelqu'un, et d'ailleurs comment était-ce possible ?

— C'est qui ?

— Je ne veux pas te le dire, c'est mon secret, c'est ma vie, tu comprends ?

— Et... c'est sérieux ? Tu vas te marier avec lui, quitter la maison ?

Celui qui posait la question n'était plus l'adolescent qui rêvait de coucher avec sa tante mais le petit garçon malheureux, aux prises avec une mère cruelle et qui redoutait son départ.

Elle pressa sa main.

— Jamais, mon chéri, ça, jamais...

Elle caressa sa chevelure.

— Je te le promets.

Elle voulut l'embrasser mais le risque d'un malentendu l'arrêta.

Ils demeurèrent ainsi, Thérèse consciente de la désillusion qu'elle lui imposait, Philippe accablé par cette situation qui ruinait tous ses espoirs.

— Maintenant, il faut aller dormir.

Lorsqu'elle se leva, elle sentit le regard du garçon, combien il devait être cruel de renoncer à tout, de comprendre que rien ne serait possible de tout ce qu'il avait rêvé.

Elle faillit dire « je regrette » mais se contenta de sortir lentement en tirant doucement la porte derrière elle.

Cette nuit-là, Philippe comprit qu'il était entré dans une nouvelle dimension de l'amour. Il était jaloux.

Quelqu'un lui avait volé Tante Thérèse. C'était douloureux, il en pleura de rage, martela ses oreillers, ne trouva le sommeil que dans la nuit, sans rien faire. La jalousie avait tué le désir.

Dès le lendemain, il ne lui adressa plus la parole.

Colette vint voir Thérèse, elle interrogea son frère, que s'est-il passé ? L'un et l'autre répondaient « rien ». C'est, pensa-t-elle, une petite fâcherie provisoire, Philippe est si nerveux ces derniers temps...

Lui ne cherchait plus le plaisir. La passion néfaste de la jalousie lui rongait le cœur et l'âme. Il ne parvenait pas à imaginer Thérèse avec un homme. Et quel genre d'homme d'abord ?

Alors il guetta le jour de congé de Tante Thérèse.

Et au lieu de se rendre à l'école, il attendit au coin de la rue, se cachant tantôt près du kiosque, tantôt sous la porte cochère, craignant que son

comportement éveille l'attention de la concierge, du vendeur de journaux, mais bientôt, Tante Thérèse apparue, habillée, coiffée, maquillée, ça lui fit mal, à Philippe.

Il la suivit de loin, se glissa à l'autre extrémité de l'autobus en lui tournant le dos, guettant la station où elle descendrait, priant pour que le contrôleur ne survienne pas, il était monté sans billet. C'était la ligne 155 qui conduisait vers la Nation, c'est là qu'elle descendit et le cœur de Philippe battait fort, il ne savait pas ce qu'il ferait, irait-il trouver son amant pour en découdre, il s'en sentait capable tant il souffrait ! Il était en rage ! Tante Thérèse, loin de se douter de sa présence, marchait d'un pas assuré, on voyait qu'elle connaissait le chemin.

Et si elle s'engouffrait dans un immeuble, si elle montait chez lui directement, s'il ne pouvait pas la suivre ?

Et voilà qu'elle s'arrêtait, il n'eut que le temps de se retourner pour chercher un abri.

Il passa discrètement la tête, il la vit qui attendait, plantée au milieu du trottoir.

En levant les yeux, Philippe lut l'enseigne de l'Hôtel des Nations.

Et soudain, regardant loin devant, elle fit un grand signe de la main, elle souriait.

Et lorsque l'homme arriva à sa hauteur, qu'il vit Tante Thérèse se précipiter dans ses bras, Philippe reconnut son père.

Théoriquement, tout est possible

Depuis le retour de Beyrouth, un mois plus tôt, l'état de Joseph s'était aggravé.

Colette passait des heures à nettoyer, aérer. Geneviève lançait en permanence des banderilles, la vie devenait impossible avec ce chat, quelqu'un devrait prendre une initiative, etc.

Par bonheur, Tante Thérèse passait beaucoup de temps dans l'appartement ; la seule fenêtre d'action de Geneviève pour déplacer ou cacher la caisse destinée à ses besoins était étroite, bien trop courte pour provoquer les dégâts qu'elle espérait.

— C'est drôle, disait Tante Thérèse, j'étais sûre de l'avoir mise là...

— Ma pauvre Thérèse, tu n'as jamais eu beaucoup de mémoire...

Malgré le peu d'occasions qui s'étaient offertes, l'odeur des déjections de Joseph était suffisamment persistante pour que personne n'oublie que l'on vivait avec un animal problématique.

Joseph était parvenu à empêcher l'escalade des hostilités en montrant qu'il n'était pas sans ressources et qu'il était à même de répliquer. La seconde fois que Geneviève avait subtilisé sa caisse, il était allé faire ses besoins... dans son armoire.

— Sur mes souliers ! avait hurlé Geneviève, prenant tout le monde à témoin qu'une merde de chat trônait sur ses mules à paillettes.

Joseph était assis, maigre et fébrile, sur le seuil de la chambre tandis que Tante Thérèse courait chercher de quoi nettoyer et que Colette prenait les premières dispositions.

— Tu peux les jeter ! criait sa mère. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse maintenant ? Des chaussures à...

Là, elle hésita sur le montant, tout le monde connaissait sa solide avarice.

— Des chaussures de prix...

Chaque fois que Geneviève trouvait l'occasion de contraindre Joseph à faire ses besoins ailleurs, elle fermait la porte de sa chambre pour se protéger et, sans en comprendre le ridicule, donnait deux tours de clé.

Joseph rencontrait aussi des problèmes avec la nourriture parce qu'il ne trouvait pas ce que Colette avait mis à sa disposition le matin avant de partir au lycée.

— Il a déjà tout bouffé ! s'exclamait Geneviève qui, en partant à son tour, laissait ostensiblement sur la table un paquet ouvert de petits-beurre Lu autour duquel, toute la journée, tenaillé par la faim, Joseph tournait en tentant de résister. Il finissait par céder. Geneviève le regardait alors calmement en souriant et hurlait :

— Et voleur avec ça, saleté de chat ! S'il faut tout mettre sous clé maintenant, ça va être invivable...

Etc.

Les deux forces en présence s'étaient toutefois équilibrées. À chaque attaque de Geneviève, Joseph tentait de répliquer, la contraignant à réfléchir longuement sur le prochain coup à jouer.

Ainsi, une fois par semaine, elle « travaillait à la maison » (elle épluchait les frais du directeur de Dixie, elle adorait lui demander des justificatifs sur le moindre centime). Joseph se mettait alors à jouer avec une bille en verre dégotée dans la chambre de Philippe. Rebondissant sur les anfractuosités du sol, cognant contre les pieds des meubles, longeant longuement les plinthes, la bille faisait un raffut du diable.

Joseph n'avait jamais trop aimé jouer aux billes et il était vieux, se déplaçait plus difficilement, mais il sut puiser dans ses réserves pour rendre à Geneviève la vie impossible. Elle le chassait, s'enfermait pour être tranquille, la bille se mettait à cogner contre la porte, c'était pire encore. Geneviève surgissait en furie, le chat filait aussi vite qu'il le pouvait, pas toujours assez pour éviter le coup de pied dans le ventre mais tout de même satisfait de sa réplique.

Un jour qu'elle avait vidé son bol dans une plante pour le priver d'eau, il se mit à pousser des hurlements déchirants, gutturaux. Geneviève le trouva perché au-dessus de l'armoire du salon. Comment était-il parvenu à grimper jusque-là ? La cheminée ! Il devait d'abord monter sur la tablette en marbre qui était à mi-chemin et, de là, sauter en haut du meuble.

Joseph la fixait, il avait cessé de hurler.

Dès qu'elle s'éloigna d'un pas, il recommença.

Geneviève revint avec deux petits objets en verre filé représentant l'un une girafe, l'autre un cygne et dont les longs cous étaient constitués d'un arc très fin, c'était très laid et très fragile. Elle se recula pour vérifier qu'il serait impossible de descendre par là sans provoquer des dégâts irréparables. Quant à sauter directement au sol, Joseph ne pouvait plus espérer y parvenir. Et pourtant pour manger, pour boire, pour ses besoins, il devrait bien s'y résoudre.

Geneviève partit au bureau très satisfaite d'elle-même.

On imagine les cris d'orfraie qu'elle poussa lorsqu'elle chercha les deux animaux en verre filé et, parce que Tante Thérèse s'était empressée de les ramasser, les trouva dans la poubelle. On découvrit à quel point elle tenait à ces objets, la perte affective était irréparable.

À la mi-février, le vieux Joseph, épuisé par cette guerre incessante, donna des signes de faiblesse.

Même en présence de Colette qui tentait de le nourrir bouchée par bouchée, il n'avalait quasiment plus rien. Geneviève jugea qu'il était temps d'appliquer le coup de grâce. Elle cherchait depuis longtemps ce qui serait le plus efficace, le plus indiscutable, il lui fallait trouver une initiative définitive, une mesure qui mettrait tout le monde de son côté en isolant Colette qui prendrait toujours le parti de son chat.

Elle trouva.

Elle se sentait très guillerette.

Le midi, elle quitta les bureaux de Dixie et s'offrit un petit plaisir, une dizaine de ces gambas qu'elle adorait et qu'elle mangea, assez salement d'ailleurs, à la terrasse d'un café en les accompagnant d'un verre de vin blanc sec. C'était vraiment agréable. Elle conserva une crevette qu'elle enroula dans son mouchoir et que, retournée à son bureau, elle mit à sécher sur le radiateur de la petite pièce où l'on stockait les fournitures et dont elle conservait jalousement la clé, il fallait montrer patte blanche pour obtenir une gomme ou un trombone.

Elle ouvrit la fenêtre, pour l'aération.

La gamba y demeura deux jours et sécha, se ratatina.

Le samedi, elle n'était plus qu'une petite langue desséchée que le soir à la maison elle réduisit à l'aide d'une cuillère à soupe. Elle renifla avec satisfaction la poudre fine, ça n'avait pas trop l'odeur de la crevette.

*

Le dimanche suivant, elle eut pour toute la famille une gentille attention et acheta de ces gros choux à la crème dont la pâtisserie Léonard faisait sa spécialité. Chacun avait son parfum préféré : café pour Jean, chocolat pour Philippe, vanille pour Colette, pistache pour Tante Thérèse.

Joseph, qu'elle avait enfermé toute la matinée dans le salon, n'avait pu éviter le pire et cette odeur fétide gâcha un peu ce que Geneviève appelait pompeusement « une farandole de desserts ». Colette s'était escrimée sur le parquet, Joseph avait fait dans l'angle de la pièce, pas très loin de la place occupée à table par Tante Thérèse.

— Ces relents de pisse, avait souligné Geneviève au début du repas, c'est quand même très malsain, ça va finir par nous rendre malades un jour, vous allez voir !

Joseph, couché dans son panier, regardait Colette avec un brin d'inquiétude, tout ça ne présageait rien de bon.

En milieu d'après-midi, Thérèse fut malade.

Colique, terribles maux de ventre mais plus surprenant, des éruptions cutanées rouges, gonflées, prurigineuses qui lui couvrirent les bras et les jambes, c'était très spectaculaire.

— Ça doit être le chou à la crème, gémit Thérèse en revenant des toilettes.

— Bah bah bah, dit Geneviève, tu en as mangé vingt fois, tu n'as jamais été malade !

— Il avait un petit goût...

— Un goût de quoi ?

Elle ne savait pas.

Philippe était très alarmé.

— C'est grave ?

— Ne t'en fais pas, mon poussin, parvenait à articuler Thérèse.

On appela un médecin qui diagnostiqua une forte réaction allergique. C'était étrange parce que Tante Thérèse n'était allergique qu'aux fruits de mer et, de ce fait, bien que Geneviève en soit très friande, on n'en mangeait jamais à la maison !

Le corps de Thérèse se couvrait de plaques rouges à une telle vitesse que le médecin craignit un choc anaphylactique. D'ailleurs, Thérèse ressentait

des difficultés à respirer, elle s'essouffait rapidement, sa tension avait sérieusement chuté tandis que son rythme cardiaque avait accéléré.

Jean courut quérir de l'épinéphrine que le médecin administra en intraveineuse.

— On va surveiller tout ça. En cas de rechute, si quelque chose se passe d'anormal, vous filez aux urgences, entendu ?

Avant que le médecin s'en aille :

— Dites-moi, docteur, hasarda Geneviève, cette crise d'allergie... C'est dû à quoi d'après vous ?

— Votre sœur m'a dit qu'elle était allergique aux fruits de mer...

— De ce fait, nous n'en mangeons jamais ! Et ça n'est quand même pas tombé du ciel, cette affaire...

Le médecin ne savait pas trop ce qu'il fallait comprendre là.

— Je dis n'importe quoi, ajouta Geneviève, mais ça ne pourrait pas être une réaction d'allergie... à autre chose ?

— Je ne vois pas...

Geneviève baissa la voix mais tout le monde entendit parfaitement.

— Vous avez senti cette odeur de pisse de chat ?

Il était difficile de ne pas s'en rendre compte quand on entrait dans l'appartement.

— Euh, oui...

— Le chat est très vieux, il s'oublie. Cette odeur permanente, ça ne pourrait pas déclencher de nouvelles allergies ?

— Sur un terrain déjà propice, peut-être... C'est très mystérieux, pour savoir de quoi il retourne, le mieux, ce serait de faire des tests sanguins...

— D'accord. Mais c'est possible ?

— Théoriquement, tout est possible...

Il allait ajouter quelque chose mais n'en eut pas le temps.

— Merci, docteur, dit Geneviève en lui serrant chaleureusement la main, merci, merci, merci.

Colette vint au chevet de sa tante.

Quelques heures plus tard, les effets de la réaction s'estompaient un à un, elle n'était plus que faible.

Joseph resta prostré sur le lit de Colette qui lui trouva une curieuse mine. On aurait dit qu'il avait envie de pleurer.

Toi, tu as autre chose...

La santé de Joseph plongeait Colette dans le plus grand désarroi.

Sœur Amandine ne tarda pas à s'alarmer de son état d'épuisement émotionnel.

— Colette, lui dit-elle, je me suis inquiétée pour vous et...

La petite fille, comme à son habitude, voulut l'interrompre mais cette fois la religieuse refusa de se laisser impressionner.

— Si vous n'acceptez pas que je vous parle, Colette, vous pouvez rentrer chez vous et ne plus revenir !

Elle arborait pour la première fois un visage blanc, ferme, offensif, presque batailleur. C'était au tour de Colette de refuser d'être intimidée mais quand elle voulut se lever, répondre, et quitter la pièce pour ne plus jamais revenir, elle ouvrit la bouche et, incapable de prononcer le moindre mot, fondit en larmes.

Le dialogue qui suivit fut haché, chaotique et serait bien difficile à restituer, Colette ne cessait de pleurer, une digue invisible avait cédé, le poids cumulé de ses interrogations et de ses angoisses l'écrasait, elle évoqua Beyrouth, Noël, Philippe, sa mère, Joseph, c'était beaucoup mais rien n'y faisait, il demeurait un obstacle infranchissable, indicible, un mur aveugle devant lequel, désarmée, elle butait et retombait. Sœur Amandine la tenait contre elle, elle écoutait et sentait cette résistance obscure, presque physiquement, comme enchâssée dans le corps de la petite fille, une boule de colère et d'impuissance.

Lorsqu'elle eut dévidé le chapelet des tourments de sa vie, épuisée, elle s'effondra sur la table, la tête au creux des bras. Une puissante envie de dormir la saisit. La voix de la religieuse lui parvenait, lointaine et apaisante, toute son énergie l'avait abandonnée.

— Toutes ces choses sont bien difficiles à porter, même pour une enfant forte comme vous l’êtes.

Il n’y avait dans sa voix ni compassion, ni apitoiement, Colette y entendait... une attente.

— Ça n’est pas d’hier, disait la religieuse, il y a si longtemps que vous êtes malheureuse...

Comme si, après les malheurs dont elle venait de dresser l’inventaire, subsistait, chez Colette, quelque chose de douloureux qui demeurerait là, au fond d’elle, comme un reste à pleurer.

— Ce que vous n’avez jamais voulu dire...

C’est l’accablement qui eut raison de ses dernières forces.

Colette leva la tête.

— Un homme.

C’était presque une question, un mot inattendu qui surgissait et déclencha d’abord méfiance et incrédulité. Mais une fois prononcé, une fois posé là, ce mot fit remonter chez Colette un flot d’images insupportables et tragiques qui lui coupa la respiration. La puissance de cet homme, sa volonté impérative, son désir implacable, lui remplirent la bouche d’une gorgée de fiel qui la fit se lever pour courir, partir, s’enfuir mais où aller, après deux pas elle s’effondra sur le lit de la religieuse, la tête sous les bras comme pour se protéger d’une chute de pierres.

Sœur Amandine attendit un long moment que les larmes se tarissent, le jour descendait dans la cellule, elle alluma une lampe de chevet, vint s’asseoir près d’elle.

Elle posa sa main sur la nuque de Colette, s’était-elle endormie ?

— Je sais, dit-elle simplement, je sais.

Colette entendit sans vraiment les comprendre ces mots prononcés d’une voix si basse qu’elle n’était pas certaine de les avoir compris. Que pouvait-elle savoir de ce qui avait terrassé Colette ?

— Dans ma vie aussi, il y a eu un homme...

Colette réprima l’envie de se relever, de regarder la religieuse.

— Un homme si proche ! Si proche... Dans la vie de bien des femmes, il y a des hommes comme ceux-là. Et l’on se sent si seule, n’est-ce pas, si seule...

La main de sœur Amandine lui caressait doucement la nuque, c’était le geste qu’elle faisait elle aussi quand elle lisait dans son lit et que Joseph venait lui tenir compagnie.

— Et puis, peu à peu, on comprend que cette solitude est si partagée...

Colette se dégagea, se retourna et vint poser sa tête sur les genoux de la religieuse qui maintenant lui caressait calmement la joue.

— Pour guérir, poursuivait sœur Amandine, il me fallait quelqu'un à qui remettre cette peine, quelqu'un qui m'en déchargerait. J'ai eu de la chance, Dieu a bien voulu de moi.

Elle rit doucement et Colette aurait bien souri elle aussi mais elle était si fatiguée qu'elle se contenta de demeurer là, roulée en boule, les mains serrées contre sa poitrine.

— Ce qui m'a aidée, c'est la foi. C'est ce qui m'a sauvée. Toi, tu as autre chose que je n'avais pas...

Colette cherchait à comprendre, sœur Amandine dut sentir sous sa paume quelque chose résister, une interrogation. Il n'était pas dans le tempérament de Colette de rester inerte face au mystère, elle se releva, regarda la religieuse.

— Qu'est-ce que vous n'aviez pas ?

Sœur Amandine caressa rêveusement la joue de Colette.

— La force, Colette, moi je n'avais pas la force. C'est pour cette raison que Dieu est venu à mon secours, parce que je n'avais que Lui, que sans Lui...

Quittant comme à regret le fil de ses pensées, elle hocha la tête et sourit gentiment.

— Toi, tu peux croire en toi, croire en la force qui t'habite.

Elle se reprit :

— Je ne dis pas que tu n'as pas besoin de Dieu, attention ! Au contraire !

Elles sourirent au même instant.

— En attendant, fais confiance à la force dont Il t'a dotée. Fais confiance à cette force comme j'ai fait confiance à Dieu.

Elles restèrent longtemps à parler, la nuit tomba. Il fallut se séparer.

Ce soir-là, Colette ne repassa pas par la maison, elle devait garder un enfant pour un couple voisin.

Au lieu, comme elle le faisait ordinairement, de s'installer avec son travail sur la table de la salle à manger, elle demeura longtemps à la fenêtre, pensive, à regarder les toits et au-dessus un ciel lumineux, d'un gris d'ardoise.

Elle eut l'impression que ce spectacle qu'elle avait pourtant vu maintes fois avait quelque chose de changé, elle ne savait quoi.

Il me faut ta parole

Depuis qu'il avait remis au docteur Konig le verre portant les empreintes de son frère, François se savait au seuil de la révélation ultime, après quoi rien ne serait plus pareil dans sa vie, jusqu'à la fin de ses jours.

Il était passé par toutes les étapes du cas de conscience, tentant d'étouffer ses émotions quand il était saisi d'épouvante. Ces convulsions le laissaient exsangue, le remords par avance le terrassait.

Si la comparaison des empreintes condamnait Jean, le devoir le sommait de le dénoncer. La raison lui murmurait qu'il n'y aurait peut-être pas lieu de le faire. Il se fortifiait dans des résolutions qui ne duraient pas la nuit. Que serait sa vie s'il choisissait d'être le dénonciateur pour les uns, le libérateur pour les autres, et pour tous, celui par qui le malheur allait déferler ? Alors une torpeur le prenait, il cessait de trembler, les jeux étaient faits, mais bientôt la sueur lui coulait du front, pourquoi avait-il fallu que cette épreuve lui échoie à lui, qu'avait-il fait pour la mériter ?

Et, au bout du compte, il dut admettre ce qu'il savait depuis le tout début, depuis le premier jour. Il avait lu *Crime et châtement* : « C'est sa propre conscience qui est le dernier juge de l'homme. »

*

— Konig. Passe me voir demain dans l'après-midi.

Puis il avait raccroché.

Le verre que François lui avait confié était posé à la même place exactement que lors de sa précédente venue, sur la table basse mais maintenant partiellement couvert d'une poudre blanche presque bleutée, de traces de pinceau.

— J'ai de mauvaises nouvelles pour toi.

— Très mauvaises ?

— Je le crains. Et je ne peux pas te les livrer sans quelques précautions.

Qu'avait-il à dire de plus puisque maintenant François avait compris ?

Ces deux empreintes étaient celles de Jean, Jean était le meurtrier de la postière de Lamberghem et sans doute celui de bien d'autres jeunes femmes... Son frère était un tueur multirécidiviste et toujours dangereux ! König, lui, n'en savait rien, sauf une chose. Ces deux empreintes appartenaient à la même personne.

Mais tant qu'il ne l'aurait pas dit explicitement, tant que François n'aurait pas entendu les mots terribles et définitifs qui condamneraient son frère à la mort et lui au malheur, rien n'existerait.

Et, ces mots, le docteur König n'était pas disposé à les prononcer sans avoir obtenu les garanties que réclamait sa conscience.

— Je ne te demande pas, dit-il alors, pour quelle raison cette comparaison d'empreintes est importante pour toi. Je ne veux pas savoir dans quelles conditions tu t'es procuré cette fiche dactyloscopique et ce verre. Quels méfaits, quels crimes, quelles fautes sont révélés par ces empreintes, ça ne me concerne pas. Mais pour te donner le résultat auquel je suis parvenu, je veux être certain que l'affaire sera portée à la justice. Il me faut ta parole. Si je ne l'ai pas, je ne te dirai rien et tu pourras partir comme tu es venu.

Si François écoutait ce que le docteur König avait à lui dire, c'en était fini, il n'avait plus de libre arbitre, son choix était fait, irrévocable.

Il comprit alors qu'il l'avait toujours su. Que c'est précisément pour cette raison qu'il avait fait appel au médecin légiste. Pour n'avoir plus de choix et être enfin libéré de son cas de conscience.

— Vous avez ma parole.

König se retourna, tira à lui une large enveloppe dont il sortit plusieurs documents. Celui qu'il remit à François était le comparatif : les deux empreintes agrandies avec de minuscules croix, très nombreuses, qui désignaient des détails parfaitement identiques...

— Ce sont rigoureusement les mêmes. Enfin, pour moi...

François leva la tête.

— Pour vous ?

— La marge d'erreur n'est jamais nulle dans ce type d'analyse. Il existe toujours un petit risque de faux positif. La justice devra saisir un

laboratoire, commettre des experts. Ils arriveront à la même conclusion que moi, mais leurs résultats seront officiels.

François regardait le verre.

C'était la preuve absolue.

Mais il avait donné sa parole.

Il se contenta de fixer la table, vaincu.

Avec son mouchoir, König prit le verre par sa base et le glissa dans l'enveloppe qu'il tendit ensuite à François sans un mot.

L'alternative se renouvelait sous une forme à peine différente.

Livrer son frère ou renier sa parole.

Il n'y a rien d'autre à faire

La seule chose dont il était certain, c'est qu'il ne pouvait plus porter cela seul. Appeler un commissaire qu'il connaissait, demander un rendez-vous urgent, apporter tout le dossier dont il disposait, remettre l'enveloppe avec le verre, expliquer, expliquer encore, il n'en aurait pas la force. Mon frère est un assassin multirécidiviste, il tue des jeunes femmes depuis... Non, il ne pourrait pas.

Il n'y avait qu'Hélène avec qui partager cette charge qui le terrassait.

Bouboule était son frère à elle aussi !

Il rentrerait à la maison chercher son gros dossier, il se rendrait directement chez elle, sans appeler, sans prévenir, si elle n'était pas là, il attendrait le temps qu'il faudrait.

Et ensuite, c'est ensemble qu'ils se rendraient à la police. La décision était sage, rationnelle, la seule bonne solution qui lui apparaissait.

Et pourtant, ça n'est pas ainsi que les choses se passèrent.

Parce que lorsqu'il rentra chez lui, Nine était déjà là.

— J'ai fermé l'atelier plus tôt, tout est en séchage, je ne sers à rien là-bas et si...

Elle s'arrêta. Dès qu'elle vit son dos légèrement courbé, son visage aux traits tirés, cette lourdeur de tout le corps quand il s'avança vers elle, Nine comprit que tout le mystère qu'il entretenait depuis des mois allait maintenant lui être dévoilé.

Et pour la première fois, elle eut peur. Elle lui avait fait jusqu'ici une confiance aveugle. Avait-elle eu tort ? Toute leur vie allait-elle s'écrouler dans quelques instants ? Elle ne dit rien et le suivit au salon où il tomba dans un fauteuil.

Non, se disait-il, ce n'est pas à elle de supporter un tel fardeau, il faut aller voir Hélène, non, pas Nine, mais elle s'était assise en face de lui, elle avait posé ses mains à plat sur ses genoux, la peur au ventre, elle attendait.

François hocha la tête, non.

Il comprit alors que la force de caractère dont Nine avait fait preuve depuis l'automne était en passe de la quitter. Elle avait patienté, s'était tue autant que son courage le lui avait permis...

Elle aussi, comme François, était au bout du rouleau.

Il ne la touchait plus depuis des semaines, lui mentait, s'éloignait, partait en voyage, revenait épuisé. Elle attendait que François lui annonce qu'il la quittait. L'idée que cet aveu reposait sur l'existence d'une autre femme dans la vie de François ne lui traversa pas l'esprit. Ce qui comptait n'était pas qu'il y eût quelqu'un d'autre d'essentiel pour lui mais que ce ne soit plus elle.

François pouvait-il se taire ?

Pourtant saisi d'un besoin impératif de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui, François ne bougeait pas, restait silencieux, il fallait tout de même la rassurer, cesser de l'inquiéter, la soulager de son angoisse mais il était exténué, incapable d'articuler une phrase. Il se contenta d'un mot qui, à lui seul, ouvrit une porte et ferma toutes les autres :

— C'est Bouboule...

Après cela, que dire ?

La première réaction de Nine fut de se faire un reproche.

Depuis longtemps, elle savait qu'il y avait quelque chose d'obscur, de secret, d'inavouable peut-être dans la vie de Jean. Elle aimait bien cet homme maladroit, émouvant, faible, adorant ses enfants et maltraité par son épouse mais elle percevait chez lui une part de mystère, une profondeur inexplicable... C'était une sensation confuse qui ne reposait sur rien dont elle n'avait jamais rien dit à François, elle s'en faisait le reproche aujourd'hui.

Mais de quoi s'agissait-il ?

À voir le comportement de François, à écouter son silence, elle s'inquiéta, était-ce donc si grave ? Davantage encore qu'elle le craignait ?

François se leva, quitta le salon, et revint de son bureau avec son gros dossier qu'il ouvrit sur ses genoux. Il mit beaucoup de temps à sélectionner ce qu'il posa enfin devant Nine. Trois articles.

Une coupure jaunie :

**L'actrice Mary Lampson agressée,
frappée et tuée au cinéma
Le Régent hier après-midi**

La première page du *Courrier du Nord* :

**Une jeune postière tuée sauvagement
au bureau de poste de Lamberghem**

Le titre du *Quotidien de Seine-et-Marne* :

**Une jeune religieuse assassinée
la nuit dernière à Senancourt**

Nine ne les lut pas. Elle se contenta des titres, laissant l'idée se frayer un chemin dans son esprit.

Après quoi, elle éclata en sanglots.

*

— Tu es certain au moins ?

Il montra la fiche dactyloscopique de Roubaix et l'enveloppe qui avait pris la forme du verre. Il expliqua.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? demanda Nine.

— Je n'en sais rien. Il devra nous le dire. Il n'y a pas de violence sexuelle, mais ça semble quand même pulsionnel...

Nine alluma une cigarette, ça n'était pas fréquent.

— Il y en a d'autres ?

— La première fois remonte, je pense, à 1948, la dernière fois, à ma connaissance à 1959, entre ces deux dates...

Elle se tourna vers lui.

— Que vas-tu faire ?

— Si je le dénonce, Jean va être condamné à mort. Maman aussi. Tout le monde va mourir, Nine. Même ceux qui resteront vivants.

— C'est pourquoi il faut penser à celles qui sont mortes. À leurs familles, à leurs proches.

François avait balancé des jours et des jours sur une question qui, pour Nine, ne créait pas l'ombre d'un doute.

— Après, nous penserons à nous. À notre culpabilité.

Cette affirmation était surprenante. Nine vit dans le regard de François qu'il peinait à comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Comment se fait-il qu'aucun de nous n'ait jamais rien vu ? Nous avons vécu quinze ans auprès d'un homme qui tuait des femmes et nous n'avons jamais rien pressenti ? Tu ne penses pas que la question pourrait se poser ?

— C'est lui le coupable !

— Ça, c'est ce que dira le juge, mais après...

On aurait dit que Nine avait assisté à la soudaine prise de conscience de François lorsqu'il s'était remémoré l'épisode de Jounieh quand Jean avait neuf ans et lui sept.

— Comment vas-tu faire ?

— Je ne veux pas aller à la police tout seul. Je vais en parler à Hélène et quand elle sera prête, alors nous irons ensemble.

Nine écrasa sa cigarette d'un geste brusque.

— Ah non, François, ça n'est pas possible !

— Il n'y a rien d'autre à faire...

— Hélène et toi allez accepter d'être ceux qui envoient leur frère aîné à la guillotine ? Pourquoi veux-tu endosser cette culpabilité ? C'est Jean qui a tué, pas toi, pas vous !

— Je ne vois pas comment faire autrement...

Nine, elle, savait ce que François devait faire.

Je veux ta parole

François pensa soudain que ce serait la dernière conversation qu'il aurait avec ce frère-là. Dans une heure, tous deux seraient devenus autres, l'un serait le juge, l'autre l'assassin, plus jamais Jean ne serait Bouboule aux yeux de François.

Incapable d'imaginer de quelle manière il entamerait cette discussion, il décida de poser à plat devant lui le portrait-robot publié dans la presse alsacienne en octobre 1954 lorsque la police cherchait l'assassin de l'institutrice tuée dans la cour de son école, il plaça à côté la page arrachée au registre de l'hôtel de Charleville et la facture du garage de la rue Cassini.

Stupidement, en regardant le portrait, il se dit que Jean avait vieilli.

Il ne le vit pas entrer. Jean écartait sa chaise, le regard posé sur l'image.

François la retourna pour qu'elle soit face à lui.

Des pleurs, des supplications, des explications, des justifications, des larmes de nouveau, un effroyable chagrin, voilà ce que François craignait d'avoir en face de lui, rien de tout ça. Jean regardait l'image.

— Un demi, dit-il en levant la tête vers le garçon qui passait à sa portée.

Puis il fixa son frère. Son visage parlait pour lui, en quelques secondes il venait à la fois d'avouer et de se condamner.

— Je savais que tu me cherchais... Je l'ai compris le soir où nous avons dîné, tu te souviens, à La Forge ?

Sa voix était sèche, altérée, il se précipita sur sa bière dès qu'elle arriva, s'essuya les lèvres.

— Tu ne vas pas me croire mais je l'ai compris... et ensuite je l'ai oublié ! Pas vraiment, tu vois, mais cette pensée n'est pas devenue obsédante, menaçante comme j'aurais cru... Ça revenait et ça repartait. Je

suis désolé de t'avoir donné tout ce travail, de te faire tant de peine, mais je suis soulagé que ce soit toi qui le découvres.

Que voulait-il dire ? Pensait-il que François allait passer l'éponge ? Garder ce terrible secret pour lui-même ?

— Soulagé ? demanda-t-il.

— Oui, la police m'a toujours fait terriblement peur...

Vers quoi se dirigeait-on ?

Les épaules de Jean étaient plus basses qu'à son arrivée. Il n'avait pas reposé son verre humide sur la table mais sur le portrait-robot d'un geste négligent.

François, rassuré par l'aveu implicite de son frère qui le dispensait d'apporter les preuves une à une, de prononcer, date par date, le terrible réquisitoire qui le condamnerait, en vint à la question qui le taraudait depuis le premier jour et qu'il formula simplement d'un mot :

— Pourquoi ?

Jean leva les mains dans un geste d'impuissance.

— C'était... plus fort que moi. Un effet de ma colère, après ça allait mieux.

François était d'autant plus décontenancé par la pauvreté de l'argument qu'il comprenait que Jean n'était jamais allé plus loin.

C'est François que le portrait-robot gondolé par le verre humide déranga, il trouva cela indécent, il le déplaça, prit la feuille de papier et la rangea dans sa sacoche avec la facture et la page du registre hôtelier.

— Combien y en a-t-il eu ?

Même geste, Jean ne savait pas.

N'importe qui aurait interprété cette attitude comme de la désinvolture, or Jean souffrait mais il était ainsi, même sa souffrance était maladroite, désordonnée. François n'avait devant lui que le spectacle de l'impuissance. Le malheur de Jean était muet, son accablement n'était pas à la hauteur de ses actes. Si ses crimes étaient, comme le pensait François, des gestes de révolte contre des forces d'oppression, contre des injustices, lui-même n'en savait rien parce que chaque meurtre avait effacé l'ardoise, que l'effet d'accumulation se dissolvait à chaque nouvelle victime.

François eut alors la certitude que Jean ne s'arrêterait jamais.

Il s'était attendu à des promesses, à des appels à la générosité, à la détresse à venir de leur mère, aux enfants dévastés par cette révélation, rien de tout cela.

Jean se taisait.

Il y a peut-être des années et des années qu'il souhaitait en arriver là.

— Combien ? redemanda François.

— Je ne sais pas...

Jean faillit dire « je n'ai pas compté » mais comprit ce que cette phrase aurait eu d'obscène.

Fallait-il que François sorte de sa sacoche les pages de journaux et demande, à chacune, est-ce toi ? Il n'en avait pas la force.

Jean avait diminué de volume, les larmes venaient enfin, un soulagement pour François.

Par crainte de l'indécence en public, après avoir saisi son mouchoir, Jean masqua son visage dans ses mains pour pleurer, les coudes sur la table, on ne voyait plus que les soubresauts de ses épaules soulevées par les larmes.

François souffrait de ce spectacle impudique parce que Jean pleurait sur lui-même. Combien y avait-il de victimes qu'il n'avait pas pleurées ?

Maintenant il avait hâte d'en finir.

Jean aussi parce qu'il s'essuya les yeux, se moucha et dit :

— Tu vas me dénoncer ?

S'il y avait une supplication derrière la question, François fit mine de ne pas l'entendre.

— Non.

Jean ouvrit la bouche, saisi de stupéfaction. Pendant une courte seconde, François retrouva le frère qu'il connaissait et, chose effrayante, qu'il continuerait d'aimer parce qu'il savait que Jean n'était pas réductible à ses fautes. Mais peu de gens le sont vraiment. Et certains, comme lui, avaient fait tant de dégâts...

— Non ?

— Non, dit François. C'est toi qui vas le faire.

— D'accord.

François aurait eu envie de sourire.

L'empressement de Jean à accepter montrait assez qu'il espérait encore s'en tirer à bon compte.

— Ne crois pas que je suis incapable d'y aller moi-même, Jean, ce serait une grave erreur. Mais c'est ce que tu dois faire.

Jean cherchait une issue.

— Je veux ta parole.

Jean courba la tête.

Je crois que j'ai trouvé

— Laisse-moi juste un peu de temps, avait dit Jean.

François ne supportait pas que, dans le délai qu'il accorderait, Jean puisse faire une nouvelle victime qui pèserait sur sa conscience.

— Je ne ferai rien, dit Jean, je te le jure.

C'était loin d'être suffisant et François fit « non » de la tête.

— Tu dois y aller maintenant, Jean, sans attendre, sans tarder. Tout de suite.

C'est un autre Jean qu'il eut soudain en face de lui.

— Je vais payer, François ! Je vais payer de ma tête, tu ne peux pas me refuser le temps de mettre mes enfants à l'abri !

Colette, Philippe... Des innocents. François était en train de tisser le malheur qui serait le leur... Il baissa un peu la garde.

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas !

Jean avait hurlé.

— Je ne sais pas, reprit-il d'une voix plus basse mais toujours sous tension. C'est pour ça que je te demande un petit peu de temps. Un tout petit peu.

Jean allait-il s'enfuir ?

Pouvait-on accepter ce risque ?

Comme il était difficile à Jean de réfléchir ainsi, dans l'urgence et la pression, la première échéance qui lui vint à l'esprit fut le samedi suivant, jour de l'inauguration du tronçon du périphérique.

— Laisse-moi jusqu'à samedi !

— Non, désolé, Jean, c'est trop loin. Jusqu'à mercredi. Pas un jour de plus et je veux ta parole que...

— D'accord, mercredi. Tu as ma parole.

*

Lorsqu'il fut dans la rue, Jean se sentit vide, seul et bombardé par des sensations paradoxales.

D'abord, il avait peur de mourir.

L'enquête remonterait à plusieurs femmes tuées (il était sincère, il n'en avait pas le compte). La guillotine était inévitable.

Les larmes se mêlèrent à l'image de ses enfants, il serait mort sur le trottoir à l'instant même s'il avait pu, pour se soustraire à cette terrible perspective, ils allaient maintenant porter toute leur vie le poids d'un père assassin !

Sa mère allait en mourir !

Laisser Thérèse...

Quels dégâts il allait provoquer !

Revenaient à son esprit des visages qu'il avait jusqu'alors enfouis et qui le transperçaient. Les yeux de jeunes femmes qui, à l'instant où il fondait sur elles, exprimaient une surprise, une incompréhension totales. Ah, comme il aurait voulu leur demander pardon... Comme il méritait de payer de sa vie celles qu'il avait ainsi volées !

Et d'un coup, là, sur le trottoir, alors que son frère venait de le quitter, la solution lui apparut. Il allait se suicider !

L'idée n'était encore que théorique mais elle était le seul moyen, celui qui couperait court à tout, qui ne ferait pas d'autre victime que lui-même... parce qu'il déguiserait son suicide en accident !

Jean était terrifié à l'idée de mourir mais cette solution lui sembla soudain si parfaite qu'elle ne renfermait qu'à peine la perspective de sa mort !

C'est ça qu'il devait faire !

Et c'est certainement ce que son frère voulait, lui aussi !

C'est pour cette raison qu'il lui laissait quelques jours !

Si Jean se concentrait sur l'organisation de son suicide par accident, il serait moins difficile de mourir.

Il était presque soulagé de sa trouvaille.

Il en finirait. Mercredi au plus tard, il se tuerait au volant de sa voiture.

Comme une vedette de cinéma !

*

À la maison, il trouva une Geneviève plus belliqueuse que jamais. Comment avait-il pu supporter cette femme pendant tant d'années ? C'est elle qu'il aurait dû tuer. Dès le début !

— Ah, quand même, te voilà ! dit Geneviève.

Quelle que soit l'heure de son arrivée, c'était la même expression, le même reproche, il n'y prenait plus garde depuis le temps...

— ... et d'aller s'excuser ! disait Geneviève.

— Je ne vois pas comment Joseph serait descendu chez la voisine ! cria Colette.

Geneviève s'était donné beaucoup de mal pour transporter les déjections de Joseph jusque sur le paillason d'à côté (ça lui avait porté au cœur de faire une chose pareille), elle avait obtenu une réaction scandalisée de ladite voisine, à placer au débit de Joseph dans une comptabilité où il était déjà à la limite du dépôt de bilan.

— C'est fou, ça, dit Geneviève comme si elle n'avait pas entendu Colette. On ouvre la porte, il va chier sur le paillason de Mme Martin !

Thérèse présentait la soupière. Jean et elle échangèrent un infime regard.

Philippe, seul, le remarqua. Son père et Thérèse... Maintenant qu'il savait, c'était évident ! Il n'en revenait toujours pas ! Il n'en était pas fâché ! Quitte à ce que Tante Thérèse ait un amant, il préférerait que ce soit son père, ah, comme il avait de la chance, papa ! Ainsi, c'est lui qui pouvait tripoter ces seins magnifiques et caresser ce cul d'anthologie ! Philippe était fier de son père.

Jean était, lui aussi, fier de Philippe. Au billard, ce garçon lui avait procuré parmi les plus belles sensations de sa vie, inconnues. Des impressions de victoire ! Quand il n'aurait plus de père, que deviendrait Philippe ? Fini le billard ! Quelle vie serait la sienne ?

— ... trop de problèmes, il va falloir prendre une décision !

On parlait toujours de Joseph. Geneviève en tenait pour l'euthanasie, sujet récurrent depuis des jours et des jours.

— Tu n'as pas le droit ! hurlait Colette. Je ne te laisserai pas faire !

Et elle se levait, quittait la table en rage avec, dans son sillage, un Joseph chancelant, épuisé, moribond.

— Jean, je te prends à témoin. Est-ce qu'il est possible de... ?

Il n'écoutait pas mais remarquait quelque chose qui jusqu'à présent lui avait échappé. Pour pas mal de choses, Geneviève ne s'autorisait pas d'elle-même.

C'était, chez elle, un fond très ancien de servilité, un obscur et lointain sentiment de soumission qui lui faisait nécessité d'obtenir l'aval de son mari, il fallait qu'il accepte, qu'il signe, qu'il autorise, qu'il admette, qu'il cède. Sans quoi, elle ne faisait pas. C'était étrange...

Ainsi, pour Joseph.

Depuis des jours elle le harcelait pour qu'il donne son accord, il fallait faire piquer ce chat devenu insupportable mais tant que son mari n'avait pas dit « oui », elle poursuivait sa guérilla sans passer à l'acte.

Prenez ce « Document préliminaire à la procédure d'adoption d'un enfant français ». Depuis le début janvier, elle le lui présentait pour en faire un usage spectaculaire lors de l'audience du 11 mars afin d'obliger le juge, etc.

Bien sûr, elle ne pouvait pas prétendre adopter le petit Michel sans l'accord de son mari mais ce document n'était pas strictement nécessaire pour, comme elle le disait, « faire valoir ses droits » ! Rien ne l'empêchait de le déclarer puis de mettre son mari devant le fait accompli.

Et pourtant, elle ne le faisait pas !

Jean n'en ressentit pas une satisfaction particulière mais ce constat entretenait sa réflexion sur ce qui se passerait ensuite.

Dans quelques jours.

Quand il serait mort.

Lui disparu, Joseph ne vivrait pas une heure de plus.

Jean mangeait sa soupe et résistait au désir de regarder Thérèse qui, à l'autre bout de la table, venait de servir une assiette à emporter dans la chambre de Colette (avec un petit morceau de fromage pour Joseph), il n'aperçut que sa silhouette... Il ne l'adorait pas mais il l'aimait, elle le soignait, il la réchauffait, elle le calmait, il la rassurait. Ils étaient deux blessés.

Depuis qu'elle était entrée dans sa vie, il n'avait plus...

Même mentalement, il répugnait à prononcer les mots, enfin, ça n'était plus arrivé, ces colères insurmontables, ces victimes. Elle était seulement venue trop tard.

Qu'allait-elle devenir sans lui ?

Quelle proie magnifique pour Geneviève qui, au fond, la haïssait autant qu'elle la méprisait !

Il acheva sa soupe et fit le compte.

En son absence, Joseph condamné.

Philippe empêché.

Colette submergée.

Thérèse tyrannisée...

S'il avait eu encore des années à vivre, il en changerait des choses !

— Thérèse, disait Geneviève sur un ton furieux, je ne sais pas comment tu t'y prends pour cuisiner des soupes pareilles, c'est de pire en pire, tu ne pourrais pas faire un peu d'effort ?

Jean cessa de sourire et se concentra sur une nouvelle hypothèse. Que se passerait-il si Geneviève mourait en même temps que lui ?

Pour les enfants, ce serait un choc effroyable, Thérèse serait plongée dans une terrible incertitude sauf que... sauf que tout le monde l'espérait !

Tout le monde avait envie d'être débarrassé de ce despote, de sa méchanceté, de sa cruauté, de sa férocité, même ceux qui ne le savaient pas.

— Mais enfin, Jean, qu'est-ce que tu as à sourire comme ça ?

— Pardon, dit Jean humblement, je cherchais quelque chose, je crois que j'ai trouvé.

Geneviève ne comprit jamais pour quelle raison, lorsque, ce soir-là, elle lui présenta de nouveau le formulaire de demande d'adoption, Jean prit un stylo et signa sans hésiter.

Elle était loin de penser que, dans l'esprit de son mari, ce document ne servirait à rien parce que, au jour de l'audience, tous deux seraient passés de vie à trépas dans un accident de la route.

Quel magnifique événement !

Solita n'avait pas su que son frère était venu à Paris avec son fusil.

Le hasard.

Une simple question d'horaires.

Elle ne pouvait pas être présente à l'heure où il arrivait, elle avait laissé la clé sous le paillason. Sitôt entré, il avait caché son arme sous son lit. Solita et Patrick avaient deux enfants de six et huit ans, l'âge de la curiosité, il avait proposé de faire son ménage lui-même.

Il apprit quelques jours plus tard que l'appartement disposait d'une cave, il y plaça son fusil et ses cartouches...

Quelle était son intention ?

Aucune.

Il était arrivé à Paris épuisé, démoralisé, vint même un moment où il pensa à utiliser son fusil pour en finir une bonne fois. La générosité de Solita l'en empêcha, il supporta mal l'idée qu'elle se sente coupable, elle avait bien assez de problèmes comme ça...

Bon sang, se disait-il, pourquoi notre famille a-t-elle une pareille guigne ?

Et ça ne datait pas de la mort de leur père, ça remontait à la guerre et au moment où il était venu travailler en France.

Était-ce de la malchance ou une somme d'incompétence, d'inadaptation au monde agricole, d'incapacité à prendre le train de la modernité ?

Ils avaient été des gens courageux et travailleurs, mais ça n'avait pas suffi.

Manuel comprenait qu'ils avaient été victimes d'une force plus puissante qu'eux que ni leur courage, ni leur énergie, ni leur volonté, ni leurs initiatives n'auraient été à même d'entraver. Il n'avait pas de mot pour

désigner cette puissance et c'était une vraie difficulté pour lui de ne pas parvenir à nommer la raison de son échec, d'être la victime d'un pouvoir dont il sentait la force destructrice mais qui restait invisible.

Il pensait parfois à son sanglier d'autrefois.

Lui, il pouvait le nommer, bien sûr, mais cet animal avait une présence impalpable, menaçante et imprévisible, comme cette puissance sociale qui avait terrassé la famille. Qui avait eu raison de lui, de Solita, de toute la famille.

Manuel chercha du travail, il n'était pas bien difficile d'en trouver. Des postes de manutentionnaires, de manœuvres s'offraient un peu partout, il y avait, en cette période, plus d'emplois que d'employés. Mais Manuel était découragé, sous l'emprise d'une force d'oppression dont il ne parvenait pas à émerger. Et soudain, alors que rien ne l'y prédisposait, il se sentit une affinité sourde, étrange et inexplicable avec les fellagas qu'il avait combattus en Algérie.

Ces hommes avaient tué et épouvantablement meurtri ses camarades et il les haïssait du plus profond de lui-même mais... il comprenait leur combat. Eux aussi étaient victimes d'une oppression. Comme lui.

Il descendit chercher son fusil à la cave et, le tenant entre ses bras, il resta longtemps à regarder le paysage urbain par la fenêtre de sa chambre.

De loin, on voyait la portion de périphérique d'où Solita et Patrick avaient été expulsés.

Dès le premier soir, le couple avait raconté toute l'histoire, de leur bannissement à leur placement ici et jusqu'au procès... Et leur situation provoquait, dans l'esprit de Manuel, un écho puissant.

C'était la destinée des Ramos.

Il n'était pas loin de penser que Solita, par son origine, avait fait le malheur de son mari. Patrick était un gentil garçon, bien généreux d'accueillir ainsi son beau-frère mais Manuel le trouvait faible et il avait épousé une fille magnifique, superbe, magnanime mais qui, pour leur malheur à tous deux, était... une Ramos.

De la race maudite.

Alors, sans penser à autre chose, il s'était rendu sur cette voie rapide qui lui donnait le vertige, tant de voitures, tant d'énergie, tant d'existences passantes, impersonnelles et conquérantes qui laminaient, sans le savoir peut-être, des vies méritantes...

Il trouva un terre-plein, s'y coucha et, après avoir réglé sa mire, il regarda passer dans son viseur ces voitures qui n'étaient plus, pour lui, que des figures, comme celles qu'il tentait autrefois d'abattre à la fête foraine quand Claire le tenait par les hanches et qu'il sentait son odeur et qu'il voulait réussir pour elle, rapporter cette peluche idiote mais qui avait, au toucher, le même duvet que Claire.

Ce fut une Frégate, une Renault. Verte.

Manuel tira. Il vit la voiture zigzaguer quelques dizaines de mètres et s'arrêter. Il ne voulait tuer personne mais se faire entendre, sévir sur le monde comme le monde avait sévi sur lui.

Il se releva, cacha son fusil et rentra à la maison.

*

Comment amener Geneviève à effectuer avec lui un voyage en voiture en s'assurant que le parcours lui permettrait de provoquer un accident doublement mortel sans faire d'autres victimes ?

C'était un cahier des charges assez dense.

Comment s'y prendre ? (Jean se posait plus de questions en préméditant de trucider son épouse que dans bien d'autres circonstances précédentes, mais trêve de cynisme.)

La difficulté était d'autant plus redoutable qu'il n'était pas facile d'obliger Geneviève à faire quelque chose qu'elle n'avait pas décidé et que, ces temps-ci, elle n'était pas à prendre avec des pincettes.

L'audience du juge salarié aurait lieu dans quelques jours, elle rongait son frein.

Elle se trouvait dans la position d'un candidat achevant une campagne électorale éreintante, réduit à l'impuissance, contraint d'attendre, les bras croisés, le résultat du vote.

Maintenant que Jean avait signé la demande d'adoption (elle ne parvenait pas à s'expliquer cette brutale reddition), elle passait beaucoup de temps à préparer son intervention, soumettait des listes d'arguments au directeur d'*Écho de la France* qu'elle considérait comme « son menteur » (elle n'avait jamais intégré la notion de mentor) mais à qui elle reprochait d'avoir relâché la pression journalistique. « C'est qu'il n'y a plus rien à dire ! expliquait-il. Nous avons fouillé la vie de Grüber, ses relations, son

passé, son histoire, nous l'avons fichu à poil, que voulez-vous de plus ? » Le patron du magazine aiguisait ses couteaux dans l'attente du jugement qui promettait, quels qu'en soient l'issue et donc le vainqueur, une belle série d'articles et de photographies.

Pour revenir à Jean, son problème était délicat parce que, au fond, Geneviève était une femme assez casanière. Pour la faire mourir avec lui, il fallait qu'elle sorte de chez elle...

Et ce constat fut une illumination !

Comme souvent, la solution la plus simple ne lui vint qu'après avoir échafaudé toutes sortes de théories (certaines abracadabrantes). Le seul endroit où Geneviève se rendait volontiers était Le Plessis, la maison d'Angèle où se tenaient le plus souvent les repas familiaux.

Au prétexte d'un travail à la Fédération des Patrons, Jean prit cette direction non pour aller visiter sa mère, mais pour trouver l'endroit propice à son projet.

Il roulait assez lentement pour détailler les abords, se faisait klaxonner par les autres automobilistes et la chance fut avec lui, à moins de trente kilomètres de l'arrivée, la route longeait le Loing...

Il fit plusieurs passages et arrêta son choix sur un virage sur la droite, assez large, dont le terre-plein descendait abruptement vers la rivière. Jean s'y gara et sous le prétexte de pisser à l'abri de la portière ouverte, il scruta longuement l'endroit.

C'était faisable.

Il devrait rouler assez vite pour permettre à la voiture de franchir le remblai et de plonger dans le Loing. Il testa l'hypothèse en repassant à bonne vitesse et acquit la certitude qu'il avait trouvé là le plan idéal. Il voyait la voiture s'élancer, flotter dans l'air jusqu'à plonger la tête la première dans la rivière.

Il se tenait au volant.

À côté de lui, Geneviève, éberluée, les yeux sortant de leurs orbites, voyait, affolée, l'eau monter jusqu'à sa gorge, elle hurlait...

Quel soulagement.

Il ne restait plus à Jean qu'à imaginer une raison indiscutable aux yeux de sa femme de se rendre chez sa belle-mère.

C'est du toit d'un immeuble qui longeait le boulevard que Manuel avait tiré la seconde fois.

Il était cette fois à la limite de la portée de son fusil et, conscient du risque que la balle fasse plus de dégâts qu'il ne le voulait, il étudia longtemps la situation, suivant dans son viseur une voiture, puis une autre, hésitant, réfléchissant.

Il fallait anticiper légèrement... Et ne pas faire d'erreur.

Il se décida en quelques secondes, une Citroën Ami 6 blanche passait sur la voie la moins rapide, Manuel déplaça son angle et tira.

Il vécut ensuite plusieurs heures d'angoisse.

À voir la vitre exploser, la voiture ralentir et s'arrêter, il était impossible de savoir s'il avait touché quelqu'un...

Ce sont les journaux du soir qui le lui apprirent, la passagère n'avait été que légèrement blessée.

Le chasseur qui sommeillait en lui se félicita de la justesse de son tir... et de l'émoi causé, tout le monde ne parlait que de cela.

Il avait pris le risque de blesser gravement des gens, il avait su l'éviter. Grâce à son action, les journaux avaient évoqué les conditions de travail des ouvriers du bâtiment, s'étaient interrogés sur la pertinence de ce chantier gigantesque, allaient questionner les marchés publics passés à cette occasion et surtout avaient mis en lumière la triste condition des « exclus du Périph » et l'injustice qui avait frappé certains.

Il avait vu Solita et Patrick surpris de constater qu'enfin leur situation était jugée intéressante... même si c'était trop tard.

C'est ce qui l'avait encouragé, l'impression de servir à quelque chose.

Une autre échéance était dans toutes les têtes, l'inauguration du tronçon du boulevard périphérique.

Exalté par son impressionnant statut de « tireur invisible », Manuel était comme galvanisé par cette circonstance à venir, excité par l'adversité que représentaient la densité des policiers qui ne cessaient de sillonner les zones où il pourrait se cacher et l'attention fiévreuse de tout un chacun aux abords de la voie rapide.

*

À l'approche de sa mort, Jean eut besoin de se confesser.

Non comme devant son frère, il n'y était pas parvenu, mais face à un prêtre.

Tout dire.

Il n'avait pas de religion mais ne voyait pas d'autre solution pour soulager son âme alourdie par ses actes et par les dégâts que sa mort et celle de Geneviève allaient causer à leurs enfants...

Ah, comme c'était difficile à porter !

Qui d'autre qu'un prêtre ?

Comment cela se passait-il ? Il n'en avait aucune idée, il verrait. L'important c'est qu'il ne voulait pas mourir sans avoir prononcé les mots, exprimé ses remords vis-à-vis de toutes celles qu'il avait... Même en son for intérieur, il reculait devant les mots.

Il fallait qu'il les dise, il chercha une église.

Saint-Pierre de Montrouge était momentanément fermé. À la Fraternité des Capucins, il n'y aurait pas de prêtre disponible avant la fin de la semaine. Il trouva une solution à Notre-Dame du Rosaire, ouverte à la confession le mercredi matin.

Il demanda à une vieille dame s'il fallait prendre rendez-vous pour se confesser et reçut un de ces regards atterrés dont pas mal de croyants font preuve quand il est question de miséricorde. Non, pas de rendez-vous.

Pour Jean, le mercredi matin était le jour idéal. Quelques heures plus tard, Geneviève et lui seraient morts.

Car il avait enfin trouvé le prétexte pour convaincre Geneviève d'aller déjeuner chez Angèle.

— Je crois que maman a un acquéreur pour la petite forêt que papa a achetée, tu te souviens ?

— Elle a bien raison, cette forêt, personne n'y a jamais fichu les pieds.

À ce moment, Geneviève regardait sa sœur Thérèse faire la vaisselle, c'est Jean le plus souvent qui allait l'essuyer, elle restait dans son fauteuil à les observer.

À l'instant de se lever pour attraper le torchon, Jean dit, comme pour lui-même :

— L'acquéreur de maman est quelqu'un qui possède une résidence secondaire pas très loin, il va déjeuner chez elle mercredi pour conclure l'affaire. C'est drôle quand même...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !

— Non, tu as raison, c'est juste curieux. Ce monsieur est directeur de services judiciaires au ministère de la Justice.

— Quoi ?

— L'adjoint du garde des Sceaux, quelque chose comme ça, en tout cas, quelqu'un de très haut placé.

Le sang de Geneviève n'avait fait qu'un tour.

— On y va !

— Quoi ?

— Tu appelles ta mère, tu trouves un prétexte pour qu'on y déjeune mercredi.

— Mais... pourquoi ?

Geneviève était accablée par la naïveté de son mari.

— L'audience, Jean ! Pouvoir parler à une huile du ministère quelques jours avant l'audience, ça change tout, tu ne comprends donc pas ?

Elle avait du fonctionnement de la justice une idée tronquée parce qu'elle l'assimilait à la manière dont elle-même gérait le magasin Dixie de la République, tout en passe-droits, arbitraire, favoritisme, traitements de faveur et abus de pouvoir.

— Bon, dit alors Jean, je vais voir si c'est possible...

— Débrouille-toi, Jean ! C'est de la plus extrême importance !

*

Pour les autorités, l'inauguration du vendredi était qualifiée de circonstance « à haut risque ».

Certes, le tireur ne s'était attaqué jusqu'à présent qu'à des automobiles en mouvement mais comme on ne connaissait ni ses motivations ni ses revendications (s'il en avait !), il était très difficile de prévoir ses intentions. La tribune des officiels, la fanfare républicaine, le public trié sur le volet assistant aux discours, constituaient des cibles immobiles plus facilement atteignables.

Aussi, deux jours avant, la préfecture dépêcherait-elle sur place et tout autour un impressionnant contingent de CRS et procéderait-elle à un soigneux examen des abords à portée de fusil.

Manuel n'avait aucune envie de se faire tirer comme un lapin.

C'est pourquoi, le mardi qui précéda, quatre jours avant l'événement, il alla juste faire un tour aux alentours du tronçon dans l'espoir de cacher son fusil quelque part. S'il n'y arrivait pas, il renoncerait.

Il était dix-sept heures trente, le jour commençait à baisser.

De nombreux policiers circulaient à pied, à vélo et plusieurs voitures pie stationnaient aux entrées du chantier. Les ouvriers, après avoir troqué leurs combinaisons pour leurs tenues de ville, sortaient du chantier en un flot continu au milieu duquel Manuel fut surpris de passer inaperçu alors que, portant comme à son habitude son fusil sous son imperméable plaqué contre sa jambe, il marchait à contresens.

Étonné de se retrouver sur le chantier sans avoir été interpellé, il se pressa jusqu'aux grues auprès desquelles il put se dissimuler. Il vit les derniers ouvriers sortir, les barrières se fermer, un cordon de CRS se placer en ligne pour empêcher les entrées...

Il était à l'intérieur.

Il ressentit un certain vertige à penser qu'il resterait coincé ici toute la nuit, que Solita s'inquiéterait de ne pas le voir rentrer, ce qui n'était pas dans son habitude.

Il regrettait d'avoir tenté sa chance. C'était un plan ridicule. Il s'était jeté lui-même dans la nasse sans réfléchir ! Tout ce qu'il gagnerait, au mieux, c'est de geler là toute la nuit et au pire, de se faire attraper et arrêter aux premières heures du matin !

Il laissa dans un recoin son fusil recouvert de son imperméable et partit à la recherche d'une bâche sous laquelle il pourrait se cacher, dormir peut-être. Il trouva quelques morceaux de toile rigide dont il ne connaissait pas l'usage et qu'il eut bien du mal à replier autour de lui pour se protéger.

Il laissa venir la nuit avec une certaine anxiété, il commençait à ressentir le froid, c'était un mois de mars assez doux mais quand vous ne bougez pas...

Puis, il pouvait être vingt heures, une puissante lumière éclaira soudain toute la zone.

Manuel se recouvrit aussitôt de son imperméable et de sa toile, que se passait-il donc ? Il en avait des palpitations. Avait-on deviné sa présence ? Les policiers allaient-ils investir la zone ? Il se lèverait alors les mains en l'air en espérant qu'on ne lui tirerait pas dessus. Malgré le froid, il était en nage.

Il y avait du bruit mais assez loin de lui et comme rien ne se passait, au bout d'un long moment, il risqua un œil hors de sa couverture et se rendit alors compte que les projecteurs éclairaient principalement une zone voisine de la sienne, là-bas, de l'autre côté du terre-plein qu'étant en contrebas il ne pouvait apercevoir. Il calma son appréhension et peu à peu retrouva un peu de sérénité.

Cette lumière attisait sa curiosité.

Qu'éclairait-on donc ainsi ?

Il avait vu lors de son repérage en début de soirée, un peu plus loin sur la droite, une grue plus petite que les autres, culminant à la hauteur d'un quatrième étage. Il s'y rendit, et, son fusil à l'épaule, il commença à grimper l'échelle d'accès. Il ne s'aperçut qu'à mi-hauteur qu'il était en pleine lumière, il se pressa et parvint à la cabine de pilotage qu'il ouvrit d'un geste sec avant de plonger au sol.

Si quelqu'un l'avait vu, il faudrait moins de dix minutes aux policiers pour cerner la zone, il n'aurait pas le temps de redescendre. Il jetterait son arme par-dessus bord pour montrer qu'il n'avait pas l'intention de résister...

Il attendit ainsi un long moment, la nuque plaquée au sol, son fusil en travers de la poitrine, à la manière d'un soldat guettant la survenue des fellagas...

Après quoi, il se leva, très lentement, et regarda, à moins de trente mètres de là, la zone illuminée.

Ces projecteurs, semblables à ceux des stades, servaient tous les soirs à éclairer les ouvriers qui, après la fermeture du chantier, continuaient de travailler pour résorber le retard. Les heures supplémentaires coulaient à flots. Les dépassements de budget ne se comptaient plus et Trajan-Perrin, debout près de l'estrade en bois brut qui accueillerait les élus et les personnalités, se félicitait de la tournure des choses.

— Quel magnifique événement ! disait-il.

Et c'est vrai que la ligne de bitume qui dessinait une courbe harmonieuse soulignée par les traits blancs séparant les voies de circulation revêtait, sous ces éclairages violents, une grâce phénoménale.

— Oui, dit Jean, c'est vrai.

Mais lui, contrairement à BTP, avait envie de pleurer.

Ce qu'il allait quitter demain, c'étaient d'abord ses deux enfants dont la seule pensée lui arrachait le cœur mais aussi cette... « œuvre ». Oui, cette

œuvre à laquelle il avait participé, qui dans quatre jours serait inaugurée par la République.

Il se sentait grand et il se savait mort.

— Vous verrez, disait BTP en se tournant vers lui, personne ne s'apercevra que rien n'est vraiment achevé. Parce que tout le monde a envie de croire à l'histoire.

Ce n'était pas de l'humour, on sait qu'il en était tragiquement dépourvu, c'était du réalisme.

— Samedi, vous verrez...

Jean ne verrait rien.

C'est pour cette raison qu'il était venu et maintenant il le regrettait.

Il avait voulu voir les derniers préparatifs, sentir l'atmosphère de la réussite, et cela lui faisait un mal épouvantable.

Une secrétaire, munie d'une petite planche à pince, vint faire signer des documents à BTP. Jolie, vingt-cinq ans peut-être. Elle était une miraculée, alors que tant d'autres... Jean avait le cœur lourd, l'âme en peine.

L'estrade avait été édifiée où l'on planterait les micros pour des discours vibrants d'orgueil. Les poteaux auxquels on attacherait le ruban bleu blanc rouge que le Premier ministre couperait aux ciseaux sous les applaudissements étaient plantés, l'espace où la fanfare de la Garde républicaine s'installerait pour jouer la *Marseillaise* était ménagé, nettoyé.

C'est ce que Manuel voyait de sa grue.

On se préparait à l'événement.

On répétait.

L'inauguration...

Le tronçon de ce boulevard périphérique au nom duquel Solita avait été expulsée, jetée, évacuée, serait en service dans quelques jours, le rouleau compresseur de la société passerait coûte que coûte, les Ramos faisaient partie des perdants, ce soir les puissants projecteurs éclairaient leur défaite.

Il n'avait pas de jumelles, seulement sa lunette de visée. Il s'en servait pour balayer toute la zone.

Il s'arrêta soudain sur une silhouette.

Il la reconnut.

C'était le gros plein de soupe, le type de la mairie, qui était venu chez Solita quelques jours auparavant.

Le genre de type qui avait dû s'en mettre plein les poches.

« Ils ne peuvent rien pour nous », avait-elle dit.

Submergé par l'émotion, Manuel visa le corps de cet homme assez gras qui, les mains dans le dos et le regard baissé, tout à coup se tourna dans sa direction.

Manuel lui trouva quelque chose de têtue, de bestial.

Il appuya sur la détente.

Et c'est ainsi que Jean Pelletier, dit Bouboule, mourut d'une balle en plein cœur.

Il n'est pas aisé de faire autrement

On enterra Jean le lundi 9 mars 1964.

Geneviève se présenta à la foule assemblée devant le siège de Dixie dans une robe de velours noir à franges et volants, dont la taille était soulignée par une large ceinture dorée, brillamment ornée, ample vers le bas, ce qui accentuait sa corpulence. Peut-être les manches bouffantes et volumineuses participèrent-elles à l'impression d'inconfort et de perplexité que ressentirent les participants qui n'étaient pas au bout de leurs surprises parce qu'elle était devenue, en quelques heures, une veuve grandiose et déchirante, solennelle et tragique.

Elle avait elle-même présidé à tous les choix et tenu notamment à ce que le corps du défunt parte du siège de l'entreprise. Puisqu'on enterrait « un héros de la République », il était logique que l'on parte de la place du même nom.

Les porteurs du cercueil vêtus en livrée, comme des domestiques, arboraient des gants blancs immaculés.

Angèle ne prêta guère attention à cette grandiloquence. Elle avait d'abord perdu le plus jeune de ses fils, elle perdait maintenant l'aîné, elle était inconsolable et digne. Hélène, elle aussi rompue par le chagrin, lui tint le bras pendant toute la cérémonie. Les deux femmes, si distantes qu'elles soient de la manière dont les funérailles étaient ordonnées, furent néanmoins aussi bouleversées que choquées de découvrir que la façade de l'immeuble, jusqu'au troisième étage, était recouverte de la photographie géante de Jean avec une jambe dans le plâtre d'un côté et sa béquille de l'autre.

L'entreprise avait été fermée pour la journée afin que le personnel au grand complet puisse assister aux funérailles. Les employés furent ensuite

invités à porter un large crêpe noir sur leur blouse de travail et ce pendant trente-trois jours, « tradition des sociétés antiques », soutenait Geneviève.

À la sortie du cercueil couvert de roses rouges et blanches, d'orchidées et de lys, un orchestre joua du Verdi.

Requiem æternam, Livre de Job (19, 1.23-27), lettre de saint Paul aux Romains (6, 3-9), Alléluia, Évangile selon saint Jean (14, 1-6), *Salve Regina*... La messe dont Geneviève avait elle-même bâti le programme dura trois heures et demie. De l'endroit où il se trouvait, peut-être Jean puisa-t-il une consolation dans le fait que l'église Notre-Dame du Rosaire où il n'avait pas eu le temps de se confesser avant de mourir accueillait ses funérailles religieuses.

François eut largement le loisir de méditer sur la manière dont Bouboule venait de mourir. S'il avait été aussitôt soulagé de voir son frère (et sa mère, et toute la famille !) échapper à la guillotine, il éprouvait une grande culpabilité de se sentir en quelque sorte délivré par ce brutal décès. Bien qu'il n'y soit pour rien, il y discernait une lâcheté de sa part. Le destin l'avait libéré d'un acte dont il n'était pas certain d'être capable.

Colette et Philippe ne se quittèrent plus après l'annonce de la mort de leur père. Tous deux souffraient d'un terrible sentiment d'abandon.

Leur père les abandonnait à leur mère.

Bien sûr, ce n'était pas sa faute, il n'avait pas « voulu » se faire tuer mais depuis qu'il était parti (qu'il « s'était envolé », disait poétiquement Geneviève), leur mère avait pris des décisions définitives et unilatérales que personne, ni Angèle, ni François, ni Hélène, n'était parvenu à modifier.

Elle se disait maintenant « trop éprouvée » pour continuer à s'occuper des enfants, c'était au-dessus de ses forces.

Philippe irait dans une pension pour garçons à Montlhéry, Colette serait pensionnaire au lycée.

Geneviève faisait le deuil de ses enfants. Tous deux l'avaient déçue.

Sa situation de veuve lui interdisait maintenant d'espérer adopter le petit Michel dont elle ne parla plus jamais.

« Je finirai mes jours avec ma sœur et voilà tout... », murmurait-elle dans un souffle avec un regard de *mater dolorosa*. Thérèse, très affectée par la disparition de Jean qui avait été son seul appui, n'en menait pas large, la perspective, inévitable puisqu'elle n'avait aucun moyen, de vivre seule avec Geneviève la terrifiait.

Il serait facile d'achever cette histoire comme elle a commencé mais il n'est pas non plus aisé de faire autrement...

On se souvient que Jean, en bas de la rue Lamarck, avait hésité à affronter le terrible escalier menant à la rue Caulaincourt, qu'il avait choisi d'emprunter plutôt que la rue des Saules et les répercussions considérables que cette simple décision avait entraînées sur sa vie et sur celle de toute la famille. Geneviève allait se trouver dans une situation identique à son retour des funérailles.

Elle était épuisée par les démonstrations très vives de chagrin qu'elle avait données. Après la réception tenue dans un grand hôtel et au cours de laquelle elle prononça un interminable et vibrant éloge de son époux (juste avant la libération de trente-trois colombes soulignant la pureté de l'âme du défunt « Héros de la rue Caulaincourt, chevalier de la Légion d'honneur »), il avait été convenu que Colette et Philippe se rendraient quelques jours au Plessis soutenir leur grand-mère.

Geneviève descendit du taxi et entra seule dans son immeuble. Elle appuya sur le bouton de l'ascenseur. Il n'était pas rare que l'occupant précédent ne le renvoie pas et même que la cabine reste coincée dans les étages supérieurs du fait que la porte en fer forgé ne fermait pas parfaitement, qu'il fallait penser à la pousser jusqu'au déclic.

Ce n'était pas le cas.

Geneviève entendit la cabine qui devait se trouver au cinquième entamer sa descente. C'était un très vieil ascenseur d'une lenteur crispante, surtout pour un tempérament impétueux comme celui de Geneviève Pelletier.

Elle décida de monter l'étage à pied.

Thérèse, qui, alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine, l'avait entendue appeler l'ascenseur et pester depuis le rez-de-chaussée, entrouvrit la porte de l'appartement à son intention.

Le drame se noua à cet instant.

Si elle avait choisi l'ascenseur, la cabine l'aurait déposée au même niveau que le palier...

Mais venant par l'escalier, parvenue à la dernière marche, elle trouva sur le seuil de l'appartement Joseph, maigre, efflanqué, le dos rond, le poil hérissé, le regard furieux, crachant et émettant un grondement de gorge extrêmement menaçant. Geneviève comprit qu'il l'attendait.

Elle s'arrêta, impressionnée.

Son erreur fut de placer ses deux pieds sur la même marche.

Car sans prévenir, à l'instant où, pour relever sa voilette, sa main cessait de tenir la rampe, Joseph, dans un mouvement dont personne ne l'aurait cru capable, lui sauta à la gorge.

Il ne parvint pas si haut mais ses quatre pattes arrivèrent en même temps au niveau de la poitrine de Geneviève qui, perdant l'équilibre, chuta lourdement en arrière et dévala l'escalier jusqu'en bas en se cognant la tête tantôt sur l'angle des marches tantôt contre le mur ou les barreaux de la rampe.

Thérèse alertée par le cri guttural poussé par sa sœur se précipita et la trouva en bas dans une position étrange.

Geneviève avait les yeux ouverts.

Thérèse se pencha sur elle, les deux sœurs se fixèrent un long moment, les lèvres de Geneviève tentaient d'exprimer quelque chose, le regard de Thérèse, lui, n'exprimait rien.

Elle se contenta de se relever et de rentrer à l'appartement.

Joseph était assis sur le petit guéridon, à côté du téléphone.

Thérèse lui caressa gentiment la tête et décrocha pour appeler les secours.

Un certain réconfort

Geneviève n'était pas morte mais la fracture de ses vertèbres cervicales entraîna sa paralysie.

Elle continua, jusqu'à la fin de sa vie, à ressentir des colères d'autant plus épouvantables qu'elle était privée de la parole par de sévères lésions du cortex frontal. On discernait bien une certaine lueur dans sa pupille mais, comme plus rien ne bougeait sur son visage, on se contentait de lui essuyer la commissure des lèvres d'où un filet de bave s'écoulait en permanence.

Geneviève vécut d'effroyables emportements intérieurs, des rages volcaniques lui rongèrent l'âme. Elle souffrait deux fois, de ne pouvoir hurler au monde sa fureur et sa haine, et que personne ne s'en aperçoive.

Après quelques ultimes péripéties, sa méchanceté, privée de spectateurs, se retourna contre elle-même et lui mina les entrailles. Elle commença alors à maigrir. Hélas pour elle, sa vilénie qui l'avait toujours fait vivre la fit survivre longtemps, et les quelques visites qu'elle reçut, au lieu d'éteindre l'incendie intérieur qui la dévorait, ne firent que l'aviver. Elle vécut des mois, des années dans cette prison de haine et de fureur, à hurler dans le vide. Elle eut le temps d'en profiter.

La seule qui comprit peut-être quelque chose à la situation de Geneviève fut Colette. À Tante Thérèse qui un jour lui demandait : « Vas-tu voir ta mère ? », Colette répondit : « Je vais la regarder. »

On aurait tort pour autant d'y discerner de la rancune. Colette fit difficilement le deuil de son père mais se trouva apaisée par la mise à l'écart de sa mère. Sa vie était ailleurs, une page était tournée. Elle ne redevint jamais la petite fille lumineuse et maligne qu'on avait connue et aimée. À la manière d'un paquebot sombrant en emportant tous ses passagers par le fond, sa mère avait emporté avec elle les plus vilains moments de la vie de

Colette, rien ne s'effaça de ce qu'elle avait vécu mais elle apprit à vivre avec. Elle retrouva un certain plaisir de vivre. Son entourage s'interrogea longtemps sur la manière dont elle menait sa vie. Colette avait des secrets.

Philippe mit du temps avant d'accepter la disparition de son père. Ce qui lui permit d'y parvenir, ce fut la manière dont il était mort. Assassiné ! Tué d'une balle en plein cœur ! Son père avait vécu en héros, il était mort en héros, comme dans un film américain ! Philippe y trouva un grand réconfort, une fierté.

Le spectacle de sa mère grabataire et dépérissante fut autrement éprouvant. Même inerte et aphasique, elle continua de tenir une grande place dans sa vie.

Jusqu'au moment fatal où il décida de s'en libérer.

Angèle s'étonna un jour d'avoir perdu beaucoup d'hommes de sa vie (Louis, Étienne, Jean) mais d'être entourée de femmes (Hélène, Nine, Thérèse, Colette). Elle s'occupa tant et plus de ses petits-enfants. Il y avait un portrait de son mari et de chacun de ses fils sur le buffet mais elle n'en parlait jamais, personne ne sut réellement quelle peine elle ressentait.

Joseph, sorti bien mal en point de cette triste période, reprit, si on me le permet, du poil de la bête. Il retrouva un poids normal et un meilleur moral, il continua d'être le compagnon de Colette dans les bras de laquelle il mourut sereinement à l'âge présumé de dix-neuf ans.

Quelques mois après la mort de Jean Pelletier et l'accident dramatique dont son épouse avait été victime le jour même de ses funérailles, le juge entérina la décision du conseil de famille qui avait temporairement confié Colette et Philippe à la garde de Tante Thérèse. Tous trois continuèrent d'habiter l'appartement de l'avenue du Maine jusqu'à ce que les enfants quittent ce qui était devenu un foyer familial harmonieux.

Thérèse avait trouvé auprès de Jean une consolation après ses échecs sentimentaux et s'ouvrait à la possibilité de rencontrer un homme, de refaire sa vie.

Confirmons ce que le lecteur aura deviné : Émile Gruber fut reconnu le père légitime du petit Michel et quitta le tribunal en le portant dans le berceau offert par l'Assistance publique.

Enfin, parlons de Manuel.

Dès qu'il eut pressé la détente, il comprit qu'il venait de commettre l'irréparable, qu'il ne l'avait pas voulu mais qu'il l'avait tout de même désiré, ses pensées étaient chaotiques.

Il jeta son fusil par la fenêtre de la cabine.

Les policiers, qui, grâce aux puissantes lumières qui éclairaient toute la zone, l'avaient aussitôt repéré, le trouvèrent au pied de la grue, agenouillé, les mains sur la tête, dans la position d'un combattant fait prisonnier.

Quelques journaux relevèrent avec gourmandise que l'assassin du héros de la rue Caulaincourt était un fils d'immigré espagnol.

Il fut condamné à dix-huit ans de prison, nous étions en 1964. Quatre ans plus tard, le pays vivait une secousse qui le propulserait dans une ère nouvelle, après quoi survinrent l'élection de Georges Pompidou puis celle de Valéry Giscard d'Estaing. Lorsque Manuel Ramos profita de la loi d'amnistie de 1974 et fut libéré, personne ne le remarqua vraiment, tout ça était terriblement loin.

Mme Ramos vint à Paris pour le procès de son fils et, après sa condamnation, demeura quelques jours chez sa fille. Elle était très fatiguée et Solita parvint, sans réelle difficulté, à la convaincre qu'elle serait maintenant mieux « dans une maison ». Ces établissements, pour Mme Ramos, s'étaient toujours appelés des hospices et véhiculaient des images terribles.

On sait qu'elle quitta la gare Montparnasse le 3 octobre 1966, Solita l'avait accompagnée et resta sur le quai jusqu'au départ du train, à treize heures dix.

Personne ne vit Mme Ramos descendre à Villeneuve ni prendre l'autocar pour le village.

On lança un avis de recherche. Dès le premier jour, Solita sut que jamais on ne la retrouverait. Cette disparition ressemblait en tout point à ce qu'avait été sa mère, un être au caractère secret, colérique, effacé et tragique.

Une autre histoire...

Nous voici donc à la fin de cette tétralogie et des aventures, heureuses ou malheureuses, de ma famille.

Si, privilège du romancier, j'ai parfois préféré la fiction à la réalité, qu'il s'agisse de mon frère Étienne livrant sa guerre en Indochine ou de ma sœur Hélène à la conquête de sa liberté, j'ai tâché de n'être injuste avec personne. Dans les parties dont je suis le protagoniste, qu'il s'agisse de mes actions ou de mes dilemmes moraux, je me suis efforcé de ne pas être complaisant avec moi-même. Quant au destin de mon frère aîné, Jean, et de son épouse Geneviève, les lecteurs, les lectrices en seront juges. Mon vœu le plus cher serait d'avoir su être émouvant en évoquant la vie de nos parents. Je ne me suis jamais tout à fait remis de leur disparition. Le regret de ses parents est peut-être le signe des enfances heureuses.

Les remerciements, comme à l'accoutumée, sont rassemblés en fin de volume, mais je ne veux pas attendre pour dire ma reconnaissance à Nine, mon épouse, qui m'a toujours entouré de son amour et donné de très précieux conseils.

Comme s'il ne suffisait pas de vieillir, ce qui n'est agréable à personne, en écrivant cette histoire de notre fratrie j'ai vieilli une seconde fois. C'est sans doute pour cela que l'achever me serre le cœur. Ma consolation est de voir la génération suivante prête à s'agiter. Je ne doute pas qu'elle vivra, elle aussi, son lot d'aventures, avec les joies et les peines.

Regardant en arrière, je me demande si ces « Années glorieuses », avec leur foi dans les vertus de la technique et leur croyance dans le progrès (dont le « Périph » parisien était le symbole), ne pourraient pas être considérées non comme les « grandes années » du demi-siècle, mais comme la dernière page du siècle précédent, le ^{XIX}^e, ultime moment où l'avenir était

considéré avec confiance, où personne (ou presque) ne doutait de ses bienfaits.

Ces années allaient pourtant céder le pas à un nouvel état du monde dans lequel les joies mais aussi les dégâts qu'elles avaient générés n'avaient pas fini de faire parler d'eux.

Mais ceci est une autre histoire...

François Pelletier
Paris, le 21 mars 1968

Remerciements

Camille Cléret, comme à l'accoutumée, a été ma complice sur le plan historique. Ses connaissances et son efficacité font que cette collaboration est toujours un bonheur.

Ces remerciements s'adressent en premier lieu à ceux de mes proches qui ont la patience de me lire, de me relire et d'être aussi sévères que bienveillants : Gérald Aubert, Catherine Bozorgan, Anik Lapointe, Perrine Margaine, et bien sûr Pascaline.

Le docteur Konig est un clin d'œil au célèbre *Nécropolis* d'Herbert Liebermann à qui j'ai consacré une notice de mon *Dictionnaire amoureux du polar* (Plon).

Je sais que l'Aïd al-Adha en 1947 n'est pas tombé le 25 décembre. C'est une petite facilité qu'on me pardonnera, j'en suis sûr. D'autant que ce que j'en dis est valable pour d'autres dates où est survenue cette heureuse conjonction avec la fête chrétienne.

Les puristes me reprocheront la présence d'une poupée Barbie en 1963 alors qu'elles ne seraient arrivées qu'en 1964 mais s'il fallait tenir le compte de tous les détails secondaires anachroniques, on n'en finirait pas.

Nathalie Cohen n'est pas seulement une excellente autrice de romans policiers, elle est aussi une latiniste émérite. Sans son aide et son secours, les échanges entre Colette et sœur Amandine n'auraient pas été possibles, qu'elle en soit vivement remerciée.

Une mention spéciale pour Christophe Prochasson qui m'a fait l'amitié de me donner son avis.

Le chapitre où François prend la résolution de démasquer son frère Jean est un hommage aux pages sublimes des *Misérables* sur le cas de conscience de Jean Valjean au moment du procès Champmathieu (jusqu'à ses cheveux brutalement blanchis).

Mais Hugo est un peu partout dans ce livre.

Celui qui n'y est pas en revanche, c'est Dostoïevski. On pourra fouiller *Crime et châtiment*, ce sera en vain, je ne sais pas où François, au chapitre 50, est allé chercher cette citation.

Sur l'Algérie et le trauma post-algérien, j'ai eu souvent recours à Raphaëlle Branche, *Papa, qu'as-tu fait en Algérie. Enquête sur un silence familial*, La Découverte, 2020.

Sur l'agriculture, j'ai pillé ce cher Éric Alary, *L'histoire des paysans français*, 2016, mais aussi Emmanuel Laurentin, *La France et ses paysans*, 2012.

Nathalie Duclos m'a été très utile sur la colère paysanne : *Les violences paysannes sous la V^e République*, 1998, et bien évidemment Édouard Lynch, *Insurrections paysannes, de la terre à la rue, usages de la violence au xx^e siècle*, 2019.

Camille Cléret me dit qu'elle a pas mal feuilleté le journal *La France agricole*, je veux bien le croire.

Plus spécifiquement sur le lait, nous avons puisé des données chez Pierre-Olivier Fanica, *Le lait, la vache et le citadin : du XVII^e au XX^e siècle*, Éditions Quae, 2008.

La coopérative créée par Manuel Ramos est très librement inspirée du modèle de l'étable collective de Montereau.

Sur le remembrement, on s'est en partie appuyé sur le témoignage évidemment subjectif mais très vivant d'un maire : Ernest Monpied, *Terres mouvantes : un maire rural au cœur du remembrement*, 1965, ainsi que sur de nombreux témoignages mis en ligne par l'INA.

Sur le périphérique, Jean-Louis Cohen et André Lortie, *Des fortifs au périf*, Paris, les seuils de la ville, 1992 (réédité en 2021), ont été précieux ainsi que Mathieu Flonneau pour *L'automobile à la conquête de Paris : chroniques illustrées*, Paris, Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, 2003.

On trouvera, comme à l'accoutumée, des traces évidentes ou secrètes de Víctor del Árbol - Paul Auster - Simone de Beauvoir - Saul Bellow - Charlotte Brontë - Louis-Ferdinand Céline - Guy Debord - Marcel Desvernois - Christine Détrez - Denis Diderot - E.L. Doctorow - John Dos Passos - Jean-Pierre Farkas - Romain Gary - Louis Guilloux - Victor Hugo - Ken Kesey - Pierre Lemaitre - Iain Levison - Ludwig Lewisohn - Herbert Lieberman - Roger Martin du Gard - Michael McDowell - James Albert Michener - Luigi Natoli - Arturo Pérez-Reverte - Federico De Roberto -

François Rabelais - Kristin Ross - William Makepeace Thackeray - Léon Tolstoï - Claude Vinci - Jakob Wassermann - Michel Zévaco - Émile Zola.

Une pensée toute spéciale pour mon agent, Camille Trumer, qui m'accompagne avec constance et solidité depuis longtemps et à qui je dois tant...

Et à Pascaline.

DU MÊME AUTEUR

Travail soigné, Le Masque, 2006 ; Le Livre de poche, 2010. Prix Cognac 2006.

Robe de marié, Calmann-Lévy, 2009 ; Le Livre de poche, 2010. Prix du Polar francophone 2009.

Cadres noirs, Calmann-Lévy, 2010 ; Le Livre de poche, 2011. Prix du Polar européen 2010.

Alex, Albin Michel, 2011 ; Le Livre de poche, 2012. Prix des Lecteurs du Livre de poche 2012 ; CWA DAGGER International 2013.

Sacrifices, Albin Michel, 2012 ; Le Livre de poche, 2014. CWA DAGGER International 2015.

Rosy & John, Le Livre de poche, 2014.

Trois Jours et une vie, Albin Michel, 2016 ; Le Livre de poche, 2017.

Dictionnaire amoureux du polar, Plon, 2020.

Le Serpent majuscule, Albin Michel, 2021.

LES ENFANTS DU DÉSASTRE, trilogie

Au revoir là-haut, Albin Michel, 2013 ; Le Livre de poche, 2015. Prix Goncourt 2013 ; CWA DAGGER International 2016.

Couleurs de l'incendie, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de poche, 2019.

Miroir de nos peines, Albin Michel, 2020 ; Le Livre de poche, 2021.

LES ANNÉES GLORIEUSES

Le Grand Monde, Calmann-Lévy, 2022 ; Le Livre de poche, 2023.

Le Silence et la Colère, Calmann-Lévy, 2023 ; Le Livre de poche, 2024.

Un avenir radieux, Calmann-Lévy, 2024 ; Le Livre de poche, 2025, Prix Babelio 2025.

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[Septembre 1963](#)

[1 - Comme il regrettait tout ça...](#)

[2 - Tout cela était ridicule](#)

[3 - Ils veulent faire quelques photos](#)

[4 - Dans le détail !](#)

[5 - Quelque chose ne va pas ?](#)

[6 - 1950 – Le sanglier](#)

[7 - En bout de table](#)

[8 - Ça me transperce...](#)

[9 - Chevalier ?](#)

[10 - Qu'est-ce qu'il veut ?](#)

[11 - Comme un astre](#)

[12 - 1952 – Le territoire](#)

13 - Pensez à refermer derrière vous...

14 - Je vous déteste tous

15 - C'est pour moi ?

16 - On ne voyait que ça

17 - Tu as une drôle de voix

18 - 1955 – Le fusil

19 - Fais-moi confiance

20 - Chacun fait de son mieux

21 - La respiration lui manqua

22 - Il respirait plus librement

23 - On s'en sort bien !

24 - 1959 – Les morts

25 - Aucun moyen de le découvrir

26 - Ça ne te regarde pas !

27 - Bravo !

28 - À ce stade de l'enquête...

29 - 1960 – Le projet

30 - C'est un peu difficile à comprendre

31 - Tous les bonheurs ont une fin

32 - J'attends quelqu'un

33 - Un tragique quiproquo

34 - J'en veux deux cents

35 - 1961 – La coopérative

36 - Qu'est-ce que je dois faire ?

37 - Je ne vois pas

38 - Merci, mon trésor

39 - Pater incertus

40 - Complices

41 - 1962 – La lutte

Janvier 1964

42 - Il vaut peut-être mieux que je le fasse moi-même

43 - C'était qui ?

44 - J'aimerais bien savoir pourquoi !

45 - 1963 – La chute

46 - Vous étiez d'accord !

47 - C'est mon secret

48 - Théoriquement, tout est possible

49 - Toi, tu as autre chose...

50 - Il me faut ta parole

51 - Il n'y a rien d'autre à faire

[52 - Je veux ta parole](#)

[53 - Je crois que j'ai trouvé](#)

[54 - Quel magnifique événement !](#)

[55 - Il n'est pas aisé de faire autrement](#)

[56 - Un certain réconfort](#)

[57 - Une autre histoire...](#)

[Remerciements](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Copyright](#)

© Calmann-Lévy, 2026

Conception graphique : 'Olo

Bande :

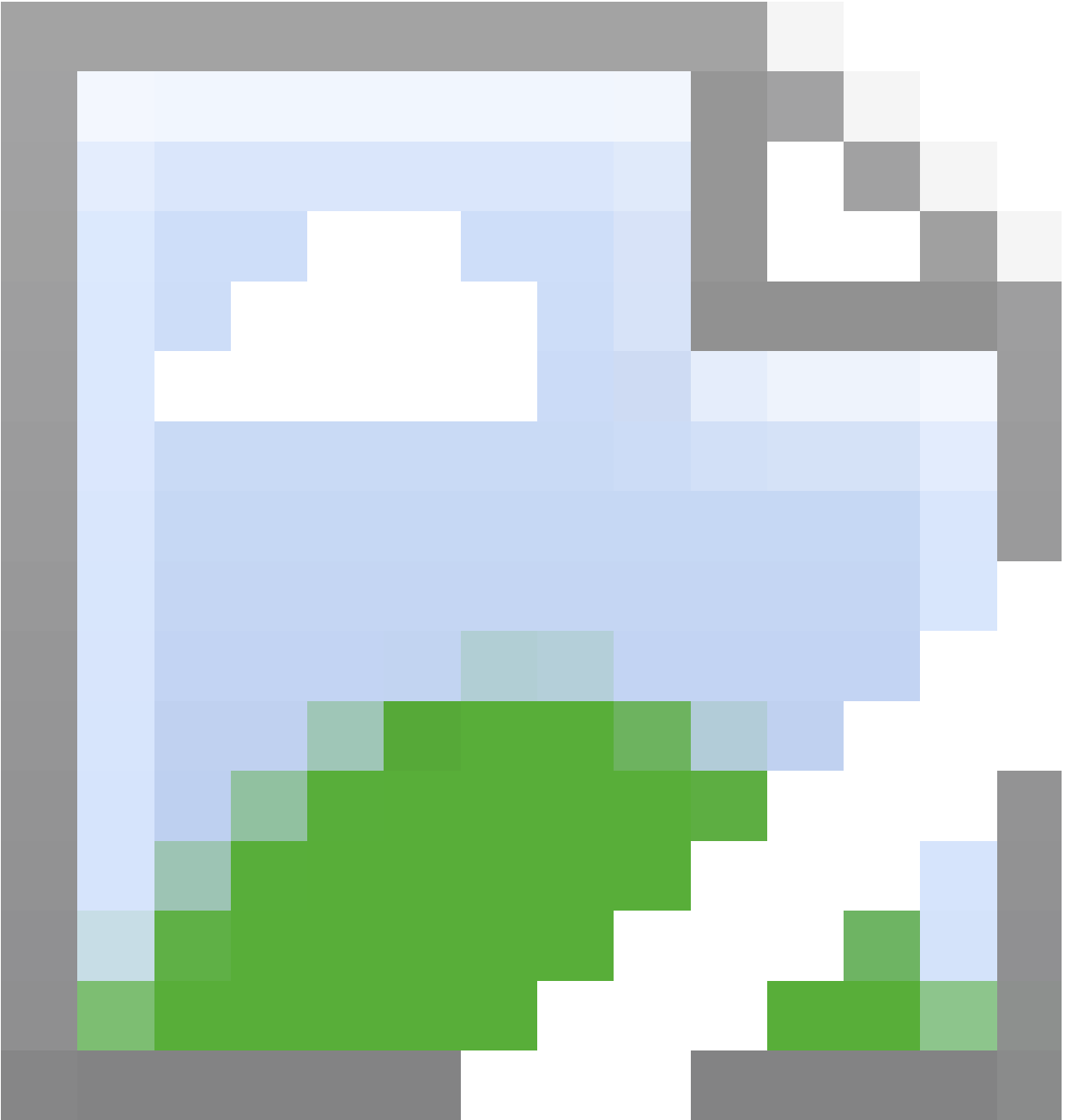
'Olo. Voiture : librement adaptée d'une photographie de

© Stéphane Vandeputte. Ferme et champs : d'après © Dorothea Lange/ Bridgeman Images.

Paysage : d'après © wirestock - Freepik

ISBN : 978-2-7021-9196-5

Ce document numérique a été réalisé par [PCA](#)



zlibrary

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>